

R. P. B. WILBERFORCE
DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHERS

VIE
DE
SAINT LOUIS BERTRAND

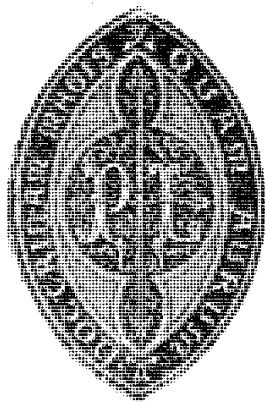
DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

APOTRE DE LA NOUVELLE GRENADE

Traduite de l'anglais, avec autorisation de l'auteur

Par le R. P. J.-D. FOLGHERA

DU MÊME ORDRE



PARIS (VI^e)

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2011.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

VIE

DE

SAINT LOUIS BERTRAND

VU ET APPROUVÉ :

FR. AMBR. GARDEIL
Maître en Sacrée Théologie

FR. P. NOEL
Lecteur en Théologie

Imprimatur
FR. TH. BOURGEOIS, Pr.

Permis d'imprimer :

Paris, le 15 Novembre 1903
E. THOMAS, vic. général.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en Février 1904.



SAINT LOUIS BERTRAND
APÔTRE DE LA NOUVELLE GRENADE
(1526-1581)

PRÉFACE DE L'AUTEUR

C'est la première fois, aussi loin dans le passé qu'il nous a été possible d'en juger, que la Vie de saint Louis Bertrand paraît en langue anglaise. Nous espérons qu'elle serait prête l'année dernière et que la publication pourrait en coïncider avec le troisième centenaire de la mort du saint, survenue le 9 octobre 1581. Mais de pressants devoirs l'ont empêché.

Le récit d'une sainte vie est d'ailleurs toujours opportun ; et comme, d'autre part, celui de la vie de saint Louis contient une page de la grande vie apostolique de l'Église catholique, il ne saurait manquer d'intéresser tous ceux qui aiment la foi et désirent l'extension du royaume de Dieu.

Il ne nous reste donc qu'à indiquer brièvement les sources où nous avons puisé.

Un catalogue espagnol du British Museum ne mentionne pas moins de quatorze biographies de saint Louis Bertrand, ce qui témoigne de la vénération vouée à notre saint par sa patrie. Malheureusement, la bibliothèque du Museum n'en possède aucune.

Mais les Bollandistes rendent, en cette matière, d'inappréciables services, et nous devons les remercier de s'être montrés particulièrement généreux à l'égard de saint Louis : ils donnent au long deux des meilleures biographies espagnoles, sans parler du

commentaire dont ils font ordinairement suivre la Bulle de canonisation.

Ces biographies ont été notre principale source d'informations. Toutes deux d'une haute autorité, et si parfaitement concordantes que les Bollandistes déclarent tout commentaire presque superflu : nous pouvons donc nous y reposer avec pleine confiance.

La première de ces biographies fut écrite il y a trois siècles, publiée en 1581 et 1582, et suivie d'additions en 1583. Elle a pour auteur le Père Vincent Justinien Antist, dominicain, qui entretint de longs et intimes rapports d'amitié avec saint Louis, dont il fut aussi quelque temps le novice, étant entré au couvent de Saint-Dominique, à Valence, en 1560. Diago, dans son « Histoire de la Province d'Aragon » en parle comme d'un religieux de grand mérite. D'ailleurs, homme de talent, et auteur de plusieurs ouvrages de philosophie et de théologie. Enfin, très dévot aux saints de son Ordre, comme il le prouva en écrivant les Vies de saint Vincent Ferrier, de saint Louis Bertrand, du Bienheureux Pierre Gonzalez et un traité sur les Stigmates de sainte Catherine de Sienne.

Le Père Antist était évidemment d'une entière sincérité et d'une probité parfaite ; on ne saurait lire sa biographie de saint Louis sans être impressionné par la sollicitude qu'il témoigne de ne rien avancer dont il ne soit parfaitement certain. Quelle piété et simplicité de cœur dans ces paroles : « Dieu sait avec quelle ardeur je me suis efforcé, dans cet ouvrage, de dire la pure vérité sans mélange d'erreur. Et j'ai été poussé à prendre ce soin scrupuleux par la crainte que le péché de mensonge ajouté à toutes mes autres transgressions ne provoquât la colère de Dieu, et par la crainte aussi

de ne pas obtenir le but que je me proposais par mon travail, but qui n'avait rien de terrestre, mais qui était de me concilier la sainte âme en l'honneur de laquelle j'écrivais, et de m'en faire un intercesseur auprès de la Très Sainte Trinité. On peut donc comprendre que j'aie veillé à ne rien dire qui pût lui déplaire, car nous savons que les saints du ciel, participant en quelque façon aux attributs divins, ont en horreur toute fausse louange : la flatterie, loin de leur agréer, leur est en abomination. »

Le Père Antist gouverna quelque temps, comme Prieur, l'important couvent de Valence, dans lequel il mourut de la mort des justes en 1599.

La seconde biographie de saint Louis a pour auteur le Père Barthélemy Aviñone, Maître en Théologie de l'Ordre de Saint-Dominique, qui fut élu par le couvent de Valence Procureur dans la cause de canonisation de notre saint. Échard, dans son ouvrage sur les écrivains de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, dit qu'Aviñone écrivit, en espagnol, la plus soignée de toutes les biographies de saint Louis Bertrand. Elle fut traduite en italien et publiée à Rome en 1623. Aviñone eut l'avantage de connaître les ouvrages du Père Antist et du Père Roca. Ce dernier écrivit le sien à Valence, lors de la béatification de saint Louis par Paul V en 1608. Aviñone eut, en outre, en vertu de son titre, connaissance détaillée des minutieuses et volumineuses enquêtes faites en vue de la canonisation.

Il existe aussi, en français, des biographies de saint Louis, dont la meilleure, à notre connaissance, est celle que le Père Jean-Baptiste Feuillet, dominicain de la Province de Toulouse et missionnaire aux Indes Occidentales, publia à Paris en 1671.

D'autres sources autorisées sont mentionnées à leur place, au cours du récit.

La gravure, qui ouvre le volume, reproduit un portrait de saint Louis, d'après les Bollandistes, envoyé de Valence et regardé comme d'une ressemblance frappante.

Nous adressons nos remerciements au R. P. François Llopart, S. J. de Valence, et au R. P. Marie-Augustin Roze, dominicain de la Province de France, pour les renseignements qu'ils ont eu l'obligeance de nous fournir.

Couvent de Saint-Dominique, Haverstock Hill,

Londres, avril 1881.

PREMIÈRE PARTIE

Préparation.

« Mettez votre confiance en Dieu, et tenez-vous à votre place. Car il est aisé pour Dieu, en un instant, d'enrichir le pauvre. »

(*Ecclésiaste*, xi, 22, 23.)

« Cet homme m'est un vase d'élection pour porter mon nom devant les païens, les rois, les fils d'Israël. Et je te montrerai tout ce qu'il doit souffrir pour l'honneur de mon nom. »

(*Actes*, ix, 15 et 16).

« Au moment où vous vous croirez consumé, vous vous lèverez comme l'étoile du matin. »

(*Job*, xi, 17.)

VIE DE SAINT LOUIS BERTRAND

CHAPITRE PREMIER

PATRIE ET ÉPOQUE DU SAINT

Description de Valence. — La Huerta. — Influence des Maures. — Le Cid. — Peintres. — Souvenirs chrétiens. — Saints du xvi^e siècle. — Saint Louis Bertrand.

« La terre est au Seigneur, avec tout ce qu'elle enferme; l'univers, avec tout ce qui l'habite. »

(Ps. xxiii, 1.)

Sur la côte orientale de la péninsule hispanique, à l'endroit où le Guadalaviar mêle ses eaux aux flots bleus de la Méditerranée, se dresse l'antique cité de Valence. La contrée environnante est un vaste et délicieux jardin, souvent appelé « le paradis de l'Espagne ». La nature, par reconnaissance, dirait-on, pour la douceur et la fécondité du climat, semble se complaire, aidée du travail de l'homme, à y déployer toutes les variétés de sa magnificence.

La ville s'élève à trois milles environ du bord de la mer, au centre d'une vaste plaine. Celle-ci, continuellement brûlée par les rayons d'un soleil méridional, ne serait qu'un aride désert, sans le système d'irrigation qui en a fait la célèbre Huerta (jardin), enrichie d'une végétation

luxuriante presque à l'égal des régions tropicales. « La magnifique Huerta », nous dit un voyageur, « est limitée de presque tous côtés, excepté vers la mer, par de pittoresques rangées de montagnes, et parsemée de villages avec leurs églises et leurs tours. Un si grand nombre de fermes aux toits de chaume brillent, toutes blanches, au soleil, que la plaine entière semble un immense village planté de caroubiers, de peupliers, de mûriers, de poiriers épineux, d'oliviers et de quelques palmiers. »

Le lit sablonneux du Guadalaviar (ou Turia) est généralement, excepté aux époques de crue, presque à sec aux approches de Valence, en raison de la prodigieuse quantité d'eau détournée par les huit principaux canaux qui arrosent la Huerta. L'eau est distribuée, avec un art admirable, dans chaque partie de la plaine, par un réseau parfait de canaux plus petits. Cet ancien système d'irrigation est un vestige remarquable de l'occupation du royaume par les Maures et l'un des traits caractéristiques du pays.

Au milieu de cette plaine fertile, splendide tableau, en réalité, dans son cadre montagneux, avec ses canaux miroitants, ses brillantes fleurs, ses éblouissants villages, ses palmiers et ses arbres fruitiers, surgissent les tours et les dômes aux tuiles éclatantes de l'antique Valence. Les abords de la cité sont beaux ; les portes sont flanquées de hautes tours crénelées, d'origine et d'architecture mauresques. La partie ancienne de la ville, debout au xvi^e siècle, se compose de rues extrêmement étroites et tortueuses, de maisons élevées qui font, à quelque distance, l'effet d'une masse énorme. Valence offre ainsi un aspect oriental : la hauteur des édifices et l'étroitesse des rues sont des protections contre l'ardeur du soleil.

Du beffroi de la cathédrale, dont la haute tour gothique domine la cité, on peut avoir une vue charmante de tout le pays environnant. Soit que le regard se porte sur le déploiement splendide de la Huerta et se repose sur les

collines lointaines, soit qu'il suive le ruban argenté du fleuve qui s'en va entre ses deux rives, fleuries comme deux jardins, et sur son lit de sable, jusqu'à la Méditerranée étendue à l'horizon... c'est un spectacle unique en son genre et inoubliable. Quiconque l'a contemplé peut vérifier le vieux proverbe : « dans la belle Valence un juif peut oublier Jérusalem », et comprendre pourquoi le poète arabe l'a appelée « un paradis terrestre », et les Maures, « la cité de la joie ».

Mais Valence ajoute d'autres attraits aux splendeurs naturelles qui l'entourent. Elle abonde en souvenirs historiques de caractères variés, et peut offrir des sujets d'intérêt adaptés aux goûts et aux idées du visiteur : aux curieux du passé, les intéressants vestiges de la domination mauresque, l'héroïque mémoire de Ruy Dias de Bivar, le Cid, chanté dans les Romanceros ; aux artistes, les peintures des écoles Valenciennes, les œuvres mystiques de Vicente Juanes, émule de Fra Angelico, les tableaux au fini délicat d'un moine du xvi^e siècle, Nicolas Borrás, les figures parlantes de Ribalta.

Mais à ceux qui ont la foi, Valence suggère d'autres pensées en se parant de plus attachants souvenirs. La tour de la cathédrale, les antiques dômes couronnant des bâtiments, couvents autrefois et peuplés par des religieux de tout habit, parlent des gloires de l'Église d'Espagne et remettent sous les yeux de l'esprit ces jours où les Ordres religieux florissaient et enfantèrent des champions de la foi dans chaque cité de la péninsule. Quel catholique, familier avec la vie de saint Vincent Ferrier, pourrait contempler sans émotion l'église Saint-Étienne où il fut baptisé, les chaires et les places où il prêcha, les portes par où il fit ses entrées triomphales, tandis que le peuple en masse se précipitait à sa rencontre, que chaque tour de la cité balançait ses cloches sonores, que les étroites rues s'illuminaient, que les bizarres balcons se revêtaient de

tapisseries multicolores, en l'honneur de l'apôtre aux œuvres merveilleuses, le plus illustre enfant de Valence.

Dans l'ancienne cathédrale, bien que l'architecture en ait été altérée par les embellissements sans goût du siècle dernier, qui peut pénétrer sans un frémissement d'émotion, si la mémoire, se reportant au xvi^e siècle, évoque la vénérable figure de l'archevêque augustin saint Thomas de Villeneuve? Devant cet autel, étincelant autrefois sous son revêtement d'argent d'un travail exquis, saint Thomas avait coutume de s'agenouiller pour l'oraison. Dans ce chœur, il siégea souvent sur son trône, entouré de ses chanoines. L'édifice, vénérable par son antiquité, occupe l'emplacement d'un vieux temple romain. Devenu deux fois mosquée, il est une preuve vivante du triomphe du Christ sur le monde païen et de la Croix sur le Croissant.

Mais la gloire même de ces pieux souvenirs attriste l'âme : les religieux ont été expulsés, les couvents, profanés ou détruits. Cependant la foi à la Providence permet de prévoir le jour où les prières de l'Espagne catholique seront triomphantes ; où les Ordres supprimés reviendront, sinon à leurs anciens couvents, du moins à leurs anciens travaux, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

En attendant, c'est une consolation d'esquisser, d'après les vieilles chroniques, le tableau des temps passés, de ces jours dont parle le poète :

« Les jours anciens étaient des jours rudes et forts
Et coulés dans un moule aux contours grandioses ;
Les fleurs du ciel croissaient sur notre terre, alors,
Dans l'Église de Dieu suavement écloses. »

Et, en vérité, un seul regard sur l'Église, pendant ce dramatique xvi^e siècle, nous donne la conviction que c'étaient des jours de force et de puissance, pour le bien comme pour le mal ; et que ces héros, dont les noms,

inscrits maintenant au catalogue des saints, sont devenus familiers aux lèvres chrétiennes, étaient vraiment « coulés dans des moules aux contours grandioses ». Parmi eux, saint Louis Bertrand occupe un glorieux rang. Il fut l'un d'entre ces nombreux saints qui, à cette époque tourmentée, dans différents pays et par des voies différentes; par la prière et la supplication, la souffrance et la pénitence, la prédication de la parole de Dieu et l'enseignement de la science sacrée, pontifes, missionnaires, fondateurs d'Ordres, chefs fidèles de l'Église et intrépides martyrs de la foi antique, sauvegardèrent cette foi en grande partie dans l'ancien monde, et l'implantèrent dans de vastes régions du continent récemment découvert.

Le xvi^e siècle, seuil des temps modernes, inaugura une époque nouvelle dans l'histoire de l'humanité. Les « âges de foi » allaient se clore. Les esprits fermentaient. La liberté de penser avait, en Europe, des avocats déclarés. Ces heures de révolte, prédites par l'Apôtre, semblaient avoir sonné. Une tempête d'hérésie se déchaînait sur le continent, et les esprits des hommes étaient secoués par « tous les vents de doctrine ».

Au milieu de ces terribles événements, c'est merveille de voir la protection si visible dont la droite du Très-Haut entoura son Église. Alors que ses ennemis prophétisaient son anéantissement, soudain sa jeunesse, comme celle de l'aigle, eut un renouveau. Déjà elle avait triomphé de maints ennemis et bataillé à travers maintes tourmentes. Elle avait conquis le monde païen, et n'avait pas tremblé parmi les ruines de l'empire romain. Elle avait survécu à la dangereuse hérésie arienne, et maintenu son autorité contre les empiètements des empereurs germaniques. En ce moment, inaltérée et inaltérable, elle manifestait sa divine vitalité par sa promptitude à soutenir l'assaut d'un ennemi à tactique nouvelle. Pour la cause de Dieu surgit

une puissante armée de saints qui se rallièrent autour de l'Église immortelle, leur mère. Des Ordres nouveaux, de nouvelles congrégations furent fondés pour la défense de la vérité et la diffusion de la foi, et l'Espagne peut revendiquer comme siens nombre de ces héroïques serviteurs de Dieu.

Les anciens Ordres n'oubliaient pas non plus leur devoir. Par toute l'Europe, ils ranimaient leur ferveur primitive et donnaient à l'Église de saints papes, de dignes évêques, de pieux contemplatifs, de savants théologiens, de zélés prêcheurs, d'intrépides missionnaires. Beaucoup d'entre eux eurent l'Espagne pour patrie. Sainte Thérèse et saint Jean de la Croix ressuscitaient les rigueurs du Carmel ; saint Thomas de Villeneuve gouvernait le siège de Valence en vrai fils de saint Augustin ; saint Pierre d'Alcantara et le bienheureux Nicolas Factor faisaient revivre les jours de saint François. De leur côté, les Frères-Prêcheurs, dont un membre, saint Pie V, régnait à Rome, pouvaient montrer, parmi beaucoup d'autres, Louis de Grenade, Barthélemy des Martyrs, archevêque de Brague, et saint Louis Bertrand.

Dans cette puissante armée des saints guerriers de Dieu, quelques-uns étaient destinés, comme saint Pie V et saint Ignace, à refouler, en Europe, le torrent des hérésies ; d'autres, saint François Xavier et saint Louis Bertrand, par exemple, à conquérir au Christ et à son Église de nouveaux enfants dans des contrées lointaines, en compensation des pertes subies en Europe.

Bien que saint Louis Bertrand ait vécu à l'époque dite de la Réforme, sa vie n'inclut cependant pas les grands faits publics survenus alors. Dans les paisibles cloîtres de sa résidence conventuelle, à Valence, bien loin des troubles religieux qui convulsionnaient tant de pays, s'écoulèrent ses jours, si l'on en excepte les sept années qu'il passa, caché dans les forêts de l'Amérique du Sud, à

travailler en secret pour Dieu. Et cependant, qui pourrait calculer l'influence que des vies, priantes et sacrifiées comme la sienne, ont peut-être exercée, du fond de si lointains pays, sur les destinées de l'Église et des âmes, et sur les événements publics les plus grands et les plus importants ?

CHAPITRE II

LA FAMILLE DU SAINT

La maison familiale. — Ancêtres. — Parenté avec saint Vincent Ferrier. — Son père Jean Bertrand. — Faveurs célestes. — Les Chartreux. — Second mariage. — Naissance du Saint. — Ses frères et sœurs.

« Voici, Seigneur, que vous connaissez toutes choses, les plus reculées dans l'avenir comme dans le passé. Vous m'avez formé et vous avez étendu sur moi votre main. »

(Ps. CXXXVIII, 5.)

Vers le commencement du xvi^e siècle, une vieille maison bourgeoise, située dans l'une des étroites rues de Valence, entre la cathédrale et le fleuve, était habitée par un citoyen recommandable, du nom de *Juan Beltran* ou, couramment, Jean Bertrand. Il exerçait la profession de notaire public. Homme de principes droits, d'une intégrité bien connue, et très considéré.

L'originale et antique maison s'élevait sur la « Plaza del Almudin » et avoisinait la résidence de l'administrateur en chef du Trésor public. On ne sait pas au juste depuis quelle époque cette famille habitait Valence, mais son nom y était ancien. D'après les souvenirs personnels de Jean Bertrand, ses ancêtres avaient exercé maints offices et rempli maintes charges publiques. De fait, le nom de Bertrand se trouvait souvent mentionné avec honneur dans les annales de la cité.

Valence n'a pas toujours été, comme aux temps mo-

dernes, une simple province faisant partie du royaume d'Espagne. Ainsi que l'Angleterre sous les Anglo-Saxons, l'Espagne était divisée, primitivement, en royaumes distincts ; de telle sorte qu'autrefois Valence avait la dignité de capitale et était le siège du gouvernement. Le royaume comprenait les provinces de Valence, d'Alicante et de Castellon de la Plana. Au xv^e siècle elle relevait de la couronne d'Aragon, et un vice-roi la gouvernait. En 1519, année de l'élection de Charles-Quint à l'Empire, de sérieux troubles s'élevèrent. Ils s'accrurent deux ans après, lorsque le monarque favorisa le parti populaire, pour se venger du refus qu'avaient fait les nobles Valenciens de le reconnaître, s'il ne consentait à tenir, en personne, les Cortès, dans leur capitale. La part prise par Jean Bertrand à ces troubles et à ces événements malheureux n'est pas clairement connue ; en tout cas, beaucoup d'années après, on consultait son fils Louis sur quelques graves difficultés qui en étaient les déplorables suites.

Selon les annales de Valence, au xv^e siècle, lors d'une dispute concernant la succession au trône d'Aragon, un membre de la famille Bertrand avait été choisi pour l'un des juges et arbitres de la question. Cette distinction honorable, saint Louis la prisait assez peu, mais il en était une autre, que, d'accord avec les siens, il estimait un privilège de premier ordre et un précieux héritage. Leur famille avait des liens d'étroite alliance avec celle de saint Vincent Ferrer (1). Pour apprécier, dans sa pléni-

(1) Les historiens de saint Louis disent simplement qu'il fut parent de saint Vincent Ferrer. Le P. Vidal, citant Beaumont, affirme, sans preuve, qu'il fut cousin de saint Vincent au sixième degré. L'éminent critique, Fr. Teixidor, justifie ainsi cette allégation, dans son *Nécrologe* :

« Guillelm Ferrer, Notario, y Constanza Miquel, tuvieron entre otros hijos á Vicente y á Pedro Ferrer. Éste, del matrimonio con Madona Vicenta, tuvo á Martin Ferrer, y casado éste con Na Angelina, entre otros hijos tuvo á Ursola Ferrer, que casó con Jayme Bertrán, y tuvo á Luis

tude, l'honneur de cette parenté, il faudrait être un Valencien du xvi^e siècle. Saint Louis certainement, et probablement toute sa pieuse famille, tenaient cette union avec l'illustre patron de Valence en plus grand honneur que toutes les distinctions mondaines; ils ne l'eussent pas échangée contre une généalogie plus ancienne et plus noble que celle de la plus orgueilleuse aristocratie du royaume.

Jean Bertrand s'était acquis dans Valence la réputation d'un homme intègre, honorable et droit. Ces qualités, unies à une grande habileté en affaires, lui avaient naturellement attiré l'affection et l'estime de ses concitoyens. Les premières familles de Valence se comptaient dans sa clientèle; elles entretenaient de si parfaits rapports d'intimité personnelle avec lui et professaient un si profond sentiment de respect pour son caractère, qu'il y était couramment appelé « le Père ». Le Saint-Office l'employait fréquemment aussi, pour les causes d'importance. Enfin il exerça pendant nombre d'années les fonctions de procureur laïque pour un couvent de Chartreux connu sous le nom de Portacœli, et situé à quatre lieues environ de Valence.

Son caractère de chrétien n'était pas au-dessous de son caractère d'homme. Il était dévot, se plaisait en la société des personnes pieuses, remplit toujours avec ferveur et exactitude ses devoirs de religion. Ses plus intimes amis n'avaient pas souvenance de lui avoir entendu préférer jamais une parole de colère, et cet empire sur soi le mettait à même d'être juste et équitable envers tous, dans ses relations professionnelles.

Apparenté à saint Vincent Ferrier, il devait naturelle-

Bertrán, que casado con Na Ursola, tuvo á Juan Luis Bertrán, Notario, el cual, del segundo matrimonio con Juana Angela Exarch, tuvo á nuestro San Luis. »
(N. d. T.)

ment se sentir sous son patronage spécial. Mais une faveur que lui valut, dans ses jeunes années, l'intercession du saint, accrut grandement son amour et sa confiance. Un fusil, avec lequel il jouait, lui éclata par malheur au visage, le brûlant et le défigurant d'une manière terrible. A la vue du péril, sa tante, Ursule Ferrier, courut aussitôt à l'église des Dominicains, et là, prosternée devant l'autel de saint Vincent, elle le conjura avec d'abondantes larmes de sauver la vie de son petit neveu. De retour à sa demeure, elle trouva sa prière exaucée : tout symptôme inquiétant avait même disparu, en dépit de la gravité des blessures.

Cette faveur n'était pas la seule dont Jean Bertrand fût redevable à l'intercession de saint Vincent. Quelques années après son premier mariage, il fut atteint d'une longue et dangereuse maladie, qui, pendant la Semaine Sainte, le réduisit à la dernière extrémité. Le mercredi saint, ses amis, dans l'attente de sa mort, avaient déjà commencé les préparatifs nécessaires pour les funérailles ; soudain, le moribond revient à la vie, et exprime son intention d'aller, sans plus tarder, aux Matines et Laudes de l'église paroissiale. Naturellement, on croit qu'il délire et l'on cherche à calmer son esprit. Mais lui, de répondre tranquillement : « Mon esprit va très bien. Saint Vincent et saint Bruno me l'ont assuré, dans une vision : la volonté de Dieu n'est pas que je meure de cette maladie, et, aujourd'hui même, je dois assister à l'office des Ténèbres. » Et, en effet, il se leva, en parfaite santé, et se rendit aussitôt à l'église.

Cette remarquable guérison redoubla sa sollicitude à mener une vie fervente et lui inspira une ardente dévotion pour les deux saints, messagers de la divine Miséricorde ; car il regardait cette faveur signalée comme un effet de leur affectueuse et puissante intercession. Son amitié pour les Chartreux de Portacœli s'accrut dans la

mesure de sa vénération pour leur Fondateur. Lorsque Léon X eut autorisé la célébration de la fête de saint Bruno dans ce monastère, Jean Bertrand y passait toujours le temps des solennités. Il n'oubliait pas non plus les besoins temporels de la maison. En 1546, il proposa plusieurs récompenses de valeur pour ceux qui composeraient les meilleures hymnes, latines ou espagnoles, en l'honneur de saint Bruno.

A la mort de sa première femme, il conçut un vif désir de devenir lui-même Chartreux, afin de consacrer le reste de sa vie à la prière et à la pénitence. Mais Dieu avait sur lui d'autres vues, le destinant à être le père d'un saint. Comme il se rendait à la Chartreuse pour demander l'habit religieux, il fut, une fois encore, favorisé d'une vision. Saint Bruno et saint Vincent Ferrier lui apparurent et lui assurèrent que sa vocation n'était pas d'être moine; qu'il devait se remarier et servir Dieu dans le monde. Alors, sans deviner les vues de la Providence, il s'inclina joyeusement devant cette indubitable manifestation de la volonté divine, et, retournant en paix à sa demeure, il se remit aux devoirs de sa profession. Saint Louis excitait lui-même fréquemment ses frères en religion à la dévotion envers saint Vincent Ferrier, par le récit de ces merveilleux exemples de sa puissante intercession.

La seconde femme de Jean Bertrand convenait admirablement pour être la mère du saint dont Dieu allait gratifier son Église. Elle se nommait Jeanne Angèle Exarch(1).

(1) Il y a quelques divergences entre les biographes du saint, pour orthographier le nom de cette dame. Les auditeurs de Rote, dans leur rapport, disent : « Saint Louis Bertrand était né de parents, pieux catholiques, Jean-Louis Bertrand et Jeanne Angèle de los Exarches. » Les biographies italiennes et espagnoles, au lieu « de los Exarches », lisent : « Essarca ou Exarch » ; Roca lit ainsi. Dans la Bulle de canonisation elle est appelée : Jeanne Anne Exarch.

Aviñone la dépeint comme une femme de principes profondément religieux, aimant à vivre retirée dans sa maison. Pour toute société, elle fréquentait quelques personnes choisies qui l'encourageaient dans le service de Dieu ; ses plus intimes amies étaient, en effet, de pieuses femmes vivant en communauté près de l'église Saint-André.

Grâce à son caractère doux et paisible, une parfaite harmonie régnait entre elle et son mari. Ses vertus faisaient de sa maison le modèle d'un foyer chrétien. Ce second mariage cimentait plus étroitement l'amitié de Jean Bertrand avec les Chartreux de Portacœli. Sa femme avait dans la communauté un frère qui fut longtemps Prieur et s'acquit un grand renom de sainteté.

De ce second mariage naquirent huit enfants, quatre fils et quatre filles. Saint Louis, l'aîné, vint au monde le 1^{er} janvier 1526, fête de la Circoncision de Notre-Seigneur (1). Peut-être faut-il attribuer en partie la dévotion qu'il eut pour le saint Nom de Jésus à cette coïncidence.

Ce même jour, il fut porté à l'église paroissiale de Saint-Étienne, et baptisé aux mêmes fonts que saint Vincent.

On lui donna au baptême les noms de Jean-Louis que portait déjà son père, mais on l'appela couramment : Louis.

Il n'est resté de sa première enfance aucun souvenir remarquable, si ce n'est la fréquence de ses larmes. La vue seule des saintes images dans les églises paraissait le consoler. Souvent, à court de moyens pour lui rendre la bonne humeur, sa nourrice l'emportait à quelque église et lui montrait les tableaux et les images. L'enfant, alors,

(1) Henri VIII présenta à Clément VII sa première demande de divorce avec Catherine, en 1527. Il est intéressant de remarquer combien de saints ont surgi pour contrebalancer les maux causés par la Réforme.

mettait fin à ses cris, et son âme semblait remplie d'une joie extraordinaire.

Ce naturel un peu triste provenait sans doute de la mauvaise santé dont le saint souffrit toute sa vie. Toutefois, comme rien n'arrive sans quelque dessein providentiel, la piété naïve de ses premiers biographes leur fait voir là un indice de sa prédestination, nouveau Jérémie, à pleurer et se lamenter sur les péchés des hommes et à ne trouver de consolation que dans les choses spirituelles.

Des trois frères et des sœurs de Louis, on a retenu peu de chose.

Michel Jérôme, le second fils, devint prêtre séculier et fut bénéficiaire du chapitre de la cathédrale à Valence. Il mourut en juin 1594, dans sa 63^e année. Son corps fut enseveli, avec ceux de ses parents, dans l'église des Dominicains, près de la châsse de saint Louis.

Le troisième fils, entré dans l'Ordre de Saint-Dominique, fit profession en 1551, après un noviciat passé sous la direction de notre saint. On l'envoya aux fameuses écoles de Bologne. Ses études achevées, comme il revenait à Valence, une violente tempête le jeta sur les côtes de Sardaigne. Peu après, il mourut de la fièvre, au couvent de Cagliari.

Le plus jeune fils, Jacques, hérita des bonnes et aimables qualités de son père. Il remplit plusieurs charges publiques, et fut nommé, en dernier lieu, administrateur en chef du Trésor, office important dont il s'acquitta avec fidélité et justice. Comme son père, ce fut toujours un homme de piété et de crainte de Dieu.

Des quatre sœurs de saint Louis, on sait seulement que trois se marièrent à Valence. La plus jeune mourut en bas âge.

CHAPITRE III

ENFANCE DE SAINT LOUIS

L'école. — Premiers traits du caractère. — Prière nocturne. — Le Père Ambroise de Jésus. — Louis quitte la maison paternelle pour se faire pèlerin. — Sa lettre à ses parents. — Son retour. — Il revêt l'habit ecclésiastique.

« C'est un bien pour l'homme que le joug porté dès sa jeunesse. »

(*Lamentations*, III, 27.)

Le Dieu tout-puissant se complait souvent à orner de grâces singulières l'enfance des âmes d'élite qui, dans ses desseins, seront des modèles de sainteté pour tous les chrétiens. Bien qu'aucun fait tenant du prodige ne soit rapporté des premières années de saint Louis, il donna néanmoins, dès sa plus tendre enfance, de remarquables indices de vertu. Il se consacra lui-même au service de Dieu, dès que la première lueur de raison eut éclairé son âme, et, à dater de cet instant, il ne se permit jamais la moindre détente dans ses efforts vers la perfection. Sa vie d'écolier commença de très bonne heure, et nous pouvons conjecturer sa diligence et son application, de ce fait, qu'avant l'âge de huit ans, il se mit à réciter l'office de Notre-Dame, pieuse pratique dans laquelle il persévéra jusqu'à la mort.

En avançant en âge, il se fit remarquer par son silence et son penchant au recueillement. Il parlait à peine, mais si la conversation tombait sur des sujets de spiritualité, son intérêt s'éveillait tout d'un coup. Quelques-uns de ses

camarades tenaient-ils un langage inconvenant ou gaspillaient-ils leur temps dans la paresse, il les reprenait doucement et gentiment. Cette vertu précoce, qui faisait de lui un enfant un peu à part, n'inspirait pourtant aux autres ni éloignement ni irritation, parce qu'elle avait sa source dans la grâce de Dieu et qu'elle était pure de tout alliage d'affectation et de vanité. Il était plein d'aimable et douce humilité, et ce fruit de l'Esprit-Saint tempérant le fond un peu sérieux de son caractère. S'il avait pour quelques-uns des paroles de blâme, son obéissance et sa soumission étaient pour tous un éloquent exemple.

Le soin qu'il prenait de tenir secret ce qu'il faisait pour Dieu était la meilleure garantie de la sincérité de sa dévotion. Il avait accoutumé de se retirer, le soir, dans sa chambre, aussitôt que possible ; mais au lieu de se livrer au repos, il occupait parfois à la prière la plus grande partie de ses nuits. Ce fait a été dévoilé par les domestiques qui l'observaient souvent à travers les fentes de la porte.

Épuisé de fatigue, il s'étendait sur un grand coffre en bois ou sur le plancher nu ; mais il avait bien soin de bouleverser son lit pour faire croire qu'il y avait reposé. Par amour encore de la mortification, le matin, il mangeait à peine, pour s'habituer au jeûne ; et bien que le climat d'Espagne rendît ces privations moins dures, nous pouvons néanmoins juger par là combien l'Esprit de Dieu imprima fortement dans son âme ce précoce amour de la pénitence.

Il est à peine besoin de dire qu'il était la consolation de ses parents : loin de provoquer leur irritation par ses caprices ou sa désobéissance, voyait-il sa mère, au milieu des tracasseries et des épreuves de la vie quotidienne, prédisposée à l'impatience, il lui demandait modestement la permission de lire à haute voix quelque livre de piété, et il la calmait par ce moyen.

Entendre la Messe, assister aux Vêpres étaient les grands bonheurs de son enfance. Son église favorite, que souvent il visitait trois fois le jour, était celle du couvent de Saint-Dominique. Beaucoup de personnes se retournaient pour suivre des yeux cet enfant qui s'en allait le long des rues avec tant de modestie, les yeux baissés, l'air recueilli; beaucoup aussi se demandaient avec étonnement quel pouvait être cet enfant qui demeurerait agenouillé si longtemps devant l'autel, dans la dévotion de son attitude et la fixité de son attention.

Le guide, à la sollicitude duquel Dieu confia les premières années du saint, fut un vénérable religieux de l'Ordre des Minimes de Saint-François de Paule; il se nommait : le Père Ambroise de Jésus. Louis, dans un âge très tendre, le choisit pour directeur. Humble et obéissant, il fit, en peu de temps, de grands progrès vers la perfection. Le Père Ambroise se faisait remarquer par sa dévotion au saint Nom de Jésus, et l'une des premières pratiques qu'il inculqua à son jeune disciple, fut de travailler à graver cet adorable Nom bien avant dans son cœur et de le répéter sans cesse, dévotement. Des grâces qui comblèrent son enfance et la sainteté plus mûre des années ultérieures, combien sans doute doivent être rapportées à l'habitude constante, si simple et pourtant si efficace, de ces pieux élans : « Béni soit le Nom de Jésus ! Mon bien-aimé Jésus, demeurez à jamais dans mon cœur ! »

Une autre importante leçon de perfection que Louis apprit du Père Ambroise, ce fut l'amour du prochain jusqu'au sacrifice de soi-même, vertu que plus tard, missionnaire dans le Nouveau-Monde, il devait pratiquer d'une manière si éminente. Encore tout enfant, il obtint la permission de visiter et de soigner les malades dans les hôpitaux de la ville. A quatorze ans, il passait souvent sa nuit entière à ces œuvres de charité, s'occupant des malades avec la plus entière sollicitude et s'ingéniant pour les satisfaire.

Le Père Ambroise de Jésus était lui-même un religieux d'une vertu plus qu'ordinaire, et dont l'exemple exerçait une influence plus entraînante encore que les exhortations. C'était un homme grandement adonné à la prière et aux exercices de la vie contemplative, et en même temps renommé pour sa prédication tout apostolique. Son zèle des âmes était si ardent qu'il demanda à Dieu comme une faveur signalée la continuation de ses travaux pour leur salut jusqu'au moment même de sa mort. Il prédit confidentiellement que cette demande serait exaucée, prédiction qui se réalisa. En effet, le jour de la fête de la Sainte-Trinité, pendant sa prédication à la chapelle du couvent de Sainte-Claire, à Valence, la voix et le mouvement lui manquèrent tout à coup; transporté à la sacristie, il reçut l'Extrême-Onction, et tandis qu'un délicieux parfum emplissait l'air, il s'en alla vers le Seigneur qu'il avait si fidèlement servi.

On cite de son esprit prophétique un autre exemple qui a trait à la vocation de saint Louis. Plusieurs de ses frères en religion souhaitaient naturellement qu'une jeunesse si pleine de promesses annonçât une vocation dans leur Ordre, mais le Père Ambroise déclarait toujours sans la moindre hésitation : « Non, mes frères, ce trésor n'est pas pour nous; Dieu l'a destiné à l'Ordre de Saint-Dominique. »

Louis n'était encore qu'un enfant, lorsqu'il conçut l'idée de vivre pauvre et pèlerin, cheminant de sanctuaire en sanctuaire, à l'exemple de saint Roch. Un généreux désir de se dévouer totalement à Dieu le poussait à embrasser cette vie obscure et souffrante. Il est difficile, sur les récits des différents biographes, de préciser l'âge du saint, quand il tenta la réalisation de ce projet. Il semble que ce fut vers la mort de son directeur. Du vivant de celui-ci, il est probable que Louis n'eût pas obtenu l'autorisation de s'éloigner.

Nous ne pouvons pas supposer qu'un enfant si affec-

tueux et si obéissant se soit décidé à dire au toit paternel et à ses parents bien-aimés un adieu qu'il croyait éternel, sans ressentir une angoisse amère et soutenir une âpre lutte. Mais la grâce l'emporta et le sacrifice fut généreusement accompli. Jeune et sans protecteur, confiant dans la seule main de Dieu, il s'en alla sans but connu. La vie de pèlerin n'était pas celle où il devait marcher ; mais, sans aucun doute, le Seigneur demandait et reçut comme très agréable le sacrifice de toutes les attaches et de toutes les commodités, exigé par une telle entreprise.

Comment la conscience de Louis put-elle se résoudre à un départ que n'avaient pas autorisé ses parents ? Par une impulsion spéciale de la grâce. L'obéissance lui était incontestablement chère, et rien n'eût prévalu en lui contre le sens du devoir. Nous devons donc reconnaître en cet acte la souveraine volonté de Dieu qui demandait à son jeune serviteur un généreux sacrifice.

Dans la crainte que ses parents ne missent obstacle à ce qu'il croyait sa vocation, Louis quitta la ville brusquement, sans recevoir la bénédiction de son père, sans dire adieu à sa mère. Ce matin-là même, il s'était confessé et avait communiqué avec plus de ferveur encore que les autres jours.

La tombée de la nuit et l'absence de Louis inquiétèrent ses parents, mais ils essayèrent de tromper leur anxiété en supposant que ses devoirs de charité envers les malades le retenaient au dehors. Et pourtant ils se rappelaient que leur fils, si obéissant, n'avait jamais passé la nuit dans un hôpital, sans leur permission expresse, et la vague appréhension d'un départ commença d'alarmer leur esprit. Après de vaines recherches par la ville, après des informations prises dans les églises et les hôpitaux que fréquentait leur fils, ... leur incertitude prit fin à la réception d'une lettre où Louis leur mandait la raison de son absence.

En voici la teneur :

JÉSUS ET MARIE

« Mon très honoré père,

» Je sais tout le chagrin que vous et ma mère éprouverez de ma détermination, mais ce chagrin doit s'apaiser quand vous saurez que c'est Dieu qui a ordonné cette séparation. Vous demanderez sans doute, comment peut-on savoir que telle est la volonté de Dieu ? En réponse, vous comprendrez aisément que je n'aurais pas laissé là mes études pour m'éloigner, tout seul, en plein froid d'hiver, si je ne m'étais senti puissamment entraîné à une telle conduite par l'appel de Dieu. Ne vous inquiétez pas à la pensée de ce que j'ai à souffrir, mais souvenez-vous que notre Rédempteur est descendu du ciel, qu'il est né dans la plus froide saison de l'année, qu'il est venu mourir, pour que sa mort donnât la vie à d'ingrats pécheurs. Combien donc plus ne dois-je pas moi-même, pécheur que je suis, abandonner le monde, et m'en aller, où que sa Majesté m'appelle, en expiation de mes nombreux péchés contre Dieu.

» Je sais que la maladie de ma mère accroîtra encore le chagrin que vous cause mon départ ; mais elle doit se fortifier au souvenir de ce que disent les écrivains sacrés du bonheur de l'âme affligée en ce monde : les épreuves de cette âme sont un signe que les yeux de Dieu ont abaissé sur elle leur mansuétude et leur miséricorde, et que Dieu lui prépare la gloire en récompense des œuvres méritoires pratiquées ici-bas. Plusieurs sont payés en ce monde du bien qu'ils font, et le mal qu'ils commettent reçoit sa punition dans l'autre monde. Il faut donc accepter cette épreuve avec patience. Vous voudrez bien aussi prier la Divine Majesté de me soutenir avec sa sainte Main, de me conduire comme elle conduisit Madeleine

et de me défendre toujours des pièges de l'ennemi.

» J'ai emprunté quelque argent à X^{***}. Je n'ai pas l'intention de le dépenser en amusements, mais j'ai cru qu'une petite somme m'était nécessaire dans le cas où il plairait à Dieu de me visiter par la maladie, en punition de mes péchés ; et pourtant, la Divine Majesté est encore la meilleure assistance et le meilleur remède dans toutes les maladies. Je vous prie, mon Père, de restituer cette petite somme à qui de droit, pour la paix de ma conscience.

» Je vous en supplie, ne cherchez pas à savoir où je suis : je pense que vous ne réussiriez pas ; et lors même que vous me trouveriez, j'ai l'espoir que mon Dieu et Maître Jésus me maintiendrait inébranlable dans ma résolution. Je vous prie de me recommander à sa divine Mère, demandez-lui de me guider où je pourrai le mieux servir son Fils.

» Enfin, je vous en conjure, essayez de consoler ma mère. Rappelez-lui qu'elle a d'autres enfants pour être son soutien ; dites-lui de me voir en imagination enlevé par la mort dans mon enfance.

» Je n'ajouterai plus rien, sinon une fervente prière pour que le Père, le Fils et le Saint-Esprit soient avec vous, chers parents, pour vous aider toujours, et de même avec moi. Amen. Puisse la grâce nous être donnée de servir Dieu, en cette vie, et de jouir, dans l'autre, de l'éternel repos ! »

Cette lettre causa aux parents un sentiment mêlé de joie et de peine. Ils étaient heureux de recevoir des nouvelles de leur fils, mais ils tremblaient de voir aboutir son plan qui les priverait à jamais de lui, la joie de leur maison, la lumière de leurs yeux, et, ils l'espéraient, la couronne de leur vieillesse. Aussitôt des recherches furent exécutées en tous sens et on ne laissa aucun

voyageur récemment entré dans la ville sans lui demander s'il n'aurait pas croisé en route un jeune garçon au maintien modeste et recueilli. Le père espérait que la sainte attitude de son fils aurait peut-être attiré l'attention et amènerait ainsi sa découverte. Cet espoir ne fut pas déçu. Plusieurs voyageurs avaient remarqué l'enfant, et, d'après leurs informations, les gens envoyés par son père le trouvèrent arrêté près d'une fontaine à quelques milles de Valence.

Pour l'engager à revenir à la maison paternelle, ils lui peignirent en termes énergiques l'extrême douleur de ses parents et spécialement de sa mère, dont la maladie s'était déjà aggravée au point de faire craindre pour sa vie. Louis, profondément ému, demeura quelque temps dans un absolu silence : sa prière interrogeait Dieu. Enfin il se décida. Dieu était satisfait de sa promptitude à tout abandonner. L'enfant et la joie rentrèrent ensemble dans la maison.

Convaincu dès lors que sa vocation n'était point de mener la vie d'un pèlerin, Louis s'installa tranquillement au foyer paternel, donnant son temps, comme autrefois, à la prière, à l'étude, aux œuvres de charité, attendant, avec l'appel de Dieu, la lumière sur son avenir. Ses communions étaient très fréquentes ; mais pour éviter d'être remarqué, il les partageait prudemment entre différentes églises, allant tantôt à celle de Saint-François, tantôt à celle de Saint-Sébastien, qui appartenait aux Minimes, parfois, hors la ville, au couvent franciscain de Jésus et Marie, souvent enfin à l'église des Dominicains qui devait bientôt être la sienne.

Après son retour, Louis avait avoué à son père qu'il destinait sa première visite au sanctuaire de Saint-Jacques de Compostelle.

Le voyant déterminé à consacrer sa vie à Dieu, son père l'autorisa à revêtir le costume ecclésiastique, ce

que fit Louis, en signe de renoncement au monde (1).

(1) Tous les biographes mentionnent ces événements. Le père Antist nous dit qu'ils lui furent racontés par la nourrice de Louis, dont le récit fut confirmé par plusieurs gentilshommes de Valence, intimes amis du père de notre saint. Parmi eux, Antist nomme Gaspar Mico et Jean Laurent Perpignan, tous deux notaires de Valence et âgés d'environ soixante-dix ans, quand il écrivait. Il nous avertit encore que le réoit des deux remarquables faveurs, accordées à Jean Bertrand par son protecteur saint Vincent Ferrier, a pour fondement l'autorité même de saint Louis qui, à plusieurs reprises, parlant en chaire de Saint Vincent, les proposa comme exemples de sa puissante intercession.

CHAPITRE IV

LE COUVENT DE SAINT-DOMINIQUE A VALENCE

Fondation du couvent de Saint-Dominique. — Jacques le Conquérant. — Histoire de l'édifice. — Son état en 1803. — Sa condition actuelle. — Couvent de Notre-Dame « del Pilar ». — Maison de saint Louis.

« Notre Dieu est grand par-dessus
tous les dieux. Qui donc pourra Lui
élever une demeure digne de Lui ? »

(2 Paralip., II, 5 6.)

Le couvent des Frères-Prêcheurs à Valence, aujourd'hui sécularisé et en grande partie détruit, était un remarquable édifice d'une vénérable antiquité, fondé dès 1238 par le Père Michel de Fabra, l'un des compagnons de saint Dominique.

Le Père Diago, dans son histoire de la Province d'Aragon, en raconte au complet la fondation, mais il ne décrit ni son architecture ni l'aménagement. Le bâtiment était là, visible à tous les yeux ; aussi le Père Diago parle-t-il seulement en détail des hommes saints et savants qui furent comme les pierres dont se composa l'édifice spirituel du couvent et de la Province. Et, certes, il n'en manqua pas dans la longue histoire d'un couvent qui eut l'honneur de compter parmi ses fils trois saints canonisés, sans parler d'une puissante phalange, illustre par la sainteté et la science théologique.

Les Goths, qui avaient conquis sur l'empire romain le royaume de Valence, furent à leur tour vaincus par les

Maures au commencement du VIII^e siècle (712). Ils conservèrent Valence pendant près de quatre cents ans, jusqu'au jour où le Cid la leur arracha. En 1144, les Maures chassèrent une fois encore les Chrétiens et firent de Valence un royaume maure indépendant ; ce royaume resta l'une de leurs plus importantes possessions, et la ville l'une de leurs principales citadelles, en Espagne, jusqu'au temps du roi Jacques d'Aragon qui les expulsa définitivement.

Lorsque ce brave monarque, surnommé le Conquérant, se résolut à attaquer la ville de Valence pour en chasser les infidèles, il fit vœu à Dieu et à Notre-Dame, si la victoire lui était favorable, de fonder immédiatement un couvent de Dominicains, en témoignage de reconnaissance. Le confesseur du roi était le Père Michel de Fabra. Tandis que les soldats, à la suite du prince, s'élançaient à l'assaut, l'épée et la lance au poing, le moine répandait devant Dieu ses prières pour le succès des armes chrétiennes.

« Ainsi, dit Diago, l'Ordre de Saint-Dominique prit une part considérable à la conquête de la ville. Les Maures déclarèrent plus tard avoir vu un personnage, ressemblant au Père Michel de Fabra, apparaître en l'air, au-dessus des armées aux prises, et brandir contre eux une épée. »

Enfin l'étendard royal flotta sur les murs de Valence, et le vainqueur, fidèle à sa promesse, fit immédiatement réserver le palais d'un roi maure pour le Père Michel et trois de ses frères, jusqu'à ce qu'un emplacement définitif eût été choisi pour le futur couvent. A la grande procession triomphale, par laquelle le monarque chrétien, suivi de son armée victorieuse, prit solennellement possession de la ville, le Père Michel franchit les portes, le premier, tenant haute une bannière sur laquelle s'étaient d'un côté l'image de Jésus crucifié, de l'autre l'image de la douce Mère de Dieu.

Les Frères n'attendirent pas longtemps dans leur rési-

dence provisoire : la ville avait capitulé le jour de saint Michel, en 1238 ; au mois d'avril de l'année suivante, les fondations du couvent étaient jetées. Le roi avait fait choix d'un emplacement spacieux et commode, qu'il concéda pour toujours à l'Ordre. Voici l'acte textuel de la donation royale :

« Après avoir exposé notre vie pour propager au milieu des régions païennes le lis du nom chrétien, nous voulons employer notre autorité à faire fleurir dans les villes conquises les plants nouveaux de l'arbre de saint Dominique.

En conséquence, nous, par la grâce de Dieu, roi d'Aragon, de Majorque et de Valence, comte de Barcelone et d'Urgel, et seigneur de Montpellier, pour le bien de notre âme et le salut de nos parents, nous accordons et concédons par ces présentes, en toute liberté et franchise, à Notre-Seigneur Dieu, à la bienheureuse Vierge Marie sa Mère, à saint Dominique et à l'Ordre des Frères-Prêcheurs, le terrain situé à Valence en face de la porte des Templiers et bordé par le Guadalaviar, jusqu'aux moulins de Bertrand de Turollo, avec l'angle compris entre la Turia, les moulins déjà mentionnés, et le jardin de Pierre de Teulo : le tout pour y construire une église avec les lieux réguliers et tout ce qui peut être utile à l'Ordre susdit.

« Donné à Valence, le troisième jour des ides d'avril de l'an 1277 (de l'ère commune 1239) (1). »

A cet endroit, une église et un couvent furent élevés par le Père Michel ; et les Frères-Prêcheurs y restèrent jusqu'en 1835, malgré les changements que les bâtiments eurent à subir pendant ces six siècles. Il serait difficile de délimiter le laps de temps écoulé jusqu'à l'entier achèvement du vaste et imposant monastère dont notre époque a chassé les religieux. Diago rapporte que le Père Jean

(1) Nous empruntons la traduction de ce document au R. P. Fages (*Histoire de saint Vincent Ferrer*, t. I, p. 35).

Vidal, neveu du Père Jean Micon, non seulement éleva un somptueux tombeau de marbre à la mémoire de son oncle, mais encore qu'il réussit à terminer le grand dortoir du couvent. Or, le Père Micon mourut en 1555 ; il est donc évident que le couvent fut construit peu à peu, et probable qu'il subit de nombreuses modifications dans le cours de son histoire.

Mais l'emplacement n'en fut jamais changé : pendant six longs siècles, le couvent se dressa sur le bord sablonneux de la Guadalaviar et le soleil, déclinant le soir à l'Occident, allongea sur les eaux l'ombre de la tour ; pendant six cents ans la cloche se fit entendre, appelant nuit et jour les religieux au chœur pour y chanter les louanges de Dieu ; pendant cette période, l'adorable Sacrifice fut offert chaque jour... jusqu'au jour où la lampe de l'autel fut éteinte, la voix de la prière étouffée, l'édifice lui-même en grande partie jeté bas par le souffle de la révolution moderne.

Un voyageur anglais des premières années du siècle, alors que l'œuvre de destruction n'était pas encore commencée, note ainsi son impression : « Le couvent de Santo Domingo possède un dôme éclatant, aux tuiles bronzées. Il est impossible de se promener sans émotion sous le cloître gothique, délabré, avec ses multiples arceaux et sa cour toute ombragée par des orangers. » Un autre visiteur cite, parmi les choses remarquables, « deux chapelles, d'une grandeur extraordinaire, situées à l'extrémité de l'église, et dédiées, l'une à Notre-Dame du Rosaire, l'autre à saint Vincent Ferrier. » Outre le dôme mentionné plus haut, un autre écrivain nous parle d'une tour de 108 pieds d'élévation.

Aujourd'hui, malgré un changement si regrettable et la destruction d'une portion considérable des vieux bâtiments, une grande partie reste debout. Le cloître et la salle du chapitre existent : tous deux passent pour de

beaux spécimens d'architecture gothique. La vaste chapelle de saint Vincent Ferrier, primitivement l'une des chapelles latérales de la grande église, a survécu, elle aussi : elle sert de chapelle aux soldats. La partie du couvent qui a échappé aux attaques des Vandales modernes est devenue la résidence du Capitaine-Général de Valence.

Le cloître gothique, qui, en 1803, tombait de vétusté, était sans doute le cloître même où saint Louis se promena et pria. Il est probable qu'il avait été bâti cent ans auparavant, à l'époque de saint Vincent Ferrier.

Au moment de la suppression des Ordres religieux, le nôtre possédait à Valence un autre couvent érigé postérieurement au temps de saint Louis, sous le titre de Notre-Dame « del Pilar ». Il est debout aujourd'hui, et son église, heureusement préservée de la profanation, est ouverte au culte.

Près de l'église Saint-Étienne, on voit encore la maison natale de Louis. Elle a subi depuis lors bien des changements, mais la chambre où il vit le jour subsiste, transformée en une chapelle, accessible aux fidèles, pour la fête du saint.

CHAPITRE V

LOUIS ENTRE DANS L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

Choix d'un confesseur. — Le Père Jacques Ferrán. — Le jour de la prise d'habit est fixé. — Désappointement. — Heureux arbres! — Le Père Jean Micon, Prieur. — Il reçoit Louis, 26 août 1544.

« Allez grossir les rangs des saints,
de ceux qui vivent et rendent gloire à
Dieu. »

(*Ecclésiastique*, xvii, 25.)

Le couvent dont il vient d'être question devait être un jour la demeure de saint Louis. Celui-ci était âgé, semble-t-il, de dix-sept ou dix-huit ans, lorsque s'établit entre les Pères et lui cette intimité que devait suivre à si bref délai sa demande de se joindre à eux; mais, depuis longtemps déjà, il visitait fréquemment l'église, comme nous l'avons dit plus haut, et probablement aussi la maison.

Saint Vincent l'avait habitée; sa cellule était là, transformée en oratoire (1), et comme Jean Bertrand avait pour

(1) « Ce n'est pas sa cellule du noviciat, qui était aux étages supérieurs et fut souvent transformée, mais sa cellule de religieux. Comme toutes les autres, elle était simple, les murs en torchis, le plafond en bois, divisée en deux compartiments. Un petit jardin y attenait, et un puits longtemps miraculeux. Elle était la première à gauche, en entrant dans le *dormitorium* du rez-de-chaussée, c'est-à-dire dans le corridor le long duquel étaient échelonnées les cellules. La Providence le voulut ainsi, dit un de ses biographes, pour que les religieux pussent voir là en abrégé, en entrant, toute la perfection de leur état. Il y passa vingt ans.

Elle ne tarda pas à devenir un oratoire, mais sans transformation

saint Vincent une dévotion plus fervente encore que la plupart des Valenciens, il est certain qu'il dut conduire son petit Louis, dès sa tendre enfance, dans la chapelle de son saint parent.

A la mort du Père Ambroise de Jésus, Louis se demanda qui choisir pour directeur et père spirituel. Après mûre délibération, après avoir consulté Dieu dans la prière (car l'affaire lui paraissait importante), il s'adressa au Père Laurent Lopez de Ocaña, dominicain de mérite et de distinction, qui plus tard eut l'honneur d'être élu Prieur du couvent de Valence. Il fit la connaissance du Père Laurent, à l'occasion de conférences familières que ce religieux donnait habituellement à un grand nombre d'étudiants de la ville, après les heures des cours. Louis, avec quelques-uns de ses compagnons, lui fit visite, et, trouvant dans ses avis sérieux avantage, il se mit sous sa direction. Avec l'approbation de son nouveau directeur, il s'approcha dorénavant de la Sainte Table plus souvent encore qu'autrefois, et se dévoua avec un nouveau zèle aux œuvres de charité.

sensible. Les Pères voulurent garder les choses intactes : la pauvreté, l'étroitesse, la table, les chaises, et qu'on pût baiser les murs vénérables, les pas du saint, les traces de ses larmes et le sang de ses disciplines. Les convenances extérieures et la religion du souvenir furent également respectées.

Inutile de dire que les moindres détails nous ont été religieusement transmis par les biographes valenciens.

Dans la partie de l'appartement où le saint recevait, on mit un autel surmonté d'un tryptique, où étaient les images devant lesquelles il priait. Au milieu la Sainte-Trinité ; à gauche, saint Thomas d'Aquin ; à droite, la sainte Vierge portant l'Enfant Jésus, la même qui l'avait sensiblement consolé dans ses peines. Une inscription portait : « Pendant que notre bienheureux Père saint Vincent Ferrier priait devant cette image, il reçut de nombreuses révélations divines ; on vit plusieurs fois une clarté du ciel autour de l'image, et la Vierge peinte dans ce tableau lui parler à diverses reprises. » Saint Louis Bertrand avoua depuis que cette image lui avait aussi parlé. »

R. P. FAGES. — *Histoire de saint Vincent Ferrier*, t. I, p. 97.

Le Prieur qui gouvernait alors la communauté de Saint-Dominique, le Père Jacques Ferrán, n'était pas un homme d'une trempe ordinaire. Converti à la foi chrétienne, car ses parents étaient mahométans et natifs de Tripoli, il avait montré dans sa nouvelle religion une constance et une ferveur telles, que non seulement il avait pu être reçu dans l'Ordre, mais il avait prouvé en peu de temps qu'il était digne de la plus haute confiance. A deux reprises, il fut élu Provincial d'Aragon. Ce fut lui, il est intéressant de l'apprendre, qui composa le bel office du bréviaire dominicain pour la fête de saint Raymond de Pennafort.

Après avoir choisi le Père Lopez pour confesseur, Louis visita l'église des Dominicains plus assidûment que jamais ; sa dévotion, son attitude recueillie, sa persévérance dans la prière eurent bien vite frappé les religieux. Aussi éprouvèrent-ils une grande joie, lorsqu'un jour il demanda l'habit au Prieur. Comme son confesseur appuyait chaudement sa requête, assurant que sa vocation était réelle et son désir inspiré par le Saint-Esprit, le Père Ferrán se réjouit du fond du cœur que Dieu voulût bien envoyer à la communauté un sujet si riche de promesses.

Le jour de son admission fut fixé et tout sembla de prime abord favoriser son dessein ; mais Dieu voulait mettre sa constance à l'épreuve. Son père ne put supporter la séparation ; et il résolut de faire tout pour la prévenir.

Il représenta énergiquement au Prieur la faible santé de son fils. Sans doute, disait-il, son âme est ardente, mais son corps n'est rien moins que robuste ; sa constitution est depuis son enfance d'une délicatesse extrême et c'est tout simplement une folie de s'imaginer, le pauvre enfant, qu'il pourra soutenir les austérités de la Règle dominicaine. Ces raisons furent poussées avec une telle véhémence, la délicatesse évidente du jeune postulant y

ajoutait un tel poids, que, finalement, le Prieur en fut amené à promettre qu'il n'admettrait pas Louis à revêtir l'habit.

Celui-ci vit bien qu'il lui fallait supporter le désappointant retard avec patience et résignation jusqu'à l'élection d'un autre Prieur ; mais l'épreuve était amère et des larmes remplissaient souvent ses yeux, lorsqu'il entendait la cloche appeler les religieux au chœur. Il se consolait dans la prière et par de fréquentes visites au couvent ; il y restait aussi longtemps qu'on le lui permettait, s'entretenant de sujets pieux avec le Père Laurent et les autres religieux.

Dans la dernière conférence spirituelle qu'il fit au noviciat, peu de mois avant sa mort, il rappelait en termes pathétiques et avec une grande simplicité la peine que lui avait causée ce retard, cette entrave à son désir caressé de tout sacrifier à Dieu. Le couvent des Dominicains s'élevait au bord de la rivière ; Louis avait accoutumé (c'est son propre récit), de passer le pont et de suivre la route menant à la mer : alors, il s'arrêtait, silencieux, et des larmes roulaient sur son visage, tandis qu'il contemplait, étincelant au soleil, le dôme qui abritait son autel préféré, ou qu'il regardait s'allonger l'ombre de la haute tour. De cet endroit, il pouvait ouïr les graves accents de la cloche conventuelle, peut-être même apercevoir quelques formes blanches errer dans le jardin ; — là était son cœur ; — puis il reprenait le chemin de sa demeure, tout triste à la pensée de n'avoir pas été trouvé digne de compter parmi les fils de saint Dominique.

Pour se consoler, il venait sans cesse au couvent. Il couvrit cette assiduité d'un prétexte, prenant les orangers de l'enclos sous sa surveillance particulière. Il était très soigneux de leur apporter l'eau nécessaire, qu'il tirait d'un puits, situé à une distance considérable, dans le jardin attenant à la cellule de saint Vincent. « Heureux arbres,

de vivre dans cette enceinte sacrée, pensait-il, que je vous porte envie ! » Le Père Jean Perez rappelait aussi ce trait : lui ayant demandé pourquoi il prenait tant de peine à une tâche qu'il s'était lui-même imposée : « Ah ! mon Père, répliqua-t-il avec un sourire, je ne souffrirais jamais que ces bienheureux arbres dépérissent faute d'un peu d'eau ! »

Son chagrin croissait, quand les approches de la nuit l'obligeaient à regagner sa demeure. Plusieurs fois, cependant, il vint à bout de tromper la vigilance du sacristain. Quand celui-ci, dans l'ombre du soir, venait fermer les portes, Louis se cachait derrière un pilier ou dans les recoins d'une chapelle ; alors, tout heureux du succès de sa ruse innocente, il passait la nuit entière à visiter les autels, implorant de Dieu et de Notre-Dame cette grâce de l'habit religieux que lui avaient refusée les hommes.

Ce retard, — temps d'épreuve imposé sans doute par le Tout-Puissant à son serviteur, pour dégager ses bons désirs d'un empressement trop humain et soumettre plus complètement son âme à la divine Volonté, — allait enfin toucher à son terme. Le jour vint où expirait la charge du Père Ferrán. Louis attendait avec anxiété le nom du nouveau Prieur ; et il fut rempli de l'espoir que son désir d'entrer dans l'Ordre serait réalisé, quand il apprit que le Père Jean Micon venait d'être élu.

Le nom du Père Jean Micon, maintenant oublié, était alors renommé par toute l'Espagne. Non seulement c'était un religieux d'une éminente sainteté, mais encore un prédicateur réputé pour allier une éloquence populaire à une profonde théologie. Le bruit des miracles par lesquels Dieu s'était plu à confirmer son apostolat auprès des Maures, si nombreux à cette époque dans le midi de l'Espagne, ne contribuait pas peu à augmenter sa réputation.

Nous citerons plus loin quelques traits de la vie du Père

Micon. Il suffit, pour le moment, de noter que l'un des premiers actes de son priorat fut l'admission de saint Louis. N'aurait-il fait rien autre chose, qu'il aurait encore droit au reconnaissant souvenir de tous les enfants de Saint-Dominique. On rapporte que d'autres jeunes gens s'étant présentés vers le même temps, désireux de recevoir aussi l'habit, le Père Micon, à plusieurs du moins, conseilla l'entrée dans d'autres Ordres dont les règles lui paraissaient plus conformes à leurs caractères. Mais, chez le jeune Louis Bertrand, en dépit de ses joues pâles et de sa constitution frêle, il reconnut tous les indices d'une réelle vocation. Effectivement, Louis était très faible de santé, et ce que son père avait dit au précédent Prieur n'était pas seulement une illusion de l'amour paternel ; aussi fallait-il un discernement tout spécial pour apercevoir les signes de l'appel divin, malgré cette infirmité naturelle qui aurait pu si facilement passer pour une indication providentielle de son inaptitude à supporter l'austérité de la vie dominicaine. C'est ce qui avait persuadé au Père Ferrán de refuser l'habit à Louis ; si, en effet, les raisons de Jean Bertrand ne l'avaient pas convaincu, il n'était pas homme à écarter un postulant de si grande piété et de si grande espérance. Le Père Micon possédait le discernement nécessaire, et le lendemain même de son installation comme Prieur, il fit à Louis la promesse de lui donner l'habit. On se figure aisément la joie et la reconnaissance du jeune homme !

En attendant l'heureux jour fixé pour sa réception, notre saint ne put réprimer son désir de profiter des exhortations par lesquelles le Prieur nourrissait la ferveur et la discipline religieuse de sa communauté. Ces exhortations se donnaient dans la salle du Chapitre, tous les vendredis, à l'issue de Complies. Tant que les religieux étaient au chœur, Louis se dissimulait dans l'une des petites chapelles du cloître ; mais une fois toute la communauté

assemblée au chapitre et la porte fermée, il se glissait hors de sa cachette et s'agenouillait entre les fenêtres, à un endroit d'où il pût entendre les paroles du Prieur ; il écoutait attentivement, et enfin se dérobait juste à temps pour n'être pas découvert.

Craignant toujours une opposition de la part de son père et désireux d'éviter toute perturbation d'esprit, il demanda instamment au Père Micon que la cérémonie de sa prise d'habit eût un caractère tout intime. La nuit entière qui précéda le grand jour, le fervent postulant demeura aux pieds du Très-Saint Sacrement, suppliant Dieu, dans une ardente prière, d'avoir pour agréable le sacrifice qu'il était sur le point de consommer. D'aussi chaleureuses demandes ne pouvaient manquer d'être exaucées ; et il dut être d'un grand prix devant Dieu l'holocauste de sa vie dont Louis fit l'offrande, au matin du 26 août 1544, quand, avec le consentement joyeux et unanime de toute la communauté, le Père Jean Micon le revêtit solennellement de l'habit de Saint-Dominique.

Le saint était alors âgé de dix-huit ans et sept mois. Le scapulaire blanc et la chape noire symbolisaient l'innocence immaculée et la pénitence austère qui avaient marqué la période initiale de sa vie. Pour la plupart de ceux qui les reçoivent, ce sont les symboles de l'idéal à réaliser. Pour lui, c'étaient vraiment les signes de la perfection atteinte. En même temps que le scapulaire était jeté sur ses épaules, il replaçait sur lui-même, avec une nouvelle ferveur, le joug du Christ, pour ne le plus déposer, quels qu'en fussent le poids et son accablement ; il mettait la main à la charrue, pour ne plus regarder en arrière, jusqu'à ce qu'il se fût rendu digne du royaume des cieux.

CHAPITRE VI

LE NOVICIAT SIMPLE

Épreuves au service de Dieu. — Tentatives de son père pour l'amener à quitter l'Ordre. — Lettre de Louis. — Entrevue avec son père. — Calomnie. — Vertus religieuses. — Profession.

« Mon fils, quand tu entres au service de Dieu, tiens-toi ferme dans la justice et la crainte, et prépare ton âme à la tentation. »

(*Ecclésiastique*, II, 1.)

Un fait souvent signalé et passé en axiome, c'est que personne ne peut entrer dans l'Église catholique sans avoir quelque sacrifice, grand ou petit, à faire, quelques risques à courir, quelques souffrances à endurer ; et l'on peut certainement assurer la même chose de ceux qui, obéissant à un appel spécial de Dieu, embrassent la vie religieuse. Multiples et appropriées à l'état particulier de chaque âme, ces difficultés surgissent ; mais des épreuves spéciales semblent toujours réservées à la constance d'un cœur qui veut généreusement être tout à Dieu.

« Mon fils, quand tu entres au service de Dieu, prépare ton âme à la tentation », serait une excellente maxime à graver sur la porte des noviciats.

Si cela est vrai pour les cas ordinaires de vocations religieuses, combien plus immanquable et plus violent l'assaut livré par le démon à la vocation d'un saint, ou d'un religieux qui, à brève échéance, promet un saint ?

Louis avait enfin triomphé et reçu cet habit si longtemps désiré, mais l'opposition de son père n'était pas lassée et il allait encore en souffrir. Le premier mois ou les six premières semaines qui suivirent son admission, il put cependant servir Dieu en paix et joie de cœur, dans la retraite et le silence de son couvent. Dieu aime généralement à verser d'abondantes consolations dans l'âme d'un novice, les premiers mois de sa vie religieuse, et le cœur de saint Louis, libre d'attaches purement humaines, doit avoir été inondé d'un torrent de suavités célestes.

Ces grâces divines, il les employa soigneusement à augmenter la ferveur et le recueillement de sa vie quotidienne. « Du moment qu'il se vit revêtu de l'habit béni de Saint Dominique, écrit le père Aviñone, il s'appliqua, avec une ardeur plus grande que jamais, à la pratique de toutes les vertus ; mais il cultiva tout particulièrement l'obéissance, l'humilité et la prière. Il se fit une stricte obligation d'étudier attentivement la vie de son saint Patriarche, de saint Vincent Ferrier, des autres saints de l'Ordre. A leur suite, il fit de tels progrès dans la vie spirituelle, que la prière faisait ses délices. »

Sa constance et sa persévérance furent bientôt mises à l'épreuve par un rude combat.

Quand ses parents apprirent son entrée au noviciat, ils en ressentirent une vive affliction. Cette affliction bien naturelle ne méritait aucun blâme. Malheureusement, ils résolurent de tout mettre en œuvre pour briser la résolution de leur fils. Certes, il paraît étrange que des parents aussi chrétiens n'aient pas craint de s'opposer à la volonté de Dieu. Mais c'est là un exemple du profond aveuglement dont un amour trop naturel peut frapper des gens même pieux, et un exemple aussi du puissant instrument que devient souvent, entre les mains du démon, ce sentiment si noble et si louable : l'amour paternel.

Faire le sacrifice d'un enfant si affectueux, si obéissant, si charmant, l'aîné de la famille, c'était une rude épreuve. Aussi Jean Bertrand s'efforçait-il de croire à des avances indiscretes de la part des religieux pour attirer Louis, et s'illusionnait-il en s'imaginant que son désir n'était pas d'entraver la vocation de son fils, mais seulement de lui voir choisir un autre Ordre.

Il lui écrivit donc une lettre, où il le conjurait de quitter un Ordre pour lequel il n'était nullement fait; lui conseillant toutefois, s'il était décidé à embrasser l'état religieux, d'entrer chez les Chartreux, ou de demander l'habit des Pères de Saint-Jérôme. Il exprimait sa crainte que les Pères Dominicains ne l'eussent influencé peu judicieusement. Enfin, il lui faisait appréhender d'avoir un jour à se repentir de son choix, pour l'une de ces deux raisons : ou bien il reconnaîtrait qu'il n'avait aucune aptitude à la vie d'étude constante qu'impose l'Ordre de Saint-Dominique; ou bien il trouverait sa faible santé et sa complexion délicate incapables de supporter la somme d'austérités qu'implique la règle dominicaine.

Louis reçut l'ordre de répondre à cette lettre. Il le fit, sur l'heure, en ces termes :

JÉSUS, MARIE

« Mon très honoré père.

» J'ai reçu votre lettre, et après attentive considération, j'y trouve deux choses :

» La première est que, vu mon désir d'entrer en religion, vous préféreriez me voir servir Dieu dans l'Ordre des Chartreux ou dans celui de Saint-Jérôme.

» La seconde est la crainte exprimée par vous que les religieux de cette maison ne m'aient influencé dans mon choix et pressé pour devenir l'un des leurs.

» Pour ce qui est de la première, j'espère que vous ne

vous offenserez point si je vous déclare que nulle part ailleurs je ne serais heureux. Puis vous m'objectez que l'abstinence de chair, les jeûnes, le travail prescrit par la Règle, seront un poids trop lourd pour ma constitution et que mon attrait marqué pour une vie contemplative s'arrangerait d'un des Ordres mentionnés plus haut beaucoup mieux que d'un Ordre où les Frères doivent tant étudier et ne sont estimés qu'en raison de leur science. Mais, je vous prie, en tout respect, de vous ressouvenir de cette parole de saint Paul, que « le royaume de Dieu ne consiste pas dans le manger et le boire », et du blâme infligé par cet Apôtre à ceux qui font un dieu de leur ventre.

» Par conséquent, puisque je ne crois pas que le royaume de Dieu consiste dans le manger et le boire, et que je suis déterminé à ne pas faire un dieu de mon ventre, les jeûnes et les mortifications ne sont pas de nature à m'effrayer. De plus, les religieux de cet Ordre portent la parole et entendent les confessions, — devoirs qui demandent, pour leur sérieux accomplissement, une grande part de vie contemplative, — aussi l'Ordre accorde-t-il toute facilité pour les exercices de la vie contemplative, comme s'en convaincra jusqu'à l'évidence quiconque examinera les devoirs et les règlements imposés aux religieux. Je ne m'émeus pas du tout à la pensée que les hommes auront une pauvre idée de moi ; je le désire plutôt, selon l'exhortation que m'en donne saint Paul par ces paroles : « Pour moi, il m'importe peu d'être jugé par vous ou par le tribunal des hommes... Celui qui me juge est le Seigneur. » (I Cor. iv, 3, 4.)

» En conséquence, mon père, je vous en prie, pour l'amour de Dieu, ne soyez pas fâché, mais plutôt reconnaissant de l'œuvre du Saint-Esprit ; car c'est son œuvre, non la mienne, et aller à l'encontre serait lui résister. J'ai la certitude qu'en conduisant ma vie par ce chemin,

je sauverai mon âme et serai utile à vous, à ma mère et à mes frères. Aussi je m'écrie avec le Psalmiste : « C'est là, pour toujours, le lieu de mon repos, j'y demeurerai, car je l'ai choisi. »

» Quant à la crainte dont vous me faites part, que les Pères Dominicains ne se soient ingéniés à m'attirer dans leur Ordre, vous croirez, j'espère, que je dis vrai, en vous déclarant que, de fait, ils étaient opposés à mon dessein, en particulier le Maître des Novices. Je ne veux pas dire qu'ils aient eu personnellement quelque objection à faire ; mais, comme vous, ils doutaient que j'eusse la force suffisante pour supporter les rigueurs de leur vie : l'opposition ne tomba et ils ne furent convaincus de ma vocation que devant ma persévérante importunité à solliciter l'habit. Ils crurent alors que rejeter ma demande serait résister à l'Esprit-Saint.

» Comme preuve plus éclatante, il est bon que vous connaissiez certaines faveurs habituellement refusées aux novices, et qui m'ont été accordées. Par exemple, j'ai eu permission de vous écrire, de recevoir vos lettres, et de parler à la personne que vous avez envoyée me voir. Maintenant donc que je vous ai clairement démontré n'avoir pas agi à l'instigation d'autrui, mais de mon plein gré et en parfaite harmonie avec mes désirs, il est juste que je n'use pas plus longtemps de cette liberté. Désormais, je me conformerai aux lois communes du noviciat ; j'en ai déjà parlé au Père-Maître, mais il m'a répondu que si vous exprimiez le désir de me visiter, il me conseillait de me conformer à ce désir.

» Je pourrais ajouter que le Maître des Novices me traite si cruellement, qu'eu égard à ma faible santé, il m'a donné la meilleure cellule du noviciat ; il m'a enjoint, contre mon gré, de souper trois fois la semaine ; et, par ce temps froid, il a dépouillé son lit de sa couverture pour en couvrir le mien ; de telle sorte que sa cruauté est pour lui, sa

bonté pour moi et qu'il se dépouille pour me couvrir.

» Pour tous ces motifs, j'ai l'espérance que vous vous consolerez, mon cher père ; que vous serez bien convaincu que mon âme jouit d'une immense consolation, et que, au point de vue de la santé, je suis plus fort que jamais. Prenez donc garde, mon cher père, que ces paroles du roi David ne puissent s'appliquer à vous : « Ils ont tremblé de crainte où il n'y avait pas sujet de crainte. » (*Ps. XIII, 5*).

» Que la grâce du Saint-Esprit vous conserve, vous, ma mère et toute la famille : telle est la prière que je formule jour et nuit. »

(Au couvent des Frères-Prêcheurs, le 6 octobre.)

Même après cette lettre, d'un ton si décidé, l'âme du père ne fut pas tranquillisée. Il espérait encore venir à bout de la résolution de son fils, et il semble avoir sincèrement mis en doute la réalité de sa vocation. Il alla donc trouver le Prieur, pour lui représenter avec force toutes ses difficultés. Le Père Micon prêta une oreille patiente à tous les arguments suggérés par l'amour paternel, et sympathisa cordialement à la douleur bien naturelle de perdre un fils si chéri ; mais, sur le terrain de la vocation, rien ne pût le convaincre que Louis eût fait fausse route.

Toutefois, pour donner satisfaction à l'esprit de Jean Bertrand, le Prieur fit venir frère Louis, et, en présence de son père, lui dit : « Je vous ordonne, solennellement et devant Dieu, de déclarer l'exacte vérité et de nous dire si vous êtes heureux dans l'Ordre et si vous vous sentez la force d'y persévérer. »

Sans la moindre hésitation, le saint jeune homme répondit qu'il préférerait la mort à la seule pensée de quitter l'Ordre. Il ajouta que dans sa ferme volonté de ne pas exposer sa vocation en recevant la visite de son père, il

avait déjà émis le vœu de vivre et de mourir sous la Règle de Saint-Dominique.

Après cette preuve tranchante et indubitable de la réelle vocation de son fils, Jean Bertrand ne résista plus. La foi triompha des sentiments naturels, et, avec les larmes d'admiration mêlée d'amour que lui arrachaient la constance et la mâle vertu déployées par son fils, il le bénit et lui permit de servir Dieu, en toute paix, conformément à sa vocation.

Bientôt après, ce fut l'affliction de la mère que le Père Micon dut soulager. Il compatit à son profond chagrin, mais en même temps, il lui montra si clairement les nombreux signes de l'appel divin, qu'elle regarda comme un devoir de se résigner à cette inévitable séparation. Les parents de saint Louis n'étaient pas du nombre de ceux qui, au dire de saint Jean Chrysostome, « aiment les corps de leurs enfants mais font peu de cas de leurs âmes ; désirent leur prospérité en ce monde, mais ne se préoccupent guère de leur malheureux sort en l'autre » ; aussi, avant qu'il fût longtemps, les vit-on agenouillés dans l'église de Saint-Dominique, rendre à Dieu de ferventes actions de grâces pour la faveur accordée à leur enfant bien-aimé.

Cette épreuve, si dure au cœur affectueux du jeune novice, n'était pas la dernière qu'il dût supporter pendant son noviciat. Le démon, ignominieusement repoussé dans son premier assaut, suscita la calomnie. Un laïc de Valence fit courir le bruit que Louis était affligé d'un défaut naturel qui n'entachait nullement son caractère, mais à supposer qu'il fût réel, le rendait inapte à être dominicain. Les supérieurs semblent avoir été quelque temps trompés par ce faux bruit, car ils se demandèrent s'il ne serait pas plus sûr de lui retirer immédiatement l'habit. Ces doutes furent une très cruelle affliction pour l'âme de Louis.

La prière était son unique refuge. Une nuit, après Matines, qu'il priaït fervemment devant un crucifix dans la chapelle du Rosaire, un Père s'approcha et lui dit avec douceur : « Mon enfant, nous sommes seuls ici ; dites-moi, le bruit qui court sur vous est-il vrai ? » Avec humilité, mais sans une hésitation, Louis répondit : « Mon Père, il n'est pas vrai. » — « C'est bien, reprit le Père, je vous crois incapable de mentir pour tout au monde ; ayez donc bon courage, car sans aucun doute vous serez religieux. » Peu après, la vérité, devenue évidente à tous, délivra Louis de son anxiété.

Du commencement à la fin de son noviciat, Louis fut un modèle de toutes les vertus religieuses, non seulement pour ses jeunes compagnons, mais pour les plus âgés et les plus anciens des Pères. Son désir unique était de devenir un religieux aussi parfait que possible ; de même qu'un sculpteur place devant lui les types les plus achevés afin d'en reproduire les beautés, ainsi il méditait assidûment les vertus de saint Dominique et de son illustre fils, saint Vincent Ferrier, afin d'imiter leur exemple.

Il était aussi très appliqué à l'étude des Constitutions de l'Ordre : elles devaient être le guide de sa vie et il allait bientôt s'enchaîner à leur observation fidèle. Il les regardait comme des règles pleines d'une céleste sagesse, capables d'élever les âmes à la plus haute perfection, et il était très zélé à se pénétrer non seulement des lois d'importance majeure, mais encore des moindres détails des cérémonies, afin de les pouvoir observer avec exactitude.

Outre ses efforts pour se conformer à la pratique entière des Constitutions, il adopta l'austère règle de vie recommandée par son patron saint Vincent Ferrier, dans son « Traité de la vie spirituelle ». Fidèle aux prescriptions de ce traité, bref autant que plein, il ne se contentait pas d'une rigoureuse tempérance dans les repas, mais de

plus, il avait coutume, chaque jour, de réserver aux pauvres du Christ la meilleure part de ce qu'on lui servait au réfectoire. Il persévéra toute sa vie dans cette pratique.

Il parlait rarement, à moins qu'on ne lui adressât la parole ; prouvant par ce silence qu'il avait déjà senti le prix de la retraite et de la solitude, cette atmosphère de l'esprit d'oraison. L'humilité et la douceur perçaient dans chaque détail de sa conduite, et il en rejaillissait autour de lui comme une auréole de beauté. La surveillance attentive qu'il exerçait sur ses sens, ce signe non équivoque de la mortification intime de son cœur et de son esprit, excitait l'admiration de ses frères.

Les heures de prière indiquées par la règle ne lui suffisaient pas, et toujours, si occupé qu'il fût, il paraissait tenir son âme unie à Dieu. Malgré sa ponctualité à tous les actes de communauté et à tous les exercices de noviciat, rien d'extérieur ne semblait troubler son recueillement. Sa diligence était extrême : en vérité, on ne le voyait jamais perdre un moment ; il montrait, au contraire, en toute circonstance, son amour pour une vie pénitente.

Parmi les novices, il était non seulement respecté, mais aimé, car il était toujours empressé d'assumer tout emploi vil et toute besogne désagréable, et il se regardait comme le serviteur de ses frères.

Quoiqu'il eût tiré, pour son instruction, grand profit des conférences et des livres spirituels, son principal guide était l'Esprit-Saint lui-même. Ce divin Esprit, trouvant son cœur dégagé des obstacles qu'opposent à ses douces inspirations l'orgueil et la sensualité, le faisait monter de plus en plus haut vers la perfection. Les plus ordinaires sujets de sa méditation pendant cette partie de son noviciat furent la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les deux éternités qui s'offrent au libre choix de tous les hommes : ciel ou enfer.

Témoins d'une telle mortification et d'une telle ferveur, les Pères désirèrent vivement s'assurer que ces vertus reposaient sur un solide fondement intérieur et offraient de sérieuses garanties de persévérance. Ils observèrent donc Louis avec la plus infatigable attention. Ils mesurèrent ses pas, sans pouvoir y découvrir trace de légèreté; ils notèrent toutes ses paroles, et furent étonnés de sa modestie, de son humilité, de son recueillement; ils épièrent même le mouvement de ses yeux, et souvent ils les virent fixés sur l'image de Notre-Seigneur crucifié; bref, dans toute sa conduite, ils ne purent découvrir la moindre chose digne du moindre blâme. Avant l'achèvement de l'année de probation, chacun des membres de la communauté se trouvait non seulement convaincu de sa vocation, mais encore très impatient de voter en faveur de sa profession, et par là d'attacher à l'Ordre un sujet si exemplaire et si grandement béni de Dieu.

La profession, qui le clouait à la croix de Jésus-Christ par les trois vœux de religion, eut lieu le 27 août 1545, veille de la fête de saint Augustin.

Le Vénérable Père Jean Micon, en sa qualité de Prieur, reçut sa profession (1).

Saint Louis était alors dans sa vingtième année. Il est impossible de décrire l'embrasement de charité qui l'enflamma pendant cet acte solennel, quand l'Esprit-Saint par son feu sacré, nouveau baptême, purifia son âme des dernières imperfections de l'humaine faiblesse. Les plus tièdes eux-mêmes sont excités à la ferveur par une action si grandiose et une si totale consécration; quels doivent donc être les sentiments de celui qui déjà

(1) L'Ordre était, à cette époque, gouverné par un Vicaire-Général, le Père François Romeo Castellione; le Général, le Père Albert de las Casas, Espagnol, étant décédé au mois de novembre de l'année précédente 1544, à Valladolid.

est un saint? L'intensité de son amour put être mesurée par le Père qui voit dans le secret, mais sa mystérieuse influence dut combler d'une indicible joie l'âme des religieux qui eurent le bonheur de s'agenouiller alors autour de lui, dans le chœur.

CHAPITRE VII

SAINT LOUIS, NOVICE PROFÈS

Nouvelle ferveur. — Gravité sans morosité. — Imitation des saints d'autrefois et des pieux contemporains. — Le Père Raphaël. — Faveurs dans la prière. — Maladie. — Le couvent de Saint-Mathieu. — Renouveau dans la pénitence. — Tentation d'abandonner l'étude. — Son portrait d'après le Père Antist. — Louis est ordonné prêtre, 1547. Première Messe. — Dévotion au Très Saint-Sacrement. — Vision d'un danger. — Naufrage du Père Raphaël.

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. »

(S. Matthieu, v. 6.)

C'est une règle de l'Ordre dominicain que les jeunes religieux demeurent au noviciat, sous la direction spirituelle du Maître des Novices, jusqu'à leur ordination au sacerdoce. Cette période de la vie du saint est donc nécessairement presque vide d'incidents extérieurs. Ce fut une vie cachée, engrenée dans le retour journalier des devoirs prescrits aux religieux étudiants. Le chœur et les classes se partagèrent son temps.

A dater de sa solennelle consécration à Dieu, sa ferveur, admirable pendant l'année de probation, redoubla, lorsque, à la valeur et au mérite de toutes ses bonnes œuvres s'ajouta la vertu des saints vœux qu'il avait prononcés. Pénétré de l'obligation nouvelle qui lui incombait d'avancer toujours dans la voie parfaite, il taxa de négligence coupable tout ce qu'il avait fait jusqu'ici. Il supplia Dieu de lui accorder la grâce nécessaire pour devenir un bon religieux; tant il ignorait son propre mérite et se

croyait le plus imparfait et le plus relâché de la communauté.

Plus tard, Maître des Novices, il leur répétait que même les hommes du monde, par simple point d'honneur, sont d'une scrupuleuse fidélité à exécuter la parole donnée, spécialement quand ils ont fait promesse à une personne élevée en dignité. Ainsi lui-même, au souvenir du solennel engagement qu'un religieux jure à Dieu, s'excitait sans relâche à plus d'exactitude et plus de diligence dans tous ses devoirs.

Le Père Antist, qui parle d'expérience, puisqu'il fut plus tard l'un des novices du saint, le dépeint en ces termes : « A partir de sa profession, sa vie fut très austère. Il était réservé dans la nourriture et la boisson ; avide d'affliger son corps de disciplines, de cilices, de veilles ; appliqué sans cesse à la prière. En conversation, il parlait toujours avec une certaine gravité, et il évitait ainsi une foule de petites fautes que commettent aisément ceux qui s'abandonnent à des causeries inconsidérées, futiles et indignes du caractère religieux. De fait, les personnes sérieuses et ennemies des propos frivoles font, en général, de rapides progrès dans le service de Dieu. Aucune affaire, en effet, n'est plus sérieuse que celle du salut ; aussi, ceux dont la conversation est d'une allure sobre et rassise sont mieux disposés aux choses célestes, tandis que ceux qui se délectent dans des plaisanteries légères et se livrent au bavardage, se rendent toujours coupables d'une foule de transgressions vénielles inclinant imperceptiblement l'âme au péché mortel. Je ne me rappelle pas qu'il ait jamais fait la plus légère plaisanterie, raconté une histoire badine, ri pour quoi que ce soit (1). »

Il appert donc de ce témoignage de source intime, que le saint était d'un naturel grave et sérieux. Comme la

(1) ANTIST, *Vita Sancti*, cap. I, 12.

sainteté est greffée sur la nature et y puise nécessairement sa coloration, peut-être était-il quelque peu austère même à l'égard d'un amusement innocent. Il serait tout à fait faux d'en conclure qu'il fût morose ou sombre, car, la douceur et l'aménité, filles de la grâce divine, l'humilité et la charité vraies qui emplissaient son cœur, empêchaient sa gravité d'être âpre ou blessante. Par suite de sa mauvaise santé ou d'autres prédispositions natives, son caractère aurait sans doute pu dégénérer en hypocondrie, si la nature, en lui, n'eût subi si complètement l'influence de la grâce. D'ailleurs, l'affection que lui témoignaient non seulement les religieux, mais tous ceux qui le connaissaient, est une preuve concluante que, malgré son air constamment grave et absorbé, malgré le sourire qui était tout son rire, sa sainteté exerçait sur tous les cœurs une attraction aimable et douce.

De sa profession à sa mort, il fut un parfait modèle d'obéissance religieuse. Dans le procès de canonisation, on insiste sur son exactitude empressée et joyeuse à exécuter la volonté de ses supérieurs ou le plus infime devoir, ce qui était pour les témoins une source de continuelle édification.

Admirer et aimer les saints de son Ordre ne le satisfaisait pas entièrement ; il avait la volonté bien arrêtée de les imiter. Après le saint patriarche Dominique, il choisit comme idéal le glorieux apôtre Vincent Ferrier, et, en toutes choses, il essaya de se conformer aux préceptes et aux exemples de ce grand serviteur de Dieu. La sublime doctrine que saint Vincent a condensée dans son « *Traité de la vie spirituelle*, » n'était pas seulement pour lui un objet de constante étude spéculative, mais il réduisait très parfaitement cette spéculation à la pratique, et en faisait la règle de sa conduite journalière.

A côté de ces glorieux héros de la vertu, il avait toujours devant les yeux de vivants exemples de sainteté. A

cette époque, un grand nombre de religieux du couvent et de la Province de Valence servaient Dieu avec une ferveur et un zèle extraordinaires, et les jeunes religieux n'avaient qu'à les imiter pour s'imprégner du véritable esprit de leur Institut.

Nous avons déjà mentionné le vénérable Père Jean Micon comme éminent par sa sainteté et sa science. Ses instructions et sa direction éclairée furent à Louis d'un inappréciable secours au début de sa carrière religieuse.

Le Père Raphaël Castells, moins connu, était justement vénéré à Valence comme l'un des principaux instruments employés par Dieu pour restaurer la stricte discipline et la ferveur de la Province. Le Père Antist nous apprend que, dans certains couvents du moins, s'était introduite la déplorable coutume d'une vie libre, facile et presque séculière. Quant au Père Raphaël, homme de prière et de pénitence, il travaillait nuit et jour à implanter une plus exacte observance et un plus chaleureux zèle pour le bien des âmes. Dans cette œuvre bénie, il fut l'un des plus énergiques imitateurs de deux saints religieux, Dominique de Monte Mayor et Amador Espi, qui, dans la guerre contre le relâchement, tombèrent martyrs de cette réforme (1). Il la prit lui-même tant à cœur qu'il vint solliciter de Charles-Quint l'envoi de quelques religieux réformés, dont l'influence et l'exemple contribueraient au rétablissement de l'observance.

Le Père Laurent Lopez (2), confesseur du saint avant son entrée dans l'Ordre, et le Père Michel Navarro, sont aussi

(1) Nous parlerons dans un des chapitres suivants de ces saints personnages et de leur mort sous les coups d'un apostat.

(2) Il ne faut pas confondre ce religieux avec le célèbre Jean Lopez, dominicain lui aussi, successivement évêque de Crotone et de Monopoli. Il écrivit les *Annales* de l'Ordre depuis l'origine jusqu'à son époque. Né en 1524, il porta l'habit de Saint-Dominique 30 ans et mourut en 1632, âgé de 108 ans.

nommés parmi les intimes amis de Louis. Il est presque inutile d'ajouter qu'ils se distinguaient par leur vertu.

Comme il s'estimait le moins fervent de la communauté, Louis admirait et s'efforçait d'imiter les vertus caractéristiques de chacun de ses amis : l'humilité remarquable de l'un, l'esprit de pénitence et d'oraison éclatant chez l'autre ; puis, à l'instar de saint Antoine, il les surpassait bientôt tous, devenu lui-même un modèle de toutes ces vertus dont il avait désiré se faire l'imitateur.

Sa prière était continuelle : en tout lieu, en toute occupation, toujours il demeurait en tranquille communion avec Dieu. Il n'est donc pas étonnant que, même à ses débuts dans la vie spirituelle, il ait été l'objet de faveurs spéciales qu'il recevait en toute simplicité. Loin de les laisser enorgueillir indûment son esprit, il ne lui venait pas même à la pensée qu'elles fussent le moins du monde extraordinaires. Un jour même, il demanda au Père Micon de lui expliquer pourquoi dans la prière il ne se possédait parfois plus, et semblait emporté, il ne savait où ni comment, par une force invisible : « Quand cela vous arrive, répondit son guide, remerciez Dieu en toute humilité, car c'est un bonheur que tous n'éprouvent pas ». L'authenticité de ce fait est fondée sur l'autorité du saint lui-même ; il le raconta au Père Jean Alarcon, dans un entretien qu'il eut avec lui sur la prière, au couvent de Sainte-Anne d'Albayda. La conscience du saint se tourmenta ensuite de cette confiance : il craignit que ce Père n'en conçût pour lui une estime imméritée.

Dès sa première enfance, Louis avait ressenti un attrait particulier pour la pénitence. Une fois qu'il eut embrassé la Règle de Saint-Dominique, sa ferveur redoubla. Encore étudiant, sous la direction du Maître des Novices, il était d'une extrême rigueur dans ses austérités. Outre un inviolable accomplissement de chaque prescription de la Règle, il

s'imposait des jeûnes plus rigoureux, prolongeait ses veilles et ses prières, s'infligeait toutes les mortifications compatibles avec l'obéissance. Sa santé, qui avait toujours été délicate, en fut gravement atteinte, et ses supérieurs, pour le changer d'air, l'envoyèrent au couvent de Saint-Mathieu, qui occupait un emplacement plus salubre dans la ville de même nom, au royaume de Valence. Pendant cette maladie, sa patience, sa résignation, son esprit de scrupuleuse obéissance aux injonctions des médecins eux-mêmes, firent l'admiration de toute la communauté. Les Pères du couvent de Saint-Mathieu regardèrent son séjour au milieu d'eux comme une bénédiction signalée.

Quand sa santé suffisamment rétablie lui permit de rentrer à Valence, beaucoup de personnes, plus guidées par la prudence humaine que par l'esprit de Dieu, lui conseillèrent d'avoir égard à la faiblesse de sa complexion et de mitiger ses austérités. Il écouta humblement ces avis ; mais il discerna aussitôt quel esprit les inspirait, et sa conduite n'en fut nullement influencée. Tous les biographes remarquent comme un signe de sa vertu solide, qu'à peine rétabli, il reprit avec une nouvelle ferveur ses exercices de prière et de pénitence. Pour un homme moins parfait, un tel degré d'austérité est dangereux ; en effet, après quelque temps, la tentation d'abandonner toute pénitence, même celle de règle, est si forte, qu'elle requiert, pour être découverte et vaincue, le discernement et le courage d'un saint.

Après cette victoire, nouvel assaut diabolique. Louis consacrait maintenant à l'étude plusieurs heures chaque jour. L'année de son noviciat simple, il avait eu liberté de satisfaire largement son attrait pour la contemplation, et telle en était devenue l'intensité qu'il éprouvait une sérieuse difficulté à s'appliquer aux sciences philosophiques et théologiques. Le travail intellectuel lui pesait ; la cause en était, non la paresse, mais un impérieux

désir de converser avec Dieu. Ce fut quelque temps une dangereuse tentation ; satisfaite, elle eût, à un Dominicain, substitué un Chartreux. L'obéissance vint à son aide et l'éclaira. Aussi, en dépit de ses répugnances, il apporta tous ses soins à l'étude. S'il ne devint jamais grand docteur, comme tant de saints dominicains ; si même il ne parvint jamais au grade de Lecteur en Théologie, son amour pour la science sacrée, et spécialement pour les Oeuvres de saint Thomas, était sans égal. Presque toujours on le voyait un livre à la main, et le Père Antist déclare, qu'à son avis, pas un père de la Province n'avait plus de lecture que Louis. Mais sa mémoire n'était pas naturellement tenace, en partie peut-être à cause de sa faible santé ; aussi disait-il avec un sourire être de ceux dont parle saint Paul « qui apprennent continuellement sans jamais parvenir à la vérité ». Son intérêt pour l'étude ressortait encore des nombreuses questions qu'il adressait aux autres Pères sur des points de théologie. Un religieux versé dans les questions scolastiques entraînait-il dans sa cellule, le Père Louis ne manquait jamais de lui dire : « Quelle est votre opinion sur cette matière que je suis en train d'étudier ? » — Ou : « Que pensez-vous de cette explication ? » Sa maxime était, qu'en règle générale, dans l'Ordre dominicain, les plus studieux et les meilleurs théologiens sont aussi les plus ardents et les plus zélés pour la discipline régulière.

Les études sacrées fournissaient à son âme un solide aliment pour la prière ; elles le préservaient aussi du danger d'être abusé par les fausses consolations et les illuminations décevantes dont souvent le démon se sert pour perdre les contemplatifs ignorants et privés d'une sage direction.

Le Père Antist nous dépeint ainsi le saint jeune homme à cette époque avec tant de vérité qu'on entrevoit jusqu'à la physionomie extérieure du saint : « Pénétré de cette

idée que le résultat de son noviciat n'était pas limité à cette seule année, mais devait influencer sur toute sa vie, ce bon serviteur de Dieu n'était pas seulement fidèle aux obligations essentielles de tout religieux : charité, pauvreté, chasteté, obéissance ; mais encore à toutes les prescriptions de sa règle, jusque dans le plus minime détail. Un de ses traits les plus saillants, était la modestie extérieure : ses sens, jamais entraînés, demeuraient toujours surveillés et tenus. Aucun religieux n'était plus scrupuleux à garder les yeux baissés, au chœur, au réfectoire, partout, à l'intérieur du couvent comme au dehors. On peut en dire autant de sa modestie en conversation, et de toutes ces autres bonnes manières qui sont les véritables ornements des religieux ».

En 1547, deux ans seulement après sa profession, Louis parut à ses supérieurs suffisamment avancé en vertu pour être élevé à la dignité sacerdotale ; il n'avait pourtant que vingt-deux ans (1). Cet appel inattendu éveilla dans son cœur les plus profonds sentiments d'humilité ; et la conviction de son indignité le fit redoubler de ferveur. Une respectueuse crainte étreignait son âme lorsqu'il se représentait la pureté nécessaire pour célébrer les saints Mystères ; mais, en même temps, une surabondance de joie la dilatait à la pensée de cette heure prochaine où il pourrait monter à l'autel de Dieu, du Dieu qui avait réjoui sa jeunesse.

Nous n'avons aucun détail sur son ordination. Mais l'archevêque de Valence, en 1547, n'étant autre que saint Thomas de Villeneuve, nous pouvons présumer que Louis en reçut l'onction sainte, et qu'ainsi un saint ordonna un autre saint. Il y a un intérêt particulier à constater une

(1) Le concile de Trente a fixé à 24 ans l'âge minimum requis pour le sacerdoce ; mais ce décret ne fut porté qu'en 1563, c'est à-dire 16 ans après l'ordination de Louis.

telle rencontre : on ne peut s'empêcher de supposer entre eux une secrète communication d'âmes. Saint Thomas ne comprit-il pas que l'humble jeune homme agenouillé à ses pieds pour recevoir l'Esprit-Saint était destiné à fournir, au service de Dieu, une merveilleuse carrière ?

Notre saint chanta sa première Messe le 23 octobre 1547, dans l'église du couvent de Valence. La dévotion qu'il ressentit alors ne diminua jamais ; sa ferveur était visible, au point de se communiquer fréquemment à ceux qui servaient sa Messe ou y assistaient.

Toute sa vie, le Très Saint-Sacrement fut son bonheur, son soutien, son unique trésor. Il y puisait la force de résister à tous les travaux et de persévérer dans la pénitence. Un mal qui s'était glissé dans l'Église et avait alangui la ferveur des fidèles, c'était l'indifférence pour les sacrements et l'abandon de l'antique usage de la communion fréquente. Saint Louis, entre beaucoup d'autres saints, eut mission de remédier à cet abus. Directeur spirituel, l'un es principaux objets de son zèle fut de rétablir cet usage et de promouvoir la dévotion eucharistique. C'était sa maxime, que : « comme un vent favorable pousse promptement et sûrement un navire au port, ainsi le Saint-Sacrement emporte nos âmes au port de l'éternelle vie ».

Nous avons déjà nommé le Père Raphaël Castells entre les amis particuliers de saint Louis. Leur intimité s'accrut, quand celui-ci, après son ordination, eut quitté le noviciat. Il y avait entre eux parfaite sympathie et fraternité d'âmes : ils s'encourageaient mutuellement dans le chemin de la vertu. Une nuit qu'il priaît après Matines, Louis vit en esprit le Père Raphaël plongé dans une eau profonde et en danger de mort imminente. Cette vision lui fit redoubler ses prières pour le salut temporel et spirituel de son frère bien-aimé.

Quelque temps après, le Père Raphaël dut faire voile

pour Majorque. Louis, alors, lui raconta sa vision, l'exhortant à se confier en Dieu, en cas de péril. Au retour le Père Raphaël s'était embarqué sur le navire qui portait la veuve du vice-roi, lorsque, entre Majorque et Iviça, une violente tempête menaça hommes et bâtiment d'un naufrage inévitable. Au moment même où le navire allait couler avec l'équipage et les passagers, le Père Raphaël eut l'inspiration de se jeter dans l'une des chaloupes, malgré les minces chances de salut qu'offrit une mer aussi démontée. La chaloupe où il s'était précipité s'éloigna du navire qui, presque aussitôt et devant ses yeux, sombra. Seul alors, au milieu des vagues mugissantes, sa perte semblait certaine ; mais la chaloupe fut entraînée vers Iviça. Le Père Raphaël fut jeté à la côte ; longtemps roulé par les vagues, il parvint, au prix d'efforts répétés, à prendre pied. La prophétique vision de Louis soutint son courage dans cette lutte pour la vie.

Saint Louis aimait à rappeler comment ce bon Père se livrait à des oraisons prolongées, les bras étendus en forme de croix ; comment il fut maintes fois ravi en l'air dans la véhémence de sa prière, et, ainsi rapproché du ciel, gratifié de nombreuses révélations.

CHAPITRE VIII

SAINT LOUIS ET SON PÈRE

Fondation du couvent de Lombay. — Mort du père de Louis. — Son
âme en Purgatoire. — Apparitions.

« Bienheureux l'homme qui reçoit
le don de crainte de Dieu. »

(*Eccles.*, xxv, 15.)

« Si vous comptez nos péchés,
Seigneur ; Seigneur, qui pourra vous
affronter ? »

(*Ps.*, cxxix, 3.)

Saint François de Borgia, plus tard troisième Général de la Compagnie de Jésus, et l'une de ses gloires, avait entrepris, en 1543, la fondation d'un couvent de Frères-Prêcheurs dans la petite ville de Lombay, située à quelques milles seulement de Valence. L'intention principale du fondateur fut de pourvoir aux besoins spirituels d'un grand nombre de Juifs et Mahométans convertis répandus dans la contrée. Cette maison prit le nom de « Couvent de la Sainte-Croix » ; elle fut achevée et son église consacrée, en 1548, un an après l'ordination de saint Louis.

Le Vénérable Père Jean Micon fut nommé Prieur de la nouvelle fondation. Sa première pensée fut de s'assurer la présence du Père Louis Bertrand parmi ses religieux. Complètement édifié sur les vertus du jeune Père, il était persuadé qu'il trouverait en lui le meilleur aide pour ancrer la nouvelle maison dans le véritable esprit de Saint-Dominique.

La première année de sa résidence à Lombay, une nuit,

pendant sa prière, Louis reçut de Dieu la révélation que son père était à la mort. Il le vit agonisant. Au matin, il raconta cette vision à son confesseur ; elle fut confirmée le jour même par un messager venu de Valence. Louis partit aussitôt et put arriver à temps pour assister son père à sa dernière heure et accompagner de ses prières l'âme, une fois envolée. Serrant la main de son fils, le moribond murmura : « Mon enfant bien-aimé, pendant ma vie, ce me fut une peine de te voir religieux, mais maintenant c'est ma plus grande consolation. Je te recommande mon âme ».

Ainsi, même ici-bas, la générosité avec laquelle Louis avait tout sacrifié à Dieu était amplement récompensée. Il lui avait été dur de contrecarrer les désirs d'un père si tendre ; mais aujourd'hui, rapproché plutôt que séparé de lui par la mort, il s'en trouvait le soutien et la consolation suprêmes.

Jean Bertrand était mort le 9 novembre ; mais ses rapports avec son fils allaient devenir d'une fréquence et d'une intimité plus grandes. Il plut à Dieu d'employer le trépassé pour purifier son serviteur et se le rendre plus agréable. Dès l'enfance de Louis, le don de crainte de Dieu avait été l'un des traits caractéristiques de sa vie spirituelle. Les leçons qu'il va recevoir par l'entremise de cette âme ne feront qu'accroître cette appréhension salutaire des insondables jugements de Dieu.

Peu de temps donc après sa mort, Jean Bertrand apparut à son fils, non pas glorieux, mais tourmenté au Purgatoire. Ces tourments, — dont par une miséricordieuse providence le regard humain ne peut pénétrer la vraie nature — furent représentés à Louis de différentes manières. C'est ainsi, en effet, que les choses purement spirituelles nous deviennent intelligibles par des symboles matériels. Parfois, il lui semblait voir son père précipité du sommet d'une haute tour, avec une violence capable de lui briser

les os. D'autres fois, il le voyait affreusement blessé, ou couvert de plaies béantes, comme s'il eût été percé de coups de poignard. Souvent, pendant le silence de la nuit, ou même pendant le jour, il entendait son père se lamenter d'une voix pitoyable, et crier avec des accents de supplication : « Louis, mon enfant, viens à mon aide ; aie pitié de moi ; prie pour que je sois enfin délivré de ces tortures. »

Ces déchirantes visions se continuèrent sans interruption, l'espace de huit années, jusqu'en 1556. Louis, alors vicaire du couvent de Sainte-Anne d'Albayda, eut enfin l'âme rafraîchie par une vision délicieuse : il contempla son père, vêtu de splendeur éclatante, le visage rayonnant de joie, et goûtant une douce paix dans un jardin parsemé de fleurs, d'une beauté que la terre ne connaît pas.

Deux ans seulement avant sa mort, Louis raconta tous ces détails à son frère Jacques, en même temps qu'à un ami. Le seul souvenir lui fit verser d'abondantes larmes.

Tant que se prolongèrent ces visions, Louis souffrit immensément. Il consacrait ses nuits, presque sans sommeil, à de ferventes prières. Un imperceptible relâchement venait-il à se glisser dans sa ferveur, une nouvelle vision lui apparaissait : son cœur saignait à nouveau, défaillait de compassion et de crainte ; alors, prosterné, il répandait des prières brûlantes. Parfois, une voix lamentable le réveillait en sursaut : « Louis, mon fils, viens à mon secours. Je souffre de cruels tourments ; aie pitié, aie pitié, toi du moins, mon enfant, car la main du Seigneur pèse sur moi ».

Pour hâter cette délivrance, il offrait le saint Sacrifice ; il passait de longues heures à réciter en entier, avec la plus grande dévotion, le Psautier et le Rosaire. A ces ferventes supplications, insuffisantes à son gré, il ajoutait une austère pénitence, s'imposait des jeûnes rigoureux, s'infligeait les plus rudes disciplines, qu'il prenait ordinai-

rement la nuit, afin d'être plus tranquille. Souvent, il se retirait dans une chapelle latérale, l'une des plus obscures de l'église ; plus souvent encore il s'enfermait dans l'étroite et sombre sacristie de la chapelle du cloître dédiée à Notre-Dame de la Merci. Dans ce réduit solitaire, il passait de longues heures, redoublant de prières et de coups, au point que le sang coulait à flots, jaillissait sur les murs et ruisselait sur le sol.

Une nuit, seulement pour y pénétrer, il lui fallut un surcroît de courage. Au seuil, en effet, il trouva son ami le Père Raphaël Castells, gisant par terre, à moitié mort. Louis, croyant à une indisposition subite, s'empressa de le relever et lui prodigua ses soins.

Revenu à soi, le Père Raphaël raconta que, dans la petite sacristie où il prenait la discipline, deux démons étaient apparus et l'avaient presque tué de coups de bâton. Sans s'effrayer d'un tel récit, Louis, armé de confiance en Dieu, entra et se maltraita comme à son ordinaire. Ce lieu, consacré par le sang des saints, fut, dans la suite, converti en oratoire par le Père Vincent Gomez.

On s'étonnera peut-être que Jean Bertrand, malgré sa vie sainte, malgré son désir de retraite chez les Chartreux, malgré tout, ait dû, détenu en Purgatoire, subir des peines si cuisantes pendant huit grandes années. La surprise redouble, si l'on remarque qu'assisté à son lit de mort par un saint, il fut aidé, au delà du trépas, de prières et de pénitences si ferventes et si soutenues. Cependant, en dépit de tout, il souffrit huit ans, avant de franchir l'entrée du Paradis. Faut-il s'étonner que cette révélation des rigueurs de Dieu ait enfoncé plus profond, dans l'âme de son serviteur, l'horreur du péché et le sentiment d'une crainte filiale !

Louis, interrogé sur la cause de ces longues souffrances, répondit qu'il fallait les attribuer, pensait-il, à ce que son père, en gérant les affaires de plusieurs riches Valen-

ciens, avait peut-être plus ou moins participé aux injustices dont ces personnes ou leurs ordres avaient été la source.

Ces visions apprirent à Louis la crainte des secrets jugements de ce Dieu qui « veut voir ses commandements observés avec un soin presque excessif ». (*Ps. cxviii.*) Elles exerceront la même salutaire influence sur toute âme attentive. Dieu seul pèse nos actions à leur juste poids, et tout ce que nous pouvons faire, c'est de crier vers Lui, dans l'humilité et la contrition : « Si vous regardez nos péchés, Seigneur, qui pourra soutenir ce regard ? » « Si vous, Seigneur, vous levez pour nous juger, un seul entre mille pourra-t-il répondre ? »

CHAPITRE IX

SAINT LOUIS, MAITRE DES NOVICES

Sa nomination. — Ses vertus. — Ses instructions sur divers sujets.

« L'âme sainte a parfois sur la vérité
un regard plus perçant que celui de
sept guetteurs haut postés. »

(*Eccles.*, xxxvii, 18.)

Le 21 septembre 1551, en la fête de saint Matthieu, Apôtre, Louis fut nommé Maître des Novices, au couvent de Valence (1). Il avait alors 26 ans, et son ordination ne remontait qu'à quatre années, quand il fut investi de cette charge importante. A côté de lui, s'offraient au choix nombre de Pères, vieillis dans la religion et remarquables par leur science autant que par leur vertu ; cette nomination est donc une preuve éclatante de la haute estime en laquelle Louis était tenu par la Province tout entière.

Le résultat, d'ailleurs, en prouva la sagesse. Louis remplit cet office à plusieurs reprises, dans une période d'environ trente ans. Il lui fut ainsi donné d'élever une foule de religieux qui devinrent le soutien et l'ornement de l'Ordre.

(1) Aviñone. Roca (lib. I, cap. 6), et les auditeurs de Rote, dans leur rapport, assignent la même date. Antist donne 1549. Mais cette date est probablement une erreur de la traduction latine. En effet, Roca, qui écrivait à Valence, nous dit avoir vu « 1551 » écrit dans le livre des professions, de la main de saint Louis. Antist écrivit aussi à Valence ; mais il ne nous dit pas s'il a examiné ce livre, tandis que Roca déclare catégoriquement l'avoir consulté.

La charge de Maître des Novices, si importante, si grevée de responsabilités, est difficile entre toutes. Le bien de l'Ordre entier repose sur la formation des novices à la vertu solide et à l'observance exacte, il va donc de soi qu'un maître capable est pour eux ce qu'est une bonne mère dans la formation de ses enfants.

Son jugement est d'un grand poids dans l'admission des novices à la profession. Il doit, par son exemple et par ses instructions, leur enseigner l'esprit de leur état. Enfin, ils ont le droit de compter, dans toutes leurs difficultés, sur la sagesse de ses conseils. D'autre part, l'Ordre, qui a confié les novices à ses soins, se repose sur lui de la correction de leurs défauts.

Cette charge est donc, le plus souvent, confiée à un Père dont l'expérience consommée, la gravité, la maturité s'unissent à la prudence et à l'amour de la Règle. En Louis, le défaut d'âge était compensé par la sainteté, et probablement était-il le seul à douter de l'à-propos de sa nomination.

Dès son entrée dans ce noviciat, qui lui rappelait si délicieusement les premières faveurs divines dont avait joui sa vie religieuse, il se fit une règle de marcher le premier dans le sentier du devoir, et d'être un vivant exemple à ses novices de toutes les vertus qu'il désirait implanter en eux. Il avait pleine connaissance de l'influence puissante des supérieurs et des aînés sur les inférieurs et les plus jeunes. Les novices, en se dévouant généreusement à Dieu, dans la fleur de la jeunesse, attendent à bon droit de grandes choses de ceux qui portent l'habit religieux depuis des années. En la personne de Louis, ils avaient un modèle d'humilité, d'ardeur dans la prière, de mortification, d'exacte observance, de toutes les vertus. Son but unique était de les élever pour la gloire de Dieu, de telle sorte qu'ils pussent être dans sa divine Main des instruments utiles au salut des âmes.

S'il se montrait quelque peu sévère à corriger les plus légères infractions, ce n'était pas manque de charité ou de douceur, mais c'était conviction que les religieux pliés dès le noviciat à une stricte régularité n'éprouvent que de légères difficultés à y persévérer et ne sont pas exposés à regarder un jour les observances comme un faix nouveau et inattendu.

Cette formation soigneuse est d'autant plus nécessaire que, pour citer les paroles du Père Aviñone : « les observances dominicaines sont lourdes. Le jeûne de sept mois est incontestablement une pénitence ; pourtant, il le faut garder sept mois, sans diminution, — et ainsi des autres austérités, comparables à une lime qui, sourdement et graduellement, ronge les forces du corps ».

L'humilité était la première vertu sur laquelle Louis insistât. C'est elle, en effet, qui prépare le terrain où l'arbre de la vie spirituelle plongera ses racines. Il la pratiquait lui-même sans relâche, et dans les moindres détails de sa vie. Beaucoup de ses intimes déclarèrent, au procès de canonisation, n'avoir jamais rencontré âme plus humble. A les entendre, il visait, dans toute sa conduite et par tous les moyens licites, à se faire déprécier. Pour paraître vil et méprisable, il eût joyeusement tout mis en œuvre, jusqu'au péché exclusivement. Dans la conversation, il manœuvrait habilement, de manière à s'attirer quelque humiliation ; il se représentait, avec une réelle simplicité, comme le dernier et le pire de tout l'Ordre, indigne de son habit. Que ce fût là sincérité et non une forme subtile de vaine gloire, la preuve en était dans son contentement d'être méprisé. En telles occurrences, il se retirait parfois dans sa cellule, tout transporté de joie, et, tombant à genoux, dévotement il remerciait Dieu de sa bonté.

Il fit à ses novices une stricte injonction de lui découvrir hardiment ses défauts. Leur obéissance, — que l'imperfection fût réelle ou imaginaire, — lui causait un ex-

trême plaisir. Souvent, il remettait une pénitence ou accordait une petite faveur, en signe de gratitude. Une fois qu'il était sur le point d'administrer la discipline à un novice, le Frère lui dit d'un ton de remontrance : « Mon Père, vous êtes vraiment trop sévère ! » Tout réjoui de ce blâme, il répliqua : « Vous avez raison, mon enfant. » Et immédiatement il lui fit grâce.

Si tels étaient ses exemples d'humilité, on imagine aisément que l'efficacité de ses exhortations en égalait la véhémence. « Nous devrions, disait-il, rester toujours, de cœur et d'esprit, prosternés à terre ; nous regarder comme misérables et si faibles, qu'aujourd'hui bons, demain peut-être nous serons mauvais. Saint Pierre lui-même, qui répondait avec tant de hardiesse et de confiance qu'il mourrait, au besoin, avec le Christ son Maître, le confessant jusqu'au bout, sans jamais être scandalisé à son sujet... hélas ! bientôt après ces protestations, que voyons-nous?... Ce même Pierre le renie par trois fois ; il va jusqu'à jurer qu'il ne connaît pas son Seigneur et Maître ! Cette chute lui apprit l'humilité ; et, plus tard, interrogé par le Christ s'il l'aime plus que les autres, il n'ose pas l'assurer, il se contente de répondre humblement : « Seigneur, vous savez que je vous aime ! »

Une de ses maximes souvent répétées était qu'un parfait religieux devait en arriver « à se mépriser soi-même, sans mépriser personne, à mépriser le monde, à mépriser le mépris lui-même (1) ».

Saint Augustin, dans sa Règle, enseigne qu'un supérieur, conscient d'avoir excédé dans la correction, doit demander pardon à Dieu seul, par crainte que son autorité ne souffre d'un pardon demandé aux hommes. Louis chérissait à ce point l'humilité qu'il ne pouvait s'empêcher de demander fréquemment pardon à ses inférieurs eux-

(1) Maxime également favorite de saint Philippe Néri.

mêmes. Mais, saint et estimé comme il l'était, jamais son autorité ne parut diminuée le moins du monde par cette humiliation volontaire.

Dans ses instructions sur la vertu de pauvreté, il affirmait souvent qu'un religieux devait faire si peu de cas de toute possession terrestre, que, s'il prenait fantaisie à un supérieur de lui enlever jusqu'aux livres où il étudie, de le chasser de sa cellule, il devrait être capable d'abandonner tout, sans regret, pour l'amour de Dieu. Ce serait là une pauvreté réelle, selon le cœur de saint Dominique.

Il n'était pas moins énergique dans ses enseignements sur la parfaite obéissance. Il châtiait avec grande sévérité les moindres fautes contre cette vertu, la regardant comme essentielle à l'état religieux.

Il s'attachait particulièrement aussi, avec une rigoureuse ténacité, à inculquer aux jeunes religieux l'usage de la fréquente confession, en vue d'accroître cette pureté du cœur, si agréable à Dieu. Sa pratique personnelle était de confesser, avec une extrême douleur, ses fautes et ses imperfections, au moins deux fois et même jusqu'à trois fois par jour. Dans la suite, missionnaire aux Indes Orientales, l'isolement, qui le privait de recevoir souvent l'absolution, fut l'une de ses plus grandes épreuves.

Les novices qui exprimaient le désir de quitter l'Ordre, ou qui seulement laissaient entrevoir quelque indice de non-vocation, étaient promptement invités à partir. Saint Louis évinçait sans pitié quiconque ne lui montrait pas un désir réel et pratique de travailler à sa perfection. Quand un novice quittait l'habit, le Père-Maître avait coutume de se tourner vers les autres et de leur dire, comme Notre-Seigneur à ses disciples : « Vous aussi, voudriez-vous partir ? » En même temps, il les conjurait de correspondre soigneusement à la grâce de leur vocation, afin de mériter la grâce de la persévérance.

Un jour, un novice raconta au saint une merveilleuse

révélation dont il prétendait avoir été favorisé. A son grand étonnement, Louis interrompit son récit et dit simplement : « Auriez-vous eu déjà une révélation du ciel ? Vous ne persévérerez pas dans l'Ordre. » Peu après, le jeune homme, entêté de l'idée qu'il était appelé à la vie érémitique, retournait dans le monde. Inutile d'ajouter qu'il ne pensa plus à l'échanger contre la cellule d'un ermite.

Qu'un novice reçût des révélations de Dieu, ou qu'il éprouvât dans la prière quelque extraordinaire impression, c'est une idée que Louis n'admit jamais. Sa conviction était qu'avant de pouvoir planer sans crainte sur les ailes de la contemplation, une âme doit dépenser un temps considérable aux exercices de la vie active, à l'asservissement du corps par la pénitence, de la volonté par la mortification intérieure et l'obéissance.

Au bout de peu de temps, les novices apprécièrent leur saint Père-Maître et eurent en lui une confiance sans bornes. Son influence grandissait encore par les prophéties qu'il formulait parfois et que l'événement vérifiait. Un jour, par exemple, il prit à part quatre novices et, très solennellement, il leur dit : « Mes enfants, tenez-vous prêts ; dans le courant de cette année, l'un de vous doit mourir. » L'année n'était pas révolue, que l'un d'eux, en effet, quittait cette vie, assisté par saint Louis et soutenu par les prières de ses frères.

Les visions, précédemment décrites, de son père souffrant en Purgatoire, se continuèrent les premières années qu'il remplit la charge de Père-Maître. Elles contribuèrent à développer grandement dans son âme la crainte d'offenser Dieu ; elles le rendirent anxieux, non seulement d'éviter lui-même les moindres fautes, mais aussi d'en inspirer l'horreur à ses novices. Il fut sévère sans doute, mais sa rigueur, dont il se réservait la plus grande part, était toujours tempérée à propos de douceur et d'aimable bonté. Les malades étaient l'objet de ses plus tendres soins.

Il les traitait toujours avec la plus affectueuse sollicitude. Quand l'impossibilité de suivre les exercices de communauté les jetait dans l'abattement et le découragement, il les consolait avec la tendresse d'un père ; il leur rappelait l'excellence de leurs mérites, pourvu qu'ils fussent résignés à la volonté divine et attentifs à purifier leur intention et à nourrir dans leurs cœurs l'amour de Dieu.

Aux heures de récréation, — qu'il goûtait personnellement fort peu, — il regardait comme un devoir de procurer à ses novices les distractions convenables. Il y faisait souvent contribuer sa famille pour divers petits présents. Lorsqu'un novice recevait quelque cadeau, on le réservait pour les temps de récréation et le plaisir commun. Les peines et les souffrances de tous genres éveillaient en lui la plus cordiale sympathie, et les novices eurent bien vite appris par expérience qu'ils pouvaient compter dans leurs épreuves et leurs difficultés, quelles qu'elles fussent, sur son assistance la plus entièrement dévouée.

En revanche, il est vrai, ils expérimentaient sa haine du péché, même le plus léger. Dans son noviciat, les paresseux et les tièdes, à moins de s'amender, n'eussent certes pas eu beau jeu. Sa tendresse même le rendait impitoyable à châtier les moindres fautes, pour épargner à ceux qui lui étaient confiés les redoutables châtiments du Purgatoire. Avant de parler d'exagération, qu'on lise ces lignes du Père Antist, novice du saint et parlant ainsi d'expérience : « Le Père-Maître punissait ses novices en proportion de la rigueur qu'il exerçait contre lui-même, dans le but de les sauver autant que possible des flammes du Purgatoire. Le chapitre des Coulpes, tenu à minuit, nous apparaissait comme une anticipation du Jugement, tant implacable était son zèle à reprendre et corriger les moindres défaillances : un manquement au silence, une prolongation de sommeil, une négligence au chœur. Mais nous savions qu'après le chapitre, il accablait ses épaules

de coups bien autrement rudes que ceux dont il avait frappé les nôtres. » (cap. II, 22).

Un jour, une discussion envenimée s'éleva entre deux novices au sujet de l'interprétation exacte d'un passage du Traité de saint Vincent Ferrer sur la vie spirituelle. Des deux parts on maintint son opinion avec une certaine âpreté. Au chapitre, saint Louis reprit sévèrement les deux novices, leur enjoignit de baiser les pieds de leurs frères, en réparation du scandale donné, et il alla jusqu'à les menacer, en cas de récidive, de les chasser de l'Ordre.

Un autre point de discipline sur lequel il était particulièrement sévère, était la modestie extérieure. Il avait en horreur les yeux vagabonds et le maintien déréglé. Pour s'assurer que ses avis étaient obéis, même en son absence, il se cachait parfois dans la chapelle de saint Vincent Ferrer d'où, sans être vu, il pouvait observer les novices se rendant au chœur. Celui chez lequel il surprenait une démarche messéante et des regards distraits était sévèrement puni.

Cette rigueur ne blessait pas les novices, elle provenait trop exclusivement de la charité, et était trop dégagée de toute amertume et irritation naturelles. Les reproches les plus acérés s'émoussaient, lorsque, avec la plus sincère humilité, le saint se frappait la poitrine, implorait les prières de ceux qu'il venait de corriger et protestait que, s'ils avaient leurs misères, il était, lui, le plus misérable de l'Ordre tout entier. Quand ils souffraient sous les coups de discipline, le souvenir de leur saint Père-Maître se meurtrissant les épaules de coups bien autrement rudes les encourageait à supporter cette pénitence.

Un jour qu'il avait infligé la discipline à un novice, il s'aperçut que le châtiment excédait la faute. Il se l'infligea lui-même avec une rigueur inaccoutumée, et le sang coula en abondance. Deux novices, étonnés à la vue de ce sang, découvrirent la discipline encore ruisselante, et la gardèrent secrètement comme une relique.

Il arriva au frère François Aleman, plus tard Prieur, Maître en théologie et prédicateur distingué, d'entrer un jour dans la cellule de Louis, pendant que celui-ci était en train de se flageller. Grand fut son étonnement de voir le plancher et les murs éclaboussés de sang. Louis avait oublié, ce jour-là, de fermer sa porte, selon sa coutume ; il était, en effet, très soigneux de dérober à tout œil humain ses œuvres de pénitence.

Un novice, voyant le sol plus ensanglanté que d'ordinaire, prit la résolution d'en aviser le Prieur, afin que l'autorité intervînt pour mitiger une telle austérité. Mais Louis le supplia, pour l'amour de Dieu, de garder le secret : « Je m'amenderai, mon enfant », lui dit-il. Mais l'amendement, ainsi que le découvrit un de ses intimes, consista à se ceindre d'un linge pour étancher le sang et l'empêcher de tacher le sol. Il put ainsi, dans le secret et suivant l'inspiration de Dieu, continuer de mortifier son corps.

Cette rigueur qui pourra paraître aux âmes mondaines inutile et révoltante, — s'inspirait d'un tendre amour pour Jésus crucifié. Accroître cet amour était le motif de ses jeûnes, de ses disciplines, de ses prières, et aussi la raison de toutes les pénitences qu'il infligeait à ceux qui dépendaient de lui. Un conseil qu'il ne se lassait de répéter à ses novices, c'était de s'armer en toute occurrence de l' amoureux souvenir de la Passion de Jésus-Christ. L'âme, — et il parlait d'expérience, — y peut trouver un refuge assuré dans toutes les afflictions, une force dans les tentations les plus violentes, une ardente flamme d'amour pour consumer jusqu'aux racines les affections immodérées. La Passion, disait-il, est l'école du chrétien. Là surtout, il apprend, d'une manière prompte et efficace, la charité, l'obéissance, l'humilité, toutes les vertus.

Aussi bien, le crucifix était son inséparable compagnon. Il reposait sur sa table. « Cette image sacrée, disait-il, ne doit jamais être absente de la cellule d'un religieux,

pour que le souvenir visible de Celui qui nous a tant aimés puisse faire naître et nourrir la contemplation constante de ses amères souffrances, des plaies qui ont guéri les nôtres, des mortelles blessures qui ont été notre salut et notre vie. » S'étant un jour aperçu que le frère Jean Baga n'avait pas de crucifix dans sa cellule, Louis s'écria : « Personne ne saurait devenir un vrai fils de saint Dominique, sans avoir dans sa cellule une image de Notre-Seigneur crucifié ! » Prenant alors un crucifix appendu au mur, il le mit dans la main du Frère, en disant : « Il pourvoira à tous vos besoins. »

A ce tendre amour de Jésus, se joignait, porté à un éminent degré, le don de crainte. Celle-ci n'était nullement la servile terreur du châtement, fruit de l'égoïsme, mais une respectueuse appréhension que ses péchés ne le rendissent indigne de l'éternelle possession de Dieu, au ciel. La parole de Salomon : « Bienheureux l'homme timoré » (Prov. xxviii, 14) était une de ses maximes favorites. Il avait fait sienne aussi cette prière bien connue, jaillie du cœur de saint Augustin : *Hic ure, hic seca, hic nunquam parcas, modo in æternum parcas.* « Brûlez ici-bas, coupez ici-bas, n'épargnez jamais ici-bas, mais épargnez dans l'éternité ! » Il confia à un ami qu'il s'éveillait parfois avec une vive représentation du Seigneur Dieu et de son infinie grandeur ; et, à la pensée de cette présence redoutable dont il éprouvait une impression si intense, ses os s'entrechoquaient et il récitait les paroles d'Éliphas le Thémnite, au livre de Job : « Dans l'horreur d'une vision nocturne, à l'heure où la main du sommeil s'appesantit sur les hommes, la crainte et le tremblement m'ont saisi et tous mes os se sont heurtés. » (*Job, iv, 14.*)

C'est encore ainsi qu'au milieu d'une récréation, il était parfois obligé de se retirer dans sa cellule, oppressé par la crainte de Dieu et de ses jugements, terribles, mystérieux et néanmoins souverainement justes. Un jour, durant

un petit régal qu'il avait ménagé à ses novices, il ne put retenir ses larmes; pour les cacher, il dut se lever de table et alla s'enfermer chez lui. Le Père Thomas Arenas, appréhendant un malaise subit, se hâta de courir à son aide et le trouva prosterné à terre, versant des torrents de larmes qu'il était impuissant à maîtriser. Aux interrogations anxieuses de son ami, il fit cette réponse: « Nous mangeons et causons, et j'ignore si je ne serai pas réprouvé pour toujours! » « Il n'est pas rare, remarque le Père Aviñone, que de telles pensées torturent les âmes qui aiment vraiment Dieu. Saint Louis expérimenta souvent cette espèce d'agonie. »

Cette agonie de l'âme est évidemment une poignante souffrance, et, tant qu'elle dure, elle unit, avec une intimité particulière, les âmes qu'elle étreint, à cette Agonie souveraine de Notre-Seigneur, au Jardin des Oliviers, quand, selon les paroles de saint Matthieu: « Il commença à craindre et à s'attrister. »

Mais, cette crainte sacrée a un autre effet, qui suit l'heure d'angoisse. Comme beaucoup d'autres faveurs divines, son principe est dans l'amertume, mais son fruit et sa consommation sont dans la lumière et la paix: « La crainte du Seigneur est honneur et gloire et couronne de joie. La crainte du Seigneur dilate le cœur... Pour celui qui craint le Seigneur, paix au moment suprême, et bénédiction au jour de la mort. » (*Eccles.*, I, 11-13.)

Aujourd'hui, nous voyons Louis tremblant devant la Majesté de Dieu, anéanti dans la poussière. Mais, vienne le moment suprême, vienne le jour de la mort, en le contemplant alors, nous comprendrons avec quelle plénitude se sont vérifiées pour lui les paroles du livre de Job, choisies comme épigraphe de sa vie, et qui ouvrent l'office composé en son honneur: *Cum te consumptum putaveris, orieris ut Lucifer*. « Quand vous vous croirez consumé, vous vous lèverez comme l'étoile du matin. » (*Job*. XI, 17.)

CHAPITRE X

PRIÈRE ET ÉTUDE

Don de prière et amour de l'étude. — Il part pour Salamanque, mais revient sur ses pas. — Nadal de Mena. — Mort du Père Jean Micon ; esquisse de sa vie.

« Ses lèvres s'ouvriront pour la prière, et imploreront pour ses péchés. Et s'il plaît au Seigneur, Il le remplira de l'esprit d'intelligence. »

(*Eccles. xxxiv, 7-8.*)

Il ne sera pas hors de propos, aux premières pages encore de cette histoire, d'insister sur les sublimes et héroïques habitudes de prière, dans lesquelles, en dépit de toutes les vicissitudes des circonstances, saint Louis persévéra jusqu'au dernier instant. Dire qu'il devint un saint, c'est naturellement dire qu'il excella dans la prière. Il compte parmi ceux-là, groupe clairsemé, qui entendent et réalisent au pied de la lettre la parole de Notre-Seigneur. Il priait sans cesse, en tout temps, en tout lieu.

Son âme semblait toujours consciente de la divine Présence, incessamment occupée à de ferventes aspirations, et il apportait le plus grand zèle à former en ses novices cette habitude de vivre sous le regard de Dieu et de marcher devant Sa face. Un jour, par exemple, qu'ils prenaient leur récréation au jardin, Louis vint les trouver, et, le visage tout rayonnant d'une joie sainte, il s'écria : « Aimons, mes frères, aimons le Seigneur notre Dieu ! » Cette parole, son air même allumèrent une telle flamme dans tous les cœurs, que les novices, incapables de conti-

nuer leur récréation, se retirèrent dans la solitude pour converser avec Dieu.

Cette prière indiscontinué n'empêchait pas Louis d'avoir certains exercices fixes et réglés qu'il accomplissait avec une persévérante fidélité. Il consacrait toujours deux heures le matin et deux heures le soir, à l'oraison mentale; et, en sus, une demi-heure dans l'après-midi à méditer les joies de la Sainte Vierge. Ceux qui se présentaient à sa cellule le trouvaient constamment en prière. Imitateur de saint Dominique, il consacrait une partie des heures silencieuses de la nuit à veiller dans l'église. Après le chant de Matines, fréquemment il restait au chœur jusqu'au retour de la communauté pour l'office de Prime. Souvent, pendant ces veilles, on l'entendait pleurer et pousser de profonds soupirs. Les prières prolongées avaient durci ses genoux; il variait cependant son attitude, tantôt étendu par terre, tantôt debout, puis à genoux, mais prosterné au point que son front touchait le pavé. Parfois, à une question soudaine, il demeurait quelque temps sans répondre, ou répondait par quelque parole incohérente, absorbé qu'il était en Dieu et inconscient de tout ce qui l'entourait.

Lorsqu'il se trouvait dans l'impossibilité de chanter l'Office avec la communauté, il était d'une ponctualité extrême à y satisfaire en son particulier. Chose merveilleuse, durant tout le cours de sa vie, quelle que fût la nature de ses occupations, jamais il ne changea l'heure de l'Office, mais le récita toujours inviolablement au temps régulier. A ceux qui savent ce qu'est la vie d'un missionnaire, cette régularité ne paraîtra pas une des moindres merveilles de cette héroïque carrière.

En prenant son bréviaire, il avait coutume de réciter ces vers pieux :

Rex Christe clementissime,
Tu corda nostra suscipe,

Ut Tibi laudes debitas
Reddamus omni tempore.

O Christ, ô Vous, Roi de clémence,
Possédez nos cœurs dans l'amour,
Que nos chants de reconnaissance
Vers Vous s'élèvent chaque jour.

Avant chaque heure de l'Office, il disait une antienne de la Passion, offrant ainsi aux yeux de son esprit quelque mystère des souffrances de Notre-Seigneur à contempler pendant la récitation des Psaumes.

Mais, quelque acharné qu'il fût à enraciner par la parole et par l'exemple l'habitude de la prière constante dans l'âme de ses novices, il prémunissait très soigneusement les profès contre la négligence des études, sous prétexte de vie exclusivement contemplative. « Il nous répétait, écrit le Père Antist, qu'il n'avait pas mission de fonder un Ordre nouveau, mais obligation d'embrasser dans leur plénitude les anciennes traditions dominicaines, d'après lesquelles tout religieux de chœur doit être un homme voué aux sciences sacrées. L'expérience, en effet, nous enseigne que, dans notre Ordre, l'amour de la théologie et l'amour de la discipline religieuse sont inséparables, et que, en règle générale, chez ceux qui sont adonnés à l'étude de l'Écriture et de la théologie, plus grand est le dévouement au service de Dieu, plus profond l'amour de la solitude et de la cellule, plus mûre la prudence dans le traitement des affaires importantes. « Aussi le saint témoignait-il une estime particulière aux novices les plus diligents à l'étude ; malgré leur jeunesse, il les traitait avec une sorte de respect, « et à bon droit, ajoute le Père Antist, car ce respect, ils le méritent, j'entends ceux qui sont vraiment instruits, et non ceux qui s'imaginent tout bonnement l'être. »

Quant aux Frères Convers, Louis préférait de beaucoup les voir, au lieu de science, cultiver uniquement la sainte

simplicité. Il désirait l'obéissance aux Constitutions qui leur interdisent l'usage des livres ; d'ailleurs, comme il le leur enseignait, le plus beau livre qu'ils puissent étudier, le plus profitable à leurs âmes, n'est-ce pas le saint Rosaire ? Cette idée du saint trouvera sans doute peu de crédit, au XIX^e siècle, et l'on criera aux influences d'un esprit barbare, bon seulement pour les âges d'obscurantisme. Il convient toutefois de se souvenir que les Frères Convers sont des hommes voués de plein gré au service de Dieu, en vue de marcher vers la perfection chrétienne par la prière et le travail manuel, ces deux exercices des Pères du désert. Le silence et la prière non seulement sanctifient l'âme, mais développent et fortifient les facultés intellectuelles. Le silence facilite de sérieuses réflexions qu'alimente la prière, et, au seul point de vue naturel, évidemment, un homme dont la pensée se nourrit sans cesse des sublimes vérités de la foi chrétienne, a l'intelligence d'une trempe et d'une instruction bien supérieures à celle d'un homme qui profite de ses loisirs pour lire les futilités et les inepties dont les classes ouvrières se repaissent généralement.

De plus, il ne faut pas oublier qu'il s'agit ici de religieux, ayant volontairement rompu avec toute carrière humaine, sans famille à soutenir, et dont tout le temps se partage entre le travail et la piété. Enfin, aux Frères Convers qu'il en eût reconnus capables, saint Louis aurait sans doute permis un usage discret des livres spirituels.

L'amour du saint pour l'étude nous est dépeint par son disciple, le Père Antist, en termes significatifs, comme on a déjà pu le constater. Il y apportait une ardeur telle, que, jusqu'à sa dernière maladie, c'était l'exception, hors ses heures de prière, de ne pas lui voir un livre en main. Sa mémoire, malheureusement, n'étant pas excellente, cette étude sans trêve lui profitait moins, et il paraissait le céder en science à d'autres, d'une moins vaste lecture,

d'une diligence moindre, mais d'une mémoire plus tenace.

Malgré cette défectuosité naturelle, il conçut un si vif désir d'avancer dans la science sacrée et de devenir un profond théologien, qu'il prit le parti de résigner ses fonctions de Maître des Novices et de demander à ses supérieurs la permission de se livrer, pour un temps, exclusivement à l'étude. La volonté divine, comme l'événement le prouva, n'était pas d'accord avec ce dessein, mais l'intention de Louis était absolument surnaturelle.

Loin d'être illusionné par la vaine gloire, il était mû par un désir sincère d'être plus apte à travailler fructueusement pour Dieu et le salut des âmes. Sans doute aussi, son humilité le montrait-elle, à ses propres yeux, moins instruit qu'il l'était de fait, et inférieur aux exigences de ses graves devoirs.

Il obtint donc du Maître-Général la permission de se rendre au fameux couvent de Saint-Étienne, à Salamanque. L'Université de cette ville, fondée au XIII^e siècle par Alphonse IX, roi de Léon, jouissait de la plus haute réputation, non seulement en Espagne, mais dans l'Europe entière, et comptait près de sept mille étudiants.

Lorsque Louis manifesta son intention et exhiba l'autorisation du Général, toute la communauté, Pères et Novices, fut surprise autant que peinée. Le Père Jean Micon combattit énergiquement cette idée et mit tout en œuvre pour ébranler sa résolution et le retenir à son poste. Il lui assura que sa vocation, de par Dieu, était d'enseigner non la science, mais la vertu ; qu'il était fait pour être Maître des Novices et non pas Maître de théologie. Louis cependant resta inébranlable. En dépit des larmes et des prières de ses novices ; en dépit des remontrances autorisées des religieux plus anciens, convaincus de son illusion, il leur fit ses adieux et se mit en route, à pied, pour Salamanque.

Il n'y entra cependant pas. A Escusa de Hars, ville de

la Nouvelle-Castille, située à quelque vingt-neuf milles de Valence, il consulta un religieux renommé pour sa prudence et sa sainteté. La réponse catégorique fut qu'il céda à une illusion, et que, sans l'ombre d'un doute, Dieu voulait qu'il retournât sur ses pas et continuât l'œuvre à lui confiée par ses supérieurs.

Cet avis, qui corroborait si fortement le jugement du Père Micon et des autres Pères, eut une grande influence sur son esprit. Il hésita d'abord, mais, après avoir instamment recommandé l'affaire à Dieu dans l'oraison, il résolut définitivement de retourner à Valence.

Ses frères déploraient encore son départ et se demandaient qui pourrait bien le remplacer au Noviciat... quand son arrivée inattendue fit succéder la joie à la peine. L'accueil fut unanime, et leur premier acte fut de le réintégrer dans sa charge, afin que, parfait lui-même, il travaillât à la perfection des autres.

A cette période de l'histoire du saint se rapporte un incident relaté par Maître Nadal de Mena.

Encore jeune homme, celui-ci était entré dans l'intimité du Père Jean Micon, pour lequel il garda toujours le plus profond respect et la plus chaleureuse affection. Sa vocation le tint quelque temps perplexe, ne sachant si Dieu l'appelait à prendre rang dans le clergé séculier ou dans l'Ordre de Saint-Dominique. Le Père Micon, auprès duquel il chercha conseil, l'exhorta d'abord à implorer les lumières de l'Esprit-Saint par une humble prière, puis lui cita les paroles de Jérémie : « C'est un bien pour l'homme que le joug porté dès la jeunesse » (*Lam.* III, 27). Comme Nadal pria le Père d'être plus explicite, celui-ci répondit : « Vous devriez, sur ce sujet, consulter le Père Louis Bertrand ». — « Jamais de la vie, mon Père, répliqua Nadal ; dans un cas de cette importance, je préfère consulter un homme d'âge plus mûr et d'expérience plus consommée. Le Père Louis est encore

si jeune ! » — Sur quoi le Père Micon lui dit, avec une espèce de solennité : « Le Père Louis peut vous paraître jeune et inexpérimenté, mais, — remarquez mes paroles et retenez-les, — il sera un second Vincent Ferrier, ici, à Valence, et, de plus, vous vivrez assez pour en être témoin ». Louis avait atteint l'âge d'environ vingt-sept ans, quand le Père Micon rendit de lui ce témoignage. Dès lors, Nadal le vénéra profondément et le consulta en toute occasion. Il devint prêtre séculier et le Père Antist nous en parle comme « étant actuellement recteur de Torrente, à un mille de Valence ». Après la mort de saint Louis, alors que la louange de ses vertus, de ses œuvres, de ses miracles, était dans toutes les bouches, il reconnut l'accomplissement plénier de la prophétie.

En 1555, le couvent de Valence et l'Ordre entier, on le peut dire, éprouvèrent une perte considérable en la personne du Père Jean Micon. Saint Louis, pour lequel il avait été pendant bien des années un vrai père, fut frappé de cette mort comme d'un coup personnel, et il s'efforça de payer ses bienfaits par les plus ferventes prières. Les rapports de ce Père avec saint Louis revêtirent un caractère si intime que quelques mots retraçant la carrière de cet homme remarquable — dont le nom même est aujourd'hui à peine connu — ne seront pas une digression oiseuse.

Jean Micon était né de parents pauvres, près d'une ville du royaume de Valence nommée Albayda, qui possédait un couvent de Dominicains dont saint Louis fut quelque temps vicaire. Enfant, il reçut à peine quelques rudiments d'instruction, en dehors de quelques principes religieux indispensables. Encore tout petit, on l'employa comme berger, à garder le troupeau qui constituait à peu près tout l'avoir paternel. Doué de talents naturels remarquables, il montra dès l'enfance une inclination très prononcée à la vertu, et pendant que, nouveau David, il

gardait sur le penchant des collines le troupeau de son père, il avait l'habitude d'élever son âme à Dieu et de louer l'Auteur de toutes les splendeurs naturelles au milieu desquelles il vivait.

Si incomplète qu'eût été son éducation première, il avait néanmoins appris à lire, et il était assidu aux prédications de l'église paroissiale. Il était le favori de tous les petits paysans. Il les rassemblait souvent afin de leur répéter succinctement ce qu'il avait lu ou entendu à l'église. Ce jeune apôtre avait aussi l'art de réunir ses compagnons pour réciter quelques prières, à certaines heures du jour.

Frappés de ces signes manifestes de la grâce de Dieu et convaincus qu'il suffisait de s'y prêter pour faire de leur fils un homme instruit, ses parents résolurent de s'imposer tous les sacrifices afin de lui assurer le bienfait d'une bonne éducation. Après quelques années d'école, il demanda instamment l'habit de Saint-Dominique, fut accepté d'emblée et entra au Noviciat. A sa profession, il fut affilié au couvent de Saragosse. Après son ordination, il termina ses études théologiques à l'Université de Salamanque et reçut à Valence le grade de Maître en théologie.

La science et la vertu, où il excellait également, le mirent à même de rendre les plus précieux services à son Ordre et à toute l'Église d'Espagne.

Il est impossible d'entreprendre un récit détaillé de ses multiples travaux. Il nous apparaît tout à la fois professeur applaudi en plusieurs Universités et prédicateur très zélé de la parole de Dieu. En outre, sa renommée de directeur prudent et éclairé rayonnait au loin et de nombreuses maisons religieuses, où l'observance avait fléchi, furent redevables de leur restauration à son zèle et à son habileté. Une fois Provincial, il poursuivit avec un succès marqué l'œuvre réformatrice commencée déjà par quelques-uns de ses prédécesseurs.

L'empereur Charles-Quint montra la plus grande sollicitude pour la conversion de ses nombreux sujets mahométans. Depuis que saint Raymond de Pennafort, au XIII^e siècle, avait fondé, dans les couvents dominicains d'Espagne, des chaires de langues orientales, l'Ordre avait porté au paroxysme la générosité de ses efforts pour la double conversion des Juifs et des Mahométans (1). La science merveilleuse du Père Paul Christiani et de son compagnon, le Père Raymond Martin, leurs discussions publiques avec les Rabbins et avec les Docteurs mahométans, sont choses familières à ceux qui ont étudié l'histoire de l'Eglise d'Espagne. La plus fameuse discussion vit aux prises le Père Paul Christiani et Rabbi Moïse de Girone. L'ouvrage du Père Raymond Martin, intitulé : « Pugio Fidei » (le Glaive de la Foi), et dirigé spécialement contre les erreurs des Juifs, fut une sorte d'arsenal d'où les champions de la foi chrétienne tirèrent pour les combats de la controverse leurs armes les mieux trempées. Après de zélés travaux pour la conversion des infidèles d'Espagne, le Père Raymond prêcha hardiment en pleine ville de Tunis et y fonda même un couvent de son Ordre.

Fidèle à ces traditions, le Père Jean Micon, sur la requête instante de Charles-Quint, entreprit d'évangéliser les Mahométans du royaume de Valence et d'instruire leurs frères déjà baptisés, avec un zèle qui lui valut les éloges particuliers du saint duc de Gandie, François de Borgia. Le don des miracles activait l'œuvre de la parole. Les plus savants et les plus intraitables des infidèles avouèrent maintes fois que le Père Micon était un adversaire redoutable et souvent invincible.

On rapporte qu'un jour, prêchant à une foule, sur une place publique, le saint homme, inspiré par l'esprit de

(1) Saint Raymond inspira également à saint Thomas la composition de la « Somme contre les Gentils ».

Dieu, s'écria : « Promettez-moi solennellement de croire à Jésus-Christ et de renoncer à vos superstitions, en présence d'un miracle, et je ressuscite un mort, ici devant vous ! » Les Mahométans reculèrent, soit crainte de sa réputation de thaumaturge, soit peur inavouée d'être dupes de quelque supercherie.

Contraint par les infirmités d'interrompre ses labours apostoliques, le Père Micon occupa les derniers jours de sa vie à la composition d'ouvrages tout pénétrés de sagesse et de piété, entre autres un traité du Précieux Sang de Jésus-Christ. N'est-il pas touchant de voir ce vénérable et saint religieux, au soir de sa vie, à l'approche du redoutable Jugement, fortifier son âme par le souvenir de ce Sang Précieux, l'unique espérance, l'unique refuge des plus grands saints comme des plus grands pécheurs ?

Par deux fois Prieur du couvent de Valence, pendant son second priorat il donna l'habit à saint Louis. Enfin, consumé par les travaux, les austérités, il ferma doucement les yeux à ce monde, le dernier jour d'août 1555.

Quand il vit les religieux en pleurs l'entourer à son lit de mort, un éclair de vie ranima son visage mourant : « Ne pleurez pas, mes Pères, leur dit-il, vous avez parmi vous un saint, le Père Louis Bertrand, un autre Vincent Ferrier ».

A peine la nouvelle de sa mort se fut-elle répandue dans Valence que des multitudes se précipitèrent à l'église des Dominicains, pour implorer son intercession et vénérer son corps. Si prodigieuse fut l'affluence, que le vice-roi dut prêter main-forte, et les restes sacrés furent ensevelis pendant le silence de la nuit. Les Mahométans eux-mêmes s'écriaient dans les rues : « Le saint Frère est mort ! le saint homme est mort ! »

Longtemps après, un tombeau fut élevé en son honneur dans la chapelle de saint Louis Bertrand.

CHAPITRE XI

SAINT LOUIS, VICAIRE DU COUVENT DE SAINTE-ANNE

Mort de saint Thomas de Villeneuve et de la mère de saint Louis. — Famine et peste. — Le saint est nommé Vicaire du couvent de Sainte-Anne d'Albayda.

« Sachez que je suis le Dieu unique, qu'il n'y a pas d'autre Dieu que moi. Je tue et je vivifie, je frappe et je guéris ; de mes mains nul ne peut s'échapper. »

(*Deuter.*, xxxii, 39.)

La mort du Père Jean Micon précéda de quelques jours seulement l'entrée de saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, dans la gloire éternelle. Saint Thomas était un moine augustin, l'un de ces « amants désespérés de la pauvreté évangélique », le modèle de toutes les vertus épiscopales et sacerdotales. Intronisé archevêque en 1545, année où saint Louis fit profession, deux ans après, comme nous l'avons dit, il conférait à notre saint la prêtrise. Une vision céleste l'avertit que la fête de la Nativité de Notre-Seigneur serait son dernier jour. En effet, ce jour-là même, pendant la messe célébrée dans sa chambre, immédiatement après la communion du prêtre, il expira doucement, avec ces paroles sur les lèvres : « Entre vos mains, Seigneur, je remets mon âme. » Il fut enseveli dans l'église de son Ordre, à Valence. Saint Thomas fut béatifié par Paul IV en 1618, dix ans après saint Louis ; sa canonisation, par Alexandre VII, en 1658, précéda de treize ans celle de saint Louis (1671).

A la mort du Père Micon vint s'ajouter une seconde

perte encore plus douloureuse. Dieu rappela de ce monde la mère que notre saint aimait si tendrement (1556). Sa vie avait toujours été celle d'une fervente chrétienne. Elle fut, à ses derniers moments, soutenue et consolée par son fils qui accompagna son âme de prières assidues pour sa prompte entrée au ciel.

Les deux années qui suivirent la mort de saint Thomas de Villeneuve furent deux années de souffrances pour les habitants du royaume de Valence. Une cruelle famine désola le pays et réduisit les classes pauvres à la dernière misère. Malheureusement, cette calamité déjà si désastreuse n'était que le prélude d'une autre plus effrayante encore. Aux premiers jours de 1557, la ville fut jetée dans la plus profonde consternation : la peste venait d'apparaître, et elle ravagea toutes les villes et tous les recoins du pays pendant trois terribles années. L'une des premières victimes du fléau fut le Père Clément Benet, dominicain du convent de Valence. La présence de Louis à son lit de mort adoucit la rigueur du coup qui le frappait. Se sentant perdu, il fit au saint une confession générale, et lui promit de revenir, si Dieu le permettait, lui dévoiler son sort éternel. La nuit suivante, il lui apparut et lui déclara qu'il était sauvé. Mais il ajouta qu'il était retenu en Purgatoire pour quelques fautes qu'il avait négligé d'expié, et spécialement pour avoir manqué aux Constitutions en portant quelque peu de temps une chemise de toile. Il exprima le désir ardent d'être recommandé aux prières de la communauté. Le saint transmit ce désir au Prieur sans toutefois lui révéler sa vision ; et, au Chapitre, les Frères furent invités à prier avec grande ferveur pour le repos éternel du Père Clément. Six ou huit jours après, un pénitent de saint Louis, qui n'était au courant de rien, lui raconta que, la nuit précédente, il avait cru voir l'âme du Père Clément monter au ciel, brillante et radieuse comme une étoile.

La peste, au sein d'une population trop bien préparée à ses ravages par les rigueurs de la famine, s'étendit de tous côtés avec une effrayante promptitude. Le Père Pierre de Salamanque, Vicaire-Général, appréhendant de voir succomber tous les Pères du couvent de Valence, s'ils restaient réunis, enjoignit au Prieur, le Père Michel de Saint-Dominique, de les disséminer. Saint Louis fut envoyé à Albayda, en qualité de Vicaire, ce couvent étant trop peu important pour avoir un Prieur. Il accueillit cet ordre avec une vive joie : il allait pouvoir enfin goûter la solitude tranquille d'un lieu retiré, qui se prêtait admirablement à ses exercices favoris de contemplation.

Au temps de saint Vincent Ferrier, mort en 1419, une petite chapelle dédiée à sainte Anne s'élevait à l'endroit où le couvent fut bâti depuis. Saint Vincent, y prêchant un jour, prophétisa que ce lieu même verrait surgir un couvent où Dieu serait servi avec une ferveur exceptionnelle. En 1438, la chapelle fut offerte aux Dominicains qui fondèrent immédiatement un petit couvent. La ferveur, prédite par saint Vincent, atteignit son plus haut degré pendant les années du vicariat de saint Louis.

Près du couvent se dressait une colline escarpée. Le saint avait fait de la cime sa retraite préférée. Presque chaque jour, il gravissait le mont, nu-pieds, solitaire, et s'en allait unir son âme à Dieu. Il était en ces moments-là transporté si complètement hors de lui-même, que souvent, à la descente, il lui était presque impossible de se ressaisir assez pour répondre à une question. Une fois, par exemple, un prêtre, venu pour lui rendre visite, le rencontra et lui demanda des nouvelles de sa santé. Saint Louis, le visage rayonnant de joie, lui dit pour toute réponse : « Oh ! nous pouvons être les enfants de Dieu ! Nous pouvons être les enfants de Dieu ! » Son ami s'aperçut alors qu'il était perdu dans les hauteurs de la contemplation et qu'il n'avait pas eu connaissance de sa question.

Le Père André Cabrerigo assura que ces ravissements n'étaient pas rares. Le saint, l'humble saint se serait bien gardé de dévoiler les grâces que Dieu épanchait en lui, dans ces communications intimes. Il avait compris la force de ces paroles d'Isaïe : « Mon secret reste en moi ». (*Is.* xxiv, 16.) Mais ses Frères recueillirent comme un trésor quelques miettes de ces banquets divins. Ainsi le Père Jean Alarcon rapporte avoir vu fréquemment, à travers les fentes de la porte, le saint en prière dans sa cellule, et irradié d'une clarté surnaturelle.

Cette lumière divine apparaissait souvent aussi lorsque le saint célébrait les Mystères de l'Autel, toujours avec une dévotion communicative. D'ordinaire, il versait d'abondantes larmes pendant la plus grande partie du divin Sacrifice, mais surtout de la consécration à la communion. Le frère Jean Perez, son servant habituel, assura que, du commencement à la fin, le visage de Louis brillait d'un éclat merveilleux. Un gentilhomme nommé Jérôme Abella, — qui entendait fréquemment la messe de Louis au couvent de Sainte-Anne — remarqua qu'un jour, où lui et son jeune page, un enfant de treize ans, appelé Melchior Mañez, formaient toute l'assistance, le saint resta un grand quart d'heure avant de communier, tenant la sainte Hostie et pleurant en abondance. Cependant son visage était éblouissant comme le cristal, un grand nimbe de lumière environnait sa tête et le Saint-Sacrement. En revenant au logis, le page ne put retenir l'expression de son étonnement : « Avez-vous remarqué, monseigneur, dit-il, la lumière qui couronnait la tête du Père Louis Bertrand, tandis qu'il tenait dans ses mains l'Hostie sainte ? » Sachant combien la publicité de cette faveur surnaturelle aurait alarmé l'humilité du saint, Abella ordonna à son jeune serviteur d'ensevelir dans un profond silence la scène dont il avait été témoin. L'enfant trouva le commandement un peu dur et d'une obéissance un peu difficile.

Melchior Mañez passa ensuite deux années au couvent de Sainte-Anne. Il eut souvent occasion de servir la messe du saint et il déposa qu'il apercevait toujours au-dessus de Louis une nuée brillante ; de plus, avant la communion, lorsque ses doigts tenaient la sainte Hostie, une auréole entourait sa tête, resplendissante comme le soleil et illuminant l'église de ses rayons.

La sainte communion soutenait jusqu'à son corps. Il était faible et languissant quand il n'avait pu célébrer le saint Sacrifice. Un jour, dans l'impossibilité de dire la messe, il pria le Père Alarcon, sacristain, de lui donner la sainte communion. Celui-ci fit des difficultés et lui conseilla d'attendre au lendemain ; le saint se rendit humblement, non sans souffrir beaucoup.

En revanche, il éprouvait toujours une vive joie et une grande consolation, le jour de Noël et le jour des Ames. Il pouvait alors célébrer trois messes : à Noël, selon l'usage commun ; au jour des Ames, en vertu d'un privilège accordé par Jules III à l'Espagne. Rester prosterné aux pieds du Très Saint-Sacrement faisait ses délices. Un jour même, pendant son vicariat à Sainte-Anne, on le vit, immobile, prolonger son adoration depuis le grand matin jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Préoccupé de conserver son âme pure du plus petit grain de poussière terrestre, et désireux de se préparer dignement à la visite journalière du Dieu de pureté, il se confessait chaque soir avec une extrême componction, ce qui ne l'empêchait pas de recommencer le matin avant la célébration des saints Mystères. Il affligeait en même temps sa chair de terribles pénitences, se frappait avec la dernière sévérité et couvrait d'un rude cilice ses épaules déchirées. Le Père Alarcon racontait qu'une fois, un peu à la légère, ayant mis la main sur l'épaule du saint, il fut surpris de le voir reculer et trembler de douleur. Il n'y prêta pas alors grande attention ; mais, peu

après, entrant dans la cellule du Père-Vicaire, il découvrit plusieurs mouchoirs baignés du sang qui avait jailli sous les coups de discipline. Il les conserva longtemps comme des reliques et en distribua de petits morceaux à une foule d'admirateurs du saint. Les religieux voyaient fréquemment aussi des taches sanglantes sur les murs de sa cellule et jusque sur ses souliers.

Au milieu de ces souffrances volontaires, ses rapports avec tous étaient toujours empreints de douceur et d'affabilité : il parlait des choses divines avec une suavité et une conviction qui entraînaient tous les cœurs. A l'égard des pauvres de la contrée et des mendiants qui venaient frapper à la porte, sa charité était sans bornes, et elle ne laissa pas d'exciter d'abord, vu la pauvreté du couvent, quelques murmures et quelques critiques au sein de la communauté. Mais Louis ne se laissait pas influencer par des considérations de ce genre. Il se confiait en toute simplicité à Celui qui nourrit les oiseaux du ciel et vêt les lys des champs. Il était résolu, avec le plus entier abandon, à entendre les promesses de Notre-Seigneur dans leur sens littéral. Il amenait donc à la porte du couvent tous les pauvres qu'il avait rencontrés dans les rues, dénués de ressources ; et la peste avait extraordinairement multiplié le nombre de ces malheureux.

Sa charité laissait loin derrière elle celle des autres religieux, si bien, qu'un jour où les nécessiteux avaient afflué plus nombreux que jamais, le Frère Jean Perez ne put dissimuler son mécontentement. Louis répondit avec le plus grand calme : « Soyez tranquille, mon Frère ; craignez-vous que Dieu nous abandonne ? Donnez avec une charité sincère, donnez tout ce que nous avons, le dernier morceau de pain, s'il le faut, à ces membres souffrants de Jésus-Christ, et Dieu aura soin de nous. » Quand il y avait disette absolue, au couvent, il s'armait lui-même de la besace, et, se faisant le serviteur des

pauvres, il allait de maison en maison quêter auprès des fidèles de quoi subvenir à leur repas.

Les ravages de la peste lui fournissaient continuellement l'occasion d'héroïques sacrifices. Tous ceux que la fatale contagion frappait, dans les environs du couvent, devenaient aussitôt l'objet de sa compassion. Il veillait sur eux avec un soin paternel, pourvoyait à toutes leurs nécessités corporelles et spirituelles et aux préparatifs de leur sépulture.

Beaucoup de ces pauvres paysans, frappés loin de tout secours, gisaient morts ou mourants, sur les collines, dans les bois, là où les avaient jetés les spasmes de l'agonie. Saint Louis confessait d'abord tous ceux qui avaient encore quelque connaissance ; puis il allait à la recherche des cadavres et les ensevelissait de ses mains. Quelques-uns étaient déjà dans un état de putréfaction avancée, mais rien ne pouvait faire reculer l'héroïque courage, l'héroïque charité du saint. Sa tendre sollicitude franchissait même les portes de la tombe, et, après avoir enterré les corps de ces pauvres victimes, il récitait de longues prières et offrait l'adorable Sacrifice pour le repos de leurs âmes.

Malgré la hardiesse avec laquelle le Vicaire et ses religieux s'exposèrent constamment, le fléau n'atteignit pas un seul d'entre eux. En dépit — ou plutôt en raison de la libéralité de ses aumônes, aucune pénurie ne se fit sentir, et la dette qui grevait le couvent fut entièrement éteinte au terme de sa charge. Son successeur mit une digue à ce torrent d'aumônes, mais il lui fut presque impossible de mettre ses religieux à l'abri des plus urgentes nécessités.

Avant le vicariat de saint Louis, la maison pouvait à peine nourrir cinq religieux. Sous son gouvernement, le nombre augmenta, sans amener de difficultés. Quoiqu'on fût à une époque de disette, le couvent recevait de fréquentes aumônes en vivres et en argent. C'était le résultat

de l'héroïque et surnaturelle confiance de Louis, l'accomplissement de cette promesse : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » En effet, il était attentif à ne pas importuner les fidèles par ses demandes ; certainement aussi, il ne mettait jamais en œuvre ni flatteries ni artifices. Mais, pour parler avec le Père Antist, « le bon Dieu, Dispensateur suprême de toutes les aumônes, inclinait les fidèles à les verser abondamment dans les mains de son serviteur ». Cette protection divine brilla, une fois entre autres, d'un vif éclat. Sur le bruit qu'ils avaient enterré un pestiféré dans leur enclos, on interdit aux Frères toute communication avec le dehors. Aussi longtemps que dura cette séquestration, la bonté de Dieu les préserva de toute gêne.

Un jour que le Procureur préparait un envoi pour une blanchisseuse, voisine du couvent, saint Louis lui ordonna d'y glisser quelques pièces de monnaie. La femme, croyant à une méprise, vint au plus tôt rapporter cet argent. Mais le saint lui dit : « Gardez-le, ma fille, je sais le grand besoin que vous en avez. » Elle fut convaincue qu'il obéissait à une inspiration divine. Elle se trouvait effectivement dans le dernier dénûment, qu'elle n'avait cependant découvert à personne.

La cloche du couvent était cassée. Le Père Procureur s'ingéniait pour amasser la somme nécessaire à son remplacement. Mais, connaissant les largesses du saint, il était dans des transes au sujet de son épargne. Non sans raison. Un jour, le saint Vicaire, un projet en tête et à court d'argent, lui demanda toute sa caisse, y compris la précieuse réserve. Le Procureur, grandement vexé, eut bonne envie de regimber, mais il vit l'inutilité d'une résistance et dut tout livrer. Son désappointement ne laissa pas de le piquer au vif. Tout en obéissant, il ne put réprimer certains sentiments d'irritation, grommelant à

part lui, lorsqu'il fut seul : « Grand Dieu ! quel terrible homme que ce Vicaire ! » Le saint lut surnaturellement jusqu'au fond de l'âme de son subordonné, et, peu de temps après, il lui dit : « Je connais parfaitement ce que vous venez de murmurer. N'est-ce pas : Grand Dieu ! quel terrible homme que ce Vicaire ! — Allons, ayez bon courage, mon cher Père ; de la confiance en Dieu, et tout ira bien. » Le Procureur se repentit de sa colère et s'émerveilla grandement de cette pénétration surnaturelle. Nous savons de plus qu'il fut bientôt consolé : l'argent revint et il put acheter une cloche neuve.

Jérôme Abella, — témoin, comme nous l'avons dit, de la merveilleuse lumière qui couronnait la tête du saint pendant la messe, — était avec lui en grande intimité, et le visitait fréquemment au couvent de Sainte-Anne. Magistrat à Valence, il avait, comme beaucoup d'autres, déserté la ville pestiférée, et s'était retiré dans une maison de campagne, à quelques milles d'Albayda. Chaque dimanche et aux principales fêtes, il venait recevoir les sacrements de la main de Louis. Il déposa que le saint l'entretenait toujours de spiritualité, et qu'il faisait souvent preuve d'une intuition surnaturelle dans les avis qu'il lui donnait. Un jour, par exemple, il lui prédit secrètement et sans équivoque un événement, important au bien de son âme, et qui devait arriver vingt ans plus tard.

La vénération professée par Jérôme envers le saint fut portée au comble par le fait suivant. Saint Louis s'était mis à lui parler avec une insistance marquée de la patience, de la résignation à la volonté de Dieu, et l'avertissait de se préparer à l'épreuve qu'allait lui envoyer le Seigneur. Un matin que Jérôme avait reçu la sainte Communion, le saint l'embrassa tendrement et lui dit : « Soyez prêt, mon fils, Dieu va vous ravir votre plus précieux trésor. » Peu après, un jour de fête, saint Louis se rendant à Belgida, résidence de Jérôme, pour y prêcher

et y confesser, rencontra son ami qui, de son côté, se rendait à Albayda : « Aujourd'hui, lui dit le saint, je vais consoler les dames de votre maison du malheur qui bientôt va fondre sur elles. » Il administra donc les sacrements à toute la famille, dîna avec elle, et, après une pieuse exhortation, s'adressa à Jérôme et à sa femme en ces termes tout pénétrés d'une expression inaccoutumée d'émotion et de sympathie : « Accueillerez-vous avec résignation la volonté de Dieu, si elle tranchait les liens intimes qui vous unissent l'un à l'autre? » Le mercredi suivant, cette dame fut inopinément saisie par la fièvre, et, le samedi, ayant pris un peu de nourriture, elle ne tarda pas à expirer, avec le nom de Jésus sur les lèvres.

Le dimanche, du plus grand matin, saint Louis ordonna au Père Martin Xuarez de l'accompagner à Belgida. En chemin ils rencontrèrent un messenger qui se hâtait vers Albayda. Saint Louis l'arrêta : « Vous pouvez retourner sur vos pas, mon enfant ; je connais la nouvelle : votre bonne maîtresse a quitté cette vie. » Arrivé à Belgida, il pria quelque temps dans la chambre mortuaire, puis leva les yeux au ciel et dit aux personnes présentes : « L'âme de la chère défunte était l'une des plus pures que je connusse, et pourtant elle sera retenue cinq jours en Purgatoire. » A l'issue des funérailles, dans l'église de Sainte-Anne d'Albayda, saint Louis, pour consoler l'affliction de Jérôme, l'exhorta à veiller avec un soin spécial sur l'éducation de ses cinq fils, qui, presque tous, disait-il, étaient appelés à la vocation religieuse. Selon cette prophétie, trois entrèrent dans la Compagnie de Jésus ; un autre dans l'Ordre de Saint-François.

L'intérêt que portait le saint à la famille Abella se traduisit autrement encore. La sœur de Jérôme, Isabelle de Belvis, se trouvait réduite à la dernière extrémité par un enfautement prématuré. Jérôme dépêcha un messenger pour avertir saint Louis. Il accourut, mais, au lieu d'aller

voir la mourante, il commença par entrer à la chapelle, y récita Matines et Laudes de l'office de Noël et ensuite demeura un temps considérable absorbé dans une muette prière. Jérôme, finalement, perdit patience, et vint lui rappeler le danger imminent. Mais le saint lui dit avec calme : « Ne craignez rien. Ceux qui l'ont assistée n'ont pas compris le cas. Avant minuit, elle sera heureusement délivrée, et la mère et l'enfant vivront. » Ces rassurantes paroles se vérifièrent à la lettre.

Les Pères du couvent de Sainte-Anne avaient pour mission spéciale d'évangéliser les petites villes et les villages d'alentour. Jusque-là saint Louis n'avait pas été engagé dans le ministère apostolique; maintenant il débute, il commence à mettre en œuvre ses talents de missionnaire, qui, plus tard, dans le Nouveau-Monde, porteront le salut à d'innombrables multitudes. Il prêcha son premier sermon dans un bourg proche d'Albayda, nommé Palomar, et cher à son cœur, car c'était le pays natal de son père spirituel et ami intime, Jean Micon. Sa parole, embrasée d'amour de Dieu, produisit un tel effet que la foule, pressée autour de lui, se mit, sur place, à couper des morceaux de sa chape pour les conserver comme reliques. Après ce merveilleux début, le saint fut continuellement occupé à prêcher, à catéchiser, à entendre les confessions d'une foule de personnes, qui, converties ou fortement ébranlées par ses sermons, affluaient à l'église du couvent pour recevoir les sacrements. Il voulait que les Pères fussent toujours prêts à se rendre au confessionnal, surtout si de pauvres gens de la campagne les demandaient. Quand le nombre des pénitents pauvres n'avait pas permis de les entendre tous dans la matinée, il leur donnait à dîner, leur adressait des paroles d'édification, et pourvoyait ainsi en même temps aux besoins de l'âme et à ceux du corps. Dès les commencements de son apostolat, les pénitents assiégèrent son

confessionnal, car la renommée de sa sainteté eut bientôt rempli tout le pays.

Des traits comme ceux que nous allons raconter redoublaient la vénération pour sa personne. S'en revenant un jour d'Agres, où il avait prêché, le saint aperçut un berger qui gardait son troupeau sur le flanc d'une colline. Il le considéra quelque temps, puis tomba à genoux et demeura un moment absorbé dans la prière, les yeux fixés au ciel. Ensuite il se leva, aborda le berger, lui révéla le misérable état de son âme, lui rappela qu'il avait depuis trois ans déserté les sacrements, et ajouta qu'il lui fallait se préparer immédiatement à la mort, prête à le saisir. Le pauvre berger, remué par ces paroles et tout contrit, se confessa. Quelques jours après, il était mort. Le Père Antist appuie le récit de cette remarquable prophétie sur l'autorité du Père Martin Xuarez. Celui-ci la tenait d'une personne dont le témoignage méritait créance, puisqu'elle avait appris le fait de la bouche même du berger. En effet, elle avait vu saint Louis parler à cet homme, avait interrogé celui-ci, et était devenue ainsi le témoin de cette prophétie si promptement réalisée.

Une autre fois, le saint Vicaire avait prêché à Moncada. Au retour, il quitta brusquement son compagnon et disparut parmi les hauts épis d'un champ voisin. Un habitant de Moncada, nommé Baptiste Ferrier, qui passait tout près de là, vit, à son grand étonnement, le saint élevé en l'air, au-dessus des blés, dans une extase.

Le sublime don de force, une inébranlable confiance en Dieu transportent les âmes d'apôtres. Louis déploya héroïquement cette force et cette confiance, à la suite d'un de ses sermons. Il s'élevait hardiment contre le péché, et quelquefois, en face d'un scandale patent et d'un pécheur connu, les véhémentes paroles de l'orateur valaient presque une dénonciation publique. C'est ce qui arriva, pendant le vicariat de Sainte-Anne, au milieu de circons-

tances rendues plus mémorables encore par un miracle. Celui-ci est mentionné dans la Bulle de canonisation et rappelé par les portraits où le saint est représenté tenant à la main un crucifix dont le pied se termine en crosse d'arme à feu.

Un gentilhomme de haute lignée menait, au vu et au su de tous, une vie scandaleuse : auditeur du saint, il conclut, non sans raison peut-être, que son inconduite flagrante provoquait de la part du zélé prédicateur une sortie plus flagellante que de coutume. Quo Louis ait ou non visé cet homme, on ne sait ; en tout cas, le coupable fut piqué au vif, mais au lieu de repentir, il conçut un âpre et violent ressentiment. Publiquement diffamé, il n'avait plus qu'une pensée : la vengeance.

Au moment où Louis quittait l'église, en compagnie de François Mora, un serviteur du gentilhomme l'aborda. La rage de son maître, lui dit-il, était montée à un tel point qu'il attenterait certainement à la vie du prédicateur, à moins que celui-ci ne consentît à une rétractation et à des excuses. Mora s'alarmait grandement. Louis répondit tranquillement que son plus grand bonheur serait de voir ses protestations contre le vice lui mériter la couronne du martyr.

Le jour suivant, Louis, toujours accompagné de François Mora, retournait à Albayda, quand, au loin, apparut le gentilhomme, à cheval et armé d'un arquebuse. Mora, absolument terrifié, conjura le saint de chercher quelque refuge avant l'arrivée de leur ennemi. Mais Louis, inaltérablement calme, continua sa marche, comme s'il n'eût été sous le coup d'aucun danger. Bientôt le gentilhomme les atteignit, et les traits tout convulsés, il s'écria : « Maudit moine, c'est ainsi que tu oses me décrier publiquement ! » En même temps il dirigeait son arme contre la poitrine du saint. Sans une minute d'hésitation, Louis leva la main, fit le signe de la croix et l'arquebuse fut métamorphosée en crucifix.

Il y eut un instant de silence. Le gentilhomme n'en revenait pas de trouver dans ses mains l'image du Rédempteur mourant pour ses ennemis. A la vue du prodige sa colère tombe. Avec des larmes de repentir, il se jette à bas de son cheval, se prosterne aux pieds du saint, et, tremblant de crainte, demande pardon avec une sincère humilité. Louis le relève, le réconforte par de consolantes paroles, le supplie de changer de vie, de revenir à Dieu, et finalement le renvoie en paix. Se tournant alors vers François Mora et lui traçant le signe de la croix sur la poitrine, il lui dit solennellement : « Je vous défends sévèrement de révéler ceci, tant que je vivrai. » Peu après, il ajouta : « Du reste, on ne vous en interrogera pas avant trente ans. »

En 1598, dix-sept ans après la mort du saint, François Mora témoignait de ce miracle et de cette prophétie (1).

La flamme surnaturelle qui luit et brûle, si communicative, dans les paroles des vrais apôtres, s'allume dans le commerce avec Dieu, qui est « un feu consumant ».

Pour s'embraser de ce feu céleste, le saint avait pour invariable coutume de prier dans la sacristie, avec une extraordinaire ferveur, jusqu'au moment de monter en chaire. Aussi apparaissait-il souvent au peuple, le visage irradié de splendeur : la charité, sans laquelle tout le talent et toute l'éloquence ne sont qu'airain sonore, illuminait ses traits. Souvent aussi, pendant le sermon, éclatait cette merveilleuse lumière, surtout sous l'impression plus profonde de certains sujets, comme l'amour de Dieu ou les souffrances de Jésus-Christ. Il était alors complètement ravi en esprit, au-dessus de la terre, et les paroles cou-

(1) Cet événement fut antérieur à 1560, et Mora ne fut appelé comme témoin au procès de canonisation qu'en 1598. Saint Louis voulait donc dire que trente ans au moins s'écouleraient avant qu'on eût besoin de cette déposition.

laient à flots de son cœur embrasé, comme une éblouissante nappe d'or en fusion s'épanche du creuset.

Ses exhortations au confessionnal étaient également efficaces, capables d'échauffer les cœurs les plus tièdes. Le Frère Jean Perez entendit un jour le Père Alphonse Godoy pousser de profonds gémissements, et soupirer aux pieds du saint. Le Père s'en expliqua ainsi : « Ah ! Frère Jean ! un charbon ardent en allume un autre, si froid qu'il puisse être ! » Le Frère, du reste, en avait l'expérience, car les premiers mots du saint, en confession, remplissaient son cœur de très vifs sentiments de contrition et d'amour de Dieu.

Le Père Alarcon rapporte qu'un jour, saint Louis, suivant sa coutume, l'entretenait de sujets spirituels, lorsqu'un homme qui avait écouté sans être aperçu s'écria soudain : « Dieu vous bénisse, mes Pères ! Vos saintes paroles m'ont détourné d'un projet de vengeance : j'allais tuer un de mes ennemis. » Saint Louis citait ce trait comme une preuve du bon effet des pieuses conversations. Durant un rigoureux hiver, le même Père se plaignait du froid. Le saint lui recommanda de se livrer à la prière. « Ne vous est-il jamais arrivé, ajouta-t-il, de commencer votre prière dans l'engourdissement du froid, et de sentir bientôt une vivifiante chaleur ? »

Le fléau sévissait toujours à Valence. Les Pères demeurés au couvent se dévouaient aux malades. Le Prieur, le Père Michel de Saint-Dominique, se faisait remarquer par son héroïsme. Un jour que saint Louis priait, au couvent de Sainte-Anne, le Prieur, rayonnant de gloire céleste, lui apparut, et, le baisant au front, lui annonça qu'il venait de mourir de la peste et allait entrer au royaume éternel. Vingt-deux membres de la communauté succombèrent à la contagion. Saint Louis consola un Père qui s'en affligeait, et l'assura de leur salut. « Ils ont apparu glorieux, ajouta-t-il, à un Frère ». Et dans ce Frère, tout le monde reconnut le saint.

A quelque trois milles du couvent vivait un ermite. Depuis bien des années, sa vie de grande austérité et de prière continuelle était l'édification de la contrée. Il gîtait dans un trou, et on le voyait, nu-pieds, vêtu d'une grossière tunique, le rosaire toujours à la main. Ce pieux solitaire se mit en chemin pour visiter Louis, dont la renommée de saint et de thaumaturge lui était parvenue. A sa vue, il s'écria : « Vous êtes un ange, Père Louis ; vous êtes un ange ! Oh ! quelle gloire Dieu vous a préparée ! » Saint Louis accueillit avec grande joie le serviteur de Dieu, lui administra les sacrements, le retint comme son hôte pendant trois jours et passa de longues heures avec lui en entretiens spirituels.

Les paysans avaient coutume, chaque année, de brûler comme engrais les herbes sèches, sur les hauteurs voisines du couvent. Pendant le vicariat de saint Louis, ce fut l'occasion d'un éclatant miracle, attesté par des témoins oculaires. Le feu allumé sur la colline fut poussé par le vent du côté du monastère et menaça de détruire la vigne. On n'avait sous la main aucun moyen d'arrêter les flammes, qui, de moment en moment, s'élevaient avec une impétuosité croissante. Au milieu du trouble général, Louis demeurait calme. Il leva les yeux aux ciel, émit une fervente prière et fit le signe de la croix dans la direction de l'incendie qui s'éteignit à l'instant. L'extinction fut si soudaine que quantité de bois resta seulement à demi brûlé, quoique, un moment auparavant, les flammes s'élançassent en l'air et se répandissent de tous côtés avec la dernière violence. On peut ainsi ranger saint Louis parmi ceux dont parle l'Apôtre, « qui par la foi ont éteint la violence du feu. » (*Heb. xi, 34*).

Toutefois, la puissance qu'il tenait de Dieu ne lui servait pas seulement à maîtriser le plus indomptable des éléments. Dans une foule de circonstances, il déployait un merveilleux discernement des esprits, il démêlait les in-

sidieuses tentations du démon. Le peuple avait en ses avis une confiance illimitée, et recourait à lui dans toutes les épreuves, dans toutes les difficultés.

Souvent, quand on implorait son assistance pour quelque pauvre malade, il y avait lutte entre sa charité et son humilité. La vue de la souffrance éveillait immédiatement en lui la plus profonde compassion ; en même temps, il craignait que l'emploi des moyens surnaturels ne lui acquît une réputation de « faiseur de miracles ». Pour échapper à ce pressant dilemme, il recourait au saint Rosaire, lui attribuant tout l'honneur, tout le succès, et propageant une dévotion éminemment chère à son cœur.

La guérison de la comtesse d'Albayda en est un exemple. Réduite au dernier épuisement par la maladie, son état était désespéré, et Louis fut mandé pour l'assister et la préparer à la mort. Le saint vint sans retard, exhorta la malade à la confiance en Notre-Dame du Rosaire, et lui mit au cou son propre rosaire. Aussitôt la maladie cessa ; les forces revinrent, et, au lieu de se préparer à la mort, la comtesse se joignit au saint pour la plus chaleureuse action de grâces.

Ainsi s'écoulèrent rapidement les trois années que Louis fut Vicaire de Sainte-Anne. Années calamiteuses et terribles ; mais les malheureux, au fort de leurs maux, furent soutenus par la présence du saint, par son héroïque et infatigable charité à les assister dans toutes leurs nécessités spirituelles et corporelles, par sa parole ardente, par ses abondantes aumônes, par son merveilleux don des miracles. Aussi, le souvenir de saint Louis fut-il longtemps vivace dans les vallées et sur les collines d'Albayda.

CHAPITRE XII

TRAVAUX A VALENCE

Retour de saint Louis à Valence. — Il est nommé de nouveau Maître des Novices. — Prédications diverses. — Châtiment de corsaires turcs. — Esprit prophétique. — Lettre à sainte Thérèse.

« Celui qui à l'enseignement aura joint l'exemple sera appelé grand dans le royaume des cieux. »

(*Matth. v, 19.*)

« Qu'ils sachent que Votre Nom est : le Seigneur. Vous seul, dans toute la terre, êtes le Très-Haut. »

(*Ps. cxxxii, 19.*)

En 1560, cessa la peste qui avait décimé les habitants de Valence, et saint Louis fut rappelé à son ancien couvent. Quels changements depuis son départ ! Vingt et un religieux avaient suivi leur Prieur dans la tombe. Malgré la certitude qu'avait le saint de leur salut, il dut être douloureusement affecté en retrouvant vide, après trois courtes années d'absence, la place d'un si grand nombre de ses frères dans le Christ. A peine de retour, il fut réélu Maître des Novices, et il recommença de pratiquer, avec une nouvelle ferveur, toutes les vertus qu'il avait exercées déjà dans cette charge.

« A cette époque, écrit le Père Antist, je me trouvais sous sa direction ; aussi, mon expérience personnelle m'est-elle d'un grand secours pour décrire ses vertus. Je rends à Dieu d'infinies actions de grâces, sinon d'avoir reçu le saint habit ou fait profession d'après ses conseils,

au moins d'avoir été entre ses mains, comme novice profès, pendant un an et demi ». Toutefois l'activité de Louis s'étendait au-delà du Noviciat. A considérer les heures nombreuses qu'il consacrait à la prière, son impeccable observance, son assiduité au confessionnal, les responsabilités de sa charge, il est certes étonnant qu'il trouvât encore moyen de prêcher.

Il avait fait ses preuves d'éminentes aptitudes à former les novices, mais on avait jugé opportun de restreindre son action à ses devoirs de Père-Maître, malgré son zèle ardent pour le salut des âmes et les fruits probables de sa prédication. D'ailleurs, resserré dans ces limites et allégé du poids de la vie apostolique, c'était encore merveille, eu égard à la délicatesse de sa santé, qu'il pût mener de front toutes les observances de l'Ordre et le gouvernement du Noviciat. De plus, sa voix manquait de force et le timbre n'en était pas naturellement agréable. Aussi bien, la plus élémentaire prudence avait dicté jusqu'alors de le laisser se dévouer entièrement à ses novices.

Mais, après les merveilleux effets de sa parole, pendant son séjour à Albayda, ses supérieurs sentirent qu'ils ne pouvaient tenir plus longtemps cachée une telle lumière, et ils crurent devoir appliquer le saint au ministère extérieur. A peine montait-il en chaire, la grâce décuplait ses forces, sa voix changeait de timbre et gagnait en puissance. La renommée de sa sainteté attirait des foules. Il dut prêcher dans la cathédrale, dans les plus vastes églises, parfois sur l'une des places publiques. Dieu, par sa bouche, opérait des conversions sans nombre.

Outre ces sermons à d'immenses auditoires, il s'employait souvent au ministère plus humble, mais non moins utile, de catéchiser les enfants pauvres. Sa modestie, unie à son zèle, en faisait son œuvre préférée. Il existe encore à Valence une institution vénérable non seulement par son antiquité, mais encore parce qu'elle revendique saint Vin-

cent Ferrier pour fondateur. C'est un orphelinat qui abrite environ cent garçons et cinquante filles. Les enfants sont admis à partir de l'âge de sept ans ; ils y reçoivent l'éducation jusqu'à douze. De douze à quatorze, ils s'absentent pendant la journée pour faire l'apprentissage de quelque métier, et rentrent le soir. « La propreté, remarquable à Valence, dit un voyageur moderne, brille dans cette institution. La nourriture y est abondante et de bonne qualité. » Louis porta naturellement beaucoup d'intérêt à cet établissement fondé par son patron, et il y venait fréquemment instruire les enfants.

Pendant le carême qui suivit son retour, il dut prêcher à Alcoy, ville située à douze lieues environ de Valence. Cet épuisant labeur, loin de le pousser à quelques ménagements, lui était un nouveau motif de mener une vie d'austérité et de prière. Son idée, sur laquelle se modelait sa conduite, était que les paroles sans les exemples demeurent stériles, et que la pénitence doit s'allier à la prière pour arracher à Dieu la conversion des pécheurs. Il jeûnait fréquemment au pain et à l'eau, n'avait d'autre lit qu'une rude natte étendue sur le sol, consacrait de longues heures de nuit à des veilles, à des oraisons ferventes.

Alcoy ne fut pas le seul théâtre de son apostolat. La comtesse Béatrix de Mendoza, éminente par sa piété, avait entendu le Père Jourdain, du couvent de Valence, exalter hautement le saint. Elle habitait à Cocentayna ; et elle fit si bien que le Prieur y envoya saint Louis prêcher et confesser en diverses occasions. Naturellement, une chambre confortable attendait le saint, un domestique, Pierre Micon, devenu plus tard dominicain, était mis à son service. Cet homme remarqua que le saint n'usait jamais du lit qu'on lui avait préparé. De plus, il déclara que, si matin qu'il se levât lui-même, il le trouvait invariablement à genoux et en prière.

Au printemps de 1561, saint Louis déchaîna la ven-

geance divine sur des corsaires maures qui avaient débarqué à Valence. Ces pirates furent l'incessante terreur des côtes d'Espagne, pendant le xvi^e siècle. Une flottille de leurs galères fondait sur une place sans défense ; ils razziaient tout ce qui leur tombait sous la main et enlevaient de nombreux habitants pour en faire des esclaves ou en tirer une rançon exorbitante. Des tours encore debout sur les bords de l'Èbre furent élevées pour s'opposer à leurs descentes (1).

Pour ce qui concerne notre récit, au mois d'avril, quelques galères jetèrent l'ancre au Grao, port de Valence. Le but des corsaires était de proposer aux habitants la mise en liberté, moyennant rançon, de nombreux chrétiens capturés sur les côtes d'Espagne. En attendant qu'on eût réuni la somme réclamée, leur capitaine, entouré de sa garde, eut l'insolence de se promener dans la ville. Sans doute les autorités craignirent, en le molestant, d'exposer la vie des captifs entassés sur les galères.

C'était un jour de fête religieuse, et tout le monde s'indigna de cette provocation et surtout de cette espèce d'outrage infligé à la religion. Saint Louis, plus que personne, y fut sensible. Sa colère toutefois provenait exclusivement de son zèle qui lui faisait considérer l'injure des Maures comme atteignant Jésus-Christ en la personne de ses enfants.

Ce même soir, les novices prenaient leur récréation au jardin et le saint leur avait adressé quelques brèves paroles au sujet de la fête du jour, quand, soudain, saisi

(1) Ces tours furent vraisemblablement élevées lors de la panique à laquelle fut en proie tout le royaume de Valence, au bruit d'une invasion imminente des Turcs commandés par le redoutable Barberousse ou *Aruch*, comme l'appelaient les Mahométans. Au milieu du désarroi général, Gasca, évêque de Palencia, qui se trouvait dans le royaume, parut seul avoir conservé assez de sang-froid pour aviser aux moyens de défense. A son instigation furent bâties ces tours, qui aidèrent à repousser Barberousse.

d'un saint emportement, il s'écria : « Comment se retenir, mes enfants, quand on pense que ces ennemis du Christ, après tout ce qu'ils ont fait aux chrétiens, ont osé se pavaner aujourd'hui à travers la ville, et, à cette heure même, s'éloignent en triomphe. C'est à nous, mes enfants, de mettre ordre à cela ! Tombons à genoux du côté de la mer et récitons avec ferveur un psaume contre les Maures. » Surexcités par ces paroles toutes brûlantes, les novices tombèrent à genoux et récitèrent le psaume avec le saint. Quelques instants après, les galères turques mettaient à la voile. Mais elles n'étaient pas loin qu'une tempête d'une épouvantable violence s'élevait tout à coup, les enveloppait et les engloutissait. Cette visible intervention de la justice divine, Louis l'attribua entièrement à la fervente prière de ses novices. Mais ensuite il fut tourmenté du scrupule d'avoir peut-être mal agi en les animant contre les Maures et en les faisant prier pour leur châtement. Le Père Antist, témoin de cette scène, déclare ne pas se rappeler exactement si le psaume récité fut le 108^e *Deus laudem meam* communément appelé : le psaume de la Malédiction, ou le 82^e commençant par ces mots : *Deus quis similis erit tibi*, et qui, ajoute-t-il, conviendrait à merveille pour confondre et les Maures et tous les ennemis de l'Église.

Vers ce temps, saint Louis fut consulté par son ami Jérôme Abella au sujet d'un mariage projeté entre la nièce de celui-ci, nommée Anne de Belvis, et un jeune homme d'une riche et noble famille de Valence. Jérôme — on l'a vu par le chapitre précédent, — avait toute raison de se confier aveuglément en l'esprit prophétique du saint. Cette fois encore sa confiance fut justifiée et il reçut cette réponse : « On parlera deux fois de ce mariage, mais il ne se fera pas. Cela vaudra mieux pour votre nièce et lui épargnera bien des souffrances. » Jérôme assura qu'en effet le mariage fut mis et remis en question sans cepen-

dant se conclure, car le jeune homme, tombé dangereusement malade, fit vœu, s'il était guéri, d'entrer en religion. Il accomplit son vœu, mais, dans la suite, fut atteint de folie. Toutes choses évidemment prévues par le saint homme.

Une amie d'Anne de Belvis s'affligeait profondément de la vie irréligieuse de son mari. Pour obtenir sa conversion, elle eut recours au saint, car elle connaissait la merveilleuse efficacité de ses prières. Il les lui promit, et, quelques jours après, avertit Jérôme Abella que Dieu, dans sa miséricorde, allait bientôt punir cet homme assez sévèrement pour le convertir. Celui-ci fut frappé dans son amour paternel. Une maladie soudaine s'abattit sur ses enfants et enleva son préféré. En même temps, la grâce de Dieu s'insinuait dans son âme attendrie et l'amenait à résipiscence.

Un jour, le saint dit à une autre dame, Angèle Vivès, femme de François Abella : « Les enfants que vous avez maintenant seront votre consolation en cette vie, mais ceux que vous aurez encore, vous les devez au ciel. » Peu après, un enfant lui naquit, fut baptisé, mais bientôt s'en-vola aux cieux.

Il faut rapporter à cette époque une intéressante manifestation de l'éminent don de conseil qui brillait en Louis. Elle emprunte un charme particulier au rapprochement momentané de deux âmes aussi sublimes que nobles et saintes. C'était le temps où sainte Thérèse cherchait à s'assurer que son inspiration de réformer l'Ordre du Carmel venait bien de Dieu. Louis n'avait que trente-quatre ans, mais déjà la renommée de sa sagesse et de sa sainteté était parvenue jusqu'à la sainte. Aussi lui écrivit-elle pour demander son avis sur la réforme projetée, lui exposant et les désirs que Dieu avait inspirés à son âme, et les obstacles qu'il semblait alors impossible de surmonter.

Trois ou quatre mois s'écoulèrent, pendant lesquels

notre saint recommanda l'affaire à Dieu par les plus ferventes prières. Puis il répondit :

« Mère Thérèse,

» J'ai reçu votre lettre. J'ai vu que l'affaire en question touchait de très près au service de Dieu. Aussi ai-je désiré, avant de vous répondre, la recommander à la divine Majesté par mes pauvres prières et sacrifices. C'est pourquoi j'ai différé ma réponse jusqu'aujourd'hui.

» Maintenant, au nom de ce même Seigneur, je vous dis : « Entrez courageusement la grande œuvre qui s'offre à vous ; Dieu vous aidera et vous bénira. » En son nom, je vous assure encore qu'avant cinquante ans, votre Ordre sera l'un des plus illustres dans l'Église de Dieu.

» FRÈRE LOUIS BERTRAND. »

Cette lettre, très brève, mais écrite avec toute l'autorité d'un prophète, jeta dans l'âme de sainte Thérèse grande lumière et grand encouragement, et enracina plus profondément sa résolution de commencer l'œuvre ardue de la Réforme (1).

La prédiction de saint Louis eut une éclatante réalisation. Sainte Thérèse, durant sa vie, put fonder soixantedix monastères de religieuses et cinquante de Carmes déchaussés. Avant la fin des cinquante années fixées par saint Louis, la Réforme Thérésienne comptait de nombreuses Provinces dans différents pays.

Cette lettre de saint Louis à sainte Thérèse n'est pas datée. Nous l'avons citée à la fin de ce chapitre, car, selon

(1) Cette prophétie de saint Louis, les services rendus à sainte Thérèse par les Pères Dominique Bañez et Pierre Ybáñez et d'autres encore furent de précieux auxiliaires dans l'œuvre de la Réforme, au témoignage des historiens du Carmel. « Les Dominicains ont grandement favorisé notre Réforme ; ils ont contribué à son extension avec la même charité, le même zèle qu'à son établissement. »

toute probabilité, Louis l'écrivit de Valence, avant son départ pour l'Amérique. Sainte Thérèse fonda son premier couvent de stricte observance en 1562 ; les deux années précédentes virent donc ses plus poignantes inquiétudes, et c'est alors sans doute qu'elle demanda conseil à Frère Louis, déjà célèbre. Celui-ci, d'ailleurs, ne s'embarqua pas avant 1562 (1).

(1) David Lewis, dans sa « Vie de sainte Thérèse », assigne 1560 comme date de cette consultation.



CHAPITRE XIII

DÉPART POUR L'AMÉRIQUE

Un imposteur au couvent. — Saint Louis se décide à partir. — Opposition. — Son départ.

« Jésus leur dit : « Suivez-moi, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » Aussitôt il laissèrent là leurs filets et le suivirent ».

(*Marc, I, 17, 18.*)

Saint Louis avait trente-six ans ; il portait l'habit religieux depuis dix-huit années déjà. Années, comme nous l'avons vu, remplies de bonnes œuvres de toute sorte, et animées par une ferveur qui ne s'était jamais attiédie depuis le premier instant de sa consécration à Dieu. Il avait bâti les solides fondements de sa vie spirituelle sur la ponctuelle observance des Constitutions dominicaines. Sa contemplation était de l'ordre le plus élevé, et il avait reçu déjà des grâces signalées et des lumières spéciales.

A la prière il avait accoutumé de joindre les plus rudes et les plus accablantes mortifications, malgré l'extrême faiblesse de sa santé, malgré ses travaux. Ses jeûnes étaient sévères, son sommeil court ; le sol lui servait de lit ; il consacrait à la prière des nuits entières ; il se disciplinait toujours jusqu'au sang. Pendant plusieurs années il s'était acquitté des devoirs ardues de Maître des Novices, à la chaleureuse approbation de toute la Province. Depuis quelque temps enfin, il supportait avec une infatigable énergie les labeurs de la prédication.

Toutes ces bonnes œuvres, — et bien d'autres, sans doute, restées secrètes, — furent comme le noviciat où Dieu forma son serviteur à devenir l'apôtre d'une vaste région du Nouveau-Monde.

Louis, en effet, aurait succombé sous le poids immense des fatigues et des souffrances dont il paya la rançon de milliers d'âmes, esclaves du démon, s'il n'avait été endurci à la peine et élevé à la plus haute sainteté par une longue pratique de la prière et de la pénitence.

Merveilleuses sont les voies de Dieu ! merveilleuse sa puissance à tirer le bien du mal et à se servir des péchés eux-mêmes pour accomplir ses desseins. Un imposteur qui parvint à tromper quelque temps les Pères de Valence, fut l'instrument providentiel qui dirigea Louis vers l'Amérique du Sud. Il était encore Maître des Novices, en 1561, lorsque se présenta un jeune homme, revêtu de l'habit de l'Ordre, et muni de papiers que, plus tard, on reconnut falsifiés. Il se disait novice profès, fut admis au Noviciat et placé sous la direction de saint Louis. Il venait de l'Amérique du Sud, et le Père Antist, qui l'eut pour compagnon, en parle ainsi, non sans un grain de malice : « Il vécut avec nous plus d'un an, et comme il n'avait jamais fait le moindre noviciat, ni reçu la moindre formation dans l'Ordre, il ne fut pas un petit scandale aux autres novices et à moi-même, et pas un petit ennui pour notre Père-Maître. Je veux croire que Dieu permit cette efflorescence de défauts en cet Indien pour mettre à l'épreuve notre patience et celle de notre Père-Maître. Quand le Provincial fit la visite, il voulut sévir ; mais Louis se jeta à ses pieds, et, avec des larmes, le conjura de remettre la pénitence, car, disait le saint : « si cet Indien a mal agi, la faute en est à moi ».

Toutefois, sans cesser d'être à charge à la Communauté par ses manquements, ce faux-frère put donner à saint Louis des renseignements circonstanciés sur la situation

des indigènes dans la Nouvelle-Grenade. Il décrivit l'ignorance et la superstition de ces pauvres gens, la rareté des missionnaires, les préjugés soulevés dans les esprits contre la religion par les vices et les cruautés trop ordinaires des conquérants. Ce tableau éveilla dans le cœur du saint la plus profonde compassion et le remplit d'angoisse à la pensée « de ces multitudes de brebis mourant dans le désert, faute de bergers pour les guider aux pâturages de l'éternelle vie ». Ce désir, allumé dans son âme, de se dévouer à ces missions lointaines, fut vivement attisé par la peinture des souffrances prodigieuses endurées par les missionnaires, et des glorieux martyres déjà survenus. Il entendait dire que les prédicateurs étaient massacrés et parfois dévorés par leurs sauvages meurtriers. Ces considérations, qui eussent fait hésiter une âme ordinaire, avivaient encore le désir du saint de se donner le plus tôt possible à cette œuvre.

L'amour de Dieu possédait si complètement son âme, qu'il n'avait qu'un désir : verser son sang pour Jésus-Christ. Ce n'était pas là d'ailleurs un sentiment nouveau. Il avait toujours ambitionné et demandé la couronne du martyr, et au saint Sacrifice, en élevant la sainte Hostie, il avait coutume de répéter la prière de saint Pierre Martyr : « Seigneur, que je meure pour vous qui avez daigné mourir pour moi ! » Il connaissait aussi et redisait souvent les paroles du diacre saint Vincent, patron de Valence : « Ce martyr, je l'ai toujours convoité ! ce martyr, je l'ai appelé de toute mon âme ! ».

Les missions de l'Amérique du Sud semblaient donc lui promettre ce suprême sacrifice dont il était si avide. Il s'écriait parfois : « Que nous serions heureux d'être chargés de chaînes et traînés publiquement en prison pour l'amour de Jésus-Christ. Oh ! nous comprendrions alors les suavités des souffrances endurées pour Lui. Alors se réaliserait pour nous ce que saint Luc dit des Apôtres

renvoyés par les Juifs : « Ils s'en allaient du Conseil, joyeux d'avoir été jugés dignes de subir des outrages pour le nom de Jésus. » « Mais nous sommes indignes d'une aussi grande grâce. » Une autre fois, dans un entretien avec un de ses intimes, il montra qu'il possédait dans sa plénitude l'esprit qui dicta à saint Dominique sa fameuse parole, lorsque, à cette question des hérétiques : « Que ferais-tu si tu tombais entre nos mains ? » il répondit fermement : « Je vous demanderais comme une faveur de ne pas me tuer d'un coup, mais de me couper en petits morceaux, afin de souffrir davantage pour Jésus-Christ ». Saint Louis, animé du même esprit, disait à son ami : « Je ne suis pas digne du martyre, mais si Dieu m'en accordait la grâce, j'accepterais bien volontiers, et je le prierais de me faire passer par les plus cruels tourments. Sans aucun doute, je mourrais joyeusement pour Lui et pour sa sainte Église. Oui, en vérité, je le crois. Ce n'est pas la confiance en moi-même qui m'inspire ces paroles, mais la confiance en Dieu, car Dieu a bien voulu m'accorder le don d'une foi robuste. »

La nouvelle qu'un chrétien avait obtenu la palme du martyre lui était toujours un sujet de vive joie ; en même temps, il s'humiliait devant Dieu et déplorait ses péchés qui l'excluaient, pensait-il, de cette immense et héroïque armée. On lui racontait un jour, à Valence, qu'une femme, partie en pèlerinage à Jérusalem, et dont il était auparavant le directeur, avait été tuée en haine de la foi. Aussitôt, transporté de joie, il s'écria : « Oh ! bien heureuse femme ! s'il en est ainsi, quelle faveur signalée vous avez reçue de Dieu ! faveur, hélas ! dont, misérable pécheur, je suis indigne ! »

Ce double amour de Dieu et du prochain pressait donc saint Louis d'abandonner sa patrie, ses frères en religion, son couvent bien-aimé, son œuvre parmi les novices, pour affronter tous les dangers, toutes les privations,

loutes les souffrances des missions lointaines. Possédé par cette idée, il n'attendit, pour la mettre à exécution, qu'un signe de la volonté de Dieu, ne se lassant point de consulter cette divine volonté par une humble prière. Au commencement de l'année 1562, alors que ces nobles aspirations s'épanouissaient dans l'âme du saint, deux Pères missionnaires arrivèrent en Espagne, autorisés par le Maître-Général à enrôler des religieux de bonne volonté pour les missions de la Nouvelle-Grenade. L'arrivée de ces Pères, les vives descriptions faites par eux du besoin de zélés apôtres dans ces contrées récemment découvertes, de la splendide moisson qui n'attendait pour être récoltée que quelques ouvriers prêts au sacrifice d'eux-mêmes, enflammèrent encore l'ardeur de saint Louis. L'arrivée de ces missionnaires lui parut une indication suffisante de la volonté de Dieu, et, au grand émoi de la Communauté, il manifesta son intention de s'embarquer sans retard pour l'Amérique.

Ce n'était pas qu'une telle détermination ne lui coûtât beaucoup, et, en face de l'opposition aussi violente que plausible soulevée par elle, une âme moins courageuse eût cédé. Son projet ne trouva faveur chez personne. Sa famille, ses amis séculiers mirent tout en œuvre pour le retenir. Il aurait passé outre sans trop de peine, mais les Pères de l'Ordre et ses supérieurs en particulier adoptèrent pleinement les sentiments de sa famille. Le Prieur commença par déployer tout un système d'argumentation, et il finit tout bonnement par lui déclarer qu'il ne lui donnerait rien pour son voyage, pas même sa bénédiction. Il lui remontra vivement qu'il désertait un poste où l'avait appelé l'obéissance et pour lequel Dieu l'avait éminemment doué, tandis qu'il embrassait une œuvre de son choix, où il n'avait à peu près aucune chance de réussir.

Mais le saint avait réponse à ces objections. S'il ne

parvenait pas à convertir même une seule âme, il pouvait du moins s'offrir en victime, souffrir pour Dieu et satisfaire ainsi les aspirations de son cœur. Souffrir pour Dieu, c'était sa passion. Puis donc que l'Amérique lui offrait une plus riche mine de souffrances que l'Espagne, n'était-ce pas une raison suffisante de partir immédiatement ? Quant aux novices, ils appartenaient à Dieu, Dieu en aurait soin. Du reste, pensait le saint, s'il m'est donné de mourir pour Jésus-Christ, et si l'énormité de mes péchés ne me ferme pas la porte du ciel, là-haut je prierai pour eux.

Alors le Prieur se rejetait sur la santé chancelante de Louis. N'était-il pas évident que Dieu l'avait destiné moins que tout autre aux missions, puisque pour braver les fatigues et les privations immenses qu'elles entraînent, il lui avait refusé toute vigueur. Ne devait-il pas se rappeler la fréquence de ses maladies, sa grande débilité, ses vertiges habituels, l'extrême faiblesse de sa vue et de son ouïe, la plaie douloureuse de sa jambe ? Étaient-ce donc là les qualités requises pour l'une des missions les plus rudes qui fussent au monde ? Certes, la raison semblait entièrement du côté du Prieur. De fait, saint Louis devait concéder qu'il souffrait de nombreuses infirmités et n'avait pas joui d'un seul jour de santé parfaite depuis son entrée dans l'Ordre. Mais il se gardait aussi d'oublier que son père avait usé du même argument pour couper court à son entrée chez les Dominicains, et que, nonobstant, il avait pu, aidé de la grâce divine, observer strictement la règle, même y surajouter une foule d'austérités pénibles. Dieu qui lui avait fait expérimenter la vérité de cette parole : « La force de Dieu triomphe dans la faiblesse de l'homme », Dieu ne pouvait-il pas fortifier sa faiblesse en Amérique aussi bien qu'à Valence ? La terre et ce qu'elle renferme est au Seigneur : où qu'il pût aller, il rencontrerait Dieu et sa grâce.

Le Prieur, toutefois, persistait dans son refus de subvenir à son voyage ; il espérait bien par ce procédé briser la résolution du saint, convaincu que jamais celui-ci n'aurait la force d'aller à pied jusqu'à Séville, le port d'embarquement. A cet argument, pas de réplique. Le saint, d'autre part, fut peut-être impressionné par les raisonnements de son supérieur et les entretiens de ses Frères ; en tout cas, il laissa son compagnon partir seul pour Séville. Le Prieur Jacques Serrano semblait donc enfin triompher ; ses paroles avaient d'autant plus porté coup qu'à l'autorité de sa charge s'ajoutait celle de l'âge : il était, en effet, l'un des Pères les plus anciens, et Louis, depuis sa jeunesse, l'avait en grande vénération.

Cette résistance du saint peut suggérer quelque étonnement ; mais il faut se le rappeler : le Maître-Général, à qui l'obéissance est due (tout d'abord, avait autorisé, par une permission générale, le départ des religieux pour les missions. D'un autre côté, les paroles de son supérieur devaient peser sur lui d'un grand poids. Bref, son compagnon partit seul pour Séville, et le saint resta, attendant une occasion favorable.

Trois jours après, le premier vendredi de Carême, il prêcha dans l'église des religieuses de la Conception. Après son sermon, il ressentit dans les profondeurs de sa conscience un trouble extrême. N'avait-il pas offensé Dieu par manque de confiance, en craignant de partir, malade et sans ressources ? Ce jour-là même, après une longue et ardente prière, il arrêta sa décision. Il reconnaissait clairement la volonté de Dieu, et nulle force humaine n'aurait brisé sa résolution. Le soir, il rassembla les novices, leur fit ses adieux dans un discours entrecoupé de soupirs et de pleurs. Il les exhorta par de brûlantes paroles à la persévérance dans l'amour de Jésus-Christ, à l'exacte et complète observance ; il leur demanda pardon de ses fautes, implora leurs prières et leur donna

sa suprême bénédiction. Tous versaient des larmes amères, à la pensée de perdre un Père si tendrement aimé.

Le lendemain matin, de bonne heure, saint Louis annonça au Prieur son intention définitive de partir immédiatement pour Séville. Le Prieur, désolé, fondit en larmes, et lui refusa sa bénédiction. Mais la détermination du saint était inflexible, il dut le bénir, à contre-cœur et la voix brisée par les sanglots. Il persista cependant dans son refus d'argent ou de subsides quelconques. Cette conduite semble peu charitable, mais c'était une invitation indirecte au retour, et sans doute Dieu la permit pour que son serviteur pût partir dans la perfection de la pauvreté évangélique. A cette nouvelle, toute la Communauté éclata en gémissements, et, pareils aux chrétiens faisant leurs adieux à saint Paul, « de leurs yeux les larmes coulaient par torrents ; penchés sur son cou, ils l'embrassaient, profondément attristés de cette parole qu'il leur avait dite : Vous ne me verrez plus ». Oui, ce fut vraiment un jour de désolation au couvent de Valence. Comment espérer son retour ? Eût-il échappé à tous les dangers, reverrait-il Valence ? Celui-là seul qui a connu le bonheur de vivre auprès d'un saint est capable de comprendre ce que la perte d'un saint a de douloureux. Ce jour-là, bien des prières montèrent vers Dieu pour implorer la résignation.

D'autre part, qui eût pu sonder le cœur ému de saint Louis, alors qu'il s'éloignait à pas lents de son couvent bien-aimé et traversait les rues de sa ville natale ? Son âme emportait comme une blessure la douleur de ses Frères et ses larmes se mêlaient à leurs larmes. Il s'en allait humblement, les yeux baissés, la tête penchée. Deux petits sacs suspendus à son épaule contenaient tout son bagage : quelques livres, quelques vêtements. C'était un saint ; aussi se reposait-il entièrement sur Dieu seul. Il faisait la volonté de Dieu ; cela suffisait à sa joie. Mais

l'homme survit dans le saint. Comment Louis serait-il resté insensible après un tel adieu ? Il quittait tout ce qu'il chérissait au monde : son couvent, les religieux — les uns, ses fils, les autres, ses frères, — dont son départ avait déchiré le cœur. Il disait adieu — adieu éternel, selon toute apparence, — à son pays, à sa ville natale, aux églises qu'enfant il avait aimées, au peuple parmi lequel il avait exercé le saint ministère, aux autels de saint Vincent et de ses autres saints de prédilection. Il abandonnait la maison paternelle, les tombes de ses parents, des frères et sœurs remplis pour lui d'une si tendre affection et qu'il n'avait pas même revus. Il partait seul, dans un état de santé misérable, pour un voyage immense, tout hérissé de difficultés. Il était à jeun, sans argent, sans provisions. Les paroles du Prieur, les excellentes raisons alléguées pour le retenir n'allaient-elles pas résonner à ses oreilles ? Non. Abandonné, souffrant, le cœur déchiré, le corps malade, en face d'un présent si morne, d'un avenir si incertain, il avait Dieu. Pour Dieu il se sacrifiait ; avec le Christ il était cloué à la croix : il était content, il marchait à l'œuvre assignée. Aux portes de la ville, à l'entrée de la charmante Huerta, il dut sentir la croix peser plus lourdement sur son âme. La voix de l'espérance ne lui murmura-t-elle pas ces consolantes paroles, inscrites au frontispice de sa vie et alors parfaitement vérifiées : *Cum te consumptum putaveris, orieris ut Lucifer* : « Quand tu te croiras consumé, tu te lèveras comme l'étoile du matin ». Mais l'avenir était voilé à ses regards. Il s'avancait vers l'inconnu et ne pouvait pas voir les multitudes assises à l'ombre de la mort, auxquelles il allait apparaître comme l'étoile du salut.

Louis, avant de partir, n'avait pas célébré le saint Sacrifice. Un couvent de Franciscains, placé sous le vocable de Sainte-Marie de Jésus, se trouvait sur sa route, à une petite distance de Valence ; il s'y arrêta et demanda

la permission de dire la Messe. Sa requête fut favorablement accueillie ; et l'on devine avec quelle dévotion il offrit le saint Sacrifice, s'immolant complètement lui-même et consacrant à Dieu son voyage et son futur apostolat.

Après la Messe, il examina son petit bagage, mit de côté ce qui lui sembla superflu et pria le Père Gardien de l'envoyer de sa part au couvent de Valence. Puis il prit congé des Franciscaïns et se remit en route vers Séville.

Mais revenons au couvent que Louis a quitté. Quand ses novices se virent orphelins, ils se rendirent tous à la cellule qu'avait occupée leur Père, afin de s'emparer, s'ils le pouvaient, de quelques souvenirs. Ils découvrirent un coffre rempli de précieux trésors : cilices, disciplines, chaînes de fer, et autres instruments de pénitence, dont le saint avait toujours une abondante provision. A leur vue, il est aisé de comprendre la profonde émotion des novices. Bientôt la nouvelle de son départ se répandit et parvint à sa famille. Ses frères l'apprirent avec consternation et s'élançèrent immédiatement à sa poursuite, dans l'espérance de provoquer encore son retour.

Saint Louis cependant approchait de Xativa, première étape de son voyage, située à neuf lieues environ au sud de Valence. Il eut la consolation de rencontrer le Père qui avait quitté le couvent quelques jours auparavant. Celui-ci avait fait visite à l'un de ses parents, gravement malade, et ce retard providentiel donnait à saint Louis un soutien. A Xativa (1) ils furent rejoints par l'un des frères du saint,

(1) Le lecteur aimera peut-être à connaître quelque peu le pays que saint Louis traversa. Nous empruntons quelques traits à la description qu'en a faite, en 1851, un intelligent voyageur. Hoskins parle en ces termes du voyage de Valence à Xativa (ou Saint-Philippe). « La route traverse une riche plaine, plantée, comme un jardin, d'arbres variés. On rencontre plusieurs villages, et l'on en aperçoit, dans le lointain, d'autres à l'aspect extrêmement pittoresque, avec leurs grandes églises ornées de dômes et de tours. L'irrigation est très remarquable : c'est

qui épuisa jusqu'au dernier argument pour ramener Louis à Valence. Mais voyant bien que toutes ses raisons n'avaient aucune prise, il lui fit des adieux très tristes, non sans l'avoir forcé d'accepter quelque argent, et lui avoir acheté un âne, car Louis était dans une impossibilité évidente d'accomplir le trajet à pied. Les deux religieux continuèrent leur voyage, arrivèrent heureusement à Séville, et trouvèrent à l'ancre, dans le fleuve, la flotte qui allait faire voile pour les Indes.

Tandis que saint Louis va s'embarquer, c'est peut-être le moment de mentionner un fait qui précéda son départ, mais en suivit la divulgation. Pendant plusieurs années, un jeune homme, du nom de Castellon, avait nourri le désir d'entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique et Louis l'avait toujours encouragé à se consacrer au service de Dieu. Quand il apprit que le saint allait s'embarquer pour l'Amérique, Castellon voulut accompagner son Père spirituel. Alors Louis le conduisit dans l'église, et lui dit solennellement : « Vous me dites que vous désirez devenir dominicain et me suivre. Non ; vous vous méprenez sur votre vocation : vous resterez ici et revêtirez l'habit d'un autre Ordre. » Le jeune homme, stupéfait de cette pro-

un réseau parfait de petits canaux ; on trouve parfois des parties d'aqueducs, œuvre des Maures. Pendant longtemps on peut voir le lac d'Albufera, qui s'étend près de la mer sur une longueur d'environ quatre lieues. La plaine est encadrée par de belles rangées de montagnes. Un fréquent et charmant spectacle, ce sont les villages avec leurs bosquets de palmiers et d'orangers, et plus ordinairement de caroubiers, d'oliviers, de mûriers. Dans les montagnes la culture témoigne d'un infatigable travail : les champs s'étagent en terrasses... Saint-Philippe est une coquette petite ville à l'air mauresque. Elle compte 16.000 habitants. Les Romains l'appelaient Sélabis, et les Maures l'avaient dotée du beau nom de Xativa ; mais, pendant la guerre de Succession, Berwick fut si outré de l'héroïque résistance de la population que renforçaient six cents Anglais, qu'il fit raser la ville, et changea son nom en celui de Saint-Philippe. »

phétie contraire à toutes ses aspirations, ne put s'empêcher de répliquer. Mais le saint lui ferma la bouche : « Soyez absolument sûr que l'avenir me donnera raison. » De fait, Castellon, après avoir longtemps ressenti de l'attrait pour l'Ordre de Saint-Dominique, finit par revêtir l'habit de Saint-François.

Saint Louis ne séjourna pas longtemps à Séville, car la flotte mit à la voile presque aussitôt après son arrivée. On sait peu de chose de ce voyage. En tout cas, la traversée de l'Océan offrait alors des dangers sérieux. Il n'y avait pas de ces luxueux transatlantiques, qui emportent sur les flots tout le confortable de la terre ferme, et les passagers d'alors ne pouvaient que subir incommodités et périls. L'équipage du navire où saint Louis était monté se fut bientôt rendu compte qu'il n'était pas un homme ordinaire, et tous, officiers et matelots, conçurent une profonde vénération pour sa personne et le consultèrent à chaque difficulté. Quand une tempête se déchaînait, ils se confiaient en ses prières plus qu'en leur pilote. Prier et instruire les gens de mer de leurs devoirs religieux furent ses deux principales occupations. Le respect qui l'entourait s'accrut encore après un événement miraculeux.

Une lourde pièce de bois tomba du mâst, atteignit à la tête un Dominicain et le renversa sans connaissance. Tout le monde craignit pour sa vie. Mais saint Louis assura qu'aucune opération n'était nécessaire et que des compresses imbibées d'eau de mer suffiraient à la guérison. Pleins de respect, on suivit son avis et l'on porta le religieux dans sa cabine où il resta évanoui jusqu'au lendemain matin. Il reprit alors ses sens, ouvrit les yeux et vit le saint à ses côtés, la tête penchée vers lui. Il se leva aussitôt et monta sur le pont. Le capitaine, stupéfait de voir se promener un homme qu'il croyait agonisant, s'écria : « Descendez, mon Père, ne vous exposez point après un tel coup, il y va de votre vie ! » Le religieux ne

comprenait rien à ces alarmes ; il n'éprouvait aucun malaise et n'avait pas eu conscience de l'accident qui avait failli le tuer. Mais, sentant les bandages qui entouraient encore sa tête, il les enleva, et, à l'étonnement général, la terrible blessure était complètement guérie ; toute cicatrice avait même disparu.

DEUXIÈME PARTIE

L'Apostolat.

« Et je vis un autre ange qui volait au milieu du ciel, ayant en main l'Évangile éternel, pour l'annoncer aux habitants de la terre, à toute nation, à toute tribu, à tout peuple. »

(*Apocalypse*, xiv, 6.)

« O lampe du Nouveau-Monde, toute lumineuse. O saint Louis, qui, en évangélisant les Indes, avez mérité de partager la gloire des Apôtres, soyez toujours pour nous un bienveillant intercesseur auprès de Dieu qui vous a choisi. »

(*Antienne de Magnificat*, aux premières Vêpres de la fête du saint.)

CHAPITRE PREMIER

LES MISSIONS DOMINICAINES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD AVANT L'ÉPOQUE DE SAINT LOUIS (1)

Colomb et les Dominicains. — Premiers missionnaires. — Saint-Domingue. — Le Père Antoine de Montesinos. — Las Casas. — Province de Sainte-Croix. — Province de Saint-Antonin. — Découverte de la Nouvelle-Grenade. — Travaux des missionnaires. — Arrivée de saint Louis à Carthagène.

« Qu'ils sont beaux les pieds des apôtres de la paix, des apôtres du bien ! »

(*Rom.*, x, 15. — *Is.*, LII, 7.)

« Leur voix a retenti par toute la terre, et leur parole, jusqu'aux confins du monde. »

(*Rom.*, x, 18. — *Ps.* XVIII, 5.)

Tandis que saint Louis traverse l'Atlantique avec la flotte qui vogue vers Carthagène, il ne sera pas sans intérêt d'esquisser rapidement les origines des missions dominicaines dans l'Amérique du Sud et leurs développements jusqu'à cette époque.

Ce fut en la fête de saint Dominique, l'an 1492, que Christophe Colomb mit à la voile et quitta le port de Palos pour ce mémorable voyage dont la découverte du Nouveau-Monde fut le résultat. Au milieu des difficultés, des tentations de découragement que l'amiral eut à surmonter avant de réaliser son idée géniale, les Dominicains — nous sommes fiers de le rappeler — lui témoignèrent la plus chaude sympathie, ranimèrent sa confiance aux heures sombres, l'assistèrent, en un mot, de tout leur pouvoir.

(1) P. Mandonnet. Les Dominicains et la découverte de l'Amérique. (P. Lethielleux, 10 rue Cassette.)

Las Casas prétend avoir vu de ses yeux une lettre où Colomb, avec la générosité d'une âme vraiment grande, exprimait l'obligation qu'il avait au Père Diego de Deza, précepteur d'un des infants.

Cet intérêt que portaient les Dominicains au Nouveau-Monde, avant même que son existence fût certaine, s'accrut immensément, quand la découverte ouvrit à l'apostolat un aussi vaste champ. Le zèle et l'activité des premiers missionnaires, qui le parcoururent en tous sens, motivèrent cette déclaration du pape Clément X, dans une Bulle datée de 1671 : « L'Ordre de Saint-Dominique semble avoir reçu du ciel en apanage la glorieuse mission d'amener les peuples nombreux de l'Amérique à la connaissance du vrai Dieu et au bercail de l'Église romaine. »

Au couvent de Saint-Étienne de Salamanque revient le double honneur d'avoir offert à Colomb l'abri de son toit, la sympathie de ses habitants, et donné au Nouveau-Monde les premiers missionnaires dominicains. Le Père Thomas de Vio (Cajetan), alors Maître-Général de l'Ordre, envoya, sur leur demande, le Père Pierre de Cordoue et trois de ses compagnons à l'île d'Hispaniola ou Saint-Domingue (Haïti). Ces trois religieux étaient : Dominique de Mendoza, Bernard de Saint-Dominique et Antoine de Montesinos, un nom fameux, car c'est celui du premier missionnaire qui éleva la voix en faveur des Indiens persécutés. Ils abordèrent à Saint-Domingue en septembre 1510.

Ils se trouvèrent en présence d'un déplorable état de choses. La colonie était régie par le système des *Repartimientos* ou *Départements*. Un *département* était un territoire concédé par le Roi et le Gouverneur, avec un certain nombre d'indigènes dont le travail profitait au propriétaire. Ces indigènes n'étaient en fait que des esclaves condamnés à une vie de souffrances, à un travail forcé qui eurent bientôt effroyablement réduit leur nombre. A l'ar-

rivée des Dominicains, il ne restait plus guère que quinze mille de ces malheureux.

Quand un assez long séjour eut permis aux missionnaires de constater ces iniquités, qui devaient être le plus grand obstacle à leur apostolat, ils n'hésitèrent pas à protester. Le Père Montesinos fut leur porte-parole. Dans un sermon prêché en présence du Gouverneur et des principaux officiers, il stigmatisa avec virulence le système esclavagiste. C'était une déclaration de guerre. Des deux parts on se réclama du roi et des députés partirent pour l'Espagne.

Le roi Ferdinand réunit une grande assemblée où furent convoqués les plus éminents docteurs en l'un et l'autre droit. Montesinos fit entendre une parole courageuse et énergique. Après de longs débats et de nombreux discours, on conclut que les Indiens étaient des hommes libres et avaient droit à tous les privilèges des sujets libres de l'Espagne. Mais en même temps, par une funeste inconséquence, on laissait subsister l'inique système des *Départements*.

Saint-Domingue vit s'élever le premier couvent dominicain du Nouveau-Monde. Il fut érigé sous le vocable de Sainte-Croix, en 1512. Régularité parfaite et soutenue, telle fut la devise de ce couvent-modèle de la Province qui prit son nom. Les religieux arrivant d'Europe, en même temps qu'ils s'y reposaient des fatigues du voyage et s'initiaient aux dialectes indiens, se trouvaient à excellente école pour s'instruire et s'édifier au spectacle de vertus vraiment apostoliques.

En 1515, les couvents nés et dépendants de celui de Sainte-Croix s'étaient tellement multipliés que les religieux désirèrent les grouper en une Province spéciale. Ce désir n'eut son effet qu'en 1530. Alors le chapitre général érigea la Province des Indes Occidentales, sous le titre de Sainte-Croix, et lui assigna pour premier Provincial le

Père Thomas de Berlanga, plus tard évêque de Panama.

De cette Province, comme d'une tige, sortirent, au cours des temps, d'autres Provinces américaines : celles du Mexique, du Pérou, du Chili, de la Nouvelle-Grenade. A celle-ci fut affilié saint Louis, pendant son séjour en Amérique. Elle mérite donc de nous retenir quelque peu.

En 1525, vingt religieux, sous la conduite du Père Thomas Ortiz, devenu depuis évêque de Sainte-Marthe, s'embarquèrent à Cadix, sur le navire *Le Saint-Joseph*, à destination de Saint-Domingue.

Après une relâche de trois ans à Saint-Domingue, le navire mit à la voile dans la direction du sud-ouest, et bientôt, le jour de sainte Marthe, dont elle prit le nom, une terre fut découverte. Sans opposition de la part des habitants, Rodriguez de Bastidas, chef de l'expédition, prit possession du territoire au nom de la couronne d'Espagne. Les missionnaires qu'il amenait dressèrent un autel et célébrèrent la Messe en présence d'une foule d'Indiens étonnés.

Aussitôt on choisit un emplacement pour la future ville de Sainte-Marthe. Près de la rivière Gaira, s'offrait un port naturel, protégé par des rochers élevés. La ville sortit du sol comme par enchantement, avec une poussée si vigoureuse que, deux ans après, le pape Clément VII, à la requête de l'empereur Charles-Quint, y créait un évêché et désignait le Père Thomas Ortiz comme premier titulaire. Le pays dont cette ville est la capitale s'étend sur une longueur de trois cents milles et une largeur de deux cents; il est tout hérissé de montagnes appartenant à la chaîne des monts de Caracca et dont quelques pics se dressent jusqu'à seize mille pieds.

Les Pères avaient profité de leur séjour à Saint-Domingue pour étudier la langue, ce qui leur permit de commencer sans retard l'œuvre de conversion. Avant peu, des multitudes d'Indiens embrassèrent la foi et reçurent le baptême.

Une église et un couvent furent bâtis à Sainte-Marthe. De là comme d'un centre, les Dominicains firent rayonner leurs excursions apostoliques, pénibles mais fructueuses. Partout où ils croyaient opportun d'établir une station, ils dressaient un abri informe et sans aucune prétention artistique, suffisant néanmoins à les défendre des ardeurs du soleil. Là, ils instruisaient les naturels qui se pressaient pour entendre la parole de Dieu. Puis ils s'enfonçaient plus avant. Le Père qui passait ensuite retrouvait les constructions élevées par son prédécesseur, et ainsi « l'un plantait, l'autre arrosait, un troisième récoltait ».

Malheureusement, là comme dans toutes les colonies espagnoles, l'amour de l'or et la cruauté des conquérants se jetaient à la traverse de l'Évangile. Les soldats se révoltaient contre les chefs qui voulaient refréner leur cupidité. Les indigènes répondaient parfois à la violence par la violence. Après des scènes sanglantes, ce n'était pas trop de l'union des chefs et des missionnaires pour regagner, au moins en partie, la confiance des naturels, mise à de si rudes épreuves.

En 1533, les possessions coloniales de l'Espagne sur ces côtes s'agrandirent considérablement. Pierre de Heredia, à la tête d'une expédition, longea le rivage, dans la direction de Panama, et aborda pacifiquement à 180 milles de Sainte-Marthe. Une île occupait le centre d'une vaste baie. Il y fonda une ville que des ponts de bois reliaient au continent. Une merveilleuse sagacité avait dicté le choix de cet emplacement. Il se prêtait à la facile création d'un port, le plus sûr et le plus spacieux de l'Amérique espagnole, et le principe du rapide accroissement de Carthagène. Cette ville était fondée depuis dix ans à peine et déjà très connue. Le fait d'être le point de départ et d'arrivée des galions allant et venant entre l'Amérique et l'Espagne lui valut bientôt une grande importance commerciale.

Deux Dominicains accompagnaient Pierre de Heredia dans son voyage de découverte. Ils posèrent aussitôt les fondements d'une église en l'honneur de saint Dominique. Plusieurs religieux vinrent de Sainte-Marthe les rejoindre, amenant avec eux un bon nombre d'Indiens convertis, dont la présence et le concours devaient faciliter l'œuvre de conversion.

Mais les richesses du pays attirèrent les aventuriers qui s'y abattirent par troupes, et dont la convoitise ne recula devant aucun excès. Quand arriva le Père Thomas de Toro, nommé évêque de Carthagène, le trouble était général. Ses remontrances ne furent de nul effet. Il dut recourir à l'empereur Charles-Quint qui lui donna gain de cause. Mais, miné par les fatigues et les angoisses, l'évêque mourait en 1536, laissant aux Dominicains, avec ses derniers adieux, la tâche de protéger les indigènes.

Son successeur, le Père Jérôme de Loyasa, se montra digne de l'épiscopat, autant par sa vertu que par son expérience acquise en cinq années de missions à Sainte-Marthe. Le nouvel évêque vint à Carthagène, en 1537, accompagné d'une troupe nombreuse de missionnaires de différents Ordres. En 1538, il acheva la cathédrale. Peu après, il ouvrit le nouveau couvent de Saint-Joseph, où il installa le Père Joseph Robles, à la tête d'une petite communauté.

Il sut se concilier le Gouverneur, et cette bonne harmonie fut profitable à la colonie entière. La paix régna dès lors sans interruption, le commerce se développa, les constructions se multiplièrent, les naturels, gagnés à la confiance, se montrèrent attentifs et dociles aux prédications. L'évêque, désireux de munir son diocèse d'un clergé zélé et savant, allait fonder à Carthagène un collège modelé sur la Propagande de Rome, quand il fut transféré au siège de Lima (1543), dont il fut le premier archevêque. Il y mourut en 1575.

Il ne nous reste plus qu'à donner un aperçu de la partie intérieure de la Nouvelle-Grenade, dont saint Louis est appelé l'Apôtre. Les Indiens avaient rapporté qu'à quelques centaines de lieues, au sud de Sainte-Marthe, s'étendaient de vastes et riches contrées. Le succès de Cortez et de Pizarre avait éperonné les aventuriers espagnols, excité leur amour des équipées hasardeuses et leur soif du gain. Un grand nombre brûlaient du désir d'explorer l'intérieur de ce vaste continent. Il leur fallait pour chef un homme de valeur. Ils le trouvèrent en Gonzalve de Quesada. Celui-ci s'éloigna de la côte en 1536, à la tête de huit cents hommes seulement. Deux Dominicains, Dominique de Las Casas et Pierre de Zembrano, le suivaient, dans le but d'exercer leur ministère auprès des soldats, et aussi, de planter la Croix au cœur même du pays qu'ils allaient découvrir.

Après huit mois de fatigues incessantes, supportées avec une indomptable énergie, l'expédition atteignit un plateau élevé, d'une étendue immense, très peuplé, et promettant, selon toute apparence, les richesses tant convoitées.

Comment peindre l'étonnement des naturels? Tout dans ces étrangers contribue à les frapper de stupeur : leur visage pâle, leurs armes, leurs chevaux. Attentifs à tous leurs mouvements, ils aperçoivent deux personnages, au costume mi-parti de blanc et de noir, choisir un tertre, y planter une croix, y dresser un autel, et, avec l'instinct qu'un rite religieux s'accomplit, ils assistent, sans le comprendre, à l'adorable Sacrifice. Enfin, avec une touchante simplicité, ils accueillent les étrangers, les Fils du Soleil, comme ils croient et disent.

Fils du Soleil ! Certes, à ce titre et à ce salut, les Espagnols auraient dû se souvenir que Dieu leur avait donné ces peuples, non pour en être les meurtriers, les pillards, les tyrans, mais pour les initier à la vie céleste, aux richesses des miséricordes divines, à la liberté des enfants du Christ.

Les Dominicains sentirent vivement ce devoir. Ce titre, d'ailleurs, leur convenait merveilleusement, à eux, dont l'unique ambition était d'illuminer des rayons du Soleil de Justice ce peuple assis dans les ténèbres.

Après avoir embarqué les malades et les blessés sur le fleuve la Magdalena, et les avoir confiés au Père Zembrano, Quesada poussa plus au sud et trouva un bienveillant accueil auprès des habitants d'une grande ville dont les constructions dénotaient une civilisation assez avancée. Le Père Las Casas eut la satisfaction d'élever une croix dans le temple du Soleil. Il se serait volontiers attardé auprès de ce peuple docile, mais Quesada avait hâte d'avancer. Après avoir traversé une fertile et charmante plaine, on atteignit la ville de Suesuzca, à trente milles de Bogota, la capitale du pays.

Le roi de Bogota était brave; mais la résistance qu'il tenta fut illusoire. Il fut vaincu et sa capitale fut prise. Quesada y entra triomphalement en avril 1537.

Le zèle apostolique du Père Las Casas fut malheureusement entravé par la conduite des soldats espagnols. Comment persuader aux païens la sainteté de la religion chrétienne, quand les seuls partisans qu'ils connussent encore de cette religion leur apparaissaient comme des hommes perdus de vices, venus parmi eux pour piller leurs villes, violer leurs foyers, brûler leurs maisons, massacrer leurs chefs!

L'héroïque missionnaire ne se laissa pas décourager et travailla sans relâche, multipliant ses efforts pour protéger les Indiens, gagner leur confiance, les instruire de la religion.

Quesada jeta les fondements de la ville, qui reçut le nom de Santa-Fé de Bogota, sur l'emplacement de la résidence d'été du roi détrôné, au sein d'un pays fertile, bien arrosé, abondant en matériaux de construction. Le Père Las Casas demanda un emplacement pour une

église et un couvent, l'obtint, se hâta de bâtir une église.

Il y célébra pour la première fois la Messe, en la fête de la Transfiguration, 1538, et prêcha avec une liberté tout apostolique, insista sur les devoirs des Espagnols vis-à-vis des naturels et impréva hautement tout acte oppressif. Cette petite église fut l'humble berceau du couvent du Saint-Rosaire dont saint Louis fut élu Prieur, les derniers temps qui précédèrent son retour en Europe.

Las Casas avait regagné l'Espagne où il mourut. Le Père Jean Mendez, qui lui succéda, vint de Sainte-Marthe avec un groupe nombreux de missionnaires. Un si merveilleux succès couronna ses travaux, qu'en un peu plus de deux ans, il convertit presque tous les indigènes. Il purifia le temple du Soleil et le transforma en une magnifique église.

Tandis que le Père Mendez évangélisait ainsi Bogota, les autres Pères travaillaient dans les villes et dans les provinces du royaume. Un écrivain dépeint ainsi les convertis : « Rien de plus touchant, de plus édifiant que le spectacle offert par ces nouveaux chrétiens. Ils ne se rappelaient, que pour les déplorer, le culte des idoles et les cruels sacrifices commandés par leur ancienne religion. Leur union, leur charité fraternelle faisaient revivre les temps apostoliques. »

Pendant vingt ans les religieux ne possédèrent pas de couvent régulier. Ils vivaient dispersés, couvrant le pays d'un grand nombre de stations, composées d'une église et d'une maison où ils rassemblaient les naturels pour les instruire. Ils étaient sous la juridiction du Provincial du Pérou. Mais cet arrangement parut si défectueux, qu'en 1551, le Chapitre Général, tenu à Salamanque, groupa les missionnaires de la Nouvelle-Grenade sous le patronage de saint Antonin, et en nomma Vicaire Général le Père Pierre de Miranda. Celui-ci, après avoir visité les stations, reconnut l'évidente nécessité de fonder des couvents où

les religieux viendraient retremper leur âme et bénéficier de l'observance régulière. Cette sage détermination eut pour premier effet l'érection d'un grand couvent sur l'emplacement de la petite maison bâtie par Las Casas à Santa-Fé de Bogota. Dédié à Notre-Dame du Rosaire, il devint le quartier-général de l'Ordre, dans la Nouvelle-Grenade, et bientôt le siège d'une florissante Université. Peu à peu, d'autres couvents sortirent de terre, grâce au zèle du Provincial. Les résidences moins importantes furent confiées à des Pères sérieux et capables.

Telle était la situation, quand saint Louis débarqua. Après un long et pénible voyage, la flotte jeta l'ancre dans le port de Carthagène, en 1562. Saint Louis se rendit au couvent de Saint-Joseph et se mit à la disposition du Vicaire Général, le Père Pierre de Miranda. Celui-ci jugea que les fatigues de la traversée nécessitaient quelque repos. Louis demeura donc au couvent, occupé surtout à préparer dans la prière et la pénitence sa mission d'apôtre.

CHAPITRE II

TRAVAUX A CARTHAGÈNE

Rareté des documents ; sa raison d'être. — Silence de saint Louis sur lui-même. — Don des langues. — Épreuve. — Mission à Panama. — Étroite pauvreté. — Nourriture miraculeuse. — Dangers. — Don de prophétie ; exemples. — Calomnie. — Prédications.

« Le don des langues est un signe non pour les croyants, mais pour les incroyants. Je remercie Dieu de parler vos divers idiomes. »
(I *Corinth.*, xiv, 22, 28.)

« Allez annoncer l'approche du royaume de Dieu. Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie dans votre ceinture ; entreprenez votre voyage sans besace, sans double tunique, sans chaussures, sans bâton. »

(S. *Matth.*, x, 7, 9, 10.)

Le récit des missions de saint Louis dans la Nouvelle-Grenade doit s'ouvrir par un pénible aveu. Les relations de ses travaux et de ses voyages apostoliques sont d'une rareté et d'un laconisme déplorables. Tout au plus le souvenir confus des principaux événements nous a-t-il été transmis ; il est même difficile d'assigner avec précision les différents stades de son apostolat. Aucun de ses biographes ne semble avoir pris à tâche d'ordonner le récit de ses missions ; tous se sont contentés de mentionner quelques faits merveilleux, dont s'accroissent nos regrets.

Plusieurs causes peuvent expliquer cette pénurie de

détails qui n'auraient manqué certainement ni d'intérêt ni d'édification. Le saint voyageait ordinairement seul et il eût été le dernier à supposer utile le récit de ce qu'il avait exécuté ou souffert pour la gloire de Dieu. Rien n'avait échappé au Père qui voit dans le secret. Qu'importait-il de plus? De nombreuses et frappantes ressemblances unissent saint Louis et saint François Xavier; en un point, malheureusement, ils diffèrent. Saint François écrivit un nombre considérable de lettres d'un intérêt passionnant; saint Louis, hélas! en écrivit-il une seule? Quels rêves l'imagination ne fait-elle pas de ce qu'il eût pu nous révéler s'il avait en cela imité saint François Xavier!

Il est indéniable toutefois qu'on aurait pu sauver une grande partie de ces faits, si l'on avait pris soin de recueillir des informations avant que le souvenir du saint missionnaire se fût effacé dans l'Amérique du Sud. Aussi partageons-nous pleinement ces regrets du Père Antist: « Que le récit des actions du serviteur de Dieu aux Indes n'est-il donc arrivé jusqu'à nous plus complet, plus détaillé? Mais nous les ignorons pour la plupart et peut-être ne les connaissons-nous qu'au Ciel. Pourquoi? D'abord, parce que nous, Dominicains, négligeons généralement de tenir le public au courant des œuvres accomplies par notre Ordre. Aussi ai-je bien peu d'espoir que les Pères de notre Province connaissent jamais les actions du Père Louis. Vraiment, j'ai souvent senti le chagrin m'en-vahir, lorsque j'entendais le Père Louis Bertrand raconter certains traits remarquables des nôtres, par exemple du Père Dominique de Betanzos, car je ne pouvais m'empêcher de prévoir que ses propres actions seraient probablement, comme celles des autres, la proie du silence et de l'oubli. Le Père Louis Bertrand louait hautement le zèle des Jésuites, le soin qu'ils prennent de conserver vivant le souvenir des travaux de leurs missionnaires au

Japon, en Chine et ailleurs ; en même temps, il blâmait cette espèce d'insouciance de notre part qui ne craint pas de laisser dans l'ombre les travaux de nos Frères aux Indes Orientales et Occidentales, à Ceylan, en Guinée, et en beaucoup d'autres pays. Combien rares parmi nous ceux qui prennent à tâche de relater les souffrances et les martyres des nôtres ! Il nous suffit, semble-t-il, qu'ils soient connus dans le Ciel. Pour ma part, j'avoue que tous les renseignements, concernant mon sujet, me sont venus de religieux de divers Ordres, mais non de Dominicains. »

Cette indifférence que déplore Antist semble faire partie du caractère de notre Ordre, depuis ses origines. Elle a évidemment ses bons côtés ; mais elle ne laisse pas de prêter à la critique. On adressait déjà aux premiers disciples de saint Dominique le reproche de laisser son corps dans l'humble sépulture qu'il avait désirée sous les pieds de ses Frères, et de ne pas se mettre en peine de promouvoir sa canonisation. Leur réponse est typique : « La sainteté de maître Dominique est connue de Dieu. » Admirable détachement de la gloire humaine, sans doute, — mais aussi, la gloire de Dieu en ses saints, l'édification des fidèles demandent la divulgation des merveilles que la Divine Bonté a fait éclater en ses Élus ; telle est la recommandation faite à Tobie par l'Ange : « Bénissez Dieu et publiez ses merveilles. » (*Tob.*, XII, 22.)

Mais cette conformité de regrets qui nous fait sympathiser avec le Père Antist ne doit pas nous empêcher de le prendre un peu lui-même à partie. Assurément, nous lui devons une profonde gratitude pour sa « Vie de saint Louis », où foisonnent les détails précieux, et spécialement pour le récit de la dernière maladie du saint ; personne néanmoins n'est plus vague sur son apostolat dans l'Amérique du Sud, et pourtant personne n'eut jamais plus favorable occasion de recueillir des informations

circonstanciées. Son lecteur est vraiment tenté de s'écrier : « C'est fort bien de vous plaindre, mon Révérend Père, mais n'avez-vous pas vécu dans la même Province, souvent dans le même couvent que le Père Louis, après son retour de l'Amérique du Sud, et pendant douze années? Quelle rencontre pour vous instruire de sa propre bouche? Au moins, auriez-vous pu connaître les différentes étapes de son Apostolat. »

Mais le Père Antist aurait probablement allégué, pour sa justification, l'extrême difficulté d'amener Louis à prononcer une parole qui eût paru sentir l'amour-propre, ou à raconter un trait capable de le rehausser dans l'estime d'autrui.

Eût-il pressé le saint de lui fournir quelques détails, le Père aurait été vraisemblablement payé d'une réponse dilatoire, comme le fut un ami, — lui-même peut-être. — Cet ami voulait tirer du saint quelque confidence des faveurs divines dont il avait été gratifié; et, avec une persévérante importunité, il répétait ses questions, jour après jour, et se heurtait à cette invariable réplique : « Je vous assure, mon Père, je n'ai de souvenirs à vous faire part que ceux de mes péchés. » Le pauvre homme, dont les louables bien qu'infructueux efforts méritent notre reconnaissance, ne lâchait pas prise. En désespoir de cause, il déclara qu'il ne l'interrogeait que pour consigner par écrit ses réponses en vue de l'instruction du prochain.

C'était un moyen à peu près infallible de manquer le but. L'humilité du saint s'alarma aussitôt : « Ils ont Moïse et les Prophètes, répliqua-t-il, qu'ils les écoutent. » Et il ajouta gravement : « Lucifer a connu bien mieux que moi les mystères divins, et pourtant il est tombé du ciel. Judas fut un Apôtre et un thaumaturge, et pourtant il s'est dévoyé, s'est pendu, a crevé par le milieu du corps et fut enseveli dans l'enfer. » — « Mais au moins, répliquait le tenace interlocuteur, ces choses me seront utiles, à moi

qui suis un commençant dans le service de Dieu. » Et saint Louis de répondre : « Est-ce tout ce que vous désirez ; eh bien ! jetez-vous aux pieds de Jésus crucifié. Je vous promets de dépasser même ce que vous pouvez imaginer ; mais vous verrez que ces merveilles dont la connaissance vous tente m'ont bien peu servi, puisque j'ignore si je suis dans la grâce de Dieu. Sans doute, des faits extraordinaires m'arrivent chaque jour, mais je ne peux fonder sur eux ma confiance, ne sachant de quel esprit ils procèdent. Je sais pourtant une chose : si Dieu n'use à mon égard d'une grande miséricorde, je n'échapperai pas à la condamnation. Aussi demandai-je avec instance à Dieu comme une grâce de mourir dans l'humilité, soutenu par les derniers sacrements de la sainte Église. » Qu'advint-il de cette promesse ? Nous l'ignorons ; mais cette réponse du saint nous découvre quelque chose de sa profonde humilité, et nous fait toucher du doigt la difficulté de l'amener à parler de lui-même et de son apostolat dans la Nouvelle-Grenade.

Toutefois, cette pénurie de renseignements ne nous empêche pas d'en savoir assez sur les sept années qu'il passa en Amérique, pour exciter au plus haut point notre admiration. Nous savons quelque chose au moins de ses travaux et de ses souffrances, des dangers qu'il courut, des pénitences qu'il s'imposa, de l'extrême pauvreté à laquelle il se condamna volontiers, de la prière dont il avait fait son habitude, de la charité qui le poussait jusqu'au fond des forêts pour y chercher les Indiens et les sauver. Il opéra des miracles extraordinaires, mais la surprise qu'ils peuvent exciter s'apaise quand on pense à l'héroïcité de ses vertus, car Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité. D'ailleurs, sa vie journalière est encore le plus étonnant de ses miracles.

D'après les enquêtes faites par les tribunaux ecclésiastiques dans l'Amérique du Sud pendant le procès de cano-

nisation, il est manifeste que le saint réalisa d'innombrables conversions dans tous les endroits qu'il évangélisa. Pour zélés et saints que furent nombre de missionnaires du Nouveau-Monde, aucun ne fut un conquérant d'âmes comparable à saint Louis : Espagnols et indigènes en témoignent unanimement.

Une des raisons principales de ce succès sans pareil est incontestablement le don des langues. L'un des plus grands soucis des missionnaires et une sérieuse difficulté provenaient des nombreux dialectes usités parmi les tribus indiennes; d'autre part, le régime des interprètes offrait de graves inconvénients. Dans les circonstances les plus favorables, l'effet d'un sermon traduit est toujours amoindri; mais, inconvénient plus redoutable ! la négligence, l'ignorance ou la malice peuvent travestir la parole du missionnaire, au point de détruire son efficacité. Prêcher un sermon important, en ignorant ce qui en est parvenu à l'auditoire, doit produire sur le prédicateur une pénible impression. Saint Louis fit l'expérience de cette difficulté; lui-même le raconta, en Espagne, à quelques intimes.

Au début de son apostolat, il s'aperçut que son interprète traduisait mal ses paroles. Alors il supplia Dieu de lui accorder ce même don des langues qui rendit saint Vincent si célèbre et lui permit de réaliser d'innombrables conversions. Sa prière fut exaucée. Un jour qu'il prêchait, encore assisté de son interprète, les naturels le prièrent de s'adresser directement à eux, ses propres paroles leur étant parfaitement intelligibles. Ce don des langues, signe indubitable d'une mission apostolique vraiment divine, est double. Tantôt, l'apôtre parlant sa propre langue, est néanmoins compris des auditeurs, comme s'il parlait leur idiome; tantôt, il est rendu miraculeusement capable de s'exprimer, sans aucune étude préalable, en des langues étrangères. Au jugement de saint Tho-

mas (1), le don, sous cette seconde forme, est plus parfait, le prédicateur ayant la double facilité d'être compris de ses auditeurs et de les comprendre lui-même.

Saint Louis paraît avoir joui de ce don sous ces deux aspects. La bulle de canonisation atteste que ses prédications en espagnol, langue absolument inconnue des Indiens, étaient pourtant comprises par ceux-ci. Le capitaine François Sanchez — lui-même le raconte — étonné d'entendre le saint prêcher en castillan devant les naturels, les interrogea et ils répondirent qu'ils comprenaient parfaitement le sermon. D'autre part, voici ce qu'assura Jérôme Ferdinand, qui, pendant longtemps, accompagna le saint dans ses voyages. Il leur arriva d'abord une fois dans une île dont les habitants étaient les uns noirs, et les autres blancs. Le saint se mit aussitôt à prêcher dans un langage absolument incompréhensible pour son compagnon, mais évidemment familier aux indigènes. Le sermon fut suivi de nombreuses demandes du baptême. Voyant des fruits abondants couronner ses travaux, le saint consacra un assez long séjour à l'instruction des insulaires, et, avant son départ, il écrivit dans leur langue le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le *Salve Regina* et d'autres prières qu'il laissa entre les mains des principaux d'entre eux.

Ce don merveilleux, en même temps qu'il facilitait les rapports du saint avec les pauvres sauvages, lui assurait la plus puissante influence sur leurs esprits. C'était une confirmation surnaturelle et incessante de sa doctrine ; et cette grâce éminente, associée au zèle et à la charité qui enflammaient le prédicateur, rend moins surprenant le nombre de conversions qu'il obtint. Dieu parlait par sa bouche ; ses paroles, jaillissant d'un cœur embrasé d'amour divin, pénétraient dans les âmes de ses auditeurs, et, par elles, la vérité avec ses lumières et ses irrésistibles

(1) 2^a 2^e, q. 176, art. 1.

attraits. Aussi, chose toute naturelle, les païens convertis par lui se faisaient remarquer partout à leur sincérité plus profonde, à leur instruction plus solide.

L'épreuve la plus sensible au saint fut la rareté forcée de ses confessions. Les missionnaires étaient en petit nombre ; les postes, appelés par les Espagnols Pueblos, Maisons de Doctrine, étaient éparpillés sur les vastes territoires, à des distances considérables. Les Pères prenaient jour pour se rencontrer à mi-chemin de leurs stations respectives et se confesser. Mais Louis avait accoutumé jusque-là de se confesser quotidiennement et souvent même deux fois par jour ; aussi souffrait-il plus de cette privation que de la fatigue, de la faim, de la soif et des autres maux qui affligeaient incessamment son corps. Il trouvait cependant matière à consolation dans les âmes nombreuses qu'il ramenait à Dieu.

Comme nous l'avons dit précédemment, Louis prit terre à Carthagène ; le couvent de Saint-Joseph, situé en cette ville, fut sa résidence régulière, tant que l'obéissance ne l'appela pas ailleurs. La renommée de sa prédication eut bientôt rempli la ville ; aux jours où était annoncé un sermon du Père Louis, on abandonnait toute occupation et des foules remplissaient l'église des Frères-Prêcheurs. Un sermon en particulier laissa un souvenir profond, et longtemps après, ceux qui furent assez heureux pour l'entendre, le rappelaient en termes enthousiastes. C'était un Vendredi-Saint et sur ces sublimes et très émouvants mystères : les souffrances et la mort de Jésus-Christ, les accents d'amour pathétique débordaient des lèvres de saint Louis. L'émotion était profonde ; par toute l'église on entendait des sanglots de contrition ; la parole enflammée du saint, si passionnément amoureux de la Croix, fit pénétrer les auditeurs plus avant que jamais dans les profondeurs de cette pensée : Dieu est mort pour nos péchés.

A Carthagène, comme autrefois à Valence, il vivait dans la mortification et la prière ; son humilité, sa charité, son amour des âmes eurent bientôt convaincu les religieux qu'en lui Dieu leur avait donné un saint. Les supérieurs l'employèrent d'abord aux environs de Carthagène. Il semble aussi qu'un de ses premiers voyages apostoliques le conduisit dans l'isthme de Panama (1). Par malheur, de cette mission lointaine, il n'est resté presque aucun vestige. On raconte seulement qu'en un très court espace de temps, il eut converti jusqu'à 6000 naturels. L'isthme, dans sa plus grande proximité, est à 200 milles de Carthagène. Le saint s'y rendit-il par terre ou par mer ? Aviñone parle d'immenses voyages effectués par Louis à cette époque, non seulement à pied, mais nu-pieds et au prix de souffrances inénarrables : nulle mention toutefois des étapes de sa prédication.

Son premier compagnon de route fut, selon toute apparence, un laïc, nommé Jérôme Cardilla, Valencien, qui s'engagea volontairement au service du saint, lorsqu'il le vit dénué de toute assistance. Où suivit-il saint Louis ? Il l'indique fort vaguement et parle seulement de longs voyages dans la Province de Carthagène. D'ailleurs Jérôme trouva bientôt intolérables les mortifications dont le gratifia la compagnie du saint. Il était chargé de porter le petit sac, enfermant tout le bagage de Louis, dans ses pénibles voyages à travers les forêts et les montagnes de la Nouvelle-Grenade. Ce sac contenait une Bible et un Bréviaire. Rencontraient-ils des colons, une bienveillante hospitalité accueillait l'apôtre ; mais, au désespoir du pauvre Jérôme, qui ne professait pas un si grand amour de la croix et de la pauvreté, aucune considération ne parvenait à lui faire accepter la moindre provision pour la route. Défense à Jérôme d'adjoindre à la Bible et au Bré-

(1) Cf. Tournon.

viaire même une tranche de pain, même une bouteille d'eau, et sur ce point la douce aménité du saint était inexorable. Par une conséquence toute naturelle, c'était souvent avec une faim criante qu'ils poursuivaient leur marche longue et pénible à travers forêts et plaines, et le soleil des tropiques allumait en eux une soif ardente. Mortifications délicieuses pour Louis, mais auxquelles Jérôme était absolument réfractaire ; souvent même il s'échappait contre l'imprudence et la folie de son compagnon en murmures et en expressions peu mesurées. Le saint ne l'en traitait pas moins avec sa douceur et sa suavité accoutumées, l'exhortant au courage et à la joie de supporter allègrement quelques petites épreuves pour l'amour de Dieu et en union aux souffrances de Jésus-Christ.

Un jour, Jérôme se répandit en plaintes particulièrement amères et que les paroles d'encouragement ne faisaient qu'exaspérer. Le saint lui dit : « Allons, mon frère, puisque vous êtes incapable de supporter la faim, entrez dans ce bois voisin. » Il y pénétrèrent tous deux et rencontrèrent bientôt un arbre chargé de fruits mûrs et d'un bel aspect ; à son pied, jaillissait une claire fontaine. Ce spectacle ravit le pauvre affamé ; sous l'ombre délicieuse, près de la source fraîche, il put se rassasier de ces fruits dont la saveur répondait à l'apparence. Dans la forêt toute entière Jérôme ne put apercevoir un arbre pareil ; d'ailleurs, toutes les circonstances lui donnèrent la certitude d'un miracle. Après s'être restauré, mû par un vif sentiment de ses souffrances passées, il pria le saint de lui permettre d'emporter quelques fruits ; mais sa requête fut accueillie par un refus catégorique. Louis avait à cœur d'observer littéralement la prescription de Notre-Seigneur : « N'emportez dans vos voyages ni bâton, ni besace, ni pain, ni argent (*Marc*, vi, 8) », sûr d'ailleurs qu'à cette question : « Lorsque je vous ai envoyés sans bourse, sans besace, sans chaussures, quelque chose vous a-t-il man-

qué? » (*Luc*, xxii, 35) il pourrait répondre avec les Apôtres : « Rien, Seigneur. » Il tenait aussi à ce que ses compagnons de voyage se conformassent à la même règle de pauvreté apostolique, pour attirer une bénédiction spéciale sur ses travaux. Mais Jérôme n'était pas d'humeur à se jeter aussi éperdûment entre les bras de la divine Providence ; aussi, ne pouvant fléchir la volonté du saint, il lui désobéit et cacha secrètement quelques fruits dans le sac. Ils n'étaient pas loin, que Louis demanda à voir le sac, découvrit les fruits et les jeta. Jérôme en fut si outré qu'au premier village il déclara au saint qu'il en avait assez de voyager avec lui et qu'il pouvait continuer sa route tout seul. « Mon frère, répondit saint Louis, je suis désolé de n'avoir rien à vous donner ; plus désolé encore de prévoir que votre vie et votre mort seront misérables. » Avignonne ajoute que la prédiction fut pleinement vérifiée.

Toutefois, bien qu'incapable alors de récompenser les services de Jérôme, Louis, une fois au ciel, put lui obtenir une faveur signalée. Jérôme, retourné en Espagne, s'était engagé au service d'un gentilhomme. Il se prit, un jour, de querelle avec un de ses camarades, fut atteint à la tête d'un si violent coup de pierre que les médecins désespérèrent de le sauver. Une nuit, agité par la souffrance, il se mit à invoquer saint Louis avec une extrême ferveur, le suppliant avec larmes : « Père, n'ai-je pas été votre compagnon aux Indes ? ne vous ai-je pas rendu tous les services en mon pouvoir ? Secourez-moi donc en ce danger ! » Il s'endormit alors et, dans un rêve, il vit le Bienheureux à ses côtés et sentit la pression d'une main sur sa tête blessée. Le lendemain matin, lorsque les médecins détachèrent les bandages, la blessure était si bien fermée qu'ils renoncèrent à une douloureuse opération à laquelle ils s'étaient résolus ; avant peu, Jérôme était complètement guéri.

Les forêts de l'Amérique du Sud sont peuplées d'une

prodigieuse variété d'animaux. Le jaguar, souvent appelé tigre d'Amérique, pour être moins féroce que son confrère de l'Inde, est néanmoins suffisamment dangereux pour effrayer un voyageur désarmé. Au dire de Humboldt, cet animal est assez fort pour tuer un jeune bœuf et le traîner jusqu'au sommet d'une colline. Parmi la foule des animaux plus petits, est le caguar que Humboldt appelle « le grand lion sans crinière ». A côté de ces fauves se dissimulent des ennemis plus perfides. Aux branches des géants de la forêt se suspend le boa-constrictor ; une proie passe inconsciente du danger... soudain, il se détend, enlace sa victime et lui broie les os avant de l'avaler tout d'une pièce. Les rivières recèlent aussi des hôtes redoutables ; dans les eaux peu profondes, là où les bancs de sable affleurent, on peut voir de nombreux alligators immobiles se chauffer au soleil.

Quel courage doit donc soutenir le voyageur perdu dans ces contrées inexplorées ! Quand nous nous représentons ces vastes plaines, ces montagnes escarpées, ces forêts dont les arbres gigantesques enchevêtrent leurs ramures en réseaux inextricables, ces larges fleuves étincelant au soleil, cette végétation tropicale, ces animaux sauvages, ces non moins terribles reptiles... qu'il nous paraît grand le courage de cet errant solitaire, vêtu de l'habit de Saint-Dominique, pâle et émacié par la maladie, sans armes et sans ressources, et qui marche nuit et jour en accomplissement de sa mission céleste. Est-ce un motif humain, l'amour des voyages, de la science, des richesses qui l'a poussé hors de sa lointaine patrie ? Non. Mais l'amour du Bon Pasteur a rempli son cœur du désir de rechercher les âmes de ceux qui ne connaissaient pas le Christ. Environné de périls, sa seule sauvegarde est l'invisible protection du Maître qu'il sert : « Ne crains pas, je suis avec toi » est la promesse sur laquelle il s'appuie avec confiance.

Jérôme Fernandez, quelque temps son compagnon de voyage, raconte la terreur qui le saisissait à la rencontre fréquente d'animaux sauvages, jusqu'à ce que le saint, par son exemple, lui eût enseigné la confiance en la protection divine. La première fois, un énorme jaguar apparaîtrait sur leur chemin ; Jérôme, éperdu, s'écrie : « Où aller ? mon Père ; cette bête féroce va nous dévorer ! » Mais saint Louis répond avec le plus grand calme : « Ne crains rien, mon fils, Dieu est avec nous ! » Et il s'avance en faisant le signe de la croix. Le fauve se glisse sous bois et disparaît. Ce fait, — il est juste de l'ajouter, — prouve une héroïque confiance en Dieu, mais n'est pas absolument miraculeux. Les jaguars, pour être redoutables, sont moins féroces que le tigre indien et souvent se retirent devant un homme qui s'avance hardiment. Cela ne doit pourtant diminuer en rien notre admiration pour ce courage que saint Louis puisait en Dieu. Il ignorait probablement les mœurs de ces animaux et il n'eût ni plus tremblé ni plus reculé devant un lion d'Afrique.

Fernandez fut aussi témoin de la pénitence pratiquée par le saint dans ses voyages. Nous aurions pu penser que son désir de souffrances fût rassasié par les épreuves de la route. La fatigue, la faim, la chaleur, la soif ardente n'étaient pas encore assez. L'amour, l'insatiable amour, le forçait d'y ajouter des austérités volontaires. Fernandez remarqua son habitude de s'enfoncer dans les bois, en le laissant seul pour quelque temps, et plus ordinairement le vendredi. Il le suivit une fois secrètement et le trouva se déchirant les épaules à grands coups de discipline, tandis qu'une prière intense et d'abondantes larmes imploraient le pardon de ses péchés et la conversion des infidèles.

Pendant son séjour à Carthagène, Louis donna plusieurs preuves d'esprit prophétique. Le Prieur, désireux de mener à fin une entreprise commencée, résolut d'y con-

sacrer le produit des sermons de Carême. Il disposa tout en cette vue : Saint Louis prêcherait dans une ville, aujourd'hui détruite, appelée « Nombre de Dios » ; en même temps et pour le même office le Sous-Prieur se rendrait à « Rio de la Hacha » ; le Prieur se réservait d'aller à Varagua. Saint Louis eut l'intuition que ces plans sentaient trop la prudence humaine, qu'ils étaient en désaccord avec la volonté divine, et sa conviction en fut si vive et si assurée qu'il dit résolument au Prieur : « Mon Père, Dieu ne bénira pas ce projet : le Père Jérôme mourra à la tâche, et nos prédications à tous deux seront interrompues par une grave maladie ». Cette prédiction tellement claire n'ébranla pas la résolution du Prieur ; ignorant sans doute le don de prophétie accordé à Louis, il n'eut à ses paroles aucune créance. En tout cas, il eut avant peu de sérieux motifs de déplorer son incrédulité. Le carême n'était pas achevé que la maladie l'obligeait au retour ; il se trouva que la même cause avait arrêté la prédication de saint Louis ; enfin, avant Pâques, arrivait la nouvelle de la mort du Sous-Prieur, à Rio de la Hacha.

Une autre fois, Louis avertit la femme d'un Espagnol, nommé Pierre Barros, de se préparer à la mort sans plus tarder. Au moment de cette grave exhortation, elle paraissait en pleine santé ; mais, quelques jours après, une maladie soudaine la saisit et l'emporta.

Saint Louis ne fut pas longtemps sans s'apercevoir des cruautés infligées aux Indiens par un trop grand nombre de fonctionnaires espagnols, gens sans principes. Comme les autres missionnaires, il rencontra dans leur conduite inhumaine le plus sérieux obstacle à la conversion des païens. Une fois qu'il s'était rendu de Cartagène à Baraona pour y célébrer la Messe, il entendit le récit trop véridique, hélas ! des brutalités exercées contre les naturels ; son affliction fut extrême. Après avoir consulté Dieu dans la prière, il prédit que les pauvres victimes seraient

bientôt délivrées de leur principal persécuteur, dont la mort les vengerait. Ferdinand d'Albe, l'un des gouverneurs du district, fut très alarmé quand cette prophétie lui parvint, et il est à croire que la crainte le rendit plus doux aux indigènes. Il envoya demander à saint Louis si la prédiction le visait. Il apprit que le châtiment devait frapper son surintendant, homme cruel et sans merci. Deux années, à dater de cet avertissement, furent accordées à ce persécuteur; nous ne savons s'il en profita pour se repentir et réparer ses injustices. Au terme de ce délai, la prédiction s'accomplit.

La bénédiction de Dieu sur les travaux du saint excita un tel transport de rage chez le démon, jusque-là maître incontesté de ces régions, qu'il souleva diverses persécutions contre le serviteur de Dieu, et, en vue d'annihiler son influence, poussa un misérable à le calomnier publiquement. Un Espagnol sans honneur avait séduit une pauvre Indienne convertie par le saint et quelque temps bonne chrétienne. L'homme, redoutant le châtiment de son crime, persuada à sa complice de déclarer que saint Louis était le père de ses enfants; cette accusation se divulgua, au désespoir de tous ceux qui connaissaient le saint missionnaire. Celui-ci, dans cette épreuve cuisante, se réfugia au pied de son crucifix, s'humiliant et implorant la conversion de ses calomniateurs. L'affaire subit promptement un examen juridique; le vrai coupable fut découvert; les magistrats allaient sévir en toute rigueur, mais saint Louis fit si bien qu'il leur arracha un pardon aussi complet qu'immérité. Un religieux voulait lui persuader de laisser libre cours à la justice; mais il répondit: « Non, mon Frère; si toutes les injures que nous recevons étaient rigoureusement expiées, comment en pratiquer le pardon? comment la patience chrétienne mériterait-elle sa couronne? Il est juste de souffrir quelque chose pour Dieu ». Dans la suite, il saisit toutes

les occasions d'offrir à son calomniateur des témoignages particuliers d'amitié. Ainsi, la malice du démon se tourna contre lui-même ; en voulant perdre la réputation du saint, il n'avait abouti qu'à mieux faire éclater sa vertu.

Deux exemples de clairvoyance surnaturelle se rapportent à cette époque. Le Prieur et le Sous-Prieur du couvent de Carthagène étaient gravement malades. Saint Louis, consulté, répondit sans hésiter : « Ils mourront tous deux le même jour ». L'événement prouva qu'il disait vrai. — Un gentilhomme, nommé Paragan de Ribera, fut assisté par le saint dans sa dernière maladie. Le pauvre homme était en proie au délire, quand Louis arriva. Celui-ci demanda de l'encre, écrivit quelques noms sacrés sur du papier qu'il appliqua sur le front du malade. La raison revint aussitôt, mais on entendit un bruit mystérieux et terrible. Saint Louis rassura les assistants, les détourna d'y voir un mauvais présage, leur donna pour certain le salut du moribond. La famille alarmée craignait que ce ne fût un signe de la colère de Dieu et de la damnation du mourant ; le bon Père leur affirma qu'au contraire c'était la déroute de l'ennemi infernal et par là même une preuve du salut de l'agonisant.

CHAPITRE III

MISSION A TUBARA

Louis est envoyé à Tubara. — Règle de vie. — Baptême miraculeux — Pénitence. — Merveilleux succès. — Machination diabolique. — Le démon se déguise en ange de lumière. — Délivrance de Jacques Francès. — Le Rosaire. — Un ressuscité. — Attentat contre la vie du saint. — Destruction des idoles. — Influence sur les naturels. — Une conversion au lit de mort. — Douleur causée par le départ du saint. — Miracles obtenus par son intercession.

« De moi-même je ne suis rien ; cependant, patience, miracles, prodiges, faits merveilleux, ont à vos yeux sanctionné mon apostolat. »
(II Cor., XII, 12.)

« Comme un arbre planté près des eaux vives, Louis, dans le Nouveau-Monde, s'est couvert de fruits, en son temps. »

(1^{re} Antienne des Matines).

A Tubara nous rencontrons la première mission de saint Louis dont il nous soit parvenu un récit détaillé. Il y séjourna trois ans. Nous ignorons combien de temps s'était écoulé déjà depuis son arrivée dans l'Amérique du Sud ; mais son apostolat dans le Nouveau-Monde n'ayant duré que sept années, cette mission est évidemment l'une des plus importantes. Jusqu'alors il n'avait guère fait que des excursions, maintenant ses supérieurs lui assignaient une résidence fixe : Tubara, dont la population, en grande majorité sinon en totalité, était encore idolâtre.

Le saint missionnaire avait eu déjà des prédécesseurs. Il trouva debout, en effet, une petite église tout à fait grossière et primitive. A côté s'élevait une hutte, sa de-

meure pendant trois années. Il rencontrait ainsi, à sa grande joie, une vieille et tendre amie prête à lui souhaiter la bienvenue : la vraie pauvreté évangélique. Sous ce rapport, église et cabane ne laissaient rien à désirer.

Tubara est situé dans cette région où la chaleur est la plus accablante, à raison de la faible altitude : assez près de la côte ; à mi-chemin environ entre Carthagène et la rivière Magdalena. Les moustiques et autres insectes pullulent ; le climat est étouffant dans cet endroit, trop éloigné de la côte pour être rafraîchi par les brises marines, trop peu enfoncé dans l'intérieur pour faire partie du haut plateau et jouir de sa température. Tout s'harmonisait donc pour transformer la misérable et incommode cabane en une résidence rien moins qu'agréable ; et cependant, par cela même, elle était attrayante aux yeux du saint, tant la grâce avait en lui refoulé la nature.

A peine eut-il connu les ordres de ses supérieurs qu'il partit pour Tubara, à pied, chargé de sa Bible et de son Bréviaire. Comme la plupart de ses voyages apostoliques, il fit sans doute celui-ci pieds nus. Dès l'instant de son arrivée il vécut invariablement de prière, de pénitence, d'infatigable travail de conversion. Une planche lui parut un lit trop luxueux ; il se construisit une espèce de claie où il prenait son repos pendant les quelques heures de nuit qu'il ne consacrait pas à la prière. Sur cette claie ni matelas, ni couverture ; seulement une pierre en guise d'oreiller. Pour la nourriture, il s'en remettait entièrement à la divine Providence ; et, loin de s'inquiéter du lendemain, il n'avait aucun souci du jour même. Il s'absorbait totalement dans les choses spirituelles, abandonnant toute autre préoccupation à Celui qui a dit : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » Il ne transigeait pas sur ce principe, ne souffrait dans sa cabane aucune pro-

vision et allait jusqu'à refuser les subventions accordées aux desservants des paroisses ou des districts. Le gouverneur, François Ribera, pourvoyait habituellement aux besoins de Louis ; mais lorsqu'une absence l'éloignait, le saint, inattentif à ce jeûne prolongé, passait la journée entière à évangéliser les naturels. Et alors il ressentait une vive joie, car il avait conscience de savourer vraiment la pauvreté de Jésus-Christ. Certes, il avait fait une étude non point purement spéculative, mais éminemment pratique de cette doctrine de saint Vincent Ferrier : le véritable amant de la pauvreté accueille avec joie les effets de la pauvreté, la misère, la faim, la soif ; son cœur est prêt au plus entier dénûment pour l'amour du Christ. L'extrême désir que nourrissait notre saint de convertir les âmes lui fit aussi, vers cette époque, échanger sa discipline contre une autre formée de chaînes de fer. Il s'en frappait avec une effroyable rigueur, et offrait son sang en union avec le précieux Sang de Jésus-Christ pour les aveugles païens qu'il évangélisait.

Un fait merveilleux qui suivit d'assez près son arrivée lui suggéra des raisons toutes particulières d'espérer la conversion des habitants, et lui inspira de nouveaux motifs de gratitude envers Dieu et d'abandon à sa Providence. Un soir, dans sa petite église, il s'abandonnait à une prière solitaire, lorsqu'entra un Indien, un enfant dans les bras, et poussant de grands cris. Saint Louis, ne parvenant pas à le comprendre, appela un interprète : l'enfant se mourait, et l'Indien le voulait faire baptiser tandis qu'il vivait encore. Le saint, très étonné, désira savoir où ce païen ignorant avait ouï parler du baptême. L'homme répondit : « J'étais sur la montagne, là-haut ; un Esprit bienveillant m'a dit que vous étiez venu dans ce pays et que si vous versiez de l'eau sur la tête de mon enfant, il serait sauvé ». Saint Louis baptisa l'enfant et lui donna le nom de saint Michel dont c'était la fête. Peu après, la

petite âme s'envola au ciel. Immense consolation pour le saint que cet événement ! Il y vit un signe particulier de la bénédiction de Dieu sur son œuvre. Son premier fidèle ne venait-il pas de lui être merveilleusement envoyé, et n'avait-il pas été immédiatement convié à la gloire du ciel ? Saint Louis citait souvent ce fait comme exemple de la bonté de Dieu, des insondables mystères de la Prédestination, et il s'écriait avec saint Paul : « O abîme des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Qu'incompréhensibles sont ses jugements et impénétrables ses voies ! Tout est de Lui, par Lui, en Lui ; à Lui aussi gloire éternelle ! » (*Rom.* XI, 33).

Dès les débuts de ses missions, le saint s'astreignit inflexiblement à voyager à pied, indifférent aux distances immenses, aux difficultés des chemins et des sentiers escarpés, aux excès de température, enfin à son état de santé misérable et chancelant. On le vint chercher une fois d'un village fort éloigné de Tubara pour administrer un moribond. Le saint était malade et souffrait cruellement d'une plaie à la jambe, qui le tortura pendant tout son séjour en Amérique. N'importe. La chaleur était intolérable, la route rocailleuse et raide coupait la montagne ; aucune sollicitation ne parvint à lui faire monter un cheval qu'on lui avait préparé. Joyeux de cette pénitence qui s'offrait à lui, il fit à pied tout le trajet.

A voir le visage décharné du saint, à le rencontrer cherchant un soutien contre un mur ou contre un arbre, pris de vertiges, souffrant de la jambe, épuisé par un labeur inexorable qu'aggravaient les jeûnes et les veilles, on devait sans doute blâmer cette excessive austérité, lui conseiller de ménager et de soigner son corps, d'avoir égard au moins à la poursuite de son œuvre. Mais tous ces arguments étaient lettre morte. Saint Louis restait sourd à toute autre voix qu'à celle de Dieu ; il s'appuyait entièrement sur la grâce ; il poursuivait contre lui-même

une lutte sans trêve. Bion éloigné de penser que la sévérité de sa pénitence et les rigueurs de ses mortifications pussent être une entrave à son apostolat, il avait l'inébranlable conviction que le succès couronnerait ses travaux en proportion de ses souffrances, de ses sacrifices, de son sang versé en union avec le précieux Sang du Christ. Il avait médité ces paroles de Notre-Seigneur à ses disciples : « Cette espèce de démon ne se chasse que par la prière et le jeûne », et il les appliquait littéralement aux démons qui retenaient les pauvres naturels captifs de l'idolâtrie. Cette idée du saint était-elle juste ? Le résultat lui donna-t-il raison ? Sa mission à Tubara fut-elle féconde ?

Les registres baptismaux écrits de sa propre main nous offrent une réponse significative ; leurs listes nous montrent qu'il convertit tous les habitants. La Bulle de canonisation confirme ce témoignage : « A Tubara, par ses prières, ses jeûnes, ses disciplines, il obtint de Dieu la conversion de tous les infidèles. » Le Père Feuillet en porte le nombre à 10.500, Touron à 10.000 ou à peu près. Il faut se mettre en garde contre la supposition absolument fausse que cette foule prodigieuse surexcitée par une parole véhémence, fut baptisée sans instruction préalable, et admise à un acte dont la nature et la portée lui échappèrent. C'est au contraire un fait, alors universellement constaté, que la profonde instruction chrétienne, que la persévérance et la constance dans la vraie foi des païens convertis par saint Louis. Faire face, sans faiblir, à l'écrasant travail que supposent ces conversions en masse ne se peut expliquer que par un spécial et extraordinaire secours de Dieu. Cette grâce toutefois, en l'aidant à persévérer, ne le dispensait pas de souffrir. Et lui, passant outre aux difficultés et à la fatigue, armé d'une héroïque patience, continuait à catéchiser et à instruire les naturels, ne se rebutant pas de répéter les mêmes le-

cons élémentaires, réjoui à la fin et récompensé quand le rayon de la vérité illuminait triomphalement leurs âmes. L'enseignement individuel dut jouer un rôle prépondérant ; on peut donc en appeler à ceux que le devoir a faits instructeurs de l'ignorance, même dans nos nations civilisées, pour apprécier à la fois l'ingratitude de la tâche et la charité pleine de zèle du saint missionnaire. Lorsqu'il prêchait, sa ferveur se faisait jour dans les soupirs et les pleurs qui accompagnaient ses paroles. Cette seule émotion était une force pénétrante et capable de remuer les cœurs endurcis. Le feu intérieur qui l'embrasait animait les pensées les plus simples d'un souffle d'éloquence, au sens le plus vrai et le plus élevé du mot. Il était ainsi le maître des cœurs, et les auditeurs, Espagnols ou Indiens, les plus enracinés dans les habitudes criminelles, se sentaient touchés, éclairés, convertis. Les paroles que Dieu mettait en sa bouche ne retournaient pas à Dieu stériles.

La vie surhumaine de saint Louis stupéfiait naturellement les indigènes. Il leur semblait un ange du ciel plutôt qu'un être de chair et d'os comme eux-mêmes. Le grand nombre écouta volontiers les enseignements de cet homme extraordinaire ; mais, par contre, quelques obstinés résistèrent. Furieux de la liberté avec laquelle le saint stigmatisait leur vie déréglée, dociles aux suggestions du démon qui n'avait rien tant à cœur que de ruiner l'influence de Louis, ils prirent le parti de le tenter, de le faire succomber, et de prouver par là que sous le masque de la vertu il était aussi vicieux qu'eux-mêmes. Une misérable créature se prêta à leur machination et leur servit d'instrument. Elle vint donc frapper à la petite cabane du saint, sous le prétexte de vouloir s'instruire. Saint Louis ne fut pas longtemps à percevoir le stratagème. Les reproches virulents ne parvenaient ni à la convertir ni à la chasser, la gravité de la position réclamait des mesures plus énergiques : il détacha sa ceinture de cuir et se mit

à l'en frapper rudement. Domptée par le châtimeut, persuadée que son abominable dessein n'avait aucune chance de réussir, la malheureuse s'écria : « Mon Père, pardonnez-moi ! je n'ai pas entrepris cette violence de mon propre chef ! » et elle lui dévoila le complot dont elle n'avait été que l'instrument. La ruse du démon fut ainsi complètement déjouée et retournée contre lui : la réputation de saint Louis en reçut un éclat nouveau.

L'esprit mauvais ne se rebuta point. Un assaut direct avait échoué, la ruse et le mensonge réussiraient peut-être : il se déguisa en ange de lumière. Il vint donc trouver le saint sous les dehors d'un vénérable vieil ermite, à la mine contrite, pâle et émaciée par les exercices prolongés de la pénitence, et amena la conversation sur les indigènes et sur les espérances probables de les convertir au Christianisme. Après quelques paroles propres à capter la confiance du missionnaire, il se mit à dépeindre les naturels : race capricieuse et inconstante, d'une sincérité trompeuse, convertis en apparence et devant leur apôtre, mais en réalité et à peine loin de ses yeux, zélateurs tenaces de leur idolâtrie première. C'était donc, au dire du prétendu ermite, un parti sage que d'abandonner cette tâche désespérée, et de chercher quelque autre pays où ses travaux seraient mieux appréciés et porteraient des fruits moins éphémères. Le saint, attentif à ces raisons, pria Dieu de l'éclairer, et il eut bien vite deviné l'ennemi sous son déguisement. Satan, se voyant reconnu et, une fois de plus, déconcerté dans ses plans, poussa d'affreux hurlements et disparut.

Exaspérés de leurs défaites répétées autant que des merveilleux succès du saint, les mauvais esprits pénétraient dans sa petite cabane, le battaient cruellement, et parfois, pendant ses prières ou ses disciplines, l'entouraient et le maltraitaient si bien qu'on l'entendait s'écrier sur un ton de commandement : « Dehors, traîtres, loin de moi ! »

Tubara était encore la résidence du saint, lorsqu'il reçut dans une prière le céleste avertissement qu'un malheureux gisait sur le bord de la mer, en pressant besoin d'assistance. La côte était distante de plusieurs milles ; sa charité l'achemina sans retard à cette œuvre de miséricorde. Arrivé sur la grève, il commença ses recherches, et découvrit bientôt le corps d'un homme apporté depuis peu par les vagues et qui semblait mort. Un examen attentif lui prouva que la dernière étincelle de vie n'était pas éteinte et lui fit reconnaître dans ce noyé un Valencien de ses amis nommé Jacques Raphaël Francès. Quand le pauvre homme eut repris ses sens et se trouva dans les bras de saint Louis, sa joie n'eut d'égal que son étonnement. Le saint missionnaire l'embrassa tendrement, le revêtit d'habits secs qu'il avait eu soin d'apporter, et de ses propres mains le fit manger. Francès alors lui raconta qu'il avait fait naufrage dans la traversée de Valence à Carthagène et qu'il était le seul survivant de son navire. Quand celui-ci avait sombré, il s'était jeté à la mer, en se recommandant à Notre-Dame du Rosaire, sous la maternelle sauvegarde de laquelle il avait déjà mis son voyage. Pendant deux nuits et un jour il flotta au gré des vagues, s'attendant à périr de lassitude ou sous la dent des requins, ne cessant cependant ses invocations, si bien qu'il fut jeté sur ce rivage inconnu, dans un état de complet épuisement. Abattu par la fatigue et la faim, il aurait bientôt rendu le dernier soupir sans l'assistance de Louis qu'il avait vu tout à coup et à son grand étonnement penché sur lui. La Mère de Dieu l'avait donc secouru jusqu'au bout ; elle l'eût en effet bien inutilement sauvé de l'abîme et des requins, si elle n'avait pris soin d'envoyer son serviteur achever ce sauvetage. Francès brûlait naturellement de publier partout cette délivrance miraculeuse. Le saint ne le permit que sous condition expresse de l'attribuer exclusivement à l'intercession de Notre-Dame du

Rosaire ; il craignait, en effet, d'être mis en évidence. Même scrupule, après son retour à Valence, vis-à-vis d'un prêtre séculier, frère de Jacques Francès : « Vous ne me devez aucun merci. Cette délivrance est l'œuvre personnelle de Notre-Dame du Rosaire, pour qui doivent s'accroître et notre amour et notre dévotion. »

L'amour que Louis portait au Rosaire semblait renouvelé de saint Dominique. Il le récitait, en méditait les mystères avec une touchante et infatigable dévotion, initiait les naturels à sa pratique, lui attribuait le succès de sa prédication. De miraculeuses faveurs récompensèrent maintes fois des personnes qui se servaient pieusement de rosaires bénis par le serviteur de Dieu. Après son retour à Valence, le saint donna un chapelet à un ami, le pria de le garder avec soin et respect ; « aux Indes, — telle fut la raison qu'il invoqua, — ce chapelet a guéri les malades, converti les pécheurs, et je crois même, ajouta-t-il, ressuscité un mort. » Une autre fois il parla plus ouvertement à une personne qui avait sa confiance : « Dieu, dans sa miséricorde, a permis que ce chapelet rendît la vie à un mort. » Sa dévotion au Rosaire l'amena ainsi presque à son insu à révéler un miracle opéré par lui en Amérique et qu'il avait toujours pris soin de cacher : la résurrection d'une jeune fille. Le bruit de ce prodige s'était répandu parmi les naturels et était parvenu jusqu'à Valence. Louis refusa toujours de le confirmer, sans jamais le nier, preuve évidente — remarque le Père Antist — de la véracité du fait : car, si le moindre doute avait plané sur lui aux yeux du saint, il n'en eût jamais souffert ni la divulgation ni la créance. A la moindre allusion, il essayait de détourner la conversation, avec un embarras si visible et un air si contristé, que personne n'aurait eu le cœur de poursuivre. Un jour, cependant, un ami lui posa une question si catégorique qu'elle nécessitait une réponse. Louis le comprit : « Pourquoi cette

demande ? dit-il ; Dieu, en cet ordre de choses, agit comme un serrurier qui veut fabriquer un outil ; il a sous la main plusieurs morceaux de fer, tous également convenables : il choisit celui qui lui plaît. »

Cette réponse évasive témoigne irrévocablement en faveur du prodige. Le saint glorifie Dieu et reconnaît qu'il n'a été qu'un instrument entre les mains de la divine Puissance, seule admirable dans ses œuvres. Où et quand se passa le fait ? Nous l'ignorons.

A Tubara, la liberté avec laquelle le saint flétrit un scandale public mit sa vie en danger. Il n'échappa que par miracle. Un cacique, au mépris d'un mariage dûment contracté, entretenait une liaison illégitime avec la femme d'un autre indigène. Le rang du coupable aggravait ce scandale, cette violation flagrante, sinon de la foi chrétienne qu'il ne professait pas, du moins de la loi naturelle et des lois en vigueur parmi les Indiens eux-mêmes. Le saint, profitant de l'assiduité du cacique aux instructions, lui adressa, en plusieurs occasions, des avis voilés, le reprit, lui montra l'énormité et le scandale du crime, mais inutilement. Alors il n'hésita pas et, en plein sermon, l'accusa avec véhémence, le menaçant de la colère de Dieu s'il ne se repentait. Sous le coup de cette flétrissure, le cacique fut saisi d'un de ces accès de fureur qui ne se maîtrisent pas. Il se dressa, bondit vers le saint qui prêchait sur le seuil de l'église, et lui porta à la tête un terrible coup d'une lourde masse ou hache d'armes, taillée dans un bois dur comme le fer. L'assistance est saisie d'horreur. Le saint homme est tué... Non. A l'étonnement de tous, du cacique surtout, il n'a pas bougé, aucune émotion n'altère ses traits, et l'on voit le sommet de l'arme enfoncé en terre à ses pieds par la violence du coup. Après ce dramatique incident où les Indiens reconurent une intervention surnaturelle, le saint, comme si rien ne se fût passé, fit avec le plus grand calme sa

préparation à la Messe et célébra le saint Sacrifice.

Son désir du martyre le rendait intrépide contre l'idolâtrie. Non content d'obliger tous les nouveaux chrétiens à mettre en pièces leurs idoles, il osa s'attaquer à celles des païens. Elles étaient renfermées dans des sanctuaires secrets. Saint Louis savait persuader aux petits indigènes de l'introduire jusque dans ces retraites du démon, et là, au péril de sa vie, il détruisait de ses propres mains les idoles. Une nuit, il mit le feu à deux temples qui furent totalement consumés et jamais rebâti.

Avant la fin de ses trois années de mission à Tubara, où, comme nous l'avons dit, il déracina le paganisme jusqu'à la dernière fibre, les naturels avaient non seulement cessé toute opposition, mais encore ils professaient envers lui la plus profonde vénération. Les dons miraculeux manifestés par le saint, ses preuves d'ardente charité, d'héroïque vertu, les avaient subjugués. Tel était son désintéressement, tel son amour de la pauvreté, qu'il refusait les aumônes offertes pour les messes ; il en faisait bénéficier les pauvres, et n'en célébrait pas moins le divin Sacrifice à l'intention des donateurs. Un jour, quelques naturels venus à la petite cabane du saint le trouvèrent, à leur grand étonnement, élevé en l'air dans un ravissement. Ils en appelèrent d'autres à contempler ce spectacle extraordinaire, et tous sentirent redoubler leur respect pour un homme si visiblement favorisé de Dieu.

L'influence du saint sur les esprits, dans les moments même d'exaspération, n'est donc pas surprenante. C'est ainsi qu'un jour de violente émeute, provoquée peut-être là comme ailleurs par le poids finalement intolérable de la tyrannie, le gouverneur ne dut la vie qu'à l'intervention de saint Louis. Deux cents Indiens l'assaillirent, et allaient impitoyablement le massacrer, s'il ne s'était réfugié dans l'église. Il eut la bonne fortune d'y rencontrer le saint. Celui-ci, grâce à son ascendant, réussit, par des paroles de

conciliation, à pacifier les esprits, et sauva d'une mort certaine et probablement trop bien méritée le gouverneur, pour qui la leçon ne fût sans doute pas perdue.

L'un des principaux caciques de Tubara, gravement malade, fut, sur son lit de mort, baptisé par saint Louis, qui paya chèrement cette conversion. Les démons, furieux de se voir arracher une proie assurée, le battirent avec une telle cruauté qu'ils le mirent à deux doigts du tombeau. A ceux qui en exprimaient de l'étonnement, le saint répondit : « Pourquoi cette surprise ? Ignorez-vous la parole de saint Paul : Nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les chefs de ce monde ténébreux, contre les esprits mauvais répandus dans l'air. » Le nouveau converti, tourmenté lui aussi, par le démon, s'en plaignit à saint Louis. Celui-ci fit une croix de deux roseaux et la plaça entre le moribond et la porte. Le tentateur, épouvanté par le signe sacré, ne renouvela plus ses attaques.

Il nous est maintenant facile de concevoir l'affliction des habitants de Tubara, à la nouvelle que leur apôtre et Père dans le Christ avait reçu un ordre de départ. Tout fut mis en œuvre pour prévenir cette calamité, hélas ! inévitable, et ils ne purent que se presser autour de lui, les yeux pleins de larmes, pour recevoir sa dernière bénédiction. Dieu veilla sur l'œuvre de son serviteur. Le Christianisme continua de fleurir dans la sincérité et la ferveur, et, avec lui, la vénération pour celui qui l'avait implanté. Sa misérable cabane fut transformée en chapelle que les Espagnols et les naturels visitaient avec une grande dévotion. Sa mort mit le sceau à ce culte. N'était-il pas, en effet, leur protecteur tout spécial auprès de Dieu ? Et, de fait, son intercession fit pleuvoir sur eux grâces et bénédictions.

Un Indien du nom de Martin fut saisi par une brusque maladie qui le jeta sans connaissance aux portes de la

mort, avant qu'il eût pu se confesser. Le curé, très affligé, s'adressa à saint Louis comme au Père des Indiens de Tubara. Après une fervente prière, il arracha des registres baptismaux une feuille de papier, couverte de l'écriture du saint, et la suspendit au cou du malade. Cette confiance fut récompensée. Le moribond recouvra ses sens le jour même, reçut les sacrements, et, de plus, revint à une parfaite santé. Le même prêtre réussit encore à calmer les souffrances aiguës d'un autre indigène par l'application d'une relique semblable.

CHAPITRE IV

MISSIONS A CIPACOA, PALUATO, SAINTE-MARTHE

District de Cipacoa et Paluato. — Pauvreté. — Un second Élie. — Orage conjuré. — Passage d'un fleuve. — Calomnie. — Sol ingrat. — Mission à Sainte-Marthe. — Des habitants de Paluato viennent demander le baptême.

« Celui qui plante, comme celui qui arrose, ne sont rien. Dieu donne l'accroissement. »

(I Cor., III, 7.)

« Élie était un homme infirme comme nous...; à sa prière, le ciel se fondit en pluie, et la terre devint féconde. »

(S. Jacques, v, 17, 18.)

Les merveilleux succès obtenus à Tubara, loin de rassasier le zèle du saint missionnaire, ne firent que l'accroître. Malgré les prières et les larmes de ses néophytes, il nourrissait un ardent désir de visiter d'autres contrées encore païennes. Après ces labeurs, pas une pensée de repos, pas même un regard vers le couvent de Carthagène et son toit hospitalier, mais un besoin pressant de répandre au loin la bonne nouvelle du salut, sans compter les peines, sans marchander les sacrifices. Les supérieurs secondèrent ces aspirations généreuses. Tubara, entièrement converti, pouvait être confié à d'autres mains. L'infatigable saint reçut donc mission d'évangéliser Cipacoa ou Capicoa et Paluato. Les éditeurs d'Aviñone, dans les Bollandistes, avouent l'inutilité de leurs recherches sur la situation de ces villes ou de ces pays. Aucune biographie,

d'ailleurs, ne donne le moindre éclaircissement. Ces appellations semblent indiquer des tribus indiennes, occupant peut-être de vastes territoires qui reçurent plus tard des noms espagnols ; si leur situation n'est pas définie, leur population, les récits en font foi, était très nombreuse. François Sanciz gouvernait ces régions au nom de la couronne d'Espagne. Il se prêta, avec la meilleure bonne volonté et le plus efficacement qu'il put, à faciliter l'œuvre de conversion.

De cette mission du saint quelques rares souvenirs ont survécu. Sanciz désigna quelques jeunes Indiens pour accompagner et servir le saint. Mais celui-ci refusa net, alléguant qu'il était un pauvre religieux et qu'à ce titre il ne lui convenait nullement d'avoir une maison comme un homme du monde. Tout au plus voulut-il permettre que le gouverneur envoyât de temps en temps deux jeunes indigènes voir s'il ne manquait pas du nécessaire. Ces enfants, assidus à visiter la pauvre demeure du saint, furent ainsi témoins des austérités incroyables de sa vie journalière. La sévérité de ses jeûnes les remplit d'étonnement ; mais cet étonnement fut à son comble, lorsque, observant secrètement le saint, ils le virent, armé d'une discipline, se frapper si cruellement que les coups faisaient jaillir le sang en abondance. C'était la rançon des âmes. Le gouverneur, averti par eux, craignit que ces pieux excès n'épuisassent les forces de l'apôtre ; il le pria de les mitiger, par compassion de son pauvre corps. Louis, selon son habitude, écouta ces avis avec grande humilité mais nul profit.

Nous avons déjà dit qu'il n'acceptait aucune rétribution pour ses messes. Le même esprit de désintéressement lui faisait invariablement refuser les présents rustiques, œufs ou volailles, que les naturels lui offraient parfois. Les cadeaux à l'occasion des baptêmes, mariages ou enterrements ne furent jamais non plus mieux accueillis.

Il gardait une abstinence rigoureuse à l'excès : son existence semblait un prodige. Le gouverneur François Sanciz s'était chargé de sa subsistance : il le faisait servir de sa propre table, et, pendant ses voyages, avait confié ce soin à ses serviteurs. Cet entier abandon du saint aux mains de la divine Providence l'avait fait surnommer par le peuple : « le religieux du bon Dieu ».

Le témoignage des miracles, que saint Augustin appelle « les semences de la foi », ne manqua jamais à la prédication du saint missionnaire, bien que la sainteté de sa vie fût encore le signe le moins équivoque. Sa puissance sur les animaux s'était affirmée déjà ; il va déployer maintenant un égal pouvoir sur les éléments. Une sécheresse extrême désolait le pays. Le principal cacique, accompagné d'une foule d'Indiens, païens pour la plupart, vint prier saint Louis d'obtenir de Dieu une abondante pluie. On était au 24 novembre, vigile de sainte Catherine. L'apôtre saisit l'occasion, leur raconta l'histoire de la sainte, et termina par ces mots : « Ayez confiance en Dieu, mes enfants ; invoquez sainte Catherine martyre, il lui est facile de vous obtenir cette faveur. Préparez le chemin d'ici à cette montagne qui avoisine la mer. Élevez là-haut un autel ombragé d'un dais de feuillage. Demain nous y monterons en procession et je célébrerai la Messe. Soyez sûrs que le bon Dieu exaucera nos prières. » Ces encourageantes paroles eurent vite circulé parmi les Indiens. Le lendemain matin, un rassemblement d'un millier de personnes environ se forma. La curiosité y avait sans doute sa part ; mais il s'y mêlait aussi une profonde confiance qu'aux puissantes prières de Louis, « le ciel pleuvrait et que la terre donnerait son fruit ». Cette confiance en la puissance de ce second Élie ne fut pas un leurre. La procession se met en marche, le saint offre le divin Sacrifice en présence de la foule, il prêche avec son ardeur accoutumée, démontre l'impuis-

sance radicale des faux dieux et « des prophètes de Baal » à conjurer ce fléau, affirme la puissance et la bonté du vrai Dieu, Créateur de toutes choses et pour lequel sainte Catherine a donné sa vie. Le sermon n'est pas fini, que le ciel se couvre, le vent souffle, et avant que les assistants aient pu s'abriter dans leurs maisons, la pluie tant souhaitée tombe à torrents et tombe pendant trois jours. Le pays avait déjà beaucoup souffert de la sécheresse, mais le sol abreuvé produisit une opulente récolte. On imagine sans effort l'ascendant acquis à saint Louis sur l'esprit des naturels par ce miracle notable.

En d'autres occasions encore, il montra le pouvoir de la prière. Dans un voyage qu'il fit avec le capitaine Sanciz, ils s'avancèrent presque jusqu'aux frontières du Pérou. Un jour, la petite troupe avait fait halte pour se reposer et prendre son repas, saint Louis s'était écarté pour prier, lorsque la rapide approche d'un orage vint jeter le trouble parmi ses compagnons. Ils appelèrent le saint pour chercher quelque abri, mais, lui, calma leurs craintes par ces simples paroles : « Je prie Notre-Dame du Rosaire de détourner la pluie, car nous n'avons aucun moyen de nous garantir. » L'orage passa, inondant tout le pays, mais pas une goutte ne mouilla les voyageurs. La Vierge avait étendu sur eux son manteau.

Dans un autre voyage, ils arrivèrent sur les bords d'une rivière. La hauteur des eaux rendait le passage difficile et dangereux. Le gouverneur pria donc saint Louis de ne point tenter l'aventure avant que la sécurité du gué eût été reconnue. Il l'essaya à cheval ; un serviteur nègre guidait sa monture vers l'autre bord. Mais bientôt ils perdirent pied, et n'atteignirent la rive opposée qu'au prix de longs et pénibles efforts. Sanciz averti par l'expérience, cria au saint d'attendre qu'on pût se procurer un canot ou un radeau, mais saint Louis, confiant en la protection divine,

fit le signe de la croix sur les eaux qu'il traversa de suite et sans danger.

Les biographes du saint, d'une voix unanime, signalent ses succès à Cipacoa comme aussi complets, aussi merveilleux que jamais. Ils n'indiquent cependant pas le nombre des conversions. La renommée du saint missionnaire attirait les naturels des forêts et des montagnes ; et ce n'était pas seulement aux fêtes et dimanches, mais chaque jour de la semaine, que des foules nombreuses entendaient la Messe et assistaient aux sermons. Le Père feuillet ajoute, qu'aidé par les miracles évidents qui confirmaient sa doctrine, saint Louis convertit la plus grande partie de la population. Il continua d'instruire les naturels jusqu'au moment où il leur eut inculqué une connaissance solide et durable des vérités de la foi.

Le démon essaya, une fois de plus, de miner l'influence du saint. Un mécréant, envieux peut-être de la haute réputation de Louis, sema le bruit que cette prétendue sainteté n'était qu'hypocrisie, et cette apparente austérité, un voile destiné à couvrir la dépravation. Il ne s'en tint pas à ces accusations générales et affirma effrontément que la maison du gouverneur recélait deux enfants dont le père n'était autre que Louis. Le saint supporta cette calomnie avec une patience héroïque. Conscient de son innocence, il laissait son honneur aux mains de Dieu. Mais le capitaine Sanciz, moins surnaturel, fut saisi d'une violente indignation. L'auteur de ces bruits infamants fut découvert ; il le fit comparaître en sa présence et le souffleta de son épée en s'écriant : « Misérable, comment as-tu osé proférer de si abominables mensonges contre un si saint missionnaire ? » Cette parole affligea saint Louis ; il implora le pardon de son calomniateur, en disant : « Pour être innocent des crimes dont il m'a accusé, je n'en suis pas moins un pécheur, digne de toutes les calomnies. »

Chez certaines tribus voisines de Paluato, son apostolat

subit un échec ; en dépit de ses efforts répétés, de ses pénitences, les oreilles restèrent fermées à l'Évangile, les cœurs endurcis et rebelles à la grâce. A la crainte du courroux et de la terrible vengeance dont, au dire des prêtres païens, le démon, adoré sous la figure des idoles, punirait les déserteurs de son culte, s'ajoutait la crainte des sévérités de la loi chrétienne et de la lutte qu'il leur faudrait entreprendre contre leurs passions. A la fin, le saint se vit contraint de chercher un sol moins stérile. Il quitta ces aveugles, avec des larmes de compassion pour leur aveuglement, ces païens, avec des prières pour leur conversion et adora humblement la volonté divine dont les voies dépassent notre compréhension. Dieu, en effet, n'avait pas rejeté ces infidèles, mais son heure n'était pas venue.

Le saint, rebuté à Paluato, pénétra dans la province de Sainte-Marthe. C'est un pays très montagneux. A trois milles de la côte, la Sierra Nevada s'élève brusquement de la plaine, et ses pentes abruptes montent jusqu'à 16 000 pieds. Les variations climatériques sont très sensibles à de faibles distances, lorsque le voyageur quitte les plaines brûlantes et gravit les montagnes éternellement neigeuses. Les indigènes accueillirent notre saint comme un ange et embrassèrent la foi avec empressement. Il ne baptisa pas moins de quinze mille personnes.

A Sainte-Marthe, Louis reçut une grande consolation et un ample dédommagement de son échec à Paluato. Il fut un jour surpris d'apercevoir une troupe d'indigènes, au nombre de quinze cents environ, qui s'approchaient et demandaient à lui parler. Ils semblaient venir de loin et, tout d'une voix, réclamaient l'instruction et le baptême. C'étaient des membres de cette même tribu, naguère rebelle à la prédication, Louis les accueillit, on devine avec quelle joie reconnaissante, accrue encore par le récit des motifs qui les amenaient. A une de leurs fêtes idolâtri-

ques, le démon, avec une voix de tonnerre, répondit aux invocations : « Pourquoi m'invoquer avec deux chrétiens parmi vous ? Expulsez-les. » Et il apparut sous une forme horrible. Mais, à ses côtés, surgit un homme qui leur sembla un chrétien, envoyé, leur dit-il lui-même, par saint Louis pour leur prouver le mensonge, la malice, l'impuissance des démons qu'ils adoraient. La preuve en fut faite et Louis en avait le résultat devant les yeux.

CHAPITRE V

MISSION CHEZ LES INDIENS CARAÏBES

Les Caraïbes. — Leur bravoure. — Lieux visités par saint Louis. — La Guyane. — Les adorateurs d'ossements. — Poison. — Délivrance. — Martyre. — Leçons empruntées aux Caraïbes. — Crainte des faux dieux. — Accomplissement littéral de la promesse du Christ.

« Allez dans le monde entier, prêchez l'Évangile à toute créature... Voici les signes des croyants : ils chasseront les démons... s'ils boivent quelque breuvage de mort, il ne leur nuira pas. »

(S. Marc, xvi, 15, 17, 18.)

« La mort est impuissante sur nous Partout nous portons les mortifications de Jésus, afin qu'aussi la vie de Jésus éclate en notre corps. O Seigneur, puissé-je mourir pour vous qui avez daigné mourir pour moi. »

(8^e Répons des Matines.)

Le plus grand nombre des indigènes de l'Amérique du Sud, habitants des tropiques, s'offrirent aux Espagnols comme un peuple timide, doux, indolent, prêt à subir la conquête et le joug d'une nation plus civilisée et plus robuste ; d'une constitution frêle, incapables de travaux pénibles, d'un caractère paisible et souple, prédisposés par cette douceur et cette flexibilité natives à recevoir sans résistance les vérités chrétiennes. Par malheur, ces mêmes qualités les livraient comme une proie facile aux violences et aux exactions des gouverneurs, dont la conduite inhumaine déconsidérait et la religion chrétienne et la nation espagnole.

Toutefois cette apathie n'était pas universelle. Les Chiens se défendirent en braves. Les tribus des Indiens Caraïbes déployèrent une farouche énergie et opposèrent à la conquête une résistance acharnée. Ces tribus étaient accusées de cannibalisme, non sans raison, bien qu'il faille se tenir en garde contre certains récits des premiers colons espagnols. A côté de l'imagination, l'intérêt trouvait son compte, car les cannibales étaient exceptés des lois anti-esclavagistes. Néanmoins les Caraïbes étaient la terreur de leurs voisins, autant par leur bravoure et leur habileté guerrières que par leur épouvantable renommée d'anthropophages.

Si quelque missionnaire avait essayé déjà de convertir ces sauvages, le succès n'avait pas répondu à ses travaux. Pendant son séjour à Sainte-Marthe, il semble que saint Louis ait oui parler de l'état misérable dans lequel ils vivaient. Aussitôt il se sentit envahi par un désir ardent d'être leur apôtre. Leur férocité même l'attirait. Peut-être n'arriverait-il pas à faire luire sur eux la lumière de la foi, mais aussi peut-être alors leurs mains déposeraient-elles sur sa tête la couronne du martyr.

Il obtint la permission d'aller évangéliser les Caraïbes, en quittant les montagnes de Sainte-Marthe.

La situation géographique de ces tribus est très mal définie ; les biographes laissent ce point dans la plus profonde obscurité. Les premiers se contentent d'affirmer simplement qu'il les évangélisa et ne se préoccupent pas autrement de leur position. A entendre Aviñone : « Après avoir converti les habitants de Sainte-Marthe, Louis s'en alla prêcher la foi à deux tribus Caraïbes », on croirait qu'elles fussent voisines de Sainte-Marthe. Quelques écrivains postérieurs, Tournon, par exemple, le font pénétrer beaucoup plus loin, jusqu'en Guyane.

Saint Louis avait assez de zèle et de courage pour un aussi lointain apostolat. Cependant il semble plus pro-

bable que les Caraïbes évangélisés par lui habitaient une île sur la côte de la Nouvelle-Grenade. Plusieurs circonstances concourent à rendre cette donnée presque certaine.

D'abord la Guyane n'était pas le pays des Caraïbes. Ils occupaient primitivement les îles des Indes Occidentales, appelées ensuite « Iles sous le vent ». Un certain nombre d'entre eux s'établirent en Guyane, quand le refus de reconnaître la conquête espagnole les chassa de leur patrie. Mais cette émigration ne fut-elle pas postérieure au xvi^e siècle ? Le point est discutable.

En tout cas on ne rencontre dans aucune biographie trace quelconque d'un voyage si long et si difficile. Par contre, rien de plus aisé que le passage de Sainte-Marthe à l'une des « Iles sous le vent ». A l'issue de cette mission dont le récit va se dérouler, on nous représente saint Louis comme se rendant chez un gouverneur espagnol, d'où il était également parti ; mais aucune allusion à un voyage lointain.

Enfin la Bulle de canonisation parle de cette mission, sans fixer l'endroit, et dit : « Non loin de Sainte-Marthe ».

Pour sauvages qu'ils fussent, ces Indiens semblent avoir eu quelque idée d'un gouvernement organisé. Réunis par un besoin instinctif de sécurité, ils vivaient, agglomérés en villages que gouvernait un cacique, chef élu par les habitants. Ils étaient idolâtres, zélateurs d'autant plus tenaces de leurs superstitions que leur intelligence était plus étroite. L'espoir de les convertir était donc bien précaire. La prédication de Louis n'eut pas, semble-t-il, de résultats très sérieux.

Toutefois, à travers l'ombre, un incident brille d'une éclatante lumière. Ce fait, l'un des mieux connus de la vie de Louis, est attesté par le saint lui-même.

Il se trouvait dans un endroit où un culte superstitieux accordé aux ossements d'un prêtre païen opposait un obstacle insurmontable à la conversion des naturels. Ces ossements étaient conservés dans un coffre avec une

extrême sollicitude et l'on offrait des sacrifices au défunt. Le peuple était obstinément convaincu que si une main sacrilège enlevait ces reliques, le ciel, incapable de supporter cette profanation, s'écroulerait aussitôt et les envelopperait tous dans une commune ruine. Saint Louis eut recours à tous les arguments capables d'ébranler cette croyance et d'en démontrer l'absurdité, mais en vain. Les paroles étaient inutiles, les faits seraient peut-être plus efficaces. Il réussit à enlever les ossements, pendant la nuit et en secret ; espérant que les Indiens, ne voyant pas s'ensuivre la catastrophe redoutée, ouvriraient les yeux et reconnaîtraient le piège tendu par le démon. Mais les naturels ne l'entendirent point ainsi. Ils s'aperçurent du vol, ils virent la voûte du ciel toujours étendue sur leurs têtes, mais loin d'avouer leur erreur et d'aider le saint à brûler ces ossements inutiles, ils frémirent de rage contre lui, et l'auraient tué, si quelques nouveaux convertis ne l'avaient mis à l'abri de la violence, en l'éloignant.

La vigilance des chrétiens rendait impossible une vengeance ouverte. Les païens chargèrent un de leurs prêtres de lui administrer un poison virulent. Ce traître feignit d'amicales relations avec le missionnaire, l'invita à sa table. Louis accepta, dans l'espoir de convertir son hôte. On présenta au saint un breuvage composé de plantes vénéneuses, et il en but assez pour provoquer la mort. Saisi de violentes douleurs, les entrailles dévorées par un feu intense, en proie à des convulsions, il touchait à la mort. Il le crut lui-même, tandis qu'il gisait agonisant, assisté par deux pauvres nègres, ses convertis, qui faisaient de leur mieux pour soulager leur Père bien-aimé. Ses souffrances extrêmes lui étaient un sujet de joie ; une seule chose l'affligeait, comme il le racontait plus tard ; l'impossibilité de se confesser et de recevoir les sacrements. Mais il exultait de mourir enfin pour la foi. Couché à terre, il pria avec une grande ferveur, offrant sa vie à Jésus-

Christ, et tenant devant ses yeux la petite croix de bois attachée à son rosaire.

Tandis que le vaillant champion de la foi se mourait ainsi, les naturels venaient en procession à la recherche des ossements enlevés. Au grand chagrin de Louis, ils les découvrirent, les emportèrent avec la plus grande solennité pour les remettre à leur ancienne place.

Cinq jours, le saint resta entre la vie et la mort. Enfin Dieu intervint. Le cinquième jour, le malade vomit une espèce de serpent, puis se leva : la santé lui était subitement revenue. La promesse évangélique s'était réalisée : il avait bu le poison, avait souffert jusqu'à l'agonie, pour témoigner que le breuvage était bien mortel, mais celui-ci n'avait pas eu de prise sur une vie couverte de la divine protection.

Le mauvais succès de leur attentat stupéfia les Indiens, mais redoubla leur colère : leur ennemi devait mourir. Au nombre d'environ trois cents, armés de massues et d'arcs, ils vinrent l'attaquer. Lui resta en prière, et, tranquille, les attendit. Ils l'entourèrent avec des gestes et des chants hideux. L'intrépide apôtre se tourna vers eux : « N'êtes-vous donc pas encore convaincus que vous êtes trompés par de vaines craintes ? J'en appelle à vos sens : le ciel s'est-il effondré, vous a-t-il tous détruits, lorsque j'ai enlevé ces ossements ? »

A ce moment critique où Louis semblait à la merci de ces furieux, un des principaux caciques, déjà baptisé, s'avança hardiment, et prit sa défense. Comment ! ils continueraient à honorer de faux dieux dont les menaces et la vengeance venaient d'être si clairement démontrées impuissantes ! Ils refuseraient d'adorer le seul vrai Dieu, maître de la vie et de la mort, qui avait préservé son serviteur des mortels effets d'un poison dont eux-mêmes connaissaient si bien la violence ! — Ces remontrances, faites par un homme d'autorité et d'ailleurs autrefois partisan de

leurs erreurs, furent un trait de lumière pour les Indiens. Avec leur mobilité d'enfants, ils tombèrent aux pieds de celui dont ils voulaient le sang, et s'offrirent à lui pour être instruits et baptisés.

La certitude de cet empoisonnement et de cette guérison miraculeuse repose, comme nous l'avons dit, sur l'irrécusable témoignage du saint. Après son retour en Europe, il le raconta plusieurs fois à des intimes, entre autres à maître Nadal. Le saint ne pouvait contenir ses regrets de n'avoir pas été digne de mourir pour la foi et il s'écriait : « O heureuse mort, par laquelle j'aurais pu prétendre à la palme des martyrs ! O l'heureux sort que celui de ce Carme, empoisonné par le même prêtre païen, et qui, en quelques heures, obtint cette gloire ! »

Il exprimait en même temps son regret d'avoir été mis par ses souffrances dans l'impossibilité d'empêcher la reprise des ossements vénérés. Lui debout, les païens auraient dû passer sur son corps.

Toutefois les plaintes du saint d'avoir échappé à la mort, de n'avoir pu rendre vie pour vie à son Sauveur, ne lui enlèvent ni le mérite ni l'auréole du martyr. En effet, qu'est-ce qu'un martyr, au jugement des théologiens ? Celui qui souffre volontairement pour la foi, et jusqu'à la mort, si Dieu, par une intervention miraculeuse, ne suspendait l'effet des lois naturelles. Saint Jean l'Évangéliste a tout le mérite et toute la gloire des martyrs, parce que, plongé dans la chaudière d'huile bouillante, sa vie fut offerte à Dieu, en témoignage de la foi, aussi réellement que si le feu laissé à son action naturelle lui avait enlevé la vie. C'est l'enseignement formel de saint Augustin. Ceux qui échappent par miracle à des tourments d'ailleurs mortels ne sont point frustrés de la couronne du martyr. « C'est ainsi, dit ce Père, que saint Jean Apôtre, sans souffrir, était prêt à souffrir ; il ne souffrit pas, mais il eût pu souffrir. Dieu connaissait ses généreux désirs. C'est

encore ainsi que les trois enfants furent jetés dans la fournaise, pour y être consumés et non pour vivre. Les renie-rions-nous comme martyrs à cause de l'innocuité des flammes? En vérité, le feu ne les a pas torturés, mais leur bon vouloir les a couronnés (1). » Ce raisonnement s'applique parfaitement à saint Louis et le range parmi la glorieuse armée des martyrs.

Le Père Antist ajoute un dernier trait à ce récit. Les malheureux Indiens furent si joyeux d'avoir retrouvé les ossements vénérés qu'ils offrirent au saint des volailles et des paons, comme s'il eût accompli une restitution volontaire. Il refusa ces présents avec indignation et derechef la fureur des naturels violemment excitée mit sa vie en danger. Le cacique converti le sauva. Après ce dernier péril les deux nègres fidèles que nous avons vus assister le saint pendant son agonie, aidés par quelques Indiens amis, l'emportèrent sur leurs épaules à une quinzaine de milles, montèrent un canot et firent voile jusqu'à la résidence d'un gouverneur espagnol, Pedro de Salazar. Celui-ci accueillit avec bonheur le saint que la fièvre retint plusieurs mois.

Toutes ces souffrances avaient été prédites à Louis par un homme simple mais parvenu à une haute contemplation. Il n'avait pas encore quitté Valence, lorsque le jour de saint Jean-Baptiste, ce serviteur de Dieu l'aborda sous le cloître et lui dit ces paroles, qui rappellent celles d'Agabus à saint Paul : « L'Esprit m'a révélé que le Père Louis sera en butte à de grandes épreuves, courra un extrême danger, mais Dieu le délivrera de tous ces maux. »

Plus tard, dans ses prédications, le saint racontait ces événements et en tirait au profit de ses auditeurs des leçons instructives. Ainsi disait-il que le prêtre idolâtre, gardien des ossements sacrés, demeurait devant eux profondément incliné, les bras croisés sur la poitrine, prosterné

(1) S. Aug. Sermon 296. *in natali Apost. Petri et Pauli*, cap. iv.

sur les genoux, avec toutes les marques de la crainte et du respect. Tandis qu'il était dans cette posture, on vint lui demander s'il connaissait quelque antidote au poison dont on avait fait usage, mais il était tellement abîmé dans l'adoration qu'il n'osa pas répondre et refusa d'articuler une parole. Exemple frappant, concluait saint Louis, du grand respect qui nous doit saisir en présence du Très Saint-Sacrement, puisque ce malheureux païen tremblait ainsi devant le démon. « Je dis : le démon, ajoute le Père Antist, non seulement à cause de la parole de David : — Tous les faux dieux sont des démons, — mais encore parce que, dans certains pays, les Indiens appellent ainsi leurs idoles. »

Ces idoles leurs inspiraient une grande terreur, et ils en redoutaient la vengeance. Leur religion, semble-t-il, dérivait de cette idée : le Dieu du ciel est bon, le démon ne cherche qu'à nuire ; le plus sage parti est donc de s'attirer les bonnes grâces du démon par des sacrifices. Ils ignoraient que ces esprits mauvais ne peuvent rien sans la permission de Dieu. Saint Louis demanda un jour à un chef, pourquoi il avait cessé d'assister aux instructions. Celui-ci répondit : « Mon démon m'a menacé de mort, moi et toute ma famille, si je continuais à entendre vos instructions ». — « Je m'en vais vous prouver son peu de pouvoir », répliqua le saint qui marcha droit à l'idole et lui porta un coup formidable. Le saint employa souvent avec bonheur ces arguments de fait.

Dans son essai sur les « Épisodes intéressants et caractéristiques de la vie des saints », le Père Faber agite cette question : s'est-il présenté quelques exemples de l'accomplissement littéral de la promesse de Notre-Seigneur en saint Marc : « S'ils boivent quelque breuvage empoisonné, il ne leur nuira pas. » Parmi les nombreux exemples d'accomplissement approximatif chez les saints, — les uns souffrant du poison, mais préservés miraculeusement de

la mort, les autres, avertis surnaturellement et évitant d'absorber le breuvage mortel, — il cite le cas de saint Louis : « C'est ainsi, dit-il, que saint Louis Bertrand, le missionnaire dominicain, fut empoisonné par un prêtre caraïbe, souffrit d'atroces douleurs, fut aux portes de la mort pendant cinq jours, puis guérit miraculeusement. C'est l'accomplissement substantiel, non littéral, de la promesse. » C'est vrai. Mais en une autre circonstance au moins, cette promesse s'accomplit à la lettre. D'après le Père Antist, écrivain très consciencieux, Raphaël de Figuerola racontait, comme de notoriété publique aux Indes, que le Père Louis, désireux de convertir un cacique, but à une coupe empoisonnée, sans en ressentir aucun mal. Cette affirmation, d'un poids assez léger par elle-même, est confirmée par le témoignage du Père Avignon. A l'entendre, Louis aurait affirmé au Père André Cabrerizo qu'en vérité il avait, sans inconvénient, absorbé du poison pour prouver la vérité du Christianisme, mais se hâtait-il d'ajouter en manière d'explication : « Dieu opère souvent des miracles de ce genre par le moyen de grands pécheurs qui servent ainsi la gloire de son saint Nom ».

Voilà pourquoi le crucifix à crosse d'arme à feu et la coupe d'où s'échappe un serpent sont les emblèmes de saint Louis Bertrand.

CHAPITRE VI

MISSION A TÉNÉRIFFE ET MOMPOX

Ténériffe. — Repos de quelques mois. — Souffrances. — Le crucifix. — Prophétie. — Mompox. — Visiteurs célestes. — Tentation repoussée. — Conversion des tentateurs. — Mort du petit Louis. — L'île Saint-Vincent. — Croix merveilleuse. — Attaque dans l'île Saint-Thomas. — Guérisons miraculeuses. — Epidémie.

« Le Dieu fidèle ne permettra pas une tentation au-dessus de vos forces. »

(I Cor. x, 13.)

« Il prêcha aux nations et fut entendu ; il leva le signe de la croix parmi les peuples et les faux dieux furent confondus et les idoles vaincues. A quel signe ouvrirons-nous les yeux et croirons-nous en toi ? »

(5^e Répons des Matines.)

Le champ maintenant confié au saint semble avoir été la ville et les pays de Ténériffe. La synonymie ne doit pas les faire confondre avec cette île célèbre par son pic et qui fait partie du groupe des Canaries. C'était une ville de la province de Sainte-Marthe, dans la Nouvelle-Grenade, sur la grande rivière Magdalena, simple village aujourd'hui. Nous avons laissé saint Louis dans la maison du gouverneur don Pedro de Salazar où l'avaient amené en barque quelques chrétiens dévoués. Nous ne saurions dire où résidait le gouverneur ni quelle fut cette traversée ; mais cette mention d'un canot nous confirme dans la pensée que les Caraïbes évangélisés par le saint étaient des insulaires.

Le Père Antist nous apprend que le toit hospitalier du gouverneur abrita le saint pendant plusieurs mois ; cet arrêt fut principalement causé par une fièvre violente provoquée sans doute et par les fatigues de toute espèce et par le poison mortel qui ne cessa de miner sa santé. Combien nous agréerions quelques renseignements sur ces mois de souffrance, sur les vertus, la patience, les prières qui les sanctifiaient ! Quel portrait du saint don Pedro eût tracé s'il avait noté jour par jour les menus détails plus intéressants en raison même de leur petitesse !

Nous ne savons ni quand, ni comment saint Louis fut chargé de la mission de Ténériffe : le fait est qu'il fut nommé vicaire, soit d'un petit couvent de son ordre, soit des missionnaires du pays ; — de plus, il remplissait les fonctions de curé.

Parmi les rares détails qui nous soient parvenus, on note avec soin qu'en prêchant il tenait un grand crucifix ; et cette image impressionnait profondément l'auditoire. Là comme ailleurs, l'éclatante sainteté de sa vie, son éloquence simple mais enflammée, l'irrésistible puissance des miracles eurent pour résultat une riche moisson d'âmes. Une force secrète et invisible lui attirait tous les cœurs. Avant peu, les convertis se comptaient par milliers.

Doña Isabelle Mexia, femme du gouverneur espagnol et pénitente du saint, connaissait par expérience que, favorisé du don de prophétie, il lisait au fond des âmes les plus secrètes pensées. Aussi avait-elle en ses paroles une foi sans bornes. La vie mondaine de son mari, son indifférence pour la religion, sa passion effrénée du jeu l'affligeaient amèrement. Elle s'en plaignit à Louis et lui demanda quelle en serait la fin. Il prédit de grandes épreuves. Peu après, le gouverneur fut disgracié et ses ennemis l'empoisonnèrent. Heureusement le saint était là. Il consola le pécheur mourant, le convertit, lui admi-

nistra l'Extrême-Onction et le saint Viatique et couronna tous ces bienfaits spirituels en lui rendant la santé (1).

La même dame pria son saint confesseur de lui dire si l'enfant qu'elle attendait serait un garçon ou une fille et s'il vivrait longtemps. Le saint sourit et prit plaisir à satisfaire sa curiosité. A la première question il répondit : « L'homme fut le premier créé. » Isabelle comprit et sa joie fut grande. La réponse à la seconde question tempéra cette joie. Le saint l'avertit en effet que « cet enfant serait un fruit bientôt cueilli par Dieu ». Ces paroles ne tardèrent pas à se vérifier.

Une servante de cette dame la suivait ordinairement à l'église. A sa grande surprise, Isabelle remarqua l'habitude qu'avait alors le saint de faire le signe de la croix sur le front de sa suivante. Or, celle-ci, pendant une absence de Louis, tomba soudainement malade et mourut. Sa maîtresse se hâta d'en informer le saint, dès qu'il fut de retour, et lui demanda le secours de ses prières. « Croyez-vous donc, répondit-il, que j'aurais marqué son front du signe de la croix, si je n'avais prévu sa mort prochaine et son salut ? »

Pendant qu'il évangélisait le pays de Ténériffe, saint Louis habitait une petite hutte élevée près de l'Église ; un gentilhomme espagnol du voisinage veillait à son entretien. C'est dans la maison de ce bienfaiteur, comme nous le verrons, que le saint passa les derniers jours qui précédèrent son départ de l'Amérique.

Nous ignorons la durée de cette mission : il semble toutefois que de là Louis passa de suite à Mompox.

Le climat dut ajouter plus que jamais aux fatigues du missionnaire. Mompox est situé à 37 lieues au sud-est de

(1) Tel est le récit du Père Feuillet. La version d'Aviñone est différente. D'après lui, c'est cette dame elle-même qui aurait été empoisonnée puis miraculeusement guérie.

Carthagène, près du sommet du delta que forme la Magdalena. La brise marine qui, à Carthagène, rafraîchit la température et la rend supportable ne s'y fait pas sentir : aussi la chaleur est-elle étouffante. Là encore pullulent les moustiques et autres insectes malfaisants ; les habitants souffrent du goître, causé, dit-on, par l'eau du fleuve. Celui-ci est infesté de caïmans et d'alligators ; les jaguars et autres fauves en rendent les abords dangereux ; les terribles boas constrictors se suspendent aux arbres, les serpents venimeux se dissimulent sous les hautes herbes.

Mais à tout cela Louis n'accordait pas même une pensée. Il vivait en société avec le ciel et sur terre il n'avait qu'un but : gagner des âmes. A Mompox, comme ailleurs, il baptisa plusieurs milliers de naturels ; de plus ses vertus et ses miracles le firent appeler « le saint religieux » et c'est sous ce nom qu'il était généralement désigné parmi les Indiens.

Le capitaine Bernard de Bétancour était gouverneur de Mompox. Il raconta lui-même un merveilleux événement survenu pendant le séjour de Louis et dont il fut témoin. C'était le vendredi de la quatrième semaine de Carême. Le saint avait prêché sur l'extrême bonté témoignée par Jésus-Christ dans la résurrection de Lazare ; et sans doute aussi vivement pressé ses auditeurs d'écouter la même voix miséricordieuse qui les appelait du tombeau à la vraie vie. Vers huit heures du soir, le gouverneur alla trouver le saint afin de fixer une heure pour sa confession. La porte était entr'ouverte, et, en approchant, il fut surpris d'en voir jaillir un flot d'éclatante lumière ; on aurait cru la chambre éclairée par des lampes très puissantes. Un regard jeté à l'intérieur accrut son étonnement : saint Louis priait à genoux et semblait converser avec deux vénérables inconnus à l'aspect majestueux et dont les vêtements eux-mêmes brillaient comme s'ils eussent été tissés des rayons du soleil. Stupéfait, il ne sut s'il devait se re-

tirer doucement ou admirer le prodige en silence : dans son trouble, il remua la porte. Saint Louis, dérangé par ce bruit, se leva pour en chercher la cause. L'émotion du capitaine était si vive que non seulement il fut incapable d'articuler une parole ; mais il n'aurait pu retrouver son chemin sans l'assistance de Louis. Quels étaient ces deux célestes visiteurs qui illuminaient un moment notre sombre terre des splendeurs de leur gloire ? Le capitaine affirmait avoir reconnu saint Ambroise et saint Thomas d'Aquin d'après leur ressemblance avec leurs deux portraits qui lui étaient familiers.

Une autre fois encore, il put contempler une extase de Louis. C'était pendant la Messe, après la consécration. Le capitaine le voyant ravi hors de lui-même, le rappela à la réalité en le tirant par sa chasuble.

Le récit frappant d'une redoutable tentation repoussée par le saint peut trouver place ici, bien que l'archevêque de Saint-Domingue, qui la rapporte dans son histoire de la Province dominicaine du Mexique, n'en indique pas le théâtre.

Saint Louis, pendant ses prédications dans la Nouvelle-Grenade, se vit obligé d'admonester un personnage considérable dont les relations adultères donnaient un scandale public. Cet homme admira le zèle du saint, ne put nier sa faute, mais la passion parla plus haut. Le missionnaire ne se rebuta pas. A la fin, le pécheur, importuné de ses instances et exaspéré par la menace d'une dénonciation publique et d'une excommunication, prêta l'oreille à une suggestion diabolique et essaya de réduire Louis au silence : « Ce n'est qu'un homme, murmurait le tentateur : amène-le à commettre le péché, la honte lui fermera la bouche et il te laissera en paix. » Une femme de réputation suspecte consentit à se présenter de nuit à la porte de la petite cabane habitée par le saint. Elle ne s'épargna aucune recherche de parure, comptant sur une facile vic-

toire. Saint Louis prolongeait sa veille et sa prière, lorsqu'il entendit sonner la cloche de sa petite habitation. Il était près de minuit. La pensée qu'un malade désire les derniers sacrements lui traverse l'esprit et il vient à la porte avec une lumière. A la vue de cette femme, de sa toilette, de son air, il comprend. En hâte, il ferme la porte. Sans dire un mot, il se signe plusieurs fois sur le front et la poitrine, court devant l'autel de l'église, découvre ses épaules, commence de se frapper jusqu'au sang et, tout haut, conjure Dieu de le délivrer. La misérable essaie de parler, mais au bruit de ces coups, de ces véhémentes supplications, elle est saisie d'étonnement. Bientôt, le remords et la contrition l'envahissent. Elle tombe à genoux près de l'église et mêle ses soupirs et ses prières à ceux de saint Louis.

Cette scène extraordinaire se prolonge pendant trois heures ; le saint prie devant l'autel, la pécheresse convertie demande pardon au dehors. La tradition rapporte que le saint s'affaissa sur le sol, épuisé par la violence des coups dont il avait accablé son corps, et qu'alors sainte Marie-Magdeleine et sainte Catherine Martyre apparurent pour le ranimer. Il revint ensuite à la porte, trouva la pauvre femme en pleurs : elle tremblait et lui demandait son pardon et ses prières. « Allez en paix, ma fille, lui dit le saint homme, mais prenez garde de jamais retomber dans un tel crime, car la colère de Dieu fondrait sur vous à l'improviste. » Elle alla raconter l'événement avec tous ses détails au malheureux instigateur du complot. Vaincu par le remords, il vint se jeter aux pieds de saint Louis, implora humblement sa miséricorde et promit de suivre en tout ses avis : il fut accueilli avec une grande douceur. Sincère pénitent, il réforma sa vie et regarda toujours Louis comme un saint.

L'apôtre séjourna quelque temps à Turvaco. Il y baptisa un jeune Indien auquel il donna son propre nom. Il se

chargea de l'instruire, lui apprit à servir la Messe ; une obéissance docile et affectueuse récompensa ses soins et gagna son affection. Sans doute il espérait découvrir peu à peu en cet enfant les signes d'une vocation sacerdotale et faire de lui un apôtre de ses compatriotes. Mais la Providence en avait disposé autrement. Les habitants de Turvaco, réduits aux abois par la disette du blé, consultèrent un oracle diabolique desservi par leurs prêtres. L'oracle répondit qu'il ne fallait espérer ni blé ni secours, avant d'avoir offert en sacrifice l'enfant adopté par l'étranger. Les crédules païens n'attendirent qu'une occasion. Un jour qu'un devoir de charité avait éloigné le saint, ils se saisirent du petit Louis et l'immolèrent sur l'autel de leurs idoles. Ils répandirent le bruit que l'enfant, dans une promenade sur les bords de la rivière, avait été dévoré par un caïman ; mais l'apôtre découvrit l'horrible réalité. Malgré l'extrême douleur d'avoir perdu ce fils spirituel sur lequel il avait fondé de si belles espérances, il adora sans murmurer la sainte volonté de Dieu et se réjouit de la prompte entrée du jeune martyr en paradis.

Saint Louis visita plusieurs îles des Indes Occidentales pendant sa carrière apostolique, mais aucune biographie ne mentionne clairement ni l'époque, ni les circonstances de ces visites. On ne peut guère mettre sous les yeux du lecteur que de rares épisodes çà et là découverts, comme ces suites de pas empreintes sur le sable des grèves et dont les vagues ont effacé la plus grande partie. Les vagues du temps dévorent la trace des vies, même les plus grandes. Ce que recueille le souvenir n'est presque rien auprès de ce qu'ensevelit l'oubli.

Dans l'île de Saint-Vincent, Louis prêchait à une foule réunie dans une grande plaine. Les auditeurs étaient soulevés par le zèle ardent de cet homme extraordinaire, dont ils comprenaient les paroles comme si leur dialecte eût été sa langue maternelle — et pourtant il s'exprimait

en espagnol. — Parmi eux se trouvait l'un des plus puissants caciques de cette île, drapé dans une robe d'écarlate longue et flottante, les pieds nus, les oreilles ornées d'énormes pendants en or. Le saint parlait de la Croix comme d'un autel où Notre-Seigneur Jésus-Christ s'offrit en un sublime sacrifice pour le salut de tout le genre humain. Après le sermon, le cacique aborda respectueusement le prédicateur, et lui demanda ce qu'était cette Croix dont il venait d'entendre célébrer si hautement l'excellence. L'espace ouvert où s'était rassemblée la foule était entouré d'arbres gigantesques. Le saint, pour répondre à la question de manière à être compris, s'appuya contre un énorme tronc et étendit les bras en forme de croix. Puis il s'écarta de l'arbre. Le signe sacré y demeurait parfaitement imprimé. Émus de ce miracle, tous les Indiens éclatèrent en clameurs d'étonnement. Le cacique retourna sur-le-champ à sa maison ; mais il revint bientôt, s'approcha de Louis avec toutes les marques de la vénération, se mit à ses genoux, lui prit la main et le pria de venir dans sa demeure avec son compagnon. Le saint y resta neuf jours, instruisit et baptisa le cacique, les siens et un grand nombre d'indigènes. Avant de quitter cette chrétienté nouvelle, il écrivit — comme il l'avait déjà fait ailleurs — pour leur instruction, les principaux articles de la foi, les dix commandements, les prières les plus usuelles. Cet intéressant épisode est le seul qui nous soit parvenu de cette mission dans l'île Saint-Vincent. Nous en ignorons la date, nous ne savons quelle circonstance amena Louis dans cette île ; rien ne précise la durée de son séjour, nous ne connaissons que ce seul incident, et sans doute l'ignorerions-nous également sans la présence et le récit d'un compagnon du saint.

D'une mission dans l'île Saint-Thomas un seul épisode nous est également parvenu. Le saint prêchait à l'ombre d'un vaste platane, lorsque s'avancent, en troupe nom-

breuse, des Indiens sauvages armés de frondes et de pierres et proférant des menaces de mort. Un ecclésiastique avertit le saint et le pria de chercher à la hâte quelque abri. Il répondit avec calme : « Tranquillisez-vous, loin de me tuer, ils ne me pourront faire aucun mal. » Aussitôt, il se mit à prêcher avec plus de véhémence encore ; les assaillants s'arrêtèrent tout saisis ; écoutèrent avidement les paroles de vie, et l'homme de Dieu, au lieu d'être leur victime, eut assez d'influence sur eux pour en convertir plus de deux cents.

Les miracles sont aux yeux des infidèles les signes de la vraie foi. Il eût été surprenant que Dieu n'eût pas confirmé la prédication de son serviteur par des prodiges répétés. Nous en avons déjà rapporté quelques-uns. La plupart resteront à jamais inconnus. Les biographes en ont noté quelques autres sans leur assigner ni date ni théâtre.

Un jour une Indienne convertie, nommée Marinitta, vint, en proie à la plus profonde affliction, trouver le saint et, se jetant à ses pieds, le conjura de sauver sa sœur encore infidèle qui se mourait dans un pénible enfantement. « Ayez confiance en Dieu, mon enfant, répondit-il, votre sœur en réchappera. Prenez cette ceinture et entourez-en la malade. Je vais prier pour elle. » Au bout d'une demi-heure, Marinitta revenait apporter la bonne nouvelle. L'enfant fut bientôt après baptisé et avec lui son père, sa mère et plusieurs de leurs amis.

Une autre Indienne supplia le saint homme de lui obtenir la guérison d'ulcères incurables dont elle souffrait au cou depuis longtemps. Le cœur du saint fut ému. Il fit le signe de la croix sur la pauvre femme, prit un mouchoir, lui en entoura le cou et dit doucement : « Priez Dieu de vous aider, ma fille, et soyez assurée qu'il le fera. Revenez demain. » Elle obéit. Le jour suivant, quand le mouchoir fut retiré, les horribles plaies avaient disparu,

sans même laisser de cicatrice. « Père Louis, s'écria, en proie au plus vif étonnement, le compagnon du saint, quel éclatant miracle ! » — Paix, mon fils, répliqua le saint, c'est l'œuvre de Dieu. Moi je ne puis rien. Mais Dieu est bon et il veut convertir ces pauvres Indiens. » Dans un lieu voisin, il guérit, également à l'aide du signe de la croix, une autre femme atteinte de la même maladie.

Le saint parcourait la Nouvelle-Grenade lorsqu'éclata une épidémie qui s'étendit vite et loin ; les naturels mouraient en foule. Touché de compassion, il allait de maison en maison, aspergeait d'eau bénite les habitants et les marquait du signe de la croix. Les Indiens constatèrent que pas une des personnes ainsi bénites ne succomba ; si bien qu'un des religieux, compagnon de Louis, étant tombé malade, un Indien lui dit : « Pourquoi n'avez-vous pas recours à votre saint Père ? Il vous guérirait. » De nombreuses épidémies, entre autres la petite vérole, doivent entrer en ligne de compte pour expliquer la dépopulation des Indes à partir de la conquête espagnole. En 1588, une maladie, semblable à la diphtérie, se déclara à Carthagène et traversa toute l'Amérique du Sud jusqu'au détroit de Magellan. La mortalité était si grande, que sur cent enfants atteints, à peine un, dit-on, échappait. La frayeur des naturels était poussée à tel point que lorsqu'un père de famille se sentait frappé, il courait choisir l'emplacement de sa tombe près de l'église et l'indiquait à quelque missionnaire en s'écriant : « Père, c'est là que vous m'enterrerez, moi, ma femme et mes enfants ». Il nous est facile de comprendre toute la sympathie, toute la tendresse que dut éveiller dans le cœur du saint le spectacle de ces souffrances ; toute la joie aussi qu'il dut ressentir de pouvoir mettre à leur service le don des miracles, récompense de son héroïque amour de Dieu, l'Auteur de la santé et de la vie. La conscience de ce pouvoir bien-faisant est l'une des plus douces consolations des saints.

CHAPITRE VII

RETOUR EN ESPAGNE

Motifs de retour. — Lettre de Las Casas. — Louis écrit au Maître-Général. — Il est élu Prieur de Santa-Fé. — Voyage infructueux. — Lettre du Général. — Louis revient à Ténériffe. — Traversée. — Tempête. — Le Père Louis Véro ; sa carrière apostolique et sa sainte mort. — Arrivée de saint Louis à Valence.

« O abîme des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Qu'incompréhensibles sont ses jugements et impénétrables ses voies ! Qui donc a pénétré l'esprit du Seigneur ? Qui donc a été son conseiller ? »

(Rom., xi, 33, 34.)

« Les fleuves ont gonflé leurs flots, les masses d'eau ont retenti. Admirables les soulèvements de la mer ; admirable le Seigneur dans les hauteurs ! »

(Ps., xcii, 3, 4.)

Après une courte période de sept années, la carrière apostolique de saint Louis en Amérique se termina brusquement. Le Maître-Général, sur la demande du saint, lui expédia ses lettres de rappel.

Ce désir de quitter les vastes régions du Nouveau-Monde, si riches en moissons d'âmes, si pauvres en ouvriers, étonnera sans doute. En voici l'explication.

Il eut pour principal motif la méchanceté ordinaire des agents espagnols, leur cruauté à l'égard des naturels, qui les avaient d'abord accueillis comme des êtres supérieurs, les « Enfants du Soleil ». Saint Louis, ainsi que tous les missionnaires, y avait rencontré le plus sérieux obstacle

à son apostolat, une difficulté bien plus insurmontable que l'ignorance et la superstition, la diversité des langues et des dialectes, la prodigieuse étendue du pays. La rapacité et la tyrannie des Espagnols prévenaient naturellement contre la religion chrétienne l'esprit peu éclairé des Indiens. On connaît l'histoire de cet indigène qui demandait s'il trouverait des Espagnols au ciel et désirait en ce cas n'y pas aller, s'il y devait rencontrer quelques-uns de ses oppresseurs. Quel sujet de plaintes continuelles pour les missionnaires : prêcher aux naturels la sainteté de la religion, les vertus chrétiennes, et se voir si souvent contredits par l'immoralité, l'avarice, la barbarie de chrétiens qui, du christianisme, avaient la foi mais non l'esprit.

Les plus sévères ordonnances avaient été portées d'abord par le roi Ferdinand, ensuite par l'empereur Charles-Quint, dans le but de faciliter autant que possible l'évangélisation des Indiens ; mais les fonctionnaires que l'éloignement de la métropole débarrassait de tout contrôle, semblaient n'avoir en vue qu'une rapide fortune. Des scènes comme celle-ci n'étaient malheureusement pas rares. Un jour, dans une église, Louis instruisait un grand nombre d'indigènes ; tout à coup de grossières imprécations interrompent le sermon ; un officier se précipite dans la nef, apostrophe les naturels, « ces chiens paresseux rebelles au travail », et les chasse dehors à grands coups de bâton. Louis ne parvint pas à les protéger contre cette violence.

Et ce n'est là qu'un exemple des obstacles qu'apportaient à l'apostolat ceux-là mêmes qui auraient dû lui prêter le plus efficace concours. Chaque jour amenait sans provocation de nouvelles scènes de cruauté, les naturels en masse étaient réduits en esclavage par une violation ouverte des lois qu'avait édictées le gouvernement espagnol. Souvent les missionnaires devaient être les témoins hélas ! impuissants des plus odieux massacres exécutés sous quelque prétexte faux ou frivole.

Ces abus croissants contre lesquels l'évêque de Carthagène et toutes les autorités ecclésiastiques s'étaient élevés en vain, avaient fait naître dans l'esprit du saint la pensée de retourner en Europe. Cette pensée avait déjà pris quelque consistance lorsqu'il reçut une lettre de Barthélemy de Las Casas qui avait résigné le siège épiscopal de Chiapa et résidait alors en Espagne. L'évêque insistait avec force sur la nécessité de refuser l'absolution à tous les fonctionnaires et même à tous les Espagnols qui violeraient les lois divines et humaines en asservissant les Indiens ou en les retenant esclaves. Tous ces persécuteurs des naturels, ces enrichis par des voies illicites, ces violateurs des édits royaux, Las Casas les déclarait indignes des sacrements.

Saint Louis entra dans ces idées d'ailleurs généralement admises par les missionnaires. Il confessait un grand nombre d'Espagnols. Cette lettre pressante du vénérable « Protecteur des Indiens » le remplit donc d'anxiété et semble avoir provoqué de sa part une demande immédiate de rappel.

La Bulle de Canonisation le dit clairement : « En face de l'oppression des naturels par certains fonctionnaires qui, sans scrupule, les blessaient et même les tuaient ; en face de cruautés qu'il était aussi impuissant à empêcher qu'à supporter, il obtint la permission de revenir en Europe ».

Il restait encore une difficulté. Car enfin, les missions ne pouvaient être absolument désertées. Si la rapacité des aventuriers espagnols s'exaspérait, raison de plus pour que de saints et zélés religieux demeuraient suprêmes défenseurs des opprimés. De fait, le Père Louis Véro, compagnon et ami du saint, continua malgré tout à évangéliser les naturels jusqu'à sa mort au couvent d'Upar, en 1588. D'ailleurs Las Casas n'eut même pas la pensée de décourager saint Louis. Au contraire, sa lettre contenait

les plus chaleureuses exhortations. Enfin si les fonctionnaires espagnols se rendaient indignes de l'absolution par leur tyrannie, qui donc mieux que le saint était capable de les ramener à résipiscence ou de punir leur obstination par le refus énergique des sacrements? Peut-être l'eût-il payé de sa vie, mais rien ne lui aurait causé plus de joie.

Evidemment, la seule supposition qu'une crainte pusillanime l'ait engagé à délaissier une œuvre voulue et couronnée par Dieu, nous est interdite. Son amour du sacrifice n'avait certainement pas tiédi depuis son arrivée en Amérique; au contraire, le succès n'avait fait qu'enflammer son désir de « rechercher et de sauver ce qui avait péri ». Devons-nous croire à quelque intuition surnaturelle? Il connut divinement, la chose est certaine, que le temps de son apostolat en Amérique était fini et que Dieu lui avait préparé une œuvre en Europe. Sans doute, le cœur déchiré à la vue du mal dont chaque jour le rendait forcément témoin, l'âme désespérée des entraves qui retardaient la conversion des infidèles, il dut implorer les lumières de l'Esprit-Saint par des prières ardentes et répétées. Sa vie nous offre de si nombreux et de si frappants exemples de lumières surnaturelles relatives à des affaires beaucoup moins importantes qu'il est très plausible de supposer ici une inspiration spéciale. D'ailleurs toutes les circonstances qui accompagnèrent son départ reflètent cette inspiration. Elu Prieur de Santa-Fé, en butte à d'autres et nombreuses difficultés, toujours il parut inébranlablement persuadé que Dieu l'appelait à quitter l'Amérique. Après son élection, il déclara qu'il ne mettrait pas les pieds à Santa-Fé. Quand fut passée l'époque où d'ordinaire les caravelles prenaient le large, il dit paisiblement que Dieu, qui voulait son retour en Espagne, ne permettrait pas de faire voile sans lui.

Cette hypothèse d'une révélation particulière résout toute la difficulté et explique parfaitement son désir d'abandonner les missions et de regagner l'Espagne. Quant

à expliquer pourquoi Dieu resserra dans les limites de sept années un apostolat si merveilleusement fécond, ce serait aussi téméraire que de vouloir sonder pourquoi la vie publique de Notre-Seigneur ne dura que trois ans. Peut-être ne serait-ce pas se méprendre de croire que Dieu le destinait à transmettre quelque chose de son esprit apostolique aux novices de Valence, à former de zélés missionnaires qui porteraient l'Évangile au fond des forêts, à travers les plaines de l'Amérique. De fait, ainsi qu'un homme de sainte vie le dit à un religieux, il semble que Dieu ordonna le retour de Louis afin que, Prieur du grand Couvent de Valence, il pût y donner la dernière perfection à la réforme de la discipline.

Sa décision bien arrêtée, saint Louis profita de la première flotte qui partit de Carthagène pour écrire aux religieux de Valence et les prier de lui obtenir du Père Général ses lettres de rappel. A cette nouvelle, tous les religieux ressentirent la plus vive joie et apportèrent à seconder ce retour le même empressement qu'ils avaient mis autrefois à entraver son départ. Le Père Antist étudiait alors au fameux Couvent de Salamanque. Le Général lui-même visitait les Couvents d'Espagne. C'était le Père Vincent Justiniani, créé plus tard cardinal par saint Pie V. Il se trouvait sans doute à Salamanque, car les religieux de Valence chargèrent le Père Antist de lui transmettre la demande de Louis. Le Père Général ne sembla pas d'abord disposé à consentir. Instruit des merveilleux résultats obtenus par l'apôtre, il hésitait à prendre, la responsabilité d'un rappel qui en priverait la Nouvelle-Grenade. Enfin, après avoir recommandé l'affaire à Dieu, il remit au Père Antist une lettre de rappel en triple copie. On était encore loin de l'époque des services rapides et réguliers et il était très problématique qu'une lettre parvînt à un homme perdu dans les lointaines régions de l'Amérique espagnole ; des trois copies une au moins arriverait à

destination. Le Père Antist en expédia deux à Valence ; il confia la troisième à un Espagnol qui attendait la première occasion pour cingler vers Carthagène.

Cependant saint Louis venait d'être élu Prieur du Couvent de Santa-Fé-de-Bogota. Le Père Pierre de Miranda, Vicaire général de la Congrégation de saint Antonin, l'avait désigné aux suffrages des Pères. Il n'est pas convenable, leur avait-il insinué, qu'un religieux de mérite reste inconnu dans des postes aussi éloignés ; la capitale où résident l'archevêque et le vice-roi doit jouir de sa prédication et de son exemple. Au surplus, cette mesure fut sans doute envisagée comme le moyen efficace de combattre un projet de départ dont tous s'affligeaient. Quoiqu'il en soit, les religieux adoptèrent d'enthousiasme l'idée du Vicaire et à l'unanimité élurent saint Louis. Le Père Pierre de Miranda fut heureux de confirmer l'élection et il envoya un religieux au Prieur de Saint-Joseph de Carthagène avec des lettres qui l'en avisaient et le chargeaient d'intimer au Père Louis le précepte d'accepter cet office et de se rendre immédiatement à Santa-Fé. Le Prieur fit aussitôt chercher Louis, alors en mission dans une des « Petites Maisons de doctrine » qui dépendaient de Saint-Joseph.

Quand le saint fut arrivé à Carthagène, le Prieur lui annonça son élection, lui exprima sa joie et celle de tous. « Aucune hésitation n'était permise, ajouta-t-il ; les ordres du Père Pierre étaient formels ; il fallait de suite se rendre à Santa-Fé. »

L'affliction du saint fut extrême. Son humilité avait toujours fui les honneurs avec cet empressement que met l'orgueil à éviter les humiliations. Son seul désir était de retourner en Europe, s'y cacher dans la plus profonde obscurité ; et voilà qu'on l'appelait à une charge d'une lourde responsabilité ; il n'ignorait pas d'ailleurs que tous regardaient son arrivée à Santa-Fé comme un bienfait.

Mais il n'y avait pas à balancer, le commandement clair et précis exigeait obéissance. Il accepta donc avec une sincère humilité, mais il répondit aux félicitations en manifestant la certitude de n'arriver jamais à Santa-Fé. Il partit cependant pour le port de Baranca, situé sur la Magdalena, à 55 milles de Carthagène, à dix de la mer. Les vaisseaux marchands d'Espagne y déposaient et y embarquaient des cargaisons. Là aussi venaient aborder de grands canots du pays formés de troncs d'arbres, conduits par des rameurs indiens et qui desservaient les rives du fleuve. Il fallait ordinairement de 24 à 26 jours pour remonter la Magdalena de Baranca à Santa-Fé-de-Bogota, lorsque les bateaux ne touchaient pas à une escale nommée Mariquita, à soixante-six milles du port d'arrivée. Six canots chargés de marchandises étaient sur leur départ. Le saint et ses compagnons s'embarquèrent. Tout alla régulièrement avec les cinq autres canots, mais celui du saint semblait porter un autre Jonas. Les plus vigoureux coups de rames ne parvenaient presque pas à le faire avancer. Le reste de la petite flottille fut bientôt hors de vue. Un vent d'une grande violence souffla en poue, une voie d'eau se déclara ; le naufrage parut imminent. Les Indiens murmuraient contre le patron auquel ils imputaient cette malechance. Bref, au lieu de vingt-six jours, un mois fut employé à franchir seulement la moitié de la distance. Ils luttaient avec peine contre vent et courant et avançaient avec une extrême lenteur lorsqu'un bateau est signalé ; il s'approche rapidement, s'informe si ce canot est bien celui qui porte le Prieur de Santé-Fé ; sur la réponse affirmative, il accoste et Louis reçoit la lettre du Père Général des mains du messenger auquel le Père Antist l'avait confiée à Salamanque. Avec des larmes de joie et de gratitude, il remercie Dieu d'être ainsi délivré d'une charge qu'il redoutait et exprime au porteur sa profonde gratitude.

La remise de cette lettre modifia absolument l'allure du canot. Avançant désormais avec rapidité, il atteignit très promptement la petite ville d'Angostura sur la rive droite, à 180 milles de Santa-Fé. Là, saint Louis débarqua. Il écrivit au Père Pierre de Miranda pour lui communiquer les Ordres du Général et résigner sa charge ; aux religieux de Santa-Fé pour les remercier d'un choix si honorable pour lui, leur dire son incapacité, leur faire part de son retour immédiat en Espagne. Après l'expédition de ces lettres, Louis redescendit la rivière et atteignit en peu de jours Ténériffe, où il fut accueilli avec cordialité par Jean Bernal, ce gentilhomme qui en avait usé si aimablement avec lui, lors de sa mission en cette ville. Cet ami se chargea de pourvoir à tous les frais qu'entraîneraient pour son hôte les divers approvisionnements d'une si longue traversée. Deux jours après l'arrivée du voyageur on sut de Carthagène que la flotte à destination de l'Espagne devait appareiller dans une semaine. Le gentilhomme précipita les derniers préparatifs et prévint son hôte de hâter son départ ; mais le saint répondit avec calme : « Le Seigneur Dieu qui veut mon retour ne laissera pas la flotte partir sans moi. Je vous quitterai quand il sera temps ». Et il resta quinze jours encore.

Pendant ce temps, la femme de don Jean Bernal mit heureusement au monde un garçon. Le saint qui avait confessé la mère baptisa l'enfant. Selon toute probabilité, la flotte allait quitter Carthagène ; il resta cependant en prévision sans doute d'un tragique événement. Il avait averti les personnes qui entouraient la convalescente du danger de la laisser seule ; il leur avait recommandé une attention et une vigilance scrupuleuses. Il avait ses raisons. Mais aucun danger ne semblait menacer : on crut que sa sainteté ne le rendait pas infallible, et la femme du gentilhomme pendant son sommeil fut laissée seule. Un énorme python entra par la fenêtre ouverte. Réveillée au

bruit, se voyant seule avec ce terrible serpent, la malheureuse, épouvantée, se précipita par les escaliers, alarmant toute la maison par ses cris. Quelques jours après, elle mourait. Louis l'assista et passa toute la nuit à prier pour le repos de son âme. Le lendemain matin, il offrit le saint Sacrifice à la même intention et prêcha aux funérailles. Après avoir prodigué les consolations au mari désolé, il lui dit : « Le Seigneur Dieu m'a mis à même de payer la dette de reconnaissance que j'avais contractée envers vous ; j'ai assisté votre femme pendant sa maladie et sa mort, j'ai passé la nuit en prières pour son salut éternel, j'ai prêché à ses funérailles. Je ne puis reconnaître autrement votre bonté et votre générosité. Et maintenant je vais prendre congé. Mais auparavant, je vous donne un dernier avis : à telle date se présentera une personne ; gardez-vous de la recevoir dans votre demeure ; vous ouvririez la porte à tout un cortège de maux. » Le gentilhomme auquel les derniers et tristes événements auraient dû inspirer confiance en la sagesse du saint, fit la folie de ne pas tenir compte de ce suprême avertissement, mais les maux qui fondirent sur lui ouvrirent ses yeux à la vérité de la prédiction.

La flotte se trouvait encore au mouillage : on eût dit qu'elle attendait le saint. Immédiatement après l'arrivée de celui-ci à Carthagène, elle leva l'ancre et l'apôtre s'éloigna de la contrée qu'il avait si vaillamment évangélisée pendant sept années. Si les Indiens avaient su qu'à cette heure même, leur insigne bienfaiteur et ami quittait leur pays, un immense gémissement se fût élevé vers le ciel de tous les points de la Nouvelle-Grenade. Louis, de son côté, dut envelopper d'une pensée pleine de commisération ses enfants spirituels qu'il abandonnait aux mains d'opresseurs cruels. Mais cette pensée n'excluait pas sa pleine conscience d'être rappelé par Dieu en Espagne. D'ailleurs dans l'Ancien comme dans le Nou-

veau-Monde la volonté divine était son unique recherche.

Pendant la traversée de l'Atlantique, la flotte essuya une violente tempête. Le vaisseau qui portait saint Louis en souffrit rudement. Une grande partie des gréements fut emportée ; les voiles allaient être mises en pièces, mais on put les carguer ; le gouvernail, presque arraché, fut sur le point d'être brisé ; d'immenses lames menaçaient le navire qui fatiguait terriblement et semblait à chaque instant sur le point de couler. La position paraissait désespérée lorsque saint Louis, que tous les fracas de la tempête n'avaient pas distrait d'une paisible prière, se lève, la face tournée du côté du vent, et, tandis que des vagues gigantesques dressent furieusement leurs crêtes écumantes, vont se ruer sur le vaisseau et peut-être l'engloutir, il trace le signe de la croix. Les flots courroucés reconnaissent le serviteur de Celui qui leur avait dit autrefois : « Apaisez-vous » ; en approchant, ils amortissent leur élan et semblent caresser le navire comme les ondulations légères des calmes jours d'été. Tous les témoins de ce miracle sont étonnés ; mais, redoutant l'orgueil et plein de confusion, saint Louis se cache. A peine a-t-il disparu que des vagues colossales recommencent à tonner contre le navire et à tout broyer sur leur passage. Semblables aux lions et aux tigres de l'amphithéâtre qui dépouillaient leur férocité native devant le regard pur d'une vierge chrétienne mais se retournaient contre les autres condamnés, avec un redoublement de férocité, ces puissances de l'abîme respectent le serviteur de leur Maître, mais en son absence se déchaînent avec plus d'emportement. L'imminence du péril pousse les matelots auprès de saint Louis ; ils le supplient pour l'amour de Dieu de les assister ; et lui, cédant enfin à leurs instances, revient à la place qu'il avait occupée et trace de nouveau le signe de la croix ; aussitôt le danger cesse et la mer devient parfaitement calme.

Le saint parla (plus tard de ce miracle à l'un de ses amis et lui dit entre autres choses : « Gardez-vous de voir en de tels événements des preuves de sainteté. Ce sont des effets de la foi. Notre-Seigneur n'a-t-il pas promis aux fidèles la puissance des miracles ? Lucifer avait reçu de Dieu plus de lumières que moi ; et pourtant il s'est damné ; Judas, un pouvoir plus grand, et néanmoins il s'est pendu de désespoir. Pareils malheurs me peuvent arriver, car il est écrit qu'aucun homme en cette vie ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. » Cette expression d'une profonde humilité est aussi une preuve péremptoire du miracle. Le fait eût-il été contestable, Louis eût tenu un tout autre langage. Sur le navire, sa confusion égala l'enthousiasme ; on ne savait comment remercier assez Dieu et le saint homme ; capitaine, passagers, équipage, tous, d'une commune voix, appelèrent Louis leur sauveur.

Avant de clore l'histoire de cette période de la vie de notre saint, quelques mots sur le Père Louis Véro, son héroïque compagnon, ne manqueront pas de saveur. Il avait quitté l'Espagne avec Louis auquel l'avait uni à Valence l'amitié la plus vraie. Dans le Nouveau-Monde, ils partagèrent de communs travaux, furent souvent compagnons de route en de longs voyages apostoliques... de leurs relations, malheureusement, aucun détail n'a été découvert. Ni le Père Antist, ni Aviñone ne prononcent même le nom du Père Véro. Nous sommes redevables au Père Roze de la brève notice que nous esquissons. Elle ne peut qu'aviver notre désir de connaître plus à fond un homme aussi remarquable. Le Père Roze lui-même l'a extraite de l'historien Zamora et l'a insérée dans son intéressant ouvrage : « Les Dominicains en Amérique ».

Pendant que saint Louis évangélisait les indigènes de la province de Sainte-Marthe, le Père Véro poursuivait une œuvre identique dans la populeuse vallée d'Upar, au royaume de la Nouvelle-Grenade. Ses travaux l'entraî-

nèrent jusqu'à Ocaña, ville située à près de trois cents milles au nord-est de Santa-Fé, sur les bords du lac Zapatos, dans la province de Mompox. Les mines voisines attiraient un énorme concours de gens qui avaient grand besoin d'un apôtre.

Sa carrière fut des plus remarquables ; comme saint Louis il eut le don des langues ; il parlait en espagnol, et les Indiens le comprenaient parfaitement.

Louis tenait le Père Véro en haute estime. Prié par un ami de recommander à Dieu une affaire importante, il répondit : « Vous feriez mieux de vous adresser à mon compagnon Louis Véro. Ses prières ont plus de crédit que les miennes auprès de la Divine Majesté. »

L'apostolat de ce missionnaire se poursuivit sans interruption pendant vingt-six années (de 1562 à 1588) sanctifiées par la pratique de nombreuses austérités et d'une constante prière. Les natures les plus sauvages étaient contraintes de se rendre à sa parole suave, ardente cependant. Il obtint d'innombrables conversions.

Il mourut en 1588, au couvent d'Upar, dont il fut l'un des fondateurs et le premier Supérieur.

Les bâtiments n'étaient pas terminés à sa mort ; les religieux l'ensevelirent dans l'église paroissiale. Quatorze ans après, son corps fut trouvé intact, exhalant un parfum exquis.

Un Provincial de l'Ordre visitant cette église fut surpris de la trouver envahie par un grand nombre d'oiseaux qui chantaient harmonieusement, se perchaient sur la chaire, voletaient çà et là sans paraître s'effaroucher. Ces oiseaux, lui dit-on, étaient apparus depuis que le Père Louis Véro reposait dans l'église ; et dès lors n'avaient jamais manqué à leur visite quotidienne. On les regardait comme des messagers célestes, chanteurs attirés du serviteur de Dieu ; on les avait toujours respectés.

Après la tempête racontée plus haut, le voyage s'acheva heureusement. Le 18 octobre 1569, en la fête de saint Luc, Louis remit le pied sur la terre d'Espagne. Débarqué à Séville, au lieu de s'y reposer, il partit immédiatement à pied pour Valence. L'heure très tardive de son arrivée le força de passer la nuit dans la maison de son frère, hors les murs de la ville, près du monastère augustin de Notre-Dame du Secours. Nuit joyeuse, en vérité, dans cette maison ! Au moment des adieux, sept ans auparavant, aucun de ses amis n'avait espéré le revoir en ce monde. La nouvelle de son arrivée en Espagne l'avait précédé à Valence ; aussi fallut-il toute l'autorité du Prieur Laurent Lopez pour empêcher les religieux d'accourir en masse au-devant du bien-aimé Père et de lui faire une escorte triomphale. « Si vive fut la joie causée par son retour, écrit le Père Antist, que presque tous demandèrent la permission d'aller à sa rencontre. Le Prieur en particulier fut transporté d'une allégresse toute spirituelle en considérant cette bénédiction que Dieu daignait accorder à la communauté pendant son Priorat. »

Entré au couvent, la première parole de saint Louis fut pour déclarer qu'il était de retour pour enfin inaugurer une vie vraiment fervente et redevenir novice parmi ses Frères. Son premier acte, après s'être prosterné sous la bénédiction du Prieur, et après une visite à l'église, fut de remettre tout ce qu'il rapportait entre les mains de son supérieur, en particulier de l'argent reçu en aumône. Son amour de la pauvreté se trahissait une fois de plus ; « car, remarque le Père Antist, il aurait pu sans difficulté obtenir du Provincial la permission d'user de cette somme pour acheter des livres ».

Loin de se prévaloir des fatigues, des souffrances, des travaux prodigieux de son apostolat pour s'exempter en aucune façon de la règle commune, il reprit tous les exercices de la vie religieuse avec la plus grande ferveur,

comme s'il eût vraiment recommencé son noviciat. Toutes ses actions décelaient qu'il se regardait toujours comme un débutant dans la vie spirituelle, le dernier et le moindre de la communauté, et cette humilité profonde provoquait une admiration unanime.

TROISIÈME PARTIE

Service fidèle.

« Voici mon serviteur, je l'exalterai ; mon élu, mon âme s'est complue en lui. J'ai répandu sur lui mon esprit. »

(*Is.*, XLII, 1.)

« L'homme sensé a foi en la loi de Dieu, et cette loi lui est fidèle. »

(*Eccl.*, XXXIII, 3.)

CHAPITRE PREMIER

PRIORAT DU COUVENT DE SAINT-ONUPIRE

Année de repos. — Amitié avec le bienheureux Nicolas Factor. — Louis est élu Prieur de Saint-Onuphre. — Etat du couvent. — Construction. — Les banquiers du Prieur. — Comment le Prieur payait ses dettes. — Le crucifix. — Pain miraculeux. — Les Chartreux. — Frères quêteurs. — Les armes du religieux. — Crainte des voleurs. — Sermons. — Nuit de Noël. — Carême à Moncada. — Plusieurs personnes miraculeusement secourues.

« Il leur dit : Venez à l'écart, dans un lieu désert, et reposez-vous un peu. »

(*S. Marc, vi, 31.*)

« Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné par surcroît. »

(*S. Matth., vi, 33.*)

L'année entière qui suivit son retour, saint Louis put rester enseveli dans la retraite de son couvent, déchargé de tout office. On ne parle même pas de ses prédications. Le silence des biographes est absolu. Ses supérieurs, sans doute, l'entourèrent d'attentions, désireux de voir son âme et son corps jouir enfin de quelque repos, et sa santé délabrée se reconstituer après les gigantesques travaux des sept dernières années. Les privations et les souffrances avaient exténué sa santé, d'ailleurs toujours précaire ; le poison avait, il est vrai, respecté sa vie, mais les atteintes portées à sa constitution lui infligeaient un incessant martyre.

Toutefois, demander aux saints le repos, c'est vouloir l'impossible. Dans leur langage, le repos désigne le ciel ; comme la gloire, il n'est pas de ce monde, sa jouissance est incompatible avec les combats de la vie présente. Il n'avait plus que douze ans pour servir Dieu et amasser des trésors dans le ciel. Le repos, au sens vulgaire du mot, aurait été sa dernière pensée. Par un saint paradoxe, pour lui repos signifiait pénitence plus sévère, régularité plus exacte, veilles plus longues, oraisons plus ferventes et plus soutenues. C'est par là qu'il se reposait en Dieu ; c'est ainsi qu'il interprétait l'invitation de Notre-Seigneur à ses Apôtres après les labeurs de la prédication : « Venez à l'écart dans un lieu désert et reposez-vous un peu ». Coïncidence remarquable : ses premières paroles avaient été pour déclarer qu'il venait en novice, et la Providence lui accorda une année pleine et entière pour l'exercice ininterrompu de la contemplation. Ce second noviciat fut une préparation à la troisième période de sa vie, occupée jusqu'à sa dernière maladie par les charges de Prieur et de Maître des novices. Avec quelle joie nous souleverions le voile qui couvre cette année, si précieuse aux regards de Dieu ; mais elle est tout entière cachée en Dieu avec le Christ. Un seul mot a laissé quelque écho : son excessive humilité provoqua un étonnement général. « Loin qu'il crût être arrivé, il comptait pour rien, il oubliait complètement le passé, mais il regardait toujours devant lui, et se hâtait vers le but, vers le couronnement de la vocation surnaturelle de Dieu en Jésus-Christ. »

Ce fut à cette époque, semble-t-il, que se nouèrent les liens d'une intime amitié entre saint Louis et un autre saint, le bienheureux Nicolas Factor. Spectacle particulièrement attirant que l'amitié entre deux âmes purifiées, également remplies de Dieu, et unies dans le cœur sacré de leur commun Maître. C'est comme un reflet de la suave intimité qui allait de Notre-Seigneur lui-même « au dis-

ciple que Jésus aimait », et qui, pour être la plus pure et la plus spiritualisée que la terre ait jamais vue, n'en était pas moins l'union étroite de deux cœurs. L'amitié de saint Dominique et de saint François, l'un des sujets favoris de l'art chrétien, fut toujours chère à leurs Ordres ; son souvenir est un odorant parfum qu'ils respirent avec délices, une chaîne d'or qui resserre leur mutuelle affection.

L'amitié de Louis et d'un Franciscain ressuscite, pour ainsi dire, celle des fondateurs ; elle est comme une fleur de sa tradition.

Le bienheureux Nicolas avait six ans de plus que saint Louis. Après une pieuse jeunesse, il revêtit, à dix-sept ans, l'habit de Saint-François, au couvent de Jésus, à Valence, sa ville natale. Il y fit profession en 1538. Héroïque imitateur de saint François dans l'humilité, la pauvreté, la simplicité ; favorisé d'extases et de visions aussi fréquentes que sublimes ; d'une admirable charité envers les malades, les pauvres, tous les malheureux ; sa pureté d'âme et sa parfaite union à Dieu lui valurent de convertir les pécheurs les plus endurcis et de sauver des âmes innombrables.

La première rencontre des deux saints suivit d'assez près le retour de Louis. Le bienheureux Nicolas avait beaucoup entendu parler du saint missionnaire. Un jour qu'il était venu au couvent des Dominicains, il demanda l'autorisation de le voir. Ils s'entretinrent seuls quelque temps, naturellement des choses divines. Saint Louis se mit à parler de Dieu avec un brûlant amour ; soudain le bienheureux Nicolas fut ravi en extase et demeura sans mouvement. Louis, ignorant la fréquence de ces phénomènes extraordinaires, appréhendait un malaise subit. Il courut vers le compagnon du Père Nicolas et lui confia ses inquiétudes. Le Franciscain de répondre : « Plaise à Dieu de m'envoyer une pareille maladie ! » Saint Louis comprit. Il retourna, mais non pas seul, et tous attendirent respectueusement la fin de l'extase. Revenu à lui, le bien-

heureux étendit le pouce et l'index et offrit aux baisers des assistants ces doigts sanctifiés par le contact du Très Saint-Sacrement. Il voulut leur rendre pareil hommage, mais, leur humilité s'y refusant, il obligea son compagnon de lui donner ses pieds à baiser.

Cette amitié se continua jusqu'à la mort de Louis ; elle amenait de fréquentes relations entre ces deux saints dont chacun avait une haute idée de la vertu de son ami. Il plut à Dieu de révéler à saint Louis la surnaturelle beauté de l'âme du bienheureux Franciscain.

Celui-ci, venant un jour le voir, rencontra un pauvre mendiant à la porte. Aussitôt il lui baisa humblement les pieds en s'écriant : « Voici Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » Et il fut ravi en extase. Saint Louis était à son confessionnal. Il sembla un moment transporté d'étonnement et s'écria : « Oh ! Jésus ! Jésus ! » Son pénitent lui demanda la cause de cette exclamation ; le saint répondit : « Notre-Seigneur vient de me montrer la vertu et la divine beauté de l'âme du Père Nicolas Factor. Quelle sainteté ! quelle beauté céleste ! » Le Père Nicolas demeurait en extase. Revenu à lui, il pénétra dans l'église, salua son ami et fut ravi de nouveau en Dieu.

Saint Louis disait souvent que le Père Nicolas était l'une des âmes les plus pures qu'il connût. Il ajoutait que sa très profonde humilité, son sincère mépris de soi donnaient la certitude que ses ravissements et ses extases étaient bien des faveurs divines et non des illusions.

Il aimait à le comparer aux Bienheureux du paradis : « Le Père Nicolas vit sur la terre, au milieu des hommes, disait-il, mais son âme est toujours absorbée en Dieu, elle habite au ciel, elle y jouit des délices des anges, elle partage la vie des élus. »

De son côté, le Père Nicolas reconnaissait parfaitement la claire vue qu'avait saint Louis des choses spirituelles. Avant de le visiter, il n'omettait jamais de purifier sa

conscience et il disait alors avec la simplicité des saints que ses péchés et imperfections, si abominables à ses propres yeux, le seraient bien davantage à ceux du Père Louis Bertrand.

Le mois d'octobre 1570 marqua le terme de ce second noviciat de notre saint. A cette époque le couvent de Saint-Onuphre, situé à deux lieues espagnoles de Valence, se trouva sans Prieur. Le choix unanime des Pères se porta sur saint Louis. Celui-ci essaya de décliner cet honneur. A l'entendre, ses nombreuses infirmités corporelles, l'absence surtout de toutes les qualités exigibles dans un bon supérieur le frappaient d'incapacité. L'obéissance eut raison de toutes les objections, et, à la fin d'octobre, il s'achemina vers Saint-Onuphre (1), pour y être installé Prieur. Le couvent n'était pas très grand. Situé au milieu d'une population clairsemée, son revenu était si mince, qu'à l'entrée en charge de saint Louis, la maison était grevée de dettes. Mais elle possédait un Supérieur qui cherchait d'abord le royaume de Dieu et sa justice, aussi avant peu éprouva-t-elle la pleine vérité de la divine promesse : « toutes choses vous seront données par surcroît ». En effet, saint Louis put non seulement éteindre les dettes, mais encore faire plusieurs réparations urgentes et subvenir largement aux besoins de la communauté. La sagesse de l'élection trouva sa récompense. Certes, le Prieur était rigide : doux et humble, il est vrai, mais terrible aux infractions de la règle ; châtiant les moindres fautes avec une sévérité tempérée de paternelle douceur ; d'ailleurs plus rude encore à lui-même qu'à ses subordonnés ; en un mot, vivant exemple de ses préceptes. Sous le gouvernement de son prédécesseur, la communauté

(1) Saint Onuphre était un ermite du désert. Sa vie, écrite par saint Paphnuce, est donnée par Surius, d'après Simon Métaphraste, le 12 juin. Il vécut soixante ans dans la solitude, sans voir visage d'homme.

avait sérieusement souffert de la pauvreté. A la cherté des vivres s'étaient ajoutées certaines dépenses nécessaires ; bref, on avait contracté des dettes qu'on ne savait comment acquitter. A l'époque de l'élection du saint, les difficultés étaient critiques. Les bâtiments avaient besoin de réparations ; les vêtements des Frères demandaient à être renouvelés ; au couvent, pas de provisions même indispensables ; ni blé, ni vin, ni huile ; dénuement poussé à tel point qu'en présentant à saint Louis les lettres du Provincial qui confirmaient son élection, les religieux durent lui demander quelque argent pour acheter un peu d'huile.

Mais, sous le gouvernement du saint, on vit à la fois disparaître cette misère et s'accroître l'esprit de pauvreté religieuse. La disette ne se fit plus sentir, les Frères furent pourvus des vêtements convenables, tous les vides comblés.

Les dettes, qui semblaient insolvables, furent rapidement acquittées. Non seulement l'ancien bâtiment fut réparé, mais un nouveau dortoir construit, d'autres aménagements effectués. On bâtit un four pour cuire le pain sur place. La sacristie, jusque-là très pauvre, s'enrichit de vêtements, de vases sacrés et de tout le matériel d'église. Alors le saint Prieur porta ses regards en dehors des murs du couvent et planta une vigne en rapport avec les besoins de la communauté. Une longue allée ombragée de cyprès avoisinait le couvent. A l'extrémité le saint érigea une grande croix qu'il abrita d'une espèce de chapelle. Cette construction provoqua quelques remontrances : le couvent était si pauvre, cette dépense semblait si peu nécessaire. La réponse du saint est tout à fait caractéristique : « Hélas, mes Frères, les Luthériens et les Calvinistes ne regardent pas à des dépenses bien autrement considérables pour profaner et abattre les croix, en Allemagne et en France ». Les ouvriers, obéissant à un ordre, avaient inscrit son nom sur ce petit édifice ; mais, par humilité, il le fit effacer.

La pauvreté de la maison avait naturellement restreint le nombre des Frères. Sous le gouvernement du saint ce nombre s'accrut notablement et sans amener de difficultés. Les religieux des autres Ordres, en particulier les Franciscains, étaient toujours les bienvenus à Saint-Onuphre, et traités avec une cordiale hospitalité. Ils ne savaient trop admirer la charité et le zèle du saint Prieur, non plus que l'esprit de discipline religieuse qui régnait dans le couvent tout entier et qui les impressionnait profondément. Le nombre de ces hôtes était considérable, car la réputation de notre saint était une attraction puissante.

Par quels moyens saint Louis changea-t-il le désert de Saint-Onuphre en un jardin souriant? Où puisa-t-il des ressources pour couvrir ces dépenses? — Par d'abondantes et continuelles aumônes il constitua Dieu son débiteur. Aux yeux de la prudence humaine, ces aumônes durent paraître une coupable extravagance. C'était une charité semblable à celle de ces deux religieux du temps de saint Dominique. Ils revenaient d'une quête longue et pénible, ne rapportant que deux pains à leurs Frères affamés: Ces deux pains, tout leur avoir, ils les donnèrent à un pauvre, rencontré sur le chemin. Le saint Patriarche les loua. Notre Prieur était animé du même esprit. En arrivant à Saint-Onuphre, il commença, malgré la pauvreté de la maison, à donner aux pauvres tout ce qu'il put trouver. Dès lors, jamais aucun mendiant ne s'en alla les mains vides. Le pain et le vin furent toujours distribués généreusement: « Donnez, mon Frère, donnez sans compter », disait-il au Procureur, le Père Joseph Vindès, qui s'alarmait sans doute des générosités du nouveau Prieur, « n'hésitez pas à donner au Seigneur notre Dieu. Rappelez-vous les paroles de David: Bienheureux celui qui comprend les indigents et les pauvres, le Seigneur le délivrera aux jours mauvais » (Ps. xl, 1). Les aumônes faites à la porte du couvent, pour abondantes qu'elles

fussent, ne contentaient pas la charité du saint. Il allait à la recherche des misérables ; il se faisait un point d'honneur de découvrir ces pauvres honteux qui ont connu des jours meilleurs et répugnent à tendre la main.

Angèle Bayarri, pieuse femme qui habitait Museros, ville voisine, était souvent la dispensatrice de ces charités ; son témoignage est plein d'intérêt. Un jour le saint lui remit une somme d'argent avec mission de la faire tenir secrètement à une dame qui vivait dans un village assez proche du couvent. Cette pauvre dame, de très bonne famille, avait été réduite à la plus étroite pauvreté qu'elle s'efforçait de cacher. Souvent elle ne pouvait offrir même une croûte de pain à ses enfants presque mourants de faim, et devait faire bouillir quelques herbes, ou se contenter de quelques figues sèches. Réduite à ces extrémités, elle ne pouvait se résoudre à trahir sa misère. Lorsqu'Angèle se présenta avec l'argent remis par saint Louis : « Est-ce une restitution ? » demanda-t-elle. « Non, répondit la visiteuse, c'est une aumône. » Le sang monta aux joues de la fière femme ; elle hésita un instant, mais à la fin, elle s'écria : « Une aumône ! oh ! si c'est bien une aumône pour moi elle ne peut venir que du saint Frère Louis Bertrand, à qui Dieu aura révélé ma détresse. » Angèle lui avoua qu'elle disait vrai. Elle consentit alors à prendre l'argent : « En vérité, Dieu a révélé ma pauvreté à son serviteur, il est impossible qu'il la connaisse naturellement. Dieu soit loué de ce secours aussi opportun qu'inespéré ! »

Ceux qu'alarmèrent d'abord les charitables prodigalités du saint furent bien vite rassurés en éprouvant la vérité de cette parole des saintes Écritures : « Qui a pitié du pauvre prête à l'Éternel » (Prov. xix). La moindre crainte n'eut dès lors aucun prétexte. Les offrandes des fidèles s'accrurent merveilleusement, bien que les années du Priorat de saint Louis fussent des années de disette. Les demandes de messes affluaient. Mais, d'habitude, Dieu assistait son

serviteur par des voies plus directes et plus extraordinaires. Saint Louis avoua au Père Vincent Vera qu'il ignorait souvent la provenance de sommes d'argent qu'il trouvait dans sa cellule. Le trait suivant en est un frappant exemple. Un beau matin, le libraire Vincent Garriga, avec lequel notre saint était en fréquentes relations d'affaires, vint au couvent. A diverses reprises, il avait cédé au saint des livres à crédit. A son entrée, Louis s'écria : « Pour l'amour de Dieu, excusez-moi, mon ami, de n'avoir pas songé à l'argent que je vous dois ». Garriga lui assura qu'il n'était pas venu parler argent. « Asseyez-vous donc, mon ami, et causons un peu. Dieu ne laissera pas d'y pourvoir. » Tout en conversant, saint Louis prit sur une table la somme due et la remit au libraire avec ces simples mots : « Voici votre argent, prenez ce qui est à vous. » Garriga fut abasourdi. Il avait le souvenir très net qu'un instant auparavant aucun argent ne se trouvait sur la table. Il en donna une moitié à un de ses intimes, et conserva l'autre comme une relique. Beaucoup envieraient cette manière commode de payer ses dettes ; bien peu voudraient l'acheter au même prix que saint Louis !

D'où venait cet argent ? Un trait va nous l'apprendre. Un docteur, conseiller royal, entra un jour dans la cellule du saint. Celui-ci, le regard fixe et perçant, s'écria : « Soyez ferme, soyez ferme. » — « Mais encore, mon Père, en quoi me faut-il être ferme ? » — « En cette affaire qui vous a occupé aujourd'hui même. » Et le saint précisa. Il s'agissait d'une affaire tout intime. Le docteur ne put retenir un cri d'étonnement : « Grand Dieu ! qui vous a dit cela ? » Silencieusement, le saint montra son crucifix (1). De là aussi provenaient l'argent du libraire et celui des aumônes.

(1) Le père Antist nous dit que ce crucifix passa ensuite en la possession de Jean Buyl, de la bouche duquel il entendit ce récit.

Avant que saint Louis eût pu construire le four, à l'usage du couvent, on devait faire venir le pain de la petite ville de Museros. Un jour, le dîner ne fut pas sonné à l'heure réglementaire. Louis ordonna au Sous-Prieur, le Père Joseph Gacet, de faire sonner sans retard. L'ordre fut transmis au Frère réfectoier ; mais celui-ci répliqua : « Le pain n'est pas encore arrivé. Le porteur est retenu par la pluie, notre provision est épuisée. »

Le Sous-Prieur voulut le vérifier : il ne trouva que sept morceaux de pain et alla expliquer au Prieur la cause du retard. Il faisait un orage épouvantable, la pluie tombait à torrents ; mais, à la première éclaircie, le pain arriverait certainement. « Faites sonner, répond Louis, la communauté a déjà trop attendu. » — « Mais, Père Prieur, songez donc qu'il n'y a pas de pain. » — « Je vous le répète : faites sonner la cloche du réfectoire. »

Le Sous-Prieur ne put réprimer une hésitation : « Que vont donc manger les Pères ? » — « Obéissez, répond le saint, le pain ne manquera pas. Celui qui a nourri les enfants d'Israël dans le désert peut nous aider. » La cloche sonne donc, la communauté se réunit, le bénédicité se chante ; le Prieur avec humilité, mais aussi avec pleine confiance, élève son cœur à Dieu. Plus de trente religieux sont présents. Les sept morceaux sont partagés en fragments et placés devant eux. « Et tous mangèrent, et tous furent rassasiés. » Il en resta assez pour la seconde table (1). Nous pouvons nous imaginer le recueillement et

(1) Tous les biographes du saint rapportent ce miracle, mais avec quelques variantes. Le père Antist parle de dix petits pains et quelques morceaux, alors qu'il eût fallu au moins soixante pains de même dimension. Roca adopte cette version. D'autre part, le rapport manuscrit des Auditeurs de Rote, la Bulle de Canonisation et Avignon assurent qu'on ne put trouver que sept morceaux. C'est la version que j'ai suivie. Voici ce que disent les Auditeurs : « Ce miracle, indice frappant de vraie sainteté, est attesté par deux témoins qui furent présents et mangèrent le pain miraculeusement multiplié, ainsi que par trois autres témoins qui avaient entendu une narration circonstanciée du fait. On ne

le silence de ce repas, la dévotion, la joie spirituelle de tous ceux qui rompirent ce pain miraculeux. Ce jour-là, ils avaient vu de leurs yeux une scène évangélique souvent méditée : Jésus nourrissant la foule dans le désert, — ou encore la scène du réfectoire de Sainte-Sabine : saint Dominique entouré des premiers Pères et servi par les anges.

La sollicitude qu'accordait le saint Prieur aux intérêts temporels de la communauté n'était toutefois qu'un reflet d'une autre sollicitude beaucoup plus tendre dont il entourait la perfection de ses religieux. S'il avait la prétention louable de transmettre à son successeur un couvent déchargé de toute dette et où rien ne fût en souffrance, il nourrissait un désir beaucoup plus ardent encore d'en éloigner tous les abus capables d'entraver l'avancement spirituel de ses habitants. Dans cette partie de sa charge comme dans l'autre, les dons surnaturels qui s'épanchaient sur lui si abondants lui furent d'un grand secours. Les religieux irréguliers auraient bien vite appris à redouter un Prieur qui semblait connaître les plus secrètes actions, lire les plus intimes pensées.

Un religieux qui avait pris l'habit au couvent de Saint-Onuphre communiquait ainsi au Père Antist ses impressions sur saint Louis comme Supérieur : « A l'époque de ma profession, je fis une confession générale au Père Louis. Arrivé à un péché de ma vie dans le monde, la honte me fit hésiter. Alors le bon Père s'écria : « Voudriez-vous donc marcher à la suite de Judas, en ne vous accusant pas de ce péché? » — Et il me le désigna exactement. Dès lors je

servit aux Frères que les sept morceaux, aucun autre pain n'entra au réfectoire ; habituellement soixante pains suffisaient à peine, toutes choses attestées par les deux témoins présents à table. Leur qualité de membres de l'Ordre de Saint-Dominique, auquel appartenait aussi le saint, n'est pas pour infirmer la valeur de leur témoignage ».

Antist ajoute : « Il plut à la divine Providence que le Sous-Prieur ne s'aperçut du miracle qu'après les grâces, lorsqu'il vit le boulanger arriver avec le pain. »

ne pouvais me défendre d'un certain effroi, toutes les fois que je paraissais devant lui, car il connaissait évidemment mes moindres fautes, même cachées. Il me les signalait souvent. Par exemple, je venais d'écrire une lettre sans permission, dans ma cellule. Le Père Prieur me dit : « Vous avez écrit une lettre. » Une autre fois, il me découvrit une faute dont personne ne pouvait se douter. A l'expression de mon étonnement il répondit : « Ne vous troublez pas. Je vous l'ai révélée, afin que vous n'ayez aucune difficulté de vous en confesser à moi qui la connais déjà. »

Un autre religieux fit également l'expérience de cette pénétration surnaturelle. Ce Père obtint de notre saint la permission d'aller à Valence. En réalité il obéissait à une tentation : le démon, pour le faire dévier, était parvenu à lui persuader que l'Ordre des Chartreux lui offrirait de plus grandes facilités pour servir Dieu. Il n'avait osé demander de se rendre à la Chartreuse de Portacœli ; son voyage à Valence n'était qu'un prétexte. A son retour, il vint réclamer la bénédiction accoutumée ; mais notre saint lui dit gravement : « Qu'êtes-vous allé faire chez les Chartreux de Portacœli ? » Le malheureux n'eut pas honte de nier. « Prenez garde à vos paroles, lui dit sévèrement le Prieur, vous venez de passer trois jours avec les moines de Portacœli, vous avez assisté à leur office de nuit, vous avez même demandé leur habit. Le Père Chartreux, soyez-en sûr, a eu parfaitement raison de vous avertir que votre idée était une dangereuse tentation. » Étonné, le coupable se prosterna. La demande de l'habit avait été faite dans le plus grand secret.

Deux Frères convers de Saint-Onuphre avaient été envoyés à la quête. Les aumônes furent plus abondantes que de coutume. Ils s'entendirent pour cacher quelque argent, non certes dans le but de se l'attribuer, mais pour l'adjoindre à la collecte de la semaine suivante et

diminuer d'autant leur besogne. Quand ils se présentèrent au Prieur pour lui remettre le produit de leur quête : « Cela n'est pas tout, dit-il, il me faut aussi la pièce que vous avez cachée, vous, dans votre chaussure gauche, et l'argent, — ajouta-t-il, en se tournant vers le second, — que vous avez dissimulé dans votre manche. » Cette découverte stupéfia les pauvres Frères. Quand ils furent seuls, ils se dirent : « Notre Prieur est à moitié aveugle, il est presque sourd, il vit retiré dans sa cellule et voilà qu'il sait tout ce qui se passe. »

La séparation des religieux d'avec le monde était un point de discipline auquel Louis tenait par-dessus tout. Ardemment désireux de les voir travailler au salut des âmes, il s'opposait comme un mur d'airain à toutes les relations mondaines et inutiles. Lorsque ce mal se glisse dans une communauté, il ruine l'esprit religieux. Ceux qui cherchent à se délasser en dehors du couvent et de la société de leurs Frères, respirent bientôt l'esprit du monde, et, de religieux ne gardent guère que le nom. « Un jour, dit le Père Antist, que je me promenais avec le Père Louis, aux environs de Saint-Onuphre, il me disait qu'un religieux doit aimer le recueillement de sa cellule, beaucoup plus que le commerce des séculiers. Et il me racontait qu'une impudente femme avait bien osé lui tenir à lui-même des propos plus que familiers. « Eh bien ! ajoutait-il, si pareille chose a pu arriver à un pauvre homme, misérable, sourd, aveugle, décrépité, vieux et malade comme je suis, que n'ont pas à craindre des hommes plus jeunes et inconsidérés ! » Pendant son Priorat, il se réjouissait qu'un religieux s'éloignât rarement. D'ailleurs il n'accordait de permission que pour les choses d'intérêt public, prédications, discussions scolaires, visites aux couvents des Frères, et dans les circonstances où la charité demandait un adoucissement à cette règle.

Sa conduite personnelle était en parfaite harmonie avec ces principes. Sa cellule lui était un paradis. Il y rencontrait un ami toujours fidèle et dont la société faisait son unique joie. Tant qu'il fut en charge, il s'efforça toujours, souvent au prix de pénibles sacrifices, d'unir un incessant labour apostolique à la stricte résidence. Malgré les souffrances cuisantes causées par l'ulcère à la jambe qui l'avait déjà torturé aux Indes, il se hâta de regagner son couvent, après ses prédications dans le voisinage. S'il lui était absolument impossible d'atteindre à pied Saint-Onuphre, il aimait mieux louer une monture que prolonger son absence jusqu'au lendemain.

Quelques autres preuves nous sont aussi parvenues de ses intuitions surnaturelles. Au moment où un religieux nommé André Cabrerigo quittait sa cellule pour le chœur, le saint lui murmura à l'oreille d'avoir soin de chasser certaines pensées qui avaient occupé son esprit. Il les dépeignit exactement au Frère étonné, et en même temps lui montra combien elles méritaient d'être combattues. A la sortie du chœur, le même Frère vit le Prieur parler à un autre religieux occupé à réciter quelque office près de la porte du réfectoire. Peu après, ce religieux, l'air très étonné, dit à Cabrerigo que saint Louis venait de l'engager à éviter certaines fautes, de la nature la plus intime, et à se dévouer très généreusement au service de Dieu, sans compter avec le respect humain.

Cette prérogative merveilleuse aurait dû inspirer une certaine crainte. Vraiment, si le premier venu pouvait en jouir, l'idée que nos pensées les plus secrètes se déploient devant ses yeux comme la page d'un livre serait un intolérable supplice. Mais cette faveur divine, réservée aux saints, employée toujours avec douceur, humilité, charité, subordonnée au bien des âmes, dut inspirer à tous les religieux de bon esprit une confiance sans bornes.

Rien ne semblait lui être caché. Un Père d'un autre couvent, en visite à Saint-Onuphre, se présenta d'abord, suivant la coutume, pour recevoir la bénédiction du Prieur. Celui-ci, à la surprise des assistants, dit, en le bénissant : « L'arme et le bouclier d'un religieux, c'est son rosaire. » Les Pères demandèrent à leur hôte s'il avait compris cette parole. Il répondit qu'il portait, caché sous son habit, un grand couteau de chasse que le Prieur n'avait pu cependant apercevoir.

Un soir, pendant le silence profond, à une heure où la porte du couvent était toujours soigneusement close, le Prieur ordonna au portier de se tenir prêt à recevoir un religieux qui arrivait de Valence. « Il est en proie à la crainte et à l'agitation, dit le saint, trois hommes l'ont accosté sur la route, et ont feint d'être des voleurs pour effrayer le pauvre Père ; introduisez-le donc sans retard. » Peu après, le voyageur arrivait à la porte du couvent, dans un état d'évidente surexcitation. A la vue du frère portier encore debout, il lui demanda qui l'on attendait si tard. Son étonnement dépassa toutes les bornes, quand il apprit que le Prieur avait assisté à sa rencontre avec les trois hommes.

Sans doute, sa communauté était le principal objet des sollicitudes de notre saint, mais le zèle qui l'avait poussé jusqu'au Nouveau-Monde ne pouvait être resserré dans d'aussi étroites limites. Il prêchait dans toutes les villes et tous les villages des environs ; évidemment, avec le plus grand succès. Comment résister aux paroles enflammées, appuyées d'un tel exemple ? La vue seule de son visage émacié, où se peignaient l'humilité et le recueillement, invitait à la pénitence. Sa présence, avant même qu'il eût ouvert la bouche, parlait avec une éloquence souveraine. Comme nous l'avons déjà remarqué, il allait toujours à pied, en dépit de sa pauvre jambe. Les Pères, émus de son infirmité, lui reprochaient souvent de

ne pas user d'une monture. Pour ne pas les désobliger, il acceptait quelquefois, mais descendait à une courte distance, faisait à pied le reste de la route, et, au retour, se remettait en selle, aux approches du couvent.

La dernière année de son Priorat, il se rendit le Vendredi-Saint à Moncada, où il prêchait le Carême. Une fois hors de vue, non seulement il mit pied à terre, mais c'est nu-pieds qu'il marcha.

Un jour de Noël, il prêcha dans la petite ville de Lyria. A cause de l'éloignement, il dut partir la veille et passer la nuit chez le curé. Le soir venu et tout le monde retiré, le saint se plongea dans la méditation des mystères de la Nativité. Ne pouvant se résigner à user d'un lit, cette nuit même où son Créateur avait voulu reposer dans une crèche, il se rendit à l'écurie, et là, agenouillé sur la paille, il passa toute la nuit en contemplation.

Comme nous l'avons déjà donné à entendre, la dernière année de son Priorat (1572), il prêcha le Carême à Moncada. Il y vint les deux années suivantes. C'était une bourgade importante : beaucoup, en effet, parmi les premières familles de Valence, avaient leurs maisons de campagne dans le voisinage, ce qui groupait dans l'auditoire du saint les personnes de haute condition à côté des pauvres paysans, les uns comme les autres avides de sa prédication. Ses exemples d'humilité, de pénitence, de prière, faisaient sur tous une impression profonde, sur ceux-là spécialement qui avaient l'honneur de l'héberger. Après le sermon du matin, à moins d'être appelé au confessionnal, il se retirait dans sa chambre ou dans quelque chapelle, et prolongeait jusqu'au dîner une silencieuse prière. Son abstinence était stricte. Il ne mangeait que des mets les plus communs, et, une fois, il refusa absolument de toucher à certain poisson de mer qu'on lui présentait, alléguant qu'il ne convenait pas à celui qui prêchait aux autres la pénitence de rechercher les mor-

ceaux délicats. A l'issue du repas de midi, il se dévouait aux actes de charité, visitait les malades, consolait les affligés, entendait les confessions, et le soir, si la chose était possible, retournait à son couvent.

Les dons surnaturels l'aidaient aussi à la direction des âmes. Une dame lui dit en confession : « Mon Père, j'ai oublié quelque chose. » — « Vous dites vrai, répondit le saint ; c'est tel péché », qu'il définit exactement.

Une autre de ses pénitentes se laissa étourdiment engager dans une dangereuse tentation. Le saint passa toute la nuit en prières pour la préserver d'une chute : il y réussit. Le lendemain matin, il l'alla trouver, lui montra le danger et s'écria : « O enfant indocile, quelle peine n'ai-je pas eue, la nuit dernière, pour vous empêcher de tomber dans le précipice sur le bord duquel vous osiez jouer. »

Une femme pécheresse fit aussi l'expérience de la charité et du zèle de notre saint. Les fréquentes exhortations de celui-ci ne parvenaient pas à la relever. Une nuit, sa chambre s'illumina, et, dans cette extraordinaire clarté, elle aperçut très distinctement le saint, tout lumineux et le doigt levé comme pour menacer son impénitence.

En 1572, — le saint était encore Prieur, — une dame, qui avait pleine confiance en ses prières, implora son assistance. Son mari, un noble, exerçait une des hautes charges du royaume de Valence. Des circonstances critiques avaient rendu sa position difficile et périlleuse. Ses amis en étaient venus à craindre pour sa fortune et même pour sa vie. La pauvre dame songea au Prieur de Saint-Onuphre, sûre de sa compassion. Ses doléances furent accueillies par ces mots : « Tous vos tourments n'ont pas de raison d'être ; ces nuages se dissiperont. » L'épreuve persistait. Saint Louis dut donner de nouvelles consolations : « L'heure de la délivrance, dit-il, n'a pas encore sonné. » — « Mais combien de temps devons-nous

l'attendre? » — « Trois années; avant la fin de la quatrième, tous les obstacles s'aplaniront. » Cette prédiction, contraire à toute attente, se vérifia pleinement.

Le jour de l'Ascension, 1573, il prêcha dans l'église de Saint-Michel à Valence. Parmi les auditeurs se trouvait un médecin; voici ce qu'il déclara : pendant le sermon le visage du saint resplendit d'un éclat céleste, ses vêtements eux-mêmes semblaient transfigurés, son corps s'élevait de toute sa hauteur au-dessus de la chaire.

Le mois d'octobre de cette même année marqua le terme du Priorat de saint Louis. Il se prépara donc à retourner sans tarder au couvent de Valence dont il était fils. Les trois années écoulées avaient été pour le couvent de Saint-Onuphre une saison féconde en fruits spirituels et temporels. Cette courte période avait suffi pour achever les bâtiments, effectuer toutes les réparations nécessaires, planter un vignoble, enrichir l'église et substituer à la dette payée de considérables économies. La discipline religieuse avait retrouvé toute sa vigueur; une plus grande solennité présidait aux cérémonies du culte; les travaux du ministère, prédications et confessions, étaient entrepris avec plus de zèle, les observances religieuses pratiquées avec plus d'exactitude. Un seul nuage obscurcissait le bonheur de la communauté : la trop prompte expiration de l'office du saint Prieur. On devine les regrets qui emplissaient le cœur de tous, tandis qu'ils s'agenouillaient sous la bénédiction suprême. Mais les Constitutions défendent la réélection d'un Prieur, à moins d'une dispense de Rome, avant un espace de six ans. Saint Louis leur dit donc un adieu plein d'affection, leur demanda pardon de ses fautes et reprit le chemin de Valence.

La Révolution a détruit le couvent de Saint-Onuphre. Il ne reste aujourd'hui que les quatre murs délabrés du cloître. Auprès s'élève une maison de campagne, bâtie avec les débris du vieux couvent.

CHAPITRE II

ENCORE MAITRE DES NOVICES

(Octobre 1573. — Mai 1575.)

Amour de la solitude. — Louis et les Chartreux. — Le monastère de Portacœli. — Motifs pour rester Dominicain. — Maître des Novices. — Le démon visible. — Clairvoyance spirituelle. — Conversion d'un prélat. — Un professeur étonné. — Conversion merveilleuse. — Connaissance des pensées. — Louis prêche le Carême à Borriana. — Sa conduite chez les séculiers. — Il assiste un paysan moribond. — Dénonciation et conversion. — Espions déjoués. — Souffrances du Père Barthélemy. — Mort du Père Ferrandiz. — Crainte des corsaires. — Le démon, ange de lumière.

« La crainte et le tremblement m'ont saisi... Et j'ai dit : « Qui me donnera les ailes de la colombe ? Je m'envolerai, j'irai me reposer. J'ai fui, au loin, au loin ; j'ai cherché la solitude. »

(Ps. LIV, 6, 8.)

Déchargé de son office, saint Louis n'avait qu'un désir : se retirer dans sa cellule, y vivre dans la retraite avec Dieu seul. La fréquentation des hommes lui était une pénitence beaucoup plus dure que les jeûnes dont il épuisait son corps ; l'amour des âmes lui faisait cependant embrasser avec joie cette mortification. Pas d'ennui plus grand, pour les hommes d'étude ou les contemplatifs, que d'être à la constante disposition d'autrui, dérangés à toute heure, au gré de quiconque réclame leur assistance. C'est un spectacle fréquent dans la vie des saints, que la lutte entre leur amour de la solitude et leur amour des âmes.

Saint Louis nous offre un type frappant de ces amis de la solitude et de la cellule. Il avait médité cette parole du bienheureux Albert le Grand : « Il est rare qu'un religieux, après s'être mêlé au monde, regagne sa cellule, sans une blessure à l'âme », ou, selon l'expression de Sénèque, « moins homme ». La prière faisait ses délices. L'interruption de quelque étude favorite, même au nom du devoir, éprouve la patience ; que doit donc ressentir un saint, quand, perdu en Dieu, il s'entend rappeler à la réalité pour consoler une souffrance toute vulgaire, calmer une agitation toute terrestre. Pareille chose arrivait journellement à saint Louis. Il était le refuge de toutes les douleurs. Les malades désiraient la visite du saint religieux dont la bénédiction avait une vertu si bienfaisante ; les âmes tentées réclamaient des lumières ; les affligés des consolations. En outre, la renommée de sa sagesse, de ses miracles, lui attirait de nombreuses visites. Chacun voulait parler au saint. Il passait au confessionnal des heures entières, toujours prêt au premier appel. Il visitait les malades, riches ou pauvres, avec une égale charité. Souvent, enfin, on le consultait sur des questions très importantes, dont la solution exigeait beaucoup de prudence et de réflexion.

Pesant fardeau pour une âme aussi éprise de la retraite et du silence ! Son désir de solitude, croissant avec l'âge, nous est indiqué par ce fait, que, même après le dîner, à l'heure de la récréation dans les maisons religieuses, il se mêlait rarement à la conversation. De plus, son humilité souffrait du grand nombre de personnes, appartenant à toutes les classes, qui venaient réclamer ses conseils et son assistance.

Ces distractions lui devinrent tellement à charge qu'il caressa l'idée de s'ensevelir dans la Chartreuse de Porta-coeli, dont son père avait autrefois désiré la solitude.

Dans ce monastère, souvent cité au cours de la vie de saint Louis, — attrails de la nature et attrails de la grâce

s'unissaient pour inviter les âmes désireuses de solitude. Il s'élevait dans un site enchanteur, sur la pente d'une colline d'où le regard embrassait un horizon splendide, — à quatre lieues environ de Valence. Laborde, dans son « Voyage pittoresque en Espagne », en fait une description enthousiaste. La contrée sauvage et aride que l'on traverse avant d'arriver, nous dit-il, en rend la beauté plus saisissante. La Chartreuse est bâtie sur une colline dominant une vallée, appelée autrefois Lallen, et qui semble le lit desséché d'un torrent. Des montagnes couvertes de pins et de chênes-liège l'entourent ; à leur pied, des arbustes montrent leurs fleurs au milieu des bouquets de caroubiers qui bordent les cultures du monastère. Dans cette paisible enceinte, tout respire la tranquillité, le repos, la solitude religieuse. En même temps, de tous côtés apparaissent les signes évidents de l'infatigable industrie des cénobites qui n'ont négligé aucune des ressources naturelles du lieu. Sans parler du blé, dont regorgent leurs granges, ils possèdent un vignoble qui produit le fameux vin de « la Cartuja », l'un des plus estimés d'Espagne. Une carrière de marbre noir, susceptible d'un beau poli, est encore exploitée par les moines. L'intérieur du monastère répond aux abords. Les bâtiments, d'un style simple, sont solides et élégants, les cellules propres, les jardins bien tenus et fleuris. Le cimetière, où les moines se couchent pour l'éternel sommeil, après leur vie de travail et de pénitence, est empreint d'une beauté particulière, avec ses bouquets de palmiers et de lauriers sauvages. C'est un endroit délicieux, d'où le parfum des roses et des jasmins chasse toute idée mélancolique. La solide construction des bâtiments réguliers, les champs fertiles qui les entourent, évoquent naturellement les bienfaits prodigués au pays par les moines. Marais desséchés, forêts défrichées, torrents endigués, déserts fertilisés... tels furent les universels effets, les fruits immédiats des établissements monas-

tiques. La communauté était immortelle ; par là même, ses bienfaits se continuaient avec une sorte d'immortalité.

En récompense, notre siècle a chassé les Chartreux de leur antique demeure, du désert qu'ils avaient transformé en paradis. Le monastère a été détruit ; seule, une petite partie est encore debout. La magnifique église, enrichie de marbres superbes, a été heureusement préservée ; le saint Sacrifice y est offert presque toute l'année. Un jour, nous l'espérons, un nouveau couvent surgira et la grave psalmodie carthusienne se fera entendre de nouveau à Portacœli.

Tel était le monastère dont Jean Bertrand fut quelque temps Procureur, et dans lequel lui et son fils rêvèrent d'entrer. Saint Louis, les yeux toujours fixés au ciel, était sans doute assez peu attentif aux beautés de la nature ; mais le silence, la tranquille solitude, bien loin des hommes, devaient l'attirer puissamment. Enfin, son humilité se réjouissait à l'idée de redevenir novice, et d'apprendre une fois de plus les rudiments de la vie religieuse. Cette idée, conçue par un profès dominicain, de passer dans un autre Ordre, pourra sembler étrange. Mais le Saint-Siège autorise les membres de tous les Ordres à embrasser la vie des Chartreux. Le célèbre écrivain chartreux, Ludolphe le Saxon, auteur de la Vie de Jésus-Christ, fut dominicain pendant trente ans.

Toutefois, la volonté de Dieu sur saint Louis était autre. Dieu, qui l'avait armé de grâces spéciales pour la vie apostolique, le voulait voir y persévérer.

Deux considérations influencèrent le saint et le retinrent chez les Prêcheurs : une soif brûlante du salut des âmes, que ses travaux et ses souffrances de missionnaire avaient moins apaisée qu'avivée ; un amour plein de vénération envers saint Dominique et les autres saints de l'Ordre, surtout saint Vincent Ferrier. Lorsqu'une œuvre exté-

rieure de charité venait interrompre son délicieux commerce avec Dieu, il s'encourageait par le souvenir de saint Vincent et de saint Dominique, eux aussi en butte à cette épreuve et si fermes à la soutenir. Sans oser se comparer à eux, il sentit qu'à leur imitation, il lui fallait se résigner à quitter Dieu pour Dieu, ou plutôt, à chercher Dieu, puisque tel était son bon plaisir, dans les âmes des fidèles, ses frères.

Le bienheureux Nicolas Factor mérite la reconnaissance de tous les cœurs dominicains, pour avoir alors usé de sa puissante influence. Il connaissait les pensées qui agitaient l'âme de son ami ; nul plus que lui n'était capable de partager cet ardent désir de fuir au désert pour y vivre seul avec Dieu seul. Lui-même, à cette époque, quitta les Récollets pour les Capucins, puis finit par rentrer dans son premier couvent, à Valence. Mais il combattit énergiquement l'idée conçue par Louis d'échapper aux devoirs lassants mais féconds de la vie active, en se réfugiant dans la paix grave et attirante du cloître chartreux. Il écrivit à son ami, discuta longuement la question, accumula des objections sérieuses. Louis avait la plus haute opinion de la sainteté du Bienheureux : il savait de quelles lumières extraordinaires Dieu le favorisait. Cet avis, si nettement formulé, contribua donc beaucoup à rétablir le calme dans son âme.

Peu après son retour à Valence, notre saint vit, une fois de plus, le noviciat confié à ses soins.

Le Prieur, le Père Onuphre Clemente, homme réputé pour sa science et sa sainteté, professait, — et tous les Pères avec lui, — des sentiments de très profonde vénération à l'égard de saint Louis. L'idée lui vint naturellement, — et il l'exécuta avec une vive joie, — de confier les jeunes religieux à sa direction. Le noviciat, — il est inutile de le dire, — prospéra comme un jardin fertile entre les mains d'un jardinier expérimenté autant que laborieux. Sa vie plus

encore que ses paroles, leur apprit à porter joyeusement le joug du Seigneur, à le rendre vraiment doux et léger par une amoureuse fidélité aux plus petits devoirs. Les rapides progrès des Novices édifiaient tout le couvent.

Comme toutes les œuvres de Dieu, celle-ci excita la rage du démon. Il voyait, avec un furieux dépit, se former des saints, qui, dans le monde, combattraient le péché. Il ne borna pas ses efforts aux tentations ordinaires. Saint Louis l'aperçut maintes fois sous des formes visibles, rôdant et travaillant à ruiner son œuvre. Un jour, un Frère se plaignit au Père-Maître d'avoir éprouvé certains effets qu'il croyait devoir attribuer à une influence extra-naturelle. Saint Louis répondit : « Sachez, mon fils, qu'un démon rôde autour de cette maison, et essaie de vous troubler ; mais soyez sans crainte. Depuis que je suis Maître des Novices, je l'ai vu fréquemment sous les apparences d'un homme noir et hideux, chargé de chaînes et malgré cela très actif. » Il rappelait ainsi aux Novices la pressante nécessité de se jeter entre les bras de Dieu, leur protecteur, d'être sobres et vigilants, car, leur ennemi, le démon, comme un lion rugissant, était en quête, cherchant une proie à dévorer » (1 Pier. v. 8). Ces paroles, chantées chaque soir à Complies, devenaient une vivante réalité.

De nombreux exemples de sa merveilleuse intuition des âmes se rapportent à cette période de sa vie. Elles semblaient pour lui aussi visibles que les corps : il usait de ce don pour leur bien. Un Dominicain, nommé Michel Ferrer, désirait depuis longtemps voir cet homme, dont il avait entendu tellement célébrer la sainteté. A la première occasion, il fit le voyage de Calatayud à Valence. Saint Louis le reçut avec son aménité ordinaire, et, pour converser plus librement et plus tranquillement, le conduisit dans le jardin particulier des Novices. Le Père Michel fut charmé des discours du saint. Mais, avant de quitter le jardin, il eut une preuve plus signalée de l'intime union

de son âme avec Dieu. Le saint avait l'habitude de tracer le signe de la croix sur le front de ses interlocuteurs, à la fin de la conversation. Pendant qu'il en agissait ainsi avec le Père Michel, il lui dit : « Souvenez-vous, à votre prochaine confession, d'accuser ce péché que vous avez oublié. » Le Père fut presque renversé par l'étonnement : le péché, nettement indiqué par saint Louis, remontait à quatre années avant son entrée en religion ; et, en vérité, comme la réflexion le lui prouva, il en avait omis l'accusation. Ce fait s'appuie sur la plus haute autorité : non seulement tous les biographes du saint le rapportent ; mais le Père Antist affirme l'avoir appris de la bouche du Père Michel lui-même, peu de temps avant la mort de ce religieux.

Rien d'étonnant, par conséquent, que, de tels faits rendus publics, plusieurs personnes, conscientes de quelque faute, même secrète, craignissent d'affronter la présence du saint, avant d'avoir purifié leurs âmes. Le Père François Clément, par exemple, avouait avoir évité plusieurs fois de parler au saint, lorsqu'il avait commis une faute dont il ne s'était pas encore confessé. Le bienheureux Nicolas Factor, — lui-même le disait, — passait toujours au saint tribunal avant d'aller voir son ami, pour offrir à son regard une conscience immaculée. Un Prélat du diocèse de Valence racontait à l'Archevêque le trait suivant. Un ecclésiastique pénétra un jour dans le couvent et alla frapper à la cellule de saint Louis. Celui-ci vint ouvrir ; mais, après un long et pénétrant regard, il referma durement la porte. Le visiteur fut aussi mortifié que stupéfait de cette rebuffade. Comment ce doux religieux, si courtois, si affable pour tous, pouvait-il en user aussi impoliment à son égard ? Au milieu de ses pensées, il se rappela subitement un péché dont il ne s'était pas repenti, et, du même coup, la malice lui en apparut vivement. La contrition remplit son cœur. Ce traitement infligé par le ser-

viteur de Dieu n'était-il pas un signe de ce qu'il devait attendre de Dieu lui-même, s'il ne se repentait ? Sa conversion fut entière ; et quand il se présenta de nouveau, saint Louis l'accueillit avec la plus grande douceur.

L'année du Jubilé, dite l'année sainte, un savant professeur visita saint Louis. Aux politesses ordinaires, le saint ne répondit pas, mais, regardant fixement son visiteur étonné, il lui dit : « Prenez garde de déchoir, car maintenant votre âme est en bon état. » Peu auparavant, le professeur avait dévotement rempli les conditions imposées pour gagner l'Indulgence.

La même clairvoyance surnaturelle, unie cette fois à une héroïque charité, convertit, à Valence, une dame de condition. Le saint avait coutume, lorsque des péchés commis venaient à sa connaissance, de les déplorer et souvent de les expier. Cette dame était donc de très bonne famille et entourée de considération. Mais une secrète liaison s'était formée entre elle et un gentilhomme. Le saint en eut révélation et en fut blessé au cœur. Il pria avec des larmes brûlantes et se flagella avec une telle rigueur que le sang ruissela de ses épaules. Le soir venu, il se rendit à la demeure de cette personne. A la brusque entrée du saint, elle fut grandement étonnée, plus étonnée encore quand il se dit amené par une affaire absolument intime, qu'elle seule devait entendre. Puis le saint se prit à pleurer amèrement, et ses larmes l'empêchèrent pendant quelque temps d'expliquer le motif de son chagrin. Enfin, avec une voix entrecoupée de sanglots, il s'écria : « C'est vous qui êtes cause de ma peine. Ce sont les crimes que vous avez commis avec cet homme qui me plongent dans l'affliction. » Voyez, Madame, ce que vos péchés m'ont coûté. Et il découvrit légèrement ses épaules déchirées, encore sanglantes. La pécheresse fut frappée au cœur, elle ressentit une douleur si violente, si inconsolable, que le saint, pour l'encourager, se vit obligé de

lui promettre la miséricorde de Dieu, et de l'assurer que la grâce l'aiderait à faire pénitence. Il ajouta : « Ayez grand soin de faire dire les quinze messes que vous avez promises en l'honneur des quinze mystères du Rosaire. » La dame fut alors plus que jamais convaincue d'une intervention toute surnaturelle ; car, c'était dans le secret de son cœur et sans en avoir parlé à personne, qu'elle avait formé le vœu, encore inaccompli, de faire dire des messes pour obtenir de réformer sa vie. C'en fut fini avec les désordres.

Nous avons vu le saint, pendant son Priorat de Saint-Onuphre, révéler les pensées intimes d'un religieux, nommé André Cabrerigo. A Valence, ce même Père éprouva le même bienfait. Il se confessait et venait d'achever l'accusation de ses fautes ;... le saint lui dit avec une certaine sévérité : « Comment comprenez-vous donc la confession ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas accusé du mauvais conseil donné à votre frère, en le persuadant de ne pas entrer en religion, mais dans le notariat, pour aider votre père ? » André fut abasourdi. Il avait donné cet avis, mais dans le plus grand secret. Son frère n'en avait parlé à personne ; il ne connaissait même pas saint Louis.

Une pénitente de Louis, nommée Violente Juncar, lui dit un jour : « J'éprouve quelque peine à me confesser à Votre Révérence ; car avant que j'aie ouvert la bouche, vous connaissez tous mes péchés et toutes mes imperfections. » Et le saint de répondre : « Taisez-vous, ma fille ; qui vous a donc mis en tête ces imaginations-là ? »

En 1574, Louis prêcha le Carême à Borriana, ville considérable, à sept lieues espagnoles de Valence. La parole de vie, tombant de ses lèvres, fructifia comme de coutume dans les âmes de ses auditeurs.

Il reçut l'hospitalité chez un magistrat, André Androner ; et il édifia toute la maison par sa pénitence, son amour de la solitude, son assiduité à la prière, son déta-

chement absolu. Sa nourriture était commune, autant que mesurée. Loin de rechercher ou de souffrir les mets délicats, il ne mangeait que des herbes ou des légumes, malgré les fatigues apostoliques. En dehors des prédications et des confessions, il aimait à se retirer dans sa chambre, y demeurait en silence, ne se joignait à la famille qu'aux heures des repas, et encore pendant un temps très court.

Détail qui fut remarqué : on ne le vit regarder qu'une seule fois par la fenêtre. Il ne quittait guère la maison que pour se rendre à l'église. Il ne faisait de visites qu'aux hôpitaux et dans les prisons.

On n'eut pourtant pas la moindre peine à l'amener auprès d'un ouvrier, nommé Jacques Roca, tombé si malheureusement du haut d'un olivier qu'on ne pouvait lui faire reprendre ses sens et qu'on le regardait comme mort. On l'avait transporté chez son père. Le curé, immédiatement appelé, n'avait pu obtenir le moindre signe de connaissance. Dans cette affliction, la famille songea au saint prédicateur, dont elle implora l'assistance. Au premier mot prononcé par Louis, le moribond recouvra la parole, se confessa et reçut le saint Viatique. Quand les cérémonies sacrées furent accomplies, il retomba dans son premier état, et, peu après, rendit l'âme. Saint Louis, l'ayant ainsi préparé à la mort, consola les parents désolés : leur fils était certainement sur le chemin de l'éternelle vie.

Les pécheurs endurcis redoutaient la prédication du saint : ils craignaient que leur obstination et leurs scandales ne leur fussent reprochés en public. Son intrépidité était bien connue. Son désir avait toujours été de mourir pour Dieu : les menaces ne faisaient qu'enflammer son ardeur. Un frappant exemple nous en est parvenu ; nous le racontons ici, — rien pourtant n'établit que Borriana en ait été le théâtre.

Deux gentilshommes vivaient dans le désordre. Saint Louis alla les trouver, leur adressa des paroles pleines d'un

zèle ardent tempéré de douceur, employa tous les moyens pour ouvrir leurs yeux à l'énormité de leur faute, leurs âmes au repentir. Tout fut inutile. Alors, il prêcha, mais en termes généraux et sans aucune allusion, contre le péché qui était le leur. Procédé inefficace. De guerre lasse, il n'hésita plus à dénoncer ces prévaricateurs obstinés. Il monta en chaire. Un feu céleste remplit son cœur ; et avec la sainte liberté d'un apôtre, sans ombre de crainte humaine, il voua les deux pécheurs, — présents devant lui, — à la réprobation publique ; avec une telle précision, une telle virulence, que beaucoup d'auditeurs, connaissant leurs mauvaises dispositions, tremblèrent pour le prédicateur et redoutèrent une vengeance. Ils voyaient juste. L'accusation provoqua chez les coupables une telle exaspération, qu'aussitôt l'un d'eux se précipita pour jeter le saint homme à bas de la chaire. Les fidèles n'eurent pas la peine de s'interposer ; Dieu servit de défense. Le misérable fut arrêté par la vue de flammes qui entouraient le saint. Alors, impuissant à décharger sa colère, il sortit de l'église comme un furieux. Arrivé à sa demeure, il raconta tout à sa malheureuse complice, comptant bien exciter en elle un pareil transport de rage. Mais celle-ci, saisie par la crainte de Dieu, courut trouver le saint, se jeta à ses pieds, et, avec toutes les marques de la douleur et du repentir, implora ses prières. Louis l'accueillit avec une tendresse toute paternelle, et, après des paroles d'encouragement, la renvoya chez sa mère.

L'autre gentilhomme n'avait pas été blessé moins profondément. Au moment même, il avait pu se contenir, mais il en voulait, lui aussi, à la vie du prêcheur. Une occasion s'offrit bientôt. Passant à cheval aux abords de l'église, il aperçut le saint, seul près de la porte. Louis lut sur son visage furieux. Il avait le temps de se réfugier dans l'église ; mais le désir d'offrir sa vie l'en empêcha, et, avec un sourire, il fit aimablement à son ennemi ses

offres de service. Soudain le cœur de cet homme fut changé. Au lieu de porter au saint un coup mortel, il descendit de cheval, tomba à ses genoux, et, en termes pleins d'humilité, lui demanda pardon et de sa vie scandaleuse.

Dans l'octave de l'Ascension, un religieux, le Père Barthélemy Pavia, gisait sur son lit de mort, au couvent de Valence. L'affliction causée à la communauté par la perte imminente d'un homme de haute vertu, s'aggravait de ce que, trois jours avant sa mort, ses souffrances prirent un caractère d'acuité indescriptible. Rien ne le soulageait. Tout ce que pouvait faire le pauvre patient, c'était de crier sans trêve : « Seigneur Jésus, recevez mon âme ! » Ces exclamations prouvaient l'intensité de ses tortures. Il n'était pas novice dans l'art de souffrir. Pendant une maladie qui avait duré quatre ans, et au cours de laquelle il avait dû subir plusieurs douloureuses opérations, sa patience était si merveilleuse que sa physionomie trahissait à peine une impression ; aucun cri ne lui échappait ; le nom de Jésus, murmuré comme un soupir, témoignait seul de ses souffrances. Tandis que son corps était aux mains du chirurgien, son esprit était avec Jésus-Christ sur la croix. Mais, en sa dernière maladie, son agitation était extrême : il criait à fendre l'âme ; ses Frères ne savaient que mêler leurs larmes aux siennes. Saint Louis visita le malade, essaya de le consoler, lut un évangile sur lui, mais en vain. Retiré dans sa cellule, il se livra à une fervente prière, dans laquelle il lui fut révélé que Dieu avait permis aux démons d'infliger ces terribles tourments au moribond, et pour purifier son âme des dernières souillures, et pour augmenter « le poids éternel de gloire » qui serait sa récompense au ciel. Dieu n'avait pas voulu l'en priver, même à la prière de saint Louis.

Les apparitions de défunts, à l'heure de leur mort, ne sont point phénomènes absolument insolites. Il est cependant naturel d'en rencontrer dans la vie des saints des

exemples plus nombreux ; les âmes décédées doivent désirer le secours de leur puissante intercession. Pendant que saint Louis résidait à Valence, le Père François Ferrandiz mourut à Tarragone. Le cardinal-archevêque, Gaspar Cervantès, l'y avait attiré : il était professeur de théologie dans les écoles fondées par cet illustre prélat.

La nouvelle qu'une grave maladie avait atteint le Père était parvenue à Valence. Saint Louis en fut spécialement affecté, car le jeune professeur avait été son novice. Sur ces entrefaites, le Père François Palau, lui aussi lecteur à l'Université de Tarragone, vint à Valence. Le saint lui demanda des nouvelles du père Ferrandiz : « Je l'ai laissé très malade, » répondit-il. « Ah ! mon Père », répliqua Louis, « priez pour le repos de son âme. Il n'est plus. La nuit dernière, je l'ai vu qui gisait mort, ici même ». Trois jours après, l'annonce en arrivait au couvent.

Vers cette époque, le royaume de Valence fut jeté dans une grande consternation : le bruit se répandit que les Maures d'Alger projetaient une expédition, dans le but de saccager la ville et de ravager ses environs. Une descente des corsaires algériens était redoutée à l'égal des plus grandes calamités. Tant que le renégat Barberousse fut maître à Alger, les combats furent fréquents ; son nom était la terreur de tout le littoral espagnol. Prescott raconte une de ces paniques, provoquée par la menace d'une invasion de Barberousse, et redoublée par la crainte que la population mauresque d'Espagne ne se joignît aux envahisseurs. Les autorités semblaient paralysées par la terreur. Heureusement l'évêque de Palencia, qui se trouvait présent, leur conseilla d'élever sur les bords de l'Èbre des tours fortifiées, qui déjouèrent l'attaque des pirates. La côte plate de Valence les attirait naturellement. Aussi des sentinelles, prêtes à donner l'alarme, veillaient dans des tours d'origine mauresque, nommées Atalayas, échelonnées le long de la côte. Rien n'épouvantait comme le

cri terrible : « Les Maures, à terre ! Les Maures ! Aux armes ! »

Pour revenir à notre récit, le bruit que les corsaires algériens armaient une flotte nombreuse, et préparaient une invasion et une razzia, semble avoir atterré tout le monde, excepté saint Louis. Le peuple fut appelé aux armes ; des fortifications, élevées à la hâte. Les familles des hautes classes cherchèrent un refuge au loin dans l'intérieur du pays. C'est ainsi qu'une dame, nommée Françoise Ferrier, reçut de son mari l'ordre de se retirer chez son frère, établi dans le royaume d'Aragon. Inconsolable à la pensée de laisser son mari affronter seul le danger, elle alla consulter saint Louis, son confesseur. Celui-ci avait entendu les nouvelles alarmantes ; mais, éclairé par une lumière supérieure, il ne partageait pas les appréhensions générales : « Inutile de vous troubler, mon enfant, répondit-il ; inutile d'abandonner votre demeure. Je puis vous assurer que ces bruits sont sans fondement, et que les Maures n'ont pas même eu l'idée d'attaquer la ville ».

Cette intuition, qui s'étendait même aux choses d'ordre temporel, est un des dons qui brillèrent le plus splendidement en lui, — comme d'ailleurs en beaucoup d'autres saints prédestinés à être directeurs d'âmes. Dans le difficile problème du discernement des esprits ; dans la question délicate de distinguer l'action du démon, déguisé en ange de lumière, d'avec les opérations divines, il montrait la plus étonnante sagacité, il décidait avec une assurance qui prouvait la surnaturelle sûreté de son coup d'œil. Une de ses pénitentes se croyait favorisée de révélations divines. Souvent lui apparaissait un jeune homme, à la taille majestueuse, enveloppé d'éclatante lumière ; de ses lèvres tombaient de merveilleuses paroles sur les mystères de l'au-delà. Saint Louis n'hésita pas à lui affirmer que c'était pure illusion, et qu'au lieu d'être visitée par un

ange, comme elle s'en flattait, elle était trompée par un démon. Cette déclaration la révolta, et elle s'éloigna de son confesseur avec dédain. La vision lui apparut de nouveau et le radieux personnage lui dit : « Sachez que le Père Louis Bertrand est votre ennemi. N'attachez aucune importance à ses paroles, mais ne laissez pas de m'obéir, à moi qui vous dis la vérité. Voulez-vous des preuves ? Suivez ce jeune homme qui marche dans la rue avec tous les dehors de la santé et de la vigueur ; vous verrez la mort fondre sur lui ». Ainsi en arriva-t-il, et la visionnaire triomphante s'en alla raconter à saint Louis ce fait, confirmation péremptoire de ses dires. Nouvelle et plus ferme déclaration du saint, qu'elle était victime d'une illusion diabolique. Nouvelle incrédulité de sa part. Dans la suite, toutefois, elle dut reconnaître que Louis avait dit vrai, et ne put que déplorer son propre entêtement.

CHAPITRE III

SAINT LOUIS PRIEUR DE VALENCE

(15 mai 1575 — 15 mai 1578).

Louis est élu Prieur. — L'image de saint Vincent. — Inscription sur le mur de sa cellule. — Portrait de Louis par le père Antist. — Les Pères Dominique de Monte-Mayor et Amador Espi. — Vision prophétique. — Sévérité sans raideur. — Correction des fautes ; la paresse ; les visites. — Le Chapitre. — Sainte horreur des titres. — Courtoisie. — Amour du chœur. — Régularité malgré les souffrances. — Sollicitude paternelle. — Aumônes. — Le Chapitre provincial. — « Je ne suis pas meilleur que mes Pères. » — Une âme pénitente. — Mort subite. — Désir de donner sa démission.

« Au moment même, tout châtiement semble sujet non de joie, mais de tristesse ; plus tard, il porte pour ceux qui l'ont éprouvé des fruits de grande paix et de justice. »

(*Héb.*, XII, 11.)

« Qui aime la correction aime la sagesse ; qui hait les réprimandes est un insensé. »

(*Prov.*, XII, 1.)

Le 15 mai 1575, saint Louis fut élu Prieur du couvent de Valence, et, malgré ses supplications et ses résistances, obligé d'accepter. Le Provincial fut insensible à tous les arguments qu'avec l'éloquence de la plus profonde conviction, le saint présenta pour montrer sa faiblesse en face d'un si lourd fardeau. Sûr, au contraire, que cette crainte même de la responsabilité témoignait d'une aptitude à la porter vaillamment, il confirma très volontiers

la nomination. La joie de la communauté égala les angoisses et la tristesse du saint.

Le Priorat était entre ses mains ; le fardeau tant redouté pesait sur ses épaules, irrévocablement : Louis alla chercher quelque consolation dans la chapelle qui avait été la cellule de saint Vincent Ferrier. Une statue de ce saint l'ornait. Dans l'excès de sa peine, il se prosterna devant elle. La regardant avec confiance il s'écria : « O saint Père Vincent, ils m'ont fait Prieur, moi qui suis absolument indigne de cette charge et totalement incapable d'en remplir les obligations ! Je vous remets ce priorat ; je vous prie, glorieux saint, de vouloir bien être Prieur de ce couvent, à ma place. Je serai votre sous-prieur, et je gouvernerai d'après vos instructions. » Alors, il s'approcha pour baiser les pieds de la statue ; mais, saint Vincent, comme s'il eût été vivant, se pencha et le releva, l'empêchant ainsi de lui baiser les pieds. Saint Louis, pendant tout son Priorat, fut assisté par son saint protecteur en toute occasion difficile : lui-même le déclara souvent.

On demandera quelle preuve donne créance à ce merveilleux prodige. N'est-ce pas un simple bruit ? De fait, le récit en circula parmi les Pères du couvent, qui y ajoutèrent foi ; personne cependant n'en savait l'origine. Désireux de ne point s'en tenir à une rumeur plus ou moins vague, deux religieux, nommés Antoine et Louis, résolurent d'interroger le saint avant sa mort, et de tirer au clair la vérité du fait. Ils allèrent donc le voir pendant sa dernière maladie, entamèrent une conversation pieuse et insensiblement passèrent à la dévotion envers saint Vincent Ferrier, parlèrent d'une grande faveur accordée à un religieux du couvent par ce saint, dont la statue, disait-on, comme si elle eût été animée, se serait penchée pour le relever. « En avez-vous entendu parler, mon Père ? Est-ce vrai ? — C'est vrai ! » répondit saint Louis. Les deux

religieux continuèrent leur habile petit interrogatoire, demandant avec étonnement à qui cette faveur avait bien pu être faite ; et, enfin, s'enhardissant, l'un d'eux posa résolument la question : « Mon Père, ne serait-ce pas à vous-même ? Pourquoi taisez-vous la bonté de notre bienheureux Père saint Vincent ? » Saint Louis convint qu'il en avait été gratifié à l'époque de son élection comme Prieur ; mais il n'oublia pas d'ajouter ce petit commentaire typique : « Comme une bête de somme, j'étais condamné à porter le poids de la communauté ; aussi, comme l'ânesse de Balaam, j'ai été l'objet d'une faveur surnaturelle. Après ce qui est arrivé à l'ânesse, étonnez-vous donc de ce qui m'est arrivé, à moi ! »

Un grand nombre de Pères de la communauté avaient été novices du saint ; ils connaissaient parfaitement quel zèle l'avait toujours animé en regard de la stricte discipline ; cette élection est donc une preuve de l'esprit profondément religieux qui régnait dans la maison. « Dieu voulut parfaire la réforme de ce couvent », écrit le Père Antist, qui fut l'un des électeurs, « aussi inclina-t-il les Pères à choisir Louis pour supérieur ». La législation dominicaine, s'inspirant des anciennes coutumes ecclésiastiques, abandonne aux sujets le choix de celui qui les doit gouverner ; chaque électeur a donc sa part de grave responsabilité ; il est à même de prouver son amour de la règle en donnant sa voix à un candidat qu'il juge assez sage et assez fort pour la protéger et la défendre. Ainsi l'intention de la sainte Eglise est remplie : chacun des membres de la communauté est intéressé au maintien de la saine discipline, et responsable en même temps du Supérieur qu'il a nommé. « C'est pourquoi, remarque le Père Feuillet, de même qu'un supérieur irrégulier ou négligent est une verge entre les mains de Dieu pour châtier la communauté qui a commis la faute de l'élire ; de même, le choix divinement inspiré d'un saint, est un signe visible,

une garantie de l'amour et de la protection du ciel, puisqu'un bon supérieur attire mille bénédictions ». Le couvent de Valence, cette pépinière de saints, ne fut jamais plus prospère qu'à cette époque, où l'un de ses plus illustres enfants était à sa tête.

Le premier jour de son entrée en charge, saint Louis suspendit au mur de sa cellule un écriteau qui portait, en grosses lettres bien visibles, ces paroles de l'Apôtre : « *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.* — Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur du Christ » (Gal. I. 10).

Le Père Antist affirme par expérience que non seulement cette maxime attirait les regards de tous les religieux qui entraient dans la cellule du Prieur, mais qu'encore et surtout, elle trouvait sa parfaite application dans le gouvernement de la maison. Voici ses paroles : « Comme supérieur, il se souciait très peu de plaire aux hommes, mais il s'inquiétait fort de plaire à Dieu et à saint Dominique. Ce texte de saint Paul était son mot d'ordre toutes les fois que les hommes inclinaient à satisfaire leur volonté propre, sans égard à la volonté de Dieu. »

Le Père Antist faisait partie de la communauté ; le portrait qu'il a tracé de son saint Prieur offrira d'autant plus d'intérêt qu'on en respectera davantage le texte original : « Il nous donnait un merveilleux exemple de toutes les vertus religieuses, faisant toujours lui-même plus qu'il n'exigeait d'autrui. Il veillait avec la sollicitude la plus scrupuleuse aux offices choraux, aux études, à l'ensemble des observances religieuses et à leur parfait et régulier accomplissement. Trois fois seulement pendant son Priorat, il passa la nuit hors du couvent, et alors, pour cause de prédication. Tant que sa santé le lui permettait, il était présent au chœur et à la table commune. Alors même que la maladie l'obligeait à dîner à l'infirmierie, il prenait sa place au réfectoire afin de veiller à la

régularité du service et à l'observation du silence. Quand il n'avait pas même la force de se tenir debout, il venait au chœur et assistait à tout l'office, assis dans sa stalle. Et ce n'était pas une présence purement matérielle ; mais il apportait un grand zèle à corriger les moindres fautes, parce qu'il pensait qu'en religion les petits manquements et les péchés véniels sont presque dignes du même châtiement qui punirait dans le monde les péchés mortels. Lorsqu'il avait confié à des religieux certaines charges, par exemple celle de sous-prieur, de vicaire, de maître des novices, de zélateur (1), il destituait sans pitié et sans retard ceux qui lui paraissaient coupables de négligence, ne fussent-ils nommés que depuis une semaine. Il avait coutume de dire qu'il préférerait s'attirer le reproche d'inconstance plutôt que de tolérer une négligence préjudiciable à la fois au service de Dieu et aux exigences de la perfection religieuse. Bref, toute sa conduite vérifiait cette parole prononcée par un laïc de sainte vie : « Louis revient des Indes pour être Prieur de cette maison, et, par son gouvernement, conserver intacte la stricte observance que les fondateurs ont introduite et qu'ils ont scellée de leur sang. »

Ces saints fondateurs, auxquels le Père Antist fait fréquemment allusion, étaient les vénérables Pères Dominique de Monte-Mayor et Amador Espi, qui réformèrent la Province dont dépendait le couvent de Valence. Quelques mots sur ces hommes héroïques ne seront pas déplacés (2). Tout jeune encore, le Père Dominique prit l'habit dans la Province de Castille. Après avoir parcouru avec succès le cycle des études, il prêcha dans la Biscaye avec autant de zèle que de fruits. En digne Fils de saint Dominique, il répandit la dévotion du Rosaire. Il y avait une

(1) Le zélateur était chargé de faire sa ronde dans le couvent pour voir si le silence est bien observé, et si l'ordre règne en tout et partout.

(2) Nous les empruntons à la notice écrite par Marchese, *Diario domenicano*, 10 juillet.

telle confiance que, non content d'une récitation assidue, il portait constamment son rosaire autour du cou. Chose remarquable, en Biscaye, il fut Prieur d'une communauté qui, en vertu d'un décret pontifical, avait passé de l'habit et de la règle de saint François à l'habit et à la règle de saint Dominique. Plus tard, le Père Dominique se distingua par la sagesse, la prudence, le zèle, avec lesquels il gouverna le célèbre couvent de Saint-Etienne à Salamanque, peuplé alors de plus de deux cents religieux. Les temps étaient durs, la subsistance difficile ; néanmoins, sous l'administration du Père Dominique, la communauté n'eut jamais à souffrir ; bien plus, dans l'année, huit cents pauvres étaient assistés, tant des revenus du couvent, que des aumônes recueillies de maison en maison par le vénérable Prieur.

De Salamanque, le Père Dominique fut envoyé par le Maître Général, François de Ferrare, dans la Province d'Aragon, et investi du devoir ardu d'y réformer la discipline. Au milieu des difficultés de cette œuvre, il fut consolé et soutenu par le saint Prieur de Valence, le Père Amador Espi. Cet homme distingué qui devait partager avec le Père Dominique la gloire du martyr, était né à Lucente, au royaume de Valence, et, tout jeune encore, avait pris l'habit dominicain dans le couvent de sa ville natale. Après avoir obtenu à Paris le titre de Lecteur en Théologie, il exerça, au couvent de Lucente, l'office de Prieur, pendant quinze années consécutives. Il fut nommé dans un Chapitre Vicaire Général de la Congrégation réformée d'Aragon, à l'époque où le Père Dominique arrivait en qualité de visiteur. Mais quelque temps après, un ordre de Clément VII réunit la Congrégation à la Province d'Aragon et en institua Provincial le Père Dominique. Le premier soin de celui-ci fut de faire nommer le Père Amador Espi Vicaire du royaume de Valence et Prieur du couvent de cette ville.

Ce n'est point le lieu de raconter en détail les travaux de ces deux saints personnages, dont les efforts réunis substituèrent au relâchement la stricte observance. OEuvre des plus ardues, mais aussi des plus agréables à Dieu. Leur zèle et leur prudence triomphèrent de toutes les difficultés, mais Dieu se plut à leur demander leur vie pour prix de leur succès. Ils avaient terminé la visite du couvent de Sainte-Catherine et revenaient à Valence, lorsqu'ils furent attaqués par deux scélérats qui avaient porté l'habit de saint Dominique, et qui avaient osé préférer l'apostasie à la réforme. Grièvement blessés par ces faux frères, mais vivant encore, les deux martyrs se traînèrent comme ils purent jusqu'au couvent qu'ils venaient de quitter. Ils tombèrent et restèrent gisants à la porte de l'église, offrant volontiers leur vie à Dieu pour l'expiation de leurs péchés et la conversion de leurs meurtriers. C'est là que les religieux, pénétrés d'horreur, trouvèrent leurs vénérables et bien-aimés supérieurs, presque mourants. Transportés à l'infirmerie, ils vécurent encore quelques jours, qui furent des jours de fervente prière et d'ardentes aspirations après l'éternelle vie. Enfin, ils s'en allèrent ensemble recevoir au ciel la couronne du martyre.

Ils furent ensevelis à Valence en grande solennité, et l'inscription suivante fut gravée sur le monument érigé en leur honneur : « Cette tombe contient les vénérables ossements des bienheureux martyrs du Christ : Frère Dominique de Monte-Mayor, d'une illustre famille de Cordoue, le saint réformateur, qui, de par l'autorité du Pape Clément VII, rétablit l'exacte observance de nos saintes Constitutions ; et Frère Amador Espi, le vigilant Prieur de ce couvent ; leurs âmes, dégagées des liens du corps par le glaive de misérables, se sont heureusement envolées vers la patrie céleste, en l'année 1534. »

La prière, offerte par les bienheureux martyrs, à l'imi-

tation de saint Etienne, pour leurs bourreaux, fut entendue et retomba en grâce de conversion sur l'un au moins de leurs meurtriers. Il parvint à échapper à la justice, mais fut capturé par les Maures, jeté dans les fers et réduit à une condition pire que l'esclavage ordinaire. Il vit la miséricorde du Seigneur dans ce châtiement et supporta patiemment tous ses maux, en esprit de pénitence.

Saint Louis avait recueilli l'héritage de ces hommes héroïques. Après avoir joui de l'incalculable bienfait d'une éducation religieuse reçue dans le milieu de stricte discipline qu'ils avaient façonné, il était appelé aujourd'hui à sauvegarder, continuer, parfaire leur œuvre. Dans un couvent qui compte plus de cent religieux, pour excellent qu'en soit l'esprit, les épreuves ne sont pas épargnées au supérieur. Dans les religieux les plus fervents, la nature, toute combattue, toute vaincue qu'elle soit, n'est pas morte, et elle recrute dans des légions de démons autant d'alliés énergiques. Il n'est donc pas surprenant que les croix pèsent sur les épaules des supérieurs. Saint Louis, peu après son élection, aperçut dans une vision trois représentations distinctes de la Sainte Face de Notre-Seigneur, imprimée sur le voile de sainte Véronique : « Il me demanda, écrit le Père Antist, ce que cette vision pouvait bien signifier ; mais aussitôt il répondit lui-même à sa question : « Ce sont les épreuves et les souffrances qui m'attendent pendant mes trois années de Priorat ».

La rigidité du supérieur en saint Louis est indéniable ; il exigeait l'accomplissement parfait de tous les devoirs de religion. il étouffait sans pitié la plus légère manifestation de l'esprit du monde. Les moins fervents de la communauté durent certainement plus d'une fois se débattre sous le joug. Mais il y aurait erreur à ne voir en lui autre chose qu'un impitoyable gardien de la règle. Dans un caractère aussi héroïquement surnaturel que celui d'un saint, il est toujours difficile d'accuser certains traits sans paraître

atténuer les autres. Dieu est l'infinie Justice, aussi bien que la Miséricorde infinie ; cependant, lorsque nous insistons sur l'un de ces attributs, nous semblons méconnaître l'autre. Ainsi en va-t-il sous quelque rapport avec les saints de Dieu. Leur haine du péché, leur zèle de la gloire divine passeront facilement pour dureté et rigueur aux yeux de quiconque oubliera la paternelle douceur, la sincère charité qui leur servent toujours de correctif. En saint Louis, aucune trace de zèle amer ou pharisaïque. Ni colère humaine, ni sarcasmes n'aigrissaient ses reprimandes. Son humilité allégeait le châtement ; sa charité rendait paternelle sa sévérité même ; ses propres austérités prouvaient surabondamment la surnaturelle pureté des motifs auxquels il obéissait. Toujours guidé par la prudence et la discrétion, il ne cédaient cependant, en face d'aucune personnalité, à un respect déplacé : ni l'âge, ni la science, ni les dignités ne lui faisaient tolérer les abus et les fautes, car, disait-il, un supérieur est responsable de tous ses sujets, des vieux comme des jeunes, des esprits cultivés aussi bien que des âmes simples.

Pour concevoir une idée du zèle intrépide qui l'animait à la correction des abus, on n'a qu'à se rappeler la liberté avec laquelle, n'ayant encore aucune charge, il avertissait ses frères de leurs défauts. « Pour le Père Louis, nous dit Antist, il n'y avait intimité ou amitié si grandes qui arrêtaient sur ses lèvres la correction fraternelle. Au contraire, sa sévérité semblait croître en raison de son affection. Lorsqu'il y avait lieu, il reprenait avec moins de ménagement ceux qu'il aimait le plus, et sur les points mêmes que nos Constitutions ne taxent que de fautes légères. Il disait alors qu'il ne désirait pas du tout aller en enfer ou même en purgatoire expier les fautes de ses amis. Les sentiments de vive gratitude qu'il témoignait à ceux qui lui avaient rendu quelques services, ne l'arrê-

taient pas, et, lorsque la chose était nécessaire, il leur indiquait et réprouvait leurs irrégularités. »

L'indolence ne trouvait pas grâce à ses yeux ; il la considérait comme destructive de la discipline. Il déclara une guerre à mort aux moindres symptômes de l'esprit de sorties, visites, conversations oiseuses à l'extérieur. S'il était une vertu qu'il fût plus décidé et plus intraitable à maintenir et à enraciner, c'était bien la solitude religieuse. Il ne permettait pas aux Pères de sortir sans une urgente nécessité, et répondait fréquemment à une demande par un refus. Il insistait avec force sur l'obligation de consacrer à l'étude le temps que laissent le confessionnal et les autres devoirs du ministère, et il avertissait constamment des dangers que font courir à la ferveur religieuse les relations et les entretiens inutiles avec les séculiers.

Le Chapitre était l'un de ses principaux moyens pour maintenir l'esprit de ferveur. Là, il exhortait sans cesse ses subordonnés à pratiquer les différents devoirs de leur état avec une perfection croissante ; là, il les invitait à développer en eux la crainte de Dieu et de ses jugements ; par elle, selon la parole du Sage, on se garde de toute négligence. Le feu qui embrasait son cœur communiquait à ses paroles une force merveilleuse, leur donnait une éloquence persuasive, dont son exemple, tout naturellement, centuplait l'efficacité. Il conseillait la privation volontaire de nourriture, ainsi que la pieuse pratique de sacrifier une part de sa portion en faveur des pauvres du Christ. La pauvreté et le détachement étaient aussi les thèmes favoris de ses exhortations, mais il s'étendait particulièrement sur la nécessité de l'obéissance et de l'humble soumission et il disait que « la pauvreté la plus estimée de Dieu est celle par laquelle les hommes renoncent à leur volonté propre. » Il recommandait la componction habituelle du cœur et cette humble contrition que Dieu ne dédaigne jamais ; il avertissait en même temps de se tenir soigneuse-

ment en garde contre les occasions du péché, même le plus léger. A ces instructions s'ajoutait la correction des fautes. Toutes celles qui méritaient une attention spéciale étaient relevées avec la plus grande douceur, mais sans déguisement ni atténuation de la vérité, pour désagréable qu'elle fût. Bien qu'il n'hésitât pas à infliger les pénitences, la douce charité, dont il ne se départait jamais, rendait ses moindres reproches plus efficaces que toutes les punitions imposées par d'autres supérieurs.

Son humilité était si vraie, si parfaite, qu'il redoutait les moindres témoignages d'estime, et il ressentait une peine visible de s'entendre adresser par les religieux les titres honorifiques habituellement donnés aux supérieurs, comme par exemple « Votre Révérence, Votre Paternité » ; il se reconnaissait indigne de tout autre titre que celui de pécheur. Il consentait à les tolérer par égard pour sa charge, mais il n'était aucunement partisan de leur fréquent emploi. Il traitait tous ses religieux avec respect et aménité ; il offrait aussitôt une chaise à ceux qui venaient dans sa cellule, et s'ils étaient prêtres, il leur baisait souvent les mains, quoique pour sa part un pareil témoignage d'honneur lui fût très pénible.

De fait, il usait envers tout le monde de manières polies et courtoises, mais cette affabilité qui le rendait agréable à chacun provenait de sa sainteté autant que d'une bonne éducation. Il savait ainsi s'accommoder à toutes les compagnies et se faire tout à tous afin de les attirer tous à Jésus-Christ. Il était visiblement contrarié si quelqu'un, religieux ou séculier, se découvrait par respect en lui parlant. François Blanes, gentilhomme valencien, le rencontra un jour se promenant sous le cloître. Blanes, plein de respect pour le saint religieux, lui baisa la main et en même temps mit un genou en terre. Louis fut épouvanté. Il tomba aussitôt à deux genoux devant don François, et le supplia, par l'amour de Dieu, de ne jamais plus lui rendre

semblable honneur : « Pareilles démonstrations, dit-il, sont dues aux saints, et non à un misérable pécheur comme moi. »

Malgré la constante sollicitude que réclamaient les différentes obligations de sa charge, et que l'importance de la communauté devait particulièrement aggraver, Louis ne fit qu'ajouter à ses anciennes habitudes d'oraison et de pénitence. Il avait si parfaitement appris dans sa jeunesse la science difficile d'unir étroitement la vie active à la vie contemplative, que des devoirs, par eux-mêmes distrayants, semblaient alors favoriser plutôt qu'entraver sa conversation intime avec Dieu.

Sa prière continuelle était le principe de toute sa vie. Elle était sa nourriture, sa lumière, son remède, le secret de sa puissance extraordinaire. Il avait pour habitude — on l'a déjà dit — de consacrer journellement quatre heures et demie à l'oraison mentale, deux heures le matin, deux heures le soir et une demi-heure après le dîner. Mais très fréquemment les religieux le laissaient en prière à l'issue des Matines, et, lorsque le signal de Prime les rappelait à l'église, ils le retrouvaient encore absorbé en Dieu. Comme Jésus-Christ, il avait passé la nuit dans la solitude et la prière. Sa fidélité au chœur tenait de l'héroïsme ; sa qualité de supérieur doublait à ses yeux le devoir de la régularité. Il savait très bien que des religieux sans supérieurs ressemblent à des soldats sans officiers. Ce qui rendait héroïque en saint Louis cet amour des observances chorales, c'était son misérable état de santé. Souvent, en se rendant à l'église, il devait s'appuyer contre le mur pour ne pas tomber de faiblesse et de souffrance ; parfois, malgré tout son courage, il lui était impossible de se tenir debout ; mais alors même, incapable de consentir à une absence, il suivait assis l'office et les autres exercices de communauté.

Pendant ces années de Priorat, les différentes maladies,

qui le tourmentaient depuis si longtemps, s'aggravèrent, surtout l'ulcère dont il souffrait à la jambe et qui l'éprouva cruellement. Malgré tout, il était très difficile de le faire dîner à l'infirmerie : il se plaignait que les infirmiers étaient trop bons pour lui, l'obligeant à manger plus qu'il n'en était besoin, et combattant son désir de réserver aux pauvres le meilleur de sa portion. Mais cette rigueur envers lui-même, poussée jusqu'à mêler du jus d'aloès au peu d'aliments qu'il prenait, ne l'empêchait pas de témoigner à sa communauté une extrême sollicitude. Il pourvoyait à tout, libéralement et généreusement ; attentif toutefois à ne rien permettre qui pût blesser la pauvreté et la simplicité monastiques. En même temps qu'il exhortait ses religieux au renoncement, il avait pleine conscience de devoir, comme leur Père, veiller à toutes leurs nécessités. La communauté sentait sur elle son regard aimant et vigilant ; les besoins de chacun étaient comblés, sans lui laisser le temps d'émettre une demande. Durant ces années l'approvisionnement fut difficile ; la disette régnait dans le pays, et naturellement amenait plus nombreux les pauvres à la porte du couvent. Le procureur, en ces extrémités, fut maintes fois tenté de réduire l'ordinaire du réfectoire ; mais le saint ne le voulut jamais souffrir. Il s'inspirait de ce principe que les religieux gagnant les aumônes faites au couvent par leurs travaux du confessionnal, de la chaire, du chœur, sans parler des autres, il n'était que juste de les dépenser pour leur subsistance et leur entretien. Lorsque des Frères étaient malades, le saint les traitait avec la tendresse anxieuse d'une mère. Malgré la pauvreté de la maison, la bonne nourriture et les remèdes ne leur étaient pas mesurés, et l'affection paternelle qui présidait à ces soins en doublait l'efficacité. Beaucoup ne firent pas difficulté d'avouer que, même au sein de leur famille, ils n'auraient jamais eu la moitié de tout ce dont le saint fournissait pour eux l'infirmerie.

La même charité généreuse se manifesta lors de la célébration du Chapitre Provincial au couvent de Valence. Les Pères étaient nombreux ; on traversait une saison de disette : les préoccupations du Procureur étaient vives ; mais le Prieur mit sa confiance en Dieu seul et sa confiance fut récompensée. D'abondantes aumônes, fruit des prières du saint, affluèrent de la façon la plus inespérée. Dom Laurent Camora, Chartreux, racontait que, pendant la tenue du Chapitre, une personne le chargea d'une somme d'argent pour saint Louis. Il vint au couvent s'acquitter de sa commission. A son entrée dans la cellule du Prieur, celui-ci l'accueillit par ces paroles : « Vous m'apportez un peu plus de cent livres, mon Père. » — « Mais qui a pu vous le dire » ? répondit le Chartreux étonné. Saint Louis montra son crucifix : « Lui seul ». Avant leur départ, les Pères capitulaires remercièrent d'une commune voix le Prieur de son hospitalité vraiment fraternelle. Mais lui, se prosternant humblement devant eux, leur demanda pardon de ne pas avoir fait davantage, autant que l'exigeaient leurs mérites et leurs travaux.

Dans toute sa conduite de supérieur rayonnait la perfection des vertus d'humilité et de charité ; tout proclamait que sa sainteté était profondément vraie. Il se regardait sincèrement comme le dernier de ses Frères ; la moindre parole qui semblait l'élever lui causait une peine très vive, excitait même en lui une sainte indignation. Il n'était pas de ceux qui désirent passer pour humbles ; mais, dans la sincérité de son cœur, il se considérait comme un être vil et insignifiant. Une personne un peu aigrie contre la communauté faisait part de ses sentiments au saint, tout en l'exceptant lui-même ; elle protestait d'un profond respect pour sa personne. La chose ne fut pas du goût de Louis. Il prit la défense de ses Frères et cita les paroles du prophète Elie, lorsque, fuyant la colère de Jézabel, il s'assit tout triste sous un genévrier, en di-

sant : « Je ne suis pas meilleur que mes pères » (III Reg. XIX, 4).

Nous avons déjà mis en relief le zèle qui anima toujours saint Louis à l'endroit des études sacrées ; maintenant qu'il était supérieur d'un couvent d'études, il se trouvait à même de les promouvoir et de les encourager.

C'est ce qu'atteste l'évêque d'Albarracin, le Père Jérôme de la Nuza, que sa profonde connaissance de toutes les branches de la science sacrée fit considérer comme une des lumières et même surnommer le Chrysostome de son temps. Ce savant prélat, pendant son noviciat au couvent de Valence, conçut pour l'étude une inexprimable aversion, parce qu'il se jugeait incapable d'aucun progrès. Il triompha de cette répugnance grâce aux pressantes exhortations de saint Louis, qui le força presque de s'appliquer à ses livres. Le saint citait souvent les paroles de saint Jérôme : « *Orationi lectio, lectioni succedat oratio.* — Que la lecture suive la prière ; la prière, la lecture. »

On pourrait croire que le poids des années, le continuel état de maladie, le fardeau de nombreux devoirs aient engagé le saint à modérer ses pénitences. Au contraire, plus il avait besoin de force, plus il redoublait d'austérités. Il s'était pénétré de l'esprit et des paroles de l'Apôtre : « Quand je suis faible », dans la chair, « alors je suis fort », dans l'esprit ; il partageait cette idée de saint Augustin : « Une chair que l'on flatte brûle et consume l'âme comme le feu enflamme l'étope. » Les murs de sa cellule étaient encore maculés du sang de ses flagellations et les religieux l'entendaient souvent se frapper sans pitié. Le Père Jean Baga racontait en particulier que, pendant la dernière année de Priorat du saint, il le vit, vers onze heures du soir, se glisser sans bruit jusqu'à la chapelle de saint Vincent Ferrier, et bientôt retentirent de terribles coups de discipline. Il se cacha pour observer. Au bout de quelque temps, il aperçut le saint revenir, jeter autour

de lui un coup d'œil et rentrer dans sa cellule, où il l'entendit pousser de véhéments soupirs de douleur et d'amour.

L'amour des pauvres, la charité prodigue qui fut toujours un des traits caractéristiques du saint semblait grandir avec l'âge ; le couvent de Valence avait plus de ressources que les petits couvents dont il avait été auparavant supérieur ; ses libéralités s'augmentèrent en proportion. Les aumônes habituelles faites par le couvent, pour sérieuses qu'elles fussent, étaient loin de suffire à la charité du nouveau Prieur. Il rencontra un zélé coadjuteur dans le Père Dominique Anadon, qui remplit pendant quarante années l'office d'aumônier conventuel ; c'était un homme d'une si grande charité que Dieu la récompensa plus d'une fois par d'évidents miracles.

Saint Louis favorisa la générosité de son aumônier en lui confiant le soin d'ajouter aux provisions habituellement destinées aux pauvres tout le pain qui serait nécessaire. La disette augmentait le nombre des indigents ; mais le saint ne pouvait se résoudre à refuser, il se fiait à Dieu. Quelques religieux, imputant cette charité à imprudence, le prièrent de se souvenir que la communauté était l'objet premier de ses devoirs ; mais à son tour, il leur rappela la réponse du vénérable Père Michel de Saint-Dominique à ceux qui murmuraient de ses abondantes aumônes, pendant la famine de 1556 : « Si beaucoup s'en va par ici, — leur répondit-il, en montrant la porte, — beaucoup plus encore reviendra par là », et il montrait l'église. Mais ce qu'on distribuait à la porte n'était qu'une part des largesses du saint. Il donnait abondamment en secret à des pauvres honteux. On compta qu'il secourait par jour près de trois cents personnes, parmi lesquelles beaucoup d'étudiants pauvres. Loin d'en souffrir, la communauté ne fut jamais plus à l'aise ; les dettes du couvent furent complètement payées.

Nous avons parlé de la charité du Prieur envers les Pères du Chapitre Provincial; cette même assemblée fournit à saint Louis l'occasion, naturellement bienvenue, de pratiquer l'humilité. Comme il était un peu sourd, les Pères jugèrent préférable de ne pas le choisir pour l'un des « définites », ou conseillers du Chapitre, office important, auquel était ordinairement appelé, entre autres, le Prieur du couvent dans lequel se tient le Chapitre. Le saint fut heureux de cette petite humiliation et il traita les Pères avec un respect encore plus marqué.

Une merveilleuse vision dont il fut alors favorisé prouve combien son extrême humilité était agréable à Dieu et nous montre en même temps avec quelle jalousie la divine Majesté défend l'honneur de ses serviteurs. Une nuit que le saint priait au chœur, un religieux, mort depuis peu dans le couvent, lui apparut. Il souffrait dans les flammes du purgatoire et venait demander pardon au saint d'une faute commise envers lui. Ce religieux avait été novice de Louis, et celui-ci, avec sa liberté ordinaire, l'avait fréquemment averti de divers défauts apparents dans sa conduite. Plus tard, avant d'être Prieur, le saint s'était avisé de lui faire la même charitable correction, mais ce religieux, qui ne se trouvait pas d'humeur à bien accueillir un reproche, lui répondit avec une certaine rudesse, qu'il semblait n'être occupé qu'à remarquer les fautes et les imperfections des autres. Il se laissa même emporter jusqu'à dire à Louis que ses bonnes intentions ne l'empêchaient pas d'être un ignorant. Avec la plus grande douceur et la plus suave humilité, le saint convint que cette qualification était juste et méritée, mais il ajouta : « La science n'est pas un titre irrécusable au royaume du ciel, puisque Lucifer, la plus intelligente des créatures de Dieu, a été misérablement précipité au fond des enfers. »

Le défunt apparut donc au saint et s'excusa très hum-

blement de ses paroles irrespectueuses. « Pardonnez-moi cette échappée, mon Père, je vous en conjure ; car Dieu me fermera l'entrée du ciel tant que vous ne m'aurez pas pardonné ; jusqu'à ce que votre charité, en signe de pardon, ait célébré une messe pour mon repos éternel. » Saint Louis, — il est presque inutile de le dire, — pardonna aussitôt. Le matin venu, il offrit le saint Sacrifice avec une extrême dévotion et d'abondantes larmes. La nuit suivante, nouvelle apparition, mais, cette fois, glorieuse et brillante : « Savez-vous, mon Père, demanda humblement le saint, et pouvez-vous me dire en quel état je suis aux regards de Dieu ? » Il reçut cette réponse : « Persévérez dans votre voie ; continuez à servir Dieu comme vous le faites, car Dieu a de vous un soin spécial ».

Cet événement ne fut pas le seul où Dieu se plut à encourager son serviteur par l'assurance du salut éternel d'un de ses subordonnés. Pendant son Priorat, un Frère convers du couvent de Valence, nommé Pierre Lloret, fut frappé de mort subite. Heureusement, il avait fait la sainte communion la veille. La communauté fut très affligée. Louis offrit les plus ferventes prières pour l'âme du religieux si brusquement cité au tribunal suprême. Un mois environ après cet événement, en mars, don Rogrigue Salzedo, conseiller royal, pendant une conversation avec le saint, fut frappé de l'air inaccoutumé de joie profonde qui rayonnait sur ses traits ; il lui en demanda la raison. « J'ai sujet d'être joyeux, répondit saint Louis, la nuit dernière, j'ai eu la consolation de voir dans ma cellule le Frère Pierre glorifié, le visage radieux. J'apercevais dans sa bouche quelque chose de blanc et de brillant qui était un signe des délices surnaturelles dont il jouissait. »

A différentes reprises, il fit allusion à cette apparition devant quelques-uns de ses religieux, mais très brièvement, se contentant de dire qu'il avait été très affligé de la mort subite du Frère Pierre, mais que Dieu l'avait con-

solé. Dans un entretien avec un Père, il en parla plus explicitement, mais à la troisième personne, comme il avait l'habitude de le faire, lorsqu'il racontait quelque faveur dont il avait été personnellement gratifié. « Un religieux de ce couvent, lui dit-il, fut rempli de chagrin par la mort du Frère Pierre ; mais après qu'il eut passé plusieurs nuits en prière pour son éternel repos, Dieu le consola en lui montrant l'âme du Frère dans la gloire du ciel. » Ce Frère Pierre s'était signalé par sa dévotion envers saint Vincent Ferrier. La cellule autrefois habitée par ce saint et convertie en chapelle était confiée à ses soins ; il apportait la plus grande sollicitude à entretenir la lampe toujours allumée et l'autel déceimment orné.

Les bienfaits spirituels du gouvernement du saint laissaient pourtant un mécontent : lui-même. Le compte qu'il aurait à rendre à Dieu pour les âmes de ses subordonnés le tenait dans une crainte et une appréhension continues. Conscient de la difficulté apportée par ses infirmités croissantes à l'accomplissement des nombreux devoirs de sa charge ; sachant aussi que la fin de sa vie approchait, il conçut le désir de se démettre, afin de se retirer dans sa cellule, et de se livrer, dans la paix, à l'exercice ininterrompu de la prière et de la contemplation. Cédant enfin à ces considérations, il demanda au Maître Général, le Père Séraphin Cavelli, l'autorisation de résigner ses fonctions.

Le Général ressentit un premier mouvement de compassion à ce touchant appel et il parut d'abord incliner à l'exaucer. Mais ensuite, changeant de résolution, il lui commanda de rester en charge et de ne permettre à personne la moindre ingérence dans le gouvernement du couvent. Il exprima en même temps l'ardent souhait que l'Ordre comptât beaucoup de supérieurs comme le Prieur de Valence. Le seul résultat pratique de cette démarche fut une extension, en faveur du saint, des pouvoirs ordi-

naires de sa charge. Voyant l'obéissance couper court à la réalisation de ses désirs, Louis exhorta instamment ses religieux à lui obtenir par leurs prières la grâce de remplir ses devoirs d'une manière agréable à Dieu, et celle de ne pas finir sa vie dans le Priorat, mais de pouvoir enfin s'appliquer sans distraction à l'importante affaire de son salut éternel.

Quelques traits de la physionomie du saint, empruntés au Père Antist qui l'eut pour Prieur, couronneront dignement ce chapitre : « Tant que Louis fut Prieur, malgré les devoirs importants qui allaient jusqu'à lui prendre parfois une grande partie de ses nuits, il fut toujours très attentif à ne pas négliger son âme. Chaque soir, il avait accoutumé de se confesser et ensuite de consacrer à la prière une longue veille. Cependant, il se levait toujours pour les Matines, ne donnant ainsi au repos qu'un temps très court. Souvent, pendant la nuit, dans l'obscurité, il faisait sa ronde, pour s'assurer par lui-même que le silence était rigoureusement observé et que l'ordre régnait partout. »

CHAPITRE IV

SAINT LOUIS, PRIEUR DE VALENCE (*suite*)

Visite aux prisonniers. — Les condamnés. — La prison de Valence. — Discernement des esprits. — Rayon de lumière. — Une leçon sur la Providence. — Guérison d'un Père Jésuite. — Amour pour les Ordres religieux. — Vocations. — Le barbier du couvent. — Clairvoyance surnaturelle. — Carême à Moncada. — Caractère de sa prédication. — Guérisons merveilleuses. — Mort prédite. — Consolation divine. — Fête de saint Pierre martyr. — Fin de son Priorat.

« Quand donc Vous avons-nous vu malade ou prisonnier ! Et sommes-nous venus vous visiter ? » — Et le Roi leur répondra : « En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous avez fait cela aux plus petits de mes frères, c'est à Moi que vous l'avez fait. »

(*S. Matth.*, xxv, 39, 40.)

« Quand je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais rien, car Vous êtes avec moi. »

(*Ps.*, xxii, 4.)

Nous avons plus d'une fois dépeint l'héroïque charité du saint envers les malades et les pauvres. Mais nous n'avons pas encore parlé d'une autre classe de malheureux qui fut l'objet de sa tendre compassion. La visite et l'assistance des prisonniers, de ceux-là mêmes qui expient justement leurs crimes, constituent l'une des sept œuvres de miséricorde corporelle ; ce fut toujours l'une des pratiques favorites des saints. Sainte Catherine de Sienne provoquait au repentir plus d'un criminel, en apparence endurci

dans le mal, tandis que saint Philippe et saint Pie V sauvaient la vie des condamnés au dernier supplice.

Au xvi^e siècle, la législation était rigoureuse à l'excès, en regard de nos idées modernes, cruelle même, et dans l'Europe entière, — comme les règnes de Henri VIII et d'Elisabeth en fournissent de nombreux exemples. A cette époque et sous ce rapport, le champ était donc plus largement que jamais ouvert aux empresses et aux bienveillances de la charité. A plusieurs reprises, saint Louis nous apparaît, s'interposant avec succès en faveur de gens frappés à l'encontre du droit ou avec une injuste sévérité. Un jour, l'indignation motivée que souleva en lui la cruelle torture infligée à un condamné à mort, obtint une commutation de la peine. On conduisait ce misérable au supplice. Mais, au lieu de le laisser songer à son âme, en ce moment suprême, on lui tailladait la figure à coups de couteau, pour le forcer à dénoncer ses complices. Saint Louis, témoin de cette cruauté, fut rempli d'horreur. Il intervint hardiment, et s'écria : « La sentence n'a condamné cet homme qu'à une seule mort, mais, par vos tortures, vous le tuez mille fois. C'est une injustice ! » Il lança cette protestation avec tant de feu, avec un tel air d'autorité, que les officiers préposés à l'exécution, ainsi publiquement confondus, ordonnèrent de reconduire en prison le pauvre criminel. Finalement celui-ci eut la vie sauve. En une autre occurrence, un homme d'un certain rang, accusé d'un crime par devant les tribunaux, courut le danger d'une condamnation capitale. Le saint vint à son aide. Il fit sienne la cause de ce gentilhomme, et plaida si éloquemment en sa faveur qu'il obtint son acquittement.

Ce sont deux exemples entre mille. Tantôt la culpabilité ne lui paraissait pas suffisamment établie ; tantôt les prévenus ne pouvaient se défendre eux-mêmes et n'avaient pas d'amis : alors il intervenait, et souvent, la liberté en-

tière, ou du moins un miséricordieux adoucissement de la peine récompensait sa charité. Quant aux prisonniers, il les visitait avec une tendre charité, leur rendait tous les services, spirituels et temporels, en son pouvoir. Et certes, si les prisons espagnoles, au XVI^e siècle, ressemblaient aux geôles anglaises de la même époque ou même d'une époque postérieure, le besoin de cette assistance devait se faire très vivement sentir (1).

Nous avons cité déjà de nombreux exemples de la clairvoyance surnaturelle qui brillait en saint Louis. Cette puissance extraordinaire de lire dans les consciences augmentait à mesure qu'approchait la fin de sa vie. Une âme

(1) M. Hoskins, dans son livre, *L'Espagne comme elle est*, donne la description très intéressante d'une prison moderne à Valence. Saint Louis en eût été réjoui. Elle mérite d'ailleurs d'être signalée, car elle contient l'idée de faire de la prison une maison de correction et de réforme en même temps qu'un établissement pénitentiaire. « C'est un titre de gloire pour Valence, écrit-il, que de posséder l'une des prisons les mieux tenues de l'Europe. Je n'ai pas vu plus de trois ou quatre gardiens pour maintenir l'ordre. On dit qu'il n'y a qu'une douzaine de vieux soldats préposés à la surveillance ; il n'y a pas, ajoute-t-on, de barreaux et de verroux qui ne puissent être facilement brisés. Le gouverneur, un colonel, y a établi la discipline militaire. Les condamnés sont divisés par compagnies. Les officiers sont pris parmi eux ; par là même ils sont plus familiarisés avec leurs hommes et plus capables de les mener. La perspective de l'avancement les encourage à se bien conduire. A l'entrée d'un prisonnier, on lui demande quel état, quel métier il veut exercer ou apprendre : près de quarante s'offrent à son choix. S'il ne se détermine pour aucun, on l'envoie aux travaux publics. Il y a des tisserands en tous genres, qui fabriquent depuis les lainages grossiers jusqu'aux plus beaux damas et aux plus riches soieries. Il y a des serruriers, des cordonniers, des vanniers ;... l'établissement possède aussi une machine à imprimer. La plus grande propreté règne partout. Les dortoirs sont bien aérés ; l'eau, si nécessaire dans un pays méridional, est abondamment distribuée dans toute la maison. Les condamnés ont une chapelle très décente, pour leurs dévotions ; pour leur récréation un jardin planté d'orangers, et même une espèce de volière peuplée de faisans et autres oiseaux. Ils touchent un quart du produit de leur travail ; ils ont droit à un autre quart, lorsqu'ils sont libérés. Le reste revient à l'établissement, et, en général, suffit à tous les frais. Une large salle s'ouvre chaque jour pour l'instruction ; tous les condamnés au-dessous de 20 ans sont obligés de s'y rendre pendant une heure ; au-dessus de cet âge l'assistance aux classes est facultative. On peut accuser ce système d'excessive indulgence, mais regardons au résultat : pendant les trois dernières années, pas un seul condamné n'est rentré à la prison ; pendant les six années précédentes, la proportion des récidivistes n'a pas dépassé un pour cent. »

(Spain as It is.)

en grâce avec Dieu exerçait sur lui un mystérieux et instinctif attrait ; il ressentait d'ailleurs une égale répulsion pour l'âme chargée de quelque faute mortelle. « Je ne m'en explique pas la raison, disait-il un jour au Père François Aleman, mais quand je rencontre certaines personnes, je me sens envahi par une telle exubérance de joie, que j'éprouve le désir de les embrasser. Par contre, la seule vue de quelques autres me remplit immédiatement de tristesse. » Le Père François n'eut pas de peine à découvrir la cause de ces sentiments. Chez un homme aussi mortifié, l'aversion ou l'attrait purement naturels ne comptaient pour rien ; mais l'état des âmes se révélait au sens spirituel qu'il avait si délicat.

Peu après, le Père François vit un homme, qu'il savait mener une vie licencieuse, frapper à la porte du saint ; celui-ci, au lieu de l'accueillir avec son affabilité et sa douceur accoutumées, parut visiblement agité et le congédia brusquement, sans cause apparente. Un ecclésiastique de Valence éprouva le même traitement ; heureusement il en devina le motif, et fit pénitence d'un péché qu'il avait commis. Lorsqu'il retourna visiter Louis, il fut reçu cordialement par le saint homme, qui l'entretint familièrement pendant un temps considérable.

Toutefois, cette connaissance si claire de l'état des âmes ne l'empêchait pas de vivre dans une crainte continuelle. Ce n'était point défiance de la miséricorde divine, mais extrême humilité, sentiment profond de son néant, sublime idée de la perfection exigée des religieux. Un rayon consolateur traversait pourtant quelquefois ces ténèbres. Le jour de sainte Catherine d'Alexandrie, pendant l'une de ses années de Priorat, il écoutait lire, dans le recueil de Surius, la vie de cette illustre Vierge, Martyre, protectrice de l'Ordre dominicain, et pour laquelle, à ce titre, il avait une dévotion toute particulière. Soudain il interrompt le lecteur, regarde en l'air avec un visage ravi, pousse des exclamations

mations de surprise. On attend quelque peu, on le rappelle à lui, on le presse d'expliquer ce phénomène, et il répond : « Je vis tout à coup dans les cieux une grande lumière qui resplendissait avec une merveilleuse beauté ; j'en entendis sortir une voix qui prononça ces joyeuses paroles : « Tu vis maintenant dans les angoisses, mais un jour viendra où tu brilleras d'une splendeur pareille à celle que tu contemples. »

Saint Louis, selon le récit qu'il en fit lui-même au Père Antist, fut vivement ému de l'affliction d'un prélat, que d'injustes accusations avaient fait destituer. Un jour qu'il méditait sur les secrets jugements de la Providence, qui permet souvent que la vie des justes soit harcelée par beaucoup de tribulations, il aperçut, de sa cellule, un pauvre moineau, avec une aile cassée, se débattant sur le sol, et incapable de s'envoler. En même temps, il lui sembla entendre une voix, intérieure ou extérieure, qui lui citait ces paroles des Livres Saints : « Pas un des oiseaux du ciel ne tombe à terre sans la permission de votre Père céleste » (Matth. x). C'était un avertissement de s'interdire tout examen de la conduite, aussi merveilleuse que mystérieuse, du Dieu juste et bon, à l'égard des hommes, mais d'adorer en silence. Peu de temps après, le Prélat, dont la disgrâce imméritée avait si vivement affecté le saint, fut réhabilité.

Pendant l'Avent, un Père Jésuite, nommé Gaspard Valpédrosa, visita le couvent, où il fut retenu, comme saint Benoît chez sainte Scolastique, par un orage épouvantable. Durant la nuit, il fut atteint de douleurs de tête extrêmement aiguës ; l'agitation continuelle à laquelle il fut en proie le tint éveillé jusqu'au matin. Les souffrances persistaient, lorsqu'il pria qu'on le conduisît dans la cellule du bienheureux Père. Le Prieur le reçut avec un aimable sourire, lui demanda affectueusement des nouvelles de sa santé... soudain, le mal de tête, naguère

violent au point de l'aveugler, disparut complètement. Le Père Gaspard lui-même racontait cette guérison inopinée comme un fait extraordinaire. Il ajoutait que ses entretiens avec saint Louis donnèrent à son âme de grandes lumières et de fortes impulsions à la vertu. Le soir qui précéda son indisposition, il écouta pendant plusieurs heures le saint parler de Dieu, et ces discours le plongèrent dans un tel enivrement spirituel qu'il pouvait à peine croire qu'ils se fussent prolongés pendant une heure.

Avec une largeur d'âme, fruit de la vraie sainteté, saint Louis entretenait des sentiments d'affection et d'estime pour tous les Ordres religieux. Il n'aimait pas les livres qui semblent prendre à tâche de grandir un Ordre en dépréciant les autres, comme si tous n'avaient pas été fondés par une spéciale inspiration de l'Esprit de Dieu. Presque tous renfermaient certaines âmes auxquelles l'unissaient des liens particuliers de sympathie et d'amitié. Avec la plus entière liberté, il conseillait l'entrée dans l'un ou l'autre, à ceux qui le consultaient sur leur vocation. On remarqua le plaisir avec lequel il saisissait l'occasion de louer certaines personnes religieuses, et la joie que lui causa le glorieux martyr de Michel d'Arandiga, de l'Ordre de Montesa ; il s'en réjouit autant que si ce personnage eût appartenu à la famille dominicaine. Escolanus, dans son histoire de Valence, rapporte même que saint Louis vit l'âme de ce saint religieux entrer dans la Jérusalem céleste, à l'heure même où il fut brûlé par les Maures ; mais on ne sait pas sur quelle autorité il appuie cette assertion.

La vocation religieuse et la grâce d'obéir à l'appel de Dieu étaient les effets assez fréquents des prédications du saint. François Guttierrez en est un frappant exemple. Il avait réfléchi pendant quelque temps sur l'important sujet de sa vocation. Il se sentait poussé vers l'état reli-

gieux, mais il redoutait les sacrifices qu'entraînerait une telle démarche. Un ami qui jouissait de toute sa confiance, la seule personne qu'il eût mise au courant de ce conflit intime entre la nature et la grâce, lui avait souvent conseillé d'entrer dans la Compagnie de Jésus, et l'avait aussi exhorté à soumettre l'affaire au Père Louis. Mais François n'avait eu le courage de se rendre à aucun de ces deux avis. Cependant, le jour de la Visitation, il accompagna son ami au sermon que devait prêcher le saint dans l'église de sainte Catherine martyre. Le prédicateur développa ce thème : Notre-Dame visita sa cousine sainte Elisabeth pour l'assister à l'heure de son enfantement. De cet exemple il tira cette leçon : C'est une œuvre charitable que d'aider le prochain à mettre au jour et en action les bons desseins que son esprit a conçus. Alors il raconta en détail une conversation secrète qu'avaient eue les deux amis, — bien qu'il n'en eût rien appris naturellement, — et, sans faire allusion à personne, il insista fortement sur la nécessité de suivre sa vocation. L'effet fut instantané. François ne put retenir ses larmes, et il décida immédiatement son entrée en religion. Le jour même, il se présenta au Provincial de la Compagnie.

Dans une occasion importante, saint Louis se vit contraint de prêcher, à Valence, devant un auditoire nombreux et distingué. Il était alors sérieusement malade, et il essaya de s'excuser, mais en vain. Sa voix était faible et couverte. Le devoir s'imposait ; il mit donc toute sa confiance en Dieu, et, malgré l'immense concours de peuple, ses paroles arrivèrent distinctes jusque dans les recoins de l'édifice.

Un Chartreux de Portacœli racontait au sujet du saint une anecdote caractéristique. Avant d'entrer en religion, il avait exercé l'état de barbier. Il se rendait, à intervalles réguliers, au couvent des Dominicains, pour y faire « la couronne » des religieux. Lorsque saint Louis fut Prieur,

sa démarche recueillie et son air modeste frappèrent beaucoup Barthélemy de Peñaranda, le barbier. Celui-ci ne nous dit pas s'il prêtait plus d'attention aux vertus du saint qu'à sa tête, ou s'il désirait éprouver son courage, mais il exprime la grande admiration que lui causait la joyeuse patience du saint homme, quand le rasoir le coupait, « parfois assez profondément pour faire couler un peu de sang ». Le digne barbier ajoute : « Il était alors humble et patient comme s'il eût été le dernier des novices ». Un jour, le saint Prieur appela Peñaranda dans sa cellule, et lui fit promettre de répondre à sa question en toute sincérité. « Mon Père, je ferai de mon mieux pour répondre exactement », répondit le barbier. — « Je désire savoir, dit saint Louis, si la pensée d'entrer en religion ne vous est jamais venue. » — « Jamais », répliqua l'autre d'une voix décidée. — « Remarquez mes paroles, ajouta saint Louis avec un sourire, je sais que vous mourrez membre d'un Ordre religieux ». Peu après cet entretien, le désir, qu'il n'avait encore jamais éprouvé, de se consacrer à Dieu, prit naissance dans le cœur de Peñaranda, et devint bientôt tellement irrésistible que cet homme embrassa la règle austère des Chartreux.

A la dernière année du Priorat de Louis se rapporte un frappant exemple de la connaissance surnaturelle qu'il avait des choses lointaines et cachées. Un pieux vieillard vit un gentilhomme, nommé Rodriguez Salzedo, sortir de la cellule du Prieur, et il le félicita d'être dans l'intimité d'un si grand saint. « Quelle preuve avez-vous de sa sainteté? » demanda Salzedo. — « Je puis vous rapporter, répondit le vieillard, un fait personnel, comme une preuve très remarquable des lumières extraordinaires que Dieu lui accorde. Vaquant après minuit à l'oraison mentale, dans ma chambre, je me sentis inspiré de prier avec ferveur pour le Père Louis Bertrand. A la première visite que je lui fis, il m'accueillit par ses paroles : « Mon Père,

je vous offre mes plus affectueux remerciements. » — « Et pourquoi, mon Père ? » — « Pour les prières que vous avez adressées à Dieu pour moi, tel jour et à telle heure. Pendant ces prières vous aviez les bras en croix. » Remarquez que la chose s'était passée dans le secret de ma chambre, et que certainement je n'en avais parlé à personne. »

Ce récit ne dut pas d'ailleurs étonner Salzedo outre mesure ; il avait constaté plus d'une fois chez son saint confesseur cette singulière pénétration. Il avait l'habitude de consulter Louis dans toutes les affaires graves. Une fois cependant, sans prendre son avis, il accepta du vice-roi de Valence un poste important. A peine eut-il informé, dans l'intimité, le vice-roi de son acceptation, qu'il regretta de ne s'être pas ouvert au saint. Il se hâta donc de venir l'interroger sur l'opportunité d'accéder à ces offres, — mais en évitant toute parole qui eût pu déceler la conclusion préalable de l'affaire. Louis ne se laissa pas tromper. Il répondit en souriant : « Allons, il n'est plus temps de demander conseil ; vous avez déjà tranché la question ». Salzedo, quelque peu confus, avoua. Il disait ensuite à un Père : « Il est évident que je dois me tenir sur mes gardes, car, le Père Louis, mon confesseur, semble savoir tout ce que je fais ».

En 1577, le saint prêcha le Carême dans un village appelé Moncada, où se trouvait un couvent de l'Ordre. Cet arrangement put s'effectuer, — sans préjudice pour les devoirs de sa charge, mais non sans un lourd surcroît de travail, — grâce à la petite distance, — une lieue espagnole seulement, — qui séparait Moncada de Valence. Il pouvait aussi, malgré la fatigue, regagner son couvent le jour même. Les sermons du bienheureux Père avaient sans doute une très merveilleuse efficacité de conversion ; il ne semble pourtant pas avoir possédé les dons naturels de l'éloquence. Eloquent, il l'était certainement, au sens

le plus élevé du mot, lui qui savait provoquer au repentir les cœurs les plus endurcis et en même temps exciter de fervents désirs de perfection dans les cœurs déjà pieux ;... mais c'était là l'œuvre du saint plutôt que de l'orateur. Son âme brûlante communiquait sa flamme aux autres âmes. Ses paroles étaient l'épanchement de sa vie intime ; elles recélaient une vertu plus qu'humaine.

A supposer qu'un auditeur, attiré par la haute réputation oratoire dont jouissait le saint, fût venu au sermon comme à une fête de la parole et de l'éloquence, il aurait été bien déçu. Beaucoup d'autres prédicateurs, à Valence, se faisaient remarquer par un parler plus élégant, une langue plus littéraire, une voix plus sonore, une déclamation plus agréable ; mais tous le cédaient au saint pour cette conviction véhémement, ce zèle brûlant qui allaient droit au cœur et opéraient de si surprenantes merveilles. Dans cette flamme surnaturelle, les défauts et les insuffisances de l'homme et de l'orateur disparaissaient. Les paroles de saint Paul dépeignent exactement la manière de saint Louis : « Ma prédication méprise les artifices persuasifs de la sagesse humaine, mais en elle éclatent l'Esprit et la puissance de Dieu. »

Lorsqu'on lui demandait de prêcher, Louis répondait souvent : « Je ne suis pas un prédicateur, je ne suis qu'un pauvre sourd. » Mais l'expérience démontrait que les paroles du « pauvre sourd », suggérées par un cœur tout brûlant de la divine charité, avaient une mystérieuse puissance pour convertir.

Auditeur des sermons d'autrui, Louis montrait son humilité et son désir d'entendre la parole de Dieu. Il louait et encourageait tous les prédicateurs, les écoutait avec modestie, inattentif aux lacunes et aux défauts, pourvu qu'il aperçût un désir sincère du bien des âmes. L'orgueil qui s'étale, cette vanité même qui se déploie en périodes ampoulées, lui paraissaient seuls intolérables. Il se plai-

sait aux sermons non seulement de l'Archevêque et des prédicateurs en renom, mais encore des derniers et des plus jeunes de ses religieux ; si bien, qu'aux exercices de prédication, pour peu que le sujet fût pratique et utile, il oubliait souvent de donner le signal, à la fin du temps fixé.

Pendant le Carême prêché à Moncada, notre saint se trouvait en visite chez un marchand, nommé Joseph de Campos, et entretenait la famille de quelque sujet pieux, lorsque la maîtresse de maison, Angèle Simarra, lui amena une jeune fille, nommée Espérance Assensi, qui depuis de longues années souffrait au cou de terribles plaies scrofuleuses. Avec une confiance accrue par les ferventes paroles du saint, elle le pria de mettre sur l'enfant sa main sanctifiée par le Corps sacré du Christ, au saint Sacrifice. Elle lui raconta que, neuf ans auparavant, sa nièce avait été conduite au roi de France, François II, pour être touchée par lui, et ainsi guérie de ce qu'on appelait alors « le mal du roi ». Les ordonnances médicales ne semblaient qu'ajouter à ses souffrances. Saint Louis comprit qu'on attendait un miracle. Il s'excusa humblement et indiqua une personne qui habitait une ville voisine et avait la réputation de guérir cette maladie. A la fin, vaincu par l'insistance et l'affliction d'Angèle, il ordonna à la jeune fille d'enlever les bandages qui entouraient son cou. Ses plaies, toujours en suppuration et pleines de sanie, offraient un spectacle si répugnant, que la pauvre malade hésita d'abord. Le saint s'assit près de la fenêtre, la fit approcher, et traça sur les ulcères le signe de la croix. Il ne s'en tint pas là ; mais, rempli du feu de la charité et obéissant à un de ces mouvements que l'Esprit de Dieu imprime parfois aux saints, il surmonta les dégoûts de la nature au point d'appliquer sa langue sur ces plaies où les autres pouvaient à peine arrêter leurs yeux. Et non pas seulement un instant, mais un temps

considérable, jusqu'à les nettoyer entièrement ; puis, il les bénit une fois encore. Cette action héroïque aurait dû soulever le cœur des assistants ; mais toutes les répugnances disparurent devant l'éclat extraordinaire de son visage et la merveilleuse extase qui s'ensuivit. Il demeura quelque temps immobile et ravi en Dieu ; les personnes présentes, glacées d'étonnement, ne pouvaient retenir leurs larmes. Enfin le saint reprit ses sens et continua tranquillement la conversation interrompue. La guérison de l'enfant ne fut pas instantanée ; mais, après ce prodigieux acte de charité, son cou ne sécréta plus de matière purulente, et elle ressentit une amélioration considérable. La semaine suivante, quand le saint homme revint prêcher, on lui demanda s'il voulait voir la malade. Il répondit que cela n'était pas nécessaire. Huit jours après, le mal était entièrement guéri. Le curé de Moncada, Balthazar Bargallo, fut témoin de ce miracle, où la guérison de la jeune fille et la charité héroïque de saint Louis se disputent notre admiration.

Trois ans plus tard, un an seulement avant la mort du saint, ce miracle fut raconté dans la maison d'une dame de Valence, nommée Violante Milán. Une de ses servantes, affligée elle aussi des écrouelles, demanda qu'on lui permît d'aller trouver le saint. Deux dames la conduisirent à l'église des Dominicains. Elle entendit la Messe célébrée par Louis dans la chapelle de saint Vincent. Les personnes qui l'accompagnaient demandèrent ensuite au bienheureux Père de donner sa bénédiction à la malade. Il fit d'abord quelque difficulté, s'excusa, dit qu'on devait s'adresser en pareil cas à un saint et non à un misérable pécheur comme lui ;... enfin sa compassion l'emporta. Il bénit la pauvre fille et toucha son cou, en priant pour sa guérison. Il approcha aussi son rosaire des plaies. Celles-ci commencèrent bientôt à sécher ; au bout d'un mois toute trace de la cruelle maladie avait disparu.

Une autre fois, un riche citoyen de Valence, nommé Michel Beneyto, vint implorer le secours du saint Prieur. Sa femme souffrait à l'excès des douleurs de l'enfantement ; la mort paraissait imminente, les médecins désespéraient. Le saint prit tranquillement une feuille de papier, sur laquelle il écrivit cette antienne de la Bienheureuse Vierge : *Nesciens Mater Virgo virum, peperit sine dolore Salvatorem sæculorum ; ipsum Regem Angelorum ipsa Virgo lactabat ubere de cælo pleno*. Il prescrivit à la malade de tenir cette feuille dans sa main en même temps qu'un cierge béni. L'effet fut presque immédiat : l'enfant vint au monde, mais ne vécut que juste assez pour recevoir le baptême.

La volonté de Dieu ne permettait pas que l'intervention du saint apportât la santé du corps à tous les malades qui imploreraient son assistance, mais il pouvait du moins toujours fortifier les âmes. La même Angèle Simarra, dont nous venons de voir la nièce guérie si merveilleusement à Moncada, se rendit un jour au couvent, et conjura Louis avec instance de vouloir bien aller visiter une de ses parentes et lire un évangile à son intention, comme il avait coutume de faire à l'égard des malades. Après un instant de réflexion, le saint répondit : « N'est-elle pas votre cousine ? » Sur la réponse d'Angèle, il hocha la tête, pour témoigner de son impuissance. La dame se retira toute désolée. Mais comme sa cousine souffrait beaucoup, elle revint bientôt et supplia le saint, pour l'amour de Dieu, de ne pas être sourd à sa prière. « Très bien, répondit celui-ci, j'irai ce soir. » — « Ne vous dérangez pas trop, mon Père, demain matin il sera encore temps. » — « Non, répliqua Louis, ce soir ou jamais. » Il tint parole, exhorta la malade à la résignation, et en même temps consola la famille, comme si la perte était déjà consommée. Cette conduite ne laissa pas de provoquer quelque surprise ; la malade était minée par la consommation et l'on croyait que sa vie traînerait encore au moins pendant deux mois. A peine le-

saint fut-il parti, que des symptômes alarmants se déclarèrent ; avant le matin du jour suivant, la mort avait fait son œuvre. Angèle comprit alors ces paroles de saint Louis : « ce soir ou jamais ».

Le 29 avril 1578, en la fête de saint Pierre Martyr, quelques jours avant l'expiration de sa charge, Matines venaient d'être chantées au chœur et Louis regagnait sa cellule, lorsqu'il entendit une voix surnaturelle prononcer ces paroles : *Deo magis placet afflictio cordis, contritio et tribulatio quam dulcedo, solatium et consolatio* (L'affliction du cœur, la componction, la souffrance sont plus agréables à Dieu que l'épanouissement de l'âme, la joie, les consolations). Il raconta cette divine faveur à un ami. Celui-ci lui demanda l'effet produit sur lui par ces paroles et s'il n'y voyait pas l'annonce d'épreuves prêtes à éclater. Il répondit qu'au contraire elles avaient été pour lui un réconfort, une lumière puissante, une délivrance entière d'une certaine tristesse dans laquelle il était plongé.

Une autre vision réjouissante fit éprouver à saint Louis comme un avant-goût de cette jubilation qui allait bientôt transporter éternellement son cœur, « lorsque Dieu lui-même essuierait de ses yeux toutes les larmes ». Son authenticité a pour fondement le récit d'un Chartreux, le Père Michel de Vera, qui déclara en tenir le récit d'une pieuse personne, très adonnée aux choses spirituelles et à qui le saint lui-même s'était ouvert. Dans une conversation, Louis raconta donc très simplement à cette personne qu'un jour il entendit une voix qui prononçait ces mots : « Frère Louis, vos péchés vous sont déjà pardonnés ». Puis, non pas avec les yeux de l'esprit, mais avec les yeux du corps, il aperçut une colombe qui venait vers lui et qui mit son petit bec dans sa bouche. Louis demanda le secret ; aussi son confident ne révéla-t-il ce miracle qu'après la mort de notre saint.

Enfin le 15 mai arriva. Saint Louis se réjouit de se voir

enfin déchargé de la pesante responsabilité qu'entraînait le gouvernement d'une maison aussi importante que celle de Valence. Son humilité lui avait fait croire en toute sincérité que les devoirs d'une telle charge dépassaient de beaucoup ses capacités. Le respect qu'on lui témoignait en raison de son titre répugnait à sa modestie et l'affligeait plus vivement que le mépris ne blesse l'orgueil. Le don de la crainte de Dieu, qu'il possédait à un degré extraordinaire, lui faisait redouter le compte qu'il aurait à rendre des âmes confiées à ses soins. N'oublions pas que ses infirmités corporelles augmentaient à mesure qu'approchait le terme de son pèlerinage. Tout s'unissait donc pour lui faire subir le Priorat comme une croix très lourde. Enfin il était libre. Maintenant, sans crainte de négliger ses devoirs, il pouvait se retirer dans sa cellule, — son paradis terrestre ; — s'y enfoncer dans la solitude, seul à seul avec Dieu ; consacrer tout son temps à préparer son entrée prochaine dans la « demeure de son éternité ».

« Il laissa le couvent, écrit le Père Antist, en pleine prospérité temporelle et spirituelle, et tous les religieux parfaitement instruits des devoirs de leur état. »

CHAPITRE V

LE SOIR DE LA VIE

(Mai. 1578 — Janvier 1580.)

Conduite du saint après sa sortie de charge. — Charité patiente. — Bénédiction d'une fontaine. — Révélation de la mort du roi de Portugal. — Remarques du Père Antist. — Humilité, gage de sainteté. — Maladie de Philippe II. — Guérison d'une dame. — Procession du jour de Pâques, 1579. — Sermon du saint. — Vision, le jour de saint Michel. — Mélancolie tempérée d'amabilité. — Salut du père Barthélemy. — Consolation. — Mort prédite. — Les documents perdus.

« Il a été reconnu véridique dans ses paroles, parce qu'il a vu le Dieu de lumière et invoqué le Dieu Tout-Puissant. »

(*Eccl.*, XLVI, 18, 19.)

« Bienheureux ceux qui vous ont connu et qui ont été honorés de votre amitié. »

(*Ib.*, XLVIII, 11.)

Trois ans devaient encore s'écouler avant d'amener le jour de l'éternel repos. En même temps que croissaient ses souffrances, présage d'une fin prochaine, les faveurs célestes s'épanchaient en lui plus abondantes.

Enfin délivré de sa charge, il montra, par toute sa conduite, qu'il se regardait comme le dernier et le moindre de la maison. Il ne se mêlait de rien. Il s'enfonçait dans une retraite plus profonde que celle d'un noviciat. Une seule chose l'absorbait : son âme. Ses prières étaient plus prolongées, ses pénitences plus rigoureuses, son humilité plus radicale, s'il était possible ; d'autre part, sa douceur

et son aménité, dans ses rapports avec tout le monde, s'accusaient de plus en plus, en dépit des infirmités.

A dater de cette époque, il n'exerça plus aucun office, si nous en exceptons le court espace d'un mois, pendant lequel lui fut confiée la direction des novices et des jeunes religieux. Il ne quittait guère sa cellule ; même à la récréation qui suit le dîner, il rompait à peine le silence. Il est vrai que la paix de sa retraite était continuellement troublée par les appels à sa charité. Les fidèles ne pouvaient souffrir que « cette éclatante lumière demeurât cachée sous le boisseau ». Bref, son confessionnal ne chôma guère ; presque pas de malade, à Valence, qui n'implorât la visite du saint religieux, miraculeusement secourable à tant de souffrances. Une parole tombée de ses lèvres répandait la consolation et la paix sur le chevet de plus d'un agonisant ; sa bénédiction était estimée à l'égal d'un riche trésor. Ces actes charitables que son cœur ne savait pas refuser, les nombreuses prédications demandées au saint missionnaire troublaient cette solitude qu'il avait si longtemps convoitée.

Il fut sans doute tenté plus d'une fois de jeter un regard d'envie sur les moines de Portaceli ; mais il continua courageusement de se sacrifier jusqu'à son dernier souffle pour le salut des âmes, demeurant ce qu'il avait toujours été : le refuge des pécheurs et la consolation des affligés.

Ce fut à cette époque, selon toute vraisemblance, que Louis bénit une fontaine, dans un lieu nommé Ruzafa, peu éloigné des murs de Valence ; les guérisons miraculeuses valurent plus tard à ses eaux une juste célébrité. Un ami du saint, le trouvant plus souffrant que d'habitude, parvint, non sans peine, à lui faire agréer une promenade jusqu'à Ruzafa, pour lui procurer quelque changement et quelque distraction. Louis était alors tourmenté d'une soif continuelle. Après avoir béni l'eau de la fontaine qui étincelait au soleil, à ses pieds, il en but un peu.

Pendant qu'il se reposait et conversait avec son ami, il vit passer un pauvre ouvrier à la mine souffreteuse, et il lui demanda d'un ton compatissant la nature de sa maladie : « Depuis six mois, répondit l'homme, Pierre Ximenès, je souffre d'une fièvre persistante ». — « Buvez donc un peu de cette eau », répliqua Louis. Après quelque hésitation, car il craignait que l'eau fraîche ne lui fît mal, Pierre se laissa persuader, obéit à l'invitation et fut immédiatement guéri.

Le bruit de ce miracle commença de se répandre, après la mort de Louis. De nombreux pèlerins accoururent à la fontaine bénie par sa main ; on y transporta les malades remplis d'espoir. Les prodiges se multiplièrent. Les nombreux ex-voto, suspendus aux branches des arbres voisins, témoignaient de la reconnaissance des fidèles. Le Père Aviñone en énumère une foule (1) ; mais il n'est pas nécessaire de descendre à d'aussi minutieux détails.

Un autre effet de cette bénédiction donnée par le serviteur de Dieu frappa tous les habitants des alentours. La fontaine, n'étant alimentée que par un mince filet d'eau, avait souvent tari pendant l'été. Mais, dès lors, comme en retour du rafraîchissement offert à notre saint, elle fut toujours abondante, on ne la vit plus jamais desséchée.

Le jour de saint Dominique, en l'an 1578, saint Louis eut miraculeusement connaissance d'un important événement politique dont le royaume du Maroc avait été ce même jour le théâtre. Le roi Sébastien de Portugal avait déclaré la guerre aux Maures, malgré l'avis contraire de ses conseillers les plus fidèles et les plus expérimentés, entre autres du bienheureux Barthélemy des Martyrs, archevêque de Brague.

Le roi d'Espagne, Philippe II, essaya de détourner son neveu de cette entreprise inconsiderée, dans laquelle,

(1) AVIÑONE. — Lib. III, c. III.

d'ailleurs, il lui était impossible de l'aider. Sébastien resta donc réduit à ses seules forces. Le jeune roi de Portugal était remarquable par ses vertus ; son tempérament militaire était celui d'un héros. Si la prudence eût été chez lui à la hauteur des autres qualités, il eût pu réaliser de grandes choses pour l'Église et pour son pays. Malheureusement sa témérité le précipita au-devant d'une fin prématurée et attira sur le Portugal une foule de malheurs.

Le 17 juin 1578, une flotte nombreuse quitta le port de Lisbonne pour envahir le Maroc. Sans entrer dans tous les détails de l'expédition, — qu'on peut lire dans la vie du bienheureux Barthélemy des Martyrs et dans les histoires du Portugal, — et pour nous borner à ce qui concerne Louis, le 4 août, presque deux mois après l'entrée en campagne, notre saint, en dépit de la joyeuse solennité, parut oppressé d'une tristesse particulièrement intense. Il s'adressa au Frère Louis Primo, qui s'était inquiété de lui pendant le dîner, et lui dit : « Pendant que j'étais assis à ma table, aujourd'hui, mon cher Frère, il m'a été révélé que le roi du Portugal est tué ; son armée est détruite. Avant peu vous apprendrez la malheureuse nouvelle. »

En effet, on sut bientôt à Valence que le roi avait attaqué les Maures, et que l'engagement avait abouti à la défaite complète de l'armée chrétienne et à la mort du chevaleresque monarque.

Quelque temps après cette prédiction, le Père Antist et quelques autres religieux se trouvaient dans la cellule du bienheureux Père, lorsque celui-ci leur dit avec une grande simplicité : « Je ne sais comment cela s'est fait, mais, par cette fenêtre, j'ai assisté à tous les épisodes de l'expédition portugaise. » Le Père Antist répliqua : « Ce peut être une révélation divine, mais il ne faut point oublier que ce peut être aussi l'œuvre du démon ; je vous conseille donc de prier ardemment le Seigneur de vous éclairer et de ne pas permettre que vous soyez trompé par

l'ennemi. » Cette réponse était calculée pour éprouver l'humilité du saint. Mais, au lieu de se blesser de l'insinuation, il fit un geste d'assentiment, leva les yeux aux ciel et dit avec ferveur : « Oui, vraiment, il est bien nécessaire de recommander la chose à Dieu ».

A ce sujet, Antist fait cette remarque très juste : « La profonde humilité du saint à l'endroit des faveurs surnaturelles était pour mon esprit l'une des preuves les plus claires de sa vraie sainteté. Sachant que les saints ont toujours appréhendé que l'orgueil ne s'insinue dans le récit des grâces extraordinaires dont Dieu enrichit l'âme, je l'avertissais continuellement, lorsqu'il racontait un fait personnel de cette nature, de se garder des ruses et des artifices diaboliques ; et, tout en attachant un prix inestimable à chacune de ses paroles, je parlais à dessein comme si j'en eusse fait peu ou point de cas. Malgré tout, je ne découvris jamais chez lui le plus léger mouvement de déplaisir ; il me témoignait au contraire beaucoup d'amitié et d'estime. D'autre part, je suis certain que personne ne l'entendit jamais articuler la moindre plainte sur ma franchise en pareille matière. De fait, je poussai le scrupule si loin, que, malgré mon extrême vénération pour sa personne, retenu par une crainte vraiment bien vaine de lui causer une tentation d'orgueil, je n'osai pas, pendant sa dernière maladie, lui demander simplement et franchement de prier pour moi, lorsqu'il serait entré au ciel ; je pris des détours, et je lui parlai dans ce sens : « Mon Père, mettez toute votre confiance en la miséricorde de Jésus-Christ, notre Rédempteur, en l'intercession de la glorieuse Vierge, de notre Père saint Dominique et de tous les saints, afin que le Sang du Christ supplée à l'insuffisance de vos mérites et que vous soyez sauvé. Tous les Pères de ce couvent, qui compte de vrais serviteurs de Dieu, prieront pour vous afin de vous délivrer promptement du purgatoire, si vous y êtes condamné. Mais, lorsqu'il plaira à

Dieu de vous ouvrir son paradis, souvenez-vous de prier pour ce couvent et pour moi qui eus toujours à votre égard les sentiments d'un fils. » Le saint me répondit : « O mon Père, que dites-vous ! Vous me demandez de prier pour vous, si Dieu, dans sa miséricorde, me reçoit au paradis. Mais certainement, et du plus grand cœur. » « Et maintenant, ô Père Louis, continue le Père Antist, maintenant que vous êtes au ciel, souvenez-vous de votre promesse, obtenez-nous la grâce de devenir de vrais enfants et imitateurs de saint Dominique. Pardonnez-moi aussi la hardiesse de mes paroles, car, aujourd'hui il vous est donné de voir qu'elles m'étaient dictées en partie par une crainte un peu puérile, en partie par le sincère amour que je vous portais. »

Rien n'était mieux fait pour plaire au saint que des remarques comme celles du Père Antist, que des avertissements de se défier des pièges du démon, car ces remarques et ces avertissements avaient un côté humiliant. Un avis ou un reproche, de quelque source qu'ils vissent, lui causaient une égale satisfaction. Un jour, par exemple, qu'il venait de raconter à Jérôme-Baptiste de la Nuza, depuis évêque d'Albarazin, certaines choses qu'il connaissait par révélation, ce prudent Père, au lieu de témoigner de l'intérêt ou de la curiosité, remarqua sèchement : « Prenez garde, mon Père, à l'illusion ; ne confondez pas les imaginations vagabondes de votre esprit avec les révélations de Dieu. » Au lieu de manifester un trouble quelconque, le saint reçut l'admonition avec le silence de l'humilité.

C'est, aux premières heures de Pâques, une coutume en vigueur dans les églises dominicaines, de porter en procession solennelle le très Saint-Sacrement, de l'autel retiré, où il repose depuis le Vendredi-Saint, jusque dans l'église. Ce retour solennel de Notre-Seigneur, après la désolation et le vide du tabernacle, le vendredi et le sa-

medi, est un touchant symbole de sa glorieuse Résurrection. Le matin de Pâques de l'année 1579, après avoir assisté très dévotement à cette procession, saint Louis retournait à sa cellule, lorsqu'une vision consola son âme. Il ne s'en expliqua pas clairement, mais il parla pourtant à un religieux de la merveilleuse beauté de ce qu'il avait vu et de la joie débordante qui avait inondé son cœur. Il montrait le couvent des Franciscains, où la procession du Saint-Sacrement avait eu lieu également, et il disait qu'une multitude de superbes oiseaux en étaient venus. On peut conjecturer qu'il avait été réjoui par la vue des anges. Les apparitions d'anges sous cette forme se rencontrent assez fréquemment dans la vie des saints. La vie du bienheureux Nicolas Factor — qui habitait le couvent désigné par saint Louis — nous offre le trait suivant : « Un jour qu'il portait le Saint-Sacrement en procession, un vol d'oiseaux couronna le dais ; ils chantaient mélodieusement, et leur gazouillement s'harmonisait à merveille avec les hymnes sacrés. On demanda ensuite au bienheureux Nicolas ce qu'étaient ces oiseaux ; il répondit avec un sourire que c'étaient des anges venus du ciel pour honorer leur divin Roi. »

En la fête de Pâques d'une autre année, saint Louis contempla une saisissante vision. Ce fut l'un des moyens employés par Dieu pour accroître en lui le don de crainte qui le caractérise. L'authenticité du fait repose sur l'autorité du Père Pierre de Salamanque, auquel Louis prédit si clairement sa propre mort. Le Père Pierre l'avait donc prié de lui révéler, pour l'instruction de son âme, quelque faveur spirituelle dont il avait été l'objet : « En la fête de la Résurrection de Notre-Seigneur, lui dit le saint, j'avais devancé l'heure du lever ; je m'étais rendu au chœur et j'étais occupé à prier seul dans la nuit, lorsqu'une terreur soudaine me saisit. Il me fut donné de contempler le Seigneur, resplendissant d'une telle majesté, que le monde,

en face de lui, apparaissait comme néant. » Combien vivement ce récit rappelle la vision d'Isaïe (VI, 1) : « Je vis le Seigneur assis sur un trône élevé... » et celle de saint Jean : « Il ressemblait au Fils de l'Homme ; à sa vue je tombai à ses pieds comme mort » (Apoc. 1, 13, 17).

Un remarquable exemple de connaissance surnaturelle se rapporte au mois de septembre 1579. Le duc de Najera était venu au couvent rendre visite à saint Louis. Celui-ci, au milieu de la conversation, demanda tout à coup des nouvelles de Philippe II, alors régnant. « Il est en excellente santé, répondit le duc ». — « Hélas ! non, répondit saint Louis ; il est tombé gravement malade. Il nous faut prier pour son rétablissement. » Un messenger de la cour arriva, trois jours après : une dangereuse maladie avait saisi le roi (1).

Cette même année, Violante Juncar fut atteinte de la fièvre. Les médecins la saignèrent sept fois et lui conseillèrent ensuite de se préparer sans retard à la réception des derniers sacrements. Heureusement le bienheureux Père était son confesseur. Elle l'envoya chercher. Il la visita le jour même et la trouva si faible qu'elle pouvait à peine parler. Elevant les yeux vers le ciel, il resta quelque temps absorbé dans une fervente prière. Puis il s'adressa doucement à la pauvre malade et lui dit de prendre courage, car Dieu la guérirait. Au lieu de convenir d'une heure pour administrer le saint Viatique, il déclara qu'elle serait bientôt capable d'assister à la Messe et de recevoir la sainte Communion. A partir de ce moment, la malade recouvra rapidement ses forces.

Le jour de saint Michel (1579), Louis prêcha un remarquable sermon, que mentionne le Père Antist. Il exposa son opinion sur divers points pratiques et importants, dont

(1) Antist (nouv. édit., Valence, 1884) reporte ce fait à l'année suivante, 1580.

il pouvait parler avec toute l'autorité que lui conféraient son expérience consommée et sa sainteté reconnue. Il plaïda notamment en faveur de la plus complète liberté à laquelle avaient droit les fidèles dans le choix d'un confesseur et s'éleva fortement contre la mise en œuvre d'une influence quelconque destinée à leur forcer la main. Il se réjouissait beaucoup de voir les confesseurs indifférents à toutes les considérations purement humaines, aussi disposés à entendre les pauvres et les ignorants que les gens de bonne éducation. Il désapprouvait absolument la contrainte imposée à certaines catégories de personnes, enfants, domestiques et autres, de s'adresser à tel prêtre déterminé. Il désirait pour elles une entière liberté et montrait énergiquement le danger de mauvaises confessions qui pouvaient résulter d'une atteinte à ce droit. Il blâmait aussi la conduite des confesseurs qui fréquentent la maison de leurs pénitents, cette coutume pouvant occasionner beaucoup d'inconvénients et d'abus.

Le saint se conformait fidèlement lui-même à ces sages principes. Il recevait avec une égale charité tous ceux qui s'adressaient à lui ; mais il ne se permit jamais rien pour l'emporter sur d'autres confesseurs. Bref, un zèle ardent et une sollicitude paternelle des âmes s'unissaient chez lui à un détachement absolu.

En cette même fête de saint Michel, Louis fut favorisé d'une vision tout à fait extraordinaire. Les détails en sont tombés de sa propre bouche. Deux ou trois jours avant la fête de saint François, il rendit visite à Salzedo ; la haute position occupée par celui-ci dans le royaume de Valence engageait le saint à le fréquenter dans l'intérêt des pauvres. Le courant de la conversation dériva vers la fête prochaine et la sainteté du séraphique Patriarche. Louis raconta ce qui suit : « Je sais de source certaine que, le jour de saint Michel, un religieux de notre Ordre a été favorisé d'une vision de saint François. On chantait Matines. Ce

religieux quitta le chœur comme le *Te Deum* allait être entonné. Il passait sous le cloître, lorsque le Patriarche saint François, accompagné du bienheureux Père saint Dominique, lui apparut. Prosterné devant eux, il baisa avec la plus grande dévotion le pied droit de saint François, et put, à son aise, dans une extase de joie, en contempler le stigmaté. Au bout de quelque temps, saint François, de ses deux mains percées, releva la tête du religieux prosterné, la caressa doucement, pendant que l'expression de son visage béatifié donnait au Frère une espérance assurée de son salut éternel. Celui-ci se tournant alors vers saint Dominique voulut lui baiser les pieds. Mais le bienheureux Père n'y consentit pas ; il lui permit cependant de baiser sa main, ce que fit le religieux avec un amour plein de respect. »

Le ton et le caractère de ce récit, la sainteté bien connue du narrateur convinquirent Salzedo que ce religieux si hautement favorisé n'était autre que Louis. Poussé par le désir d'asseoir sa conviction, arrêté par la crainte de poser une question directe, il prit une voie détournée : « Puis-je vous demander, mon cher Père, pourquoi ce religieux, après de telles marques de la faveur divine, paraît toujours si mélancolique ? » — « Par la raison, répondit le saint, qu'elles augmentent sa tristesse. » Cette réponse signifiait sans aucun doute que sa connaissance de la gloire du ciel, dans la mesure où elle était plus vivement distincte, rendait d'autant plus intolérable son exil. C'est le sens du chant de David : « Mon âme est assoiffée du Dieu vivant. Quand donc irai-je et apparaîtrai-je devant la face de Dieu ? » (Ps. xli, 2). C'est le sens de l'exclamation de saint Paul : « Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom. vii, 24).

Dans le corridor aboutissant à la salle où Louis avait entretenu Salzedo, se trouvait un autel, surmonté d'une image de saint François. Le saint, en sortant, s'arrêta de-

vant cet autel et s'adressa quelques paroles à voix basse. Salzedo, debout derrière lui, parvint à saisir ces mots : « Oui, il est bien ressemblant. »

C'était la confirmation de son idée. D'ailleurs, peu après, tous les doutes furent écartés. Salzedo raconta le fait à l'Archevêque de Valence, qui était avec Louis dans les termes d'une étroite amitié. L'Archevêque lui posa donc une question catégorique et qui n'admettait aucune fin de non recevoir : « Je désire que vous me disiez, mon Père, si vous êtes le religieux auquel fut accordée cette vision de saint François. » La réponse fut humble autant que décidée : « Je l'ai vu aussi distinctement que je vois maintenant Votre Grâce. »

La remarque de Salzedo était fondée, comme le lecteur est maintenant à même d'en juger : une certaine mélancolie assombrissait habituellement le visage de saint Louis. Il ne respirait pas ce rayonnement et cette joie que nous associons aux noms de saint Philippe Néri et de saint François de Sales. Cette tristesse provenait en partie de son tempérament ; son état de santé précaire et misérable y contribuait pour beaucoup. Enfin des causes intimes et spirituelles n'y étaient pas étrangères. Quelquefois, quand il craignait d'avoir mal édifié par son air concentré et sombre, il se hâtait d'en demander pardon avec une grande humilité. Même étant supérieur, il agissait ainsi, avec une obligeante condescendance, vis-à-vis de ses subordonnés, mais aussi avec une humilité si vraie, que le respect envers sa personne, loin d'en souffrir, en était accru.

Son visage ne reflétait pas toujours cette mélancolie, — mélancolie douce et touchante, car toute idée de maussaderie doit être écartée, sa tristesse n'avait rien d'aigre ni de rebutant. Parfois aussi la joie de son âme s'épanouissait sur ses traits. Salzedo lui-même fut un jour frappé de l'air particulièrement joyeux de son saint ami. Il lui

demanda la cause de cette visible allégresse. « O mon ami, répondit Louis, Dieu a daigné m'accorder aujourd'hui une grâce singulière. Ce matin, avant l'aurore, ma fenêtre était ouverte, j'ai contemplé Notre-Seigneur crucifié, comme à la scène du Calvaire. Cette vision m'a comblé d'une consolation céleste. »

Dans le courant de cette année (1579), saint Louis perdit un ami très cher en la personne du Père Barthélemy de la Cuesta, qui avait été quelque temps son confesseur. La fin de ce religieux fut marquée, comme sa vie, au coin de la sainteté. Le jour qui suivit sa mort, le Père Antoine Ballester parlait de lui à notre saint. « Ce matin, dit Louis, comme j'étais assis à cette même place, des paroles pleines de consolation ont résonné à mes oreilles. » Il ne s'expliqua pas plus clairement; les circonstances nous donnent à croire qu'il avait reçu l'assurance du salut éternel de son ami.

Au mois de novembre, saint Louis put consoler une dame, nommée Dorothee Garcia, à l'aide de cette connaissance surnaturelle qui dominait le temps et l'espace. Cette dame était dans de cruelles angoisses au sujet de son mari, Christophe Perez de Almozan, qui se trouvait en Sicile, et dont elle n'avait depuis longtemps aucune nouvelle. Dans sa détresse, elle vint implorer les prières du saint. Mais avant qu'elle eût eu le temps de prononcer un mot, il lui adressa ces paroles : « Priez pour votre mari, Madame, il en a grand besoin. » — « O mon Père, est-il mort? Dites-moi s'il est mort. » — « Non, il vit; il reviendra sain et sauf; mais à l'heure qu'il est il a grand besoin d'assistance. » Un mois après, cette dame reçut des lettres de son mari. Celui-ci racontait comment, dans un voyage à Naples, il avait couru le danger imminent de tomber aux mains des corsaires turcs. A peine sorti de ce mauvais pas, il avait failli périr dans une violente tempête. La date des lettres qui contenaient ces détails prou-

vait qu'il avait affronté ce double péril dans le temps même où saint Louis prophétisait son heureux retour. Il arriva bientôt à Valence, et, quelques années plus tard, devenu veuf, il entra dans la Compagnie de Jésus.

Cette même année (1) nous offre encore une remarquable prophétie. Au mois de janvier, Alonzo Manuel Palomèque, attaché à la maison du vice-roi de Valence, fit remarquer à saint Louis que l'abondance des pluies présageait une opulente récolte. « Et pourtant, en dépit de ces belles promesses, repartit le bienheureux Père, la disette se fera sentir cette année, en punition des péchés commis en cette ville. » Le temps continua de se montrer favorable au blé et à la vigne, et Alonzo, sans tenir compte de la réputation prophétique du saint, douta de sa prédiction. Mais l'événement se chargea de la vérifier : le blé souffrit grand dommage de la sécheresse du mois d'avril ; les inondations de septembre anéantirent en grande partie l'espoir des vigneron (2).

Le témoin de cette prophétie avait pourtant des raisons de croire saint Louis, aux prières duquel il était déjà redevable d'une faveur signalée. Pendant de longues années son mariage avait été stérile. Les deux époux, très affligés, recoururent à saint Louis, le refuge de toutes les détresses. Le saint homme compatit à leur peine, les exhorta à l'entière résignation aux volontés de la divine Providence ; mais en même temps, il leur donna une bénédiction toute spéciale, et leur promit ses prières. Au carême suivant, Dieu les réjouit par la naissance d'un fils.

Le saint, qui témoignait la plus tendre sympathie à

(1) D'après Antist, ce fait aurait eu lieu l'année suivante, 1580 (*Ant.*, édit. cit.). (N. d. T.).

(2) La rivière Turia, — appelée par les Maures Guadalaviar, à raison de son peu de profondeur, — mesure à peine deux ou trois pieds d'eau, pendant sept mois de l'année. Mais, aux époques de crue, elle s'enfle et s'étend prodigieusement ; parfois la Huerta tout entière et les quartiers bas de la ville sont inondés.

toute espèce d'affliction, vint au secours de don Jacques Ferrier, gouverneur du royaume de Valence, et que dévorait une cruelle anxiété. Quelques années auparavant, une cassette, renfermant des documents d'une extrême importance, avait été confiée à sa garde ; et maintenant, au mois de novembre, le duc de Najera, vice-roi, demandait copie de deux pièces qui devaient y être contenues. Ces papiers se trouvèrent égarés ; toutes les recherches furent inutiles. Poignantes angoisses dans le cœur de don Jacques. Il appréhendait les plus fâcheuses conséquences, sans parler du tort qu'allait faire à sa réputation la perte de cet important dépôt. Avant que la malheureuse affaire se fût ébruitée, il eut recours à saint Louis. Celui-ci l'encouragea fortement à espérer en l'efficacité de la prière ; lui recommanda de réciter le *Magnificat* neuf fois par jour en l'honneur des neuf mois pendant lesquels Notre-Seigneur reposa dans le sein virginal de sa Mère bénie, et lui promit de prier avec ferveur à la même intention. Le jour suivant, pendant que Ferrier récitait les prières prescrites, un clerc lui apporta les documents si longtemps et si vainement cherchés. Transporté de joie, il se dirigea en toute hâte vers le couvent pour remercier saint Louis. Il le trouva sous le cloître, en compagnie du Père Suarez. Mais, avant qu'il eût eu le temps d'ouvrir la bouche, Louis s'écria : « Voici venir le señor Ferrier, qui a retrouvé les papiers perdus ! » (1).

(1) D'après Antist (édit. cit.) ce fait serait survenu le 2 novembre de l'année suivante, 1580. (N. du T.).

CHAPITRE VI

LETTRE AU SUJET DES MAURES

Louis consulté par le vice-roi. — Troubles de 1519. — Les Cortes de Valence et Charles-Quint. — Révolution contre les nobles. — Baptême des Maures. — Pacification. — Validité du baptême. — Quel jugement porter sur la décision du saint ? — Lettre au vice-roi.

« Un juge sage jugera son peuple, et un gouvernement sensé sera stable. »

(*Eccl.*, x, 1.)

« Les fils des étrangers qui s'attacheront à Dieu, pour l'honorer, aimer son nom, le servir... Je les conduirai à ma montagne sainte, et les réjouirai dans ma maison de prière. »

(*Is.*, lvi, 6, 7.)

Au mois de décembre 1579, saint Louis fut consulté par le vice-roi, duc de Najera. Plusieurs affaires graves et épineuses, concernant la population mauresque du royaume, — contre-coup lointain d'un soulèvement des basses classes contre les nobles, en 1519, — réclamaient une solution. Une brève explication des circonstances qui avaient fait naître ces difficultés facilitera l'intelligence de la lettre écrite par le saint, en cette occasion.

En 1519, sept ans avant la naissance de saint Louis, le royaume de Valence fut remué par des troubles violents que provoquèrent la tyrannie et les exactions des nobles. Le 28 juin de la même année, Charles-Quint avait été élu Empereur par le vote unanime du corps électoral.

Cette nouvelle dignité entraînait une double conséquence : le séjour de l'Empereur hors de l'Espagne, le gouvernement de ce pays par des régents. L'élection fut donc tout à fait impopulaire auprès de la nation espagnole. Ce sentiment éclata à Valence, comme ailleurs, surtout au sein de la noblesse. Les Cortes de Valence, irritées contre Charles-Quint, — que les cérémonies du couronnement appelaient sans délai en Allemagne, et empêchaient ainsi de présider lui-même leur assemblée, — se révoltèrent contre son autorité, et refusèrent de reconnaître le cardinal Adrien pour son représentant. Elles déclarèrent en outre que les lois de leur royaume leur défendaient d'obéir à un souverain qui n'était pas présent en personne au milieu d'elles. Ces mesures irritèrent si violemment le jeune Empereur, que, lorsque les députations du parti populaire se présentèrent devant lui, il favorisa leurs revendications et sanctionna leur révolte. Le peuple, sous un aussi puissant patronage, vit poindre l'aurore de ses libertés. Il se groupa en une association appelée « Hermandad », ou Fraternité, réussit à chasser les nobles, et les remplaça à la tête des affaires par un gouvernement choisi dans ses rangs. L'historien valencien, Bleda (1), fait une terrible peinture de la confusion et de l'anarchie qui régnèrent alors. L'Empereur avait quitté l'Espagne. Le parti révolutionnaire, mené par des chefs sortis de la lie du peuple, se livra à tous les excès ordinaires aux masses, dans l'ivresse de la victoire. Les maisons et les biens devinrent la proie des flammes ; quatorze mille hommes perdirent la vie dans les rencontres entre bandes ennemies ; la détresse et la famine, causées par l'état de désordre, en firent périr un plus grand nombre encore. Les nobles s'enfuirent ou furent chassés de la

(1) « Defensio Fidei in causa Neophytarum seu Morischorum regni Valentiaë, auctore R. P. Jacobo Bleda, Valentino, Prædicatore Gen. Ord. Præd., Valentiaë, 1610. »

ville jusqu'au dernier. Bleda loue le marquis Zeneti, le seul homme dont l'habileté et le courage furent capables de s'opposer aux mesures extrêmes des chefs plébéiens ; sans lui Valence eût été réduite en cendres.

Parmi les décrets extravagants, édictés alors, un surtout caractérise l'époque et la nation. Le gouvernement révolutionnaire publia une proclamation en maints endroits, mais principalement dans le duché de Gandie et le marquisat de Lombay : il était commandé, sous peine de mort, aux Mahométans de consentir à recevoir le baptême. Dans beaucoup de mosquées, la Messe fut célébrée, par ordre de la même autorité illégale. Les Maures, effrayés par les menaces, reçurent le baptême en grand nombre, et firent également baptiser leurs enfants.

En 1522, l'Empereur revint en Espagne, pour réprimer les insurrections qui avaient éclaté contre son pouvoir, sur divers points du pays. Le rétablissement de l'ordre en Castille le retint et ne lui permit pas d'apparaître à Valence. Là, d'ailleurs, le soulèvement était plutôt dirigé contre les nobles que contre le souverain. Quoi qu'il en soit, il fut dignement représenté par le vice-roi, don Diego Hurtado, comte de Mélito, qui, après de laborieux efforts, réussit à comprimer la rébellion et à pacifier le royaume. Sa prudence et son habileté l'emportèrent à la fin, et tout rentra dans l'ordre.

Alors surgit l'épineuse question des Mahométans baptisés par obéissance à la proclamation du gouvernement révolutionnaire. Elle se résumait en un point : le baptême conféré en des circonstances aussi extraordinaires était-il valide ? La matière fut approfondie par des commissions de théologiens et de canonistes ; leur conclusion fut celle-ci : le consentement ayant été suffisant, le baptême devait être considéré comme valide. Pour les enfants, aucune objection ne pouvait être soulevée, leur baptême était

valide de plein droit. Les autorités civiles et ecclésiastiques rendirent donc des ordonnances, en vertu desquelles les Maures déjà baptisés devaient être confirmés, et vivre en parfaite conformité aux lois de l'Eglise. On décréta la fermeture des mosquées où la Messe avait été célébrée, jusqu'à leur purification et transformation en églises chrétiennes. Ces événements se passaient en 1525, et, jusqu'en 1579, se poursuivirent les scandales qu'ils entraînaient et les perplexités du gouvernement qui cherchait les moyens d'action les plus prudents vis-à-vis de ces demi-chrétiens. On n'avait pas déployé de mesures de rigueur pour les réduire à l'obéissance, eu égard aux circonstances anormales de leur baptême, si bien que leur conduite était un scandale public.

C'est au sujet de cette difficulté sérieuse et complexe que saint Louis fut consulté par le vice-roi sur le parti dont l'adoption s'imposait au gouvernement comme un devoir. Sa réponse, écrite en espagnol, est citée par Fonseca, dans son ouvrage sur « les Maures d'Espagne ». Jusqu'aux expulsions, les archives du couvent de Saint-Dominique en conservèrent l'original, écrit de la propre main du saint, ou du moins muni de sa signature autographe.

Pour porter un jugement droit sur l'avis donné par le saint, il ne faut pas s'inspirer des idées qui règnent aujourd'hui, et d'après lesquelles l'unité de la foi et l'obéissance à ses principes ne sont plus d'intérêt public. Nous devons, au contraire, l'envisager à la lumière des idées, prépondérantes en Espagne comme ailleurs, il y a trois siècles, et qui attachaient le plus haut prix à l'unité religieuse et à la soumission aux dogmes. Ainsi placé dans son milieu, le conseil donné par le saint se fait remarquer par sa douceur et sa bénignité. Car, il ne faut pas oublier que le fait d'une foule de personnes, chrétiennes au moins de nom, et vivant malgré cela dans un état de

désobéissance flagrante à la loi chrétienne, constituait, à cette époque, un désordre public.

Quelques esprits penseront peut-être que le meilleur avis à donner au vice-roi eût été de ne pas s'ingérer dans une affaire qui semblait hors de sa compétence, et de laisser les Maures garder ou répudier la loi chrétienne, selon leur bon plaisir. Au xvi^e siècle, cette ligne de conduite aurait passé à tous les yeux pour une scandaleuse négligence. On regardait alors comme un office essentiel du pouvoir civil de presser l'obéissance aux lois de l'Eglise, de réprimer le sacrilège et l'hérésie comme des crimes anti-sociaux, aussi bien que des attentats à la Majesté divine, et de ne pas plus souffrir de révolte contre la législation ecclésiastique que de rebellion contre la législation civile.

« Illustrissime et Excellent Seigneur.

« Après avoir recommandé à Notre-Seigneur l'affaire des nouveaux convertis de ce royaume, plusieurs considérations m'ont frappé. D'abord leur incroyable endurcissement, puisque presque tous, — et plaise à Dieu que ce ne soit pas la totalité ! — sont hérétiques, et, qui pis est, apostats ; leur haine déclarée pour la religion chrétienne, car ils sont fidèles jusqu'au scrupule au culte de Mahomet : par exemple, à moins de fermer volontairement les yeux, qui ne les voit observer le jeûne prescrit par le Coran et mépriser le carême chrétien ? Leur conduite à l'égard des enfants désireux de s'instruire de notre religion, qu'ils éloignent immédiatement et dont ils pervertissent l'esprit pour les empêcher de devenir bons chrétiens ; enfin, depuis les cinquante années et plus que le baptême leur a été conféré, l'insuccès complet des moyens de douceur et d'indulgence employés en vue de les gagner. En conséquence, j'é mets cette opinion que

les autorités, tant ecclésiastiques que civiles, sont obligées en conscience d'adopter l'un des deux moyens capables de remédier à ce scandaleux état de choses.

« La première alternative est l'emploi de la sévérité et des châtimens pour les contraindre à professer la foi de Jésus-Christ et à renoncer au mahométisme. On prétend, mais à tort, excuser leur conduite en disant qu'ils ont reçu le baptême par force, pendant les troubles. Ce fut assurément une décision malheureuse, — plutôt à Dieu qu'elle n'eût jamais été prise! — et qui fait clairement ressortir la sagesse des coutumes de l'Eglise, si bien exposées par saint Thomas. Mais encore ne faut-il pas oublier que cette espèce de coaction n'empêcha pas un certain consentement, et, par conséquent, la validité du baptême. En outre, parmi les Maures actuellement vivans, dix-neuf sur vingt ont reçu le baptême dans leur enfance, et ainsi, selon la décision de l'Eglise, peuvent être obligés de se rallier à la foi de Jésus-Christ, comme ceux qui ont toujours été chrétiens. Encore semble-t-il juste de sévir moins rigoureusement contre eux que contre des gens de souche chrétienne.

« La prohibition de la langue arabe est, à mon avis, une mesure importante, car il s'ensuit une grande difficulté dans la conversion des enfans et des femmes, qui ne comprennent ni les prédicateurs ni les confesseurs. On pourrait remédier à cet inconvénient en défendant à tout Maure qui entre dans une ville ou un village, habités par des chrétiens de ce royaume, d'y parler arabe; en ne permettant aux femmes de se marier qu'après avoir appris le catéchisme; en déclarant passibles d'une légère amende payable à leur venue à l'église, les dimanches et jours de fête, ceux qui auraient usé de la langue arabe. On pourrait décréter quelques autres ordonnances du même genre.

« Si l'application de ces moyens souffrait quelque impos-

sibilité, je vous propose un second remède : ne plus administrer le baptême aux enfants maures, s'ils doivent rester avec leurs parents, car il est de toute évidence qu'ils suivront ceux-ci dans l'apostasie. Il vaut donc mieux les laisser naître et vivre dans le mahométisme que d'en faire presque infailliblement des hérétiques et des apostats opiniâtres. En égard à ces raisons, il serait aussi radicalement mauvais de baptiser ces enfants, hors le danger de mort, qu'il le serait de conférer le baptême, même avec le consentement des parents, aux enfants des Sarrazins qui vivent outre-mer, en les laissant avec leurs parents infidèles, dans un milieu où leur perversion apparaîtrait comme inévitable. Or, il est manifeste qu'un chrétien qui en agirait de la sorte pécherait mortellement, non par violation des droits des parents, dont le consentement est supposé, mais en raison de l'injure infligée aux sacrements et à la foi.

« Enfin, le meilleur parti que pût embrasser le roi serait de porter l'affaire, clairement et distinctement exposée, devant le Vicaire de Jésus-Christ. Sa Sainteté serait ainsi en mesure de tracer une ligne de conduite, et d'enseigner les moyens de mettre un terme aux trop nombreux outrages qui s'attaquent continuellement à Dieu. Nous pourrions espérer détourner par là la colère divine, et les redoutables fléaux, stérilité et famine, qui ont si souvent désolé le royaume.

« Tel est le conseil, que, en toute soumission à notre Mère la sainte Eglise, il me semble bon de présenter à Votre Excellence. Plusieurs savants Pères de ce couvent, que j'ai consultés, sont tombés d'accord avec moi. Daigne Dieu, en cette matière comme en tout le reste, accorder à Votre Excellence la grâce de réaliser, de concert avec le Roi, ce qui servira le mieux les intérêts de Notre-Seigneur. »

« Au couvent des Prêcheurs,

« Valence, le 30 décembre 1579. »

CHAPITRE VII

LA DERNIÈRE ANNÉE

(1580)

Louis prêche le Carême à Xativa. — Renouveaulement de ses forces. — Un dangereux voyage. — Communion fréquente. — Guérison de deux dames. — Fête de l'Assomption. — Prophétie de sa propre mort. — Le chanoine Vich. — Comment se font les révélations? — Don de prophétie. — Exemples. — Trois religieux. — L'image de Notre-Dame. — Autres exemples. — Louis secourt don Cosme Clemente.

« Et je dis : A, A, A, Seigneur Dieu ; je ne puis parler, car je suis un enfant. » — Et le Seigneur me dit : « Ne dis pas : Je suis un enfant. Car tu iras vers tous ceux auxquels je t'enverrai, et tu annonceras tout ce que je te commanderai. »

(*Jerem.*, 1, 6, 7.)

« Ils sauront alors qu'il y avait un prophète au milieu d'eux. »

(*Ezech.*, 11, 5.)

Aux approches du Carême de l'année 1580, la faiblesse du bienheureux Père augmenta si rapidement, que le moindre travail lui semblait interdit. Sa vue et son ouïe devenaient de plus en plus défectueuses ; l'ulcère de sa jambe entravait sa marche, au point de lui rendre tout mouvement pénible et difficile à l'excès ; sa constitution tout entière s'effondrait sous le poids longtemps soutenu des travaux et des souffrances. Mais Dieu, qui de l'infirmité sait tirer la force, attendait encore de son fidèle serviteur un

effort, avant de l'appeler au repos éternel, après lequel il soupirait si ardemment.

Un exprès arriva au couvent, et invita Louis, au nom des magistrats de Xativa, à prêcher le carême dans cette ville. Le saint, malgré son désir de travailler au salut des âmes, — désir toujours très vif, plus vif que jamais, maintenant qu'approchait sa fin et que s'abrégeait le temps du mérite, — fut contraint de s'excuser : son extrême faiblesse se refusait à une œuvre aussi pénible. Cette réponse avait été prévue. Le messenger avait ordre d'employer tous les arguments. Il devait même déclarer que ses concitoyens, compatissant aux souffrances du saint, se contenteraient, à la rigueur, de le voir une seule fois en chaire. C'était sagesse de comprendre que la seule présence de Louis attirerait une bénédiction sur leur ville, et porterait ainsi des fruits de sanctification. C'était sagesse de croire fermement qu'un seul sermon d'un aussi saint homme serait plus efficace que toute une station prêchée par un orateur ordinaire. Enfin, ils craignaient sérieusement que l'occasion ne se présentât plus. Bref, la demande d'une faveur telle et tellement souhaitée fut appuyée des plus pressantes sollicitations.

Malgré ses souffrances et sa maladie, Louis dut se rendre à d'aussi chaleureuses instances. Après avoir prié pour connaître la volonté de Dieu, il fit le sacrifice de ses goûts personnels, et donna son consentement. « Mais, ajouta-t-il, je crains bien de n'avoir pas la force de prêcher trois sermons. »

La joie des bons citoyens de Xativa fut extrême. Le clergé et le peuple s'unirent pour accueillir l'apôtre et lui souhaiter cordialement la bienvenue. Le saint fit effort pour prêcher le sermon d'ouverture, avec son zèle, son onction, sa simplicité ordinaires. Dieu, en récompense de sa générosité, rehaussa si bien sa vigueur, que, contrairement à toute attente, il fut capable de prêcher tous les

jours du Carême ; un jour même il prêcha deux fois. L'effet de sa prédication dut être considérable ; elle dut provoquer de nombreuses et sérieuses conversions. Une abnégation aussi héroïque ne pouvait manquer d'attirer sur sa parole les plus abondantes grâces.

Pendant que Louis se livrait à ses derniers travaux apostoliques, le Père Antist vint à Xativa demander sa bénédiction, avant de partir pour Rome. Ce voyage ne lui souriait en aucune façon ; mais il y avait urgence. Saint Louis l'encouragea et lui recommanda certaines affaires personnelles.

Fortifié par la bénédiction du saint, comptant sur le secours et l'efficacité des prières qu'il lui avait promises, le Père Antist s'arma de courage pour entreprendre le long voyage qui l'effrayait, mais qui aurait encore ajouté à ses alarmes, s'il avait pu prévoir le cortège de souffrances qu'il devait traîner à sa suite. A peine le vaisseau fut-il sorti du port d'Alicante, on s'aperçut que ce n'était qu'une mauvaise carcasse, à peu près incapable de tenir la mer. Une voie d'eau ne tarda pas à se déclarer et prit de telles proportions que le Père Antist regarda l'arrivée à Livourne presque comme un miracle. Cette issue heureuse et inespérée, il l'attribua uniquement aux prières de saint Louis, dont il raconta, durant la traversée, les vertus et les miracles à des étudiants de l'Université de Salamanque, qui s'unirent à lui pour demander à Dieu, par les mérites et les prières de son serviteur, d'arriver au port, sains et saufs.

Grégoire XIII régnait alors. Le Père Antist réussit dans sa mission, et, après avoir réglé toutes ses affaires, il regagna Livourne pour se rembarquer. Il n'atteinait pas Valence sans péril, et il faut entendre ses plaintes pathétiques : « Malgré toutes les souffrances que m'ont coûtées d'autres voyages, déclara-t-il, jamais je ne fus éprouvé comme en celui-ci. »

Une tempête d'une violence épouvantable se déchaîna, six jours durant. Un autre navire, qui avait perdu son gouvernail et échappait ainsi à toute manœuvre, fut jeté vers eux et ils évitèrent difficilement une collision. Le jour suivant, le tonnerre frappa leur vaisseau deux fois en un quart d'heure. La première fois, on craignit sérieusement que la soute aux poudres ne fît explosion. La seconde, le mât prit feu, et fut mis tout à fait hors d'usage, avant qu'on eût pu éteindre l'incendie. La tempête était alors à son paroxysme; le bâtiment démâté roulait au gré des flots; à tout instant le naufrage semblait inévitable. « Au milieu de ces terribles dangers, écrit le Père Antist, sans oublier d'invoquer la glorieuse Vierge Marie, saint Raymond de Pennafort, qui traversa la mer de Majorque à Barcelone, sur sa chape monacale, le bienheureux Pierre Gonzalez et mes autres protecteurs, je me recommandai encore au Père Louis, afin de sortir sain et sauf de ce navire de malheur (1). »

(1) Saint Raymond de Pennafort, que mentionne le père Antist, fut troisième Général de l'Ordre de Saint-Dominique. Pour échapper à Jacques, roi d'Aragon, il étendit sur la mer sa chape, son manteau noir de Dominicain, et effectua, en six heures, la traversée de Majorque à Barcelone. Ce miracle eut une foule de témoins. Arrivé sur le rivage de Barcelone, il mit sa chape, parfaitement sèche, et entra tranquillement dans le couvent de son Ordre. Il mourut centenaire, en 1275, et fut canonisé par Clément VIII.

Chose assez curieuse, l'éditeur bollandiste de l'ouvrage du Père Antist n'avait jamais entendu parler du bienheureux Pierre Gonzalez, ou saint Telme, selon son nom populaire; il se demandait s'il n'était pas question de saint Pierre martyr. Cette méprise est corrigée dans le volume additionnel aux Vies du mois d'octobre. — Le bienheureux Pierre Gonzalez, qu'il faut se garder de confondre avec saint Pierre martyr; est le patron bien connu des marins, qui l'invoquent sous le nom de « saint Telme ». C'est une gloire du XIII^e siècle et de la terre d'Espagne. Adolescent très bien doué, il fit de rapides progrès dans la philosophie, entra dans l'état ecclésiastique, et fut promu par son oncle, l'évêque de Palencia, chanoine de cette cathédrale. Il était imbu de l'esprit du monde plus que de celui de l'Eglise, et préférait les vanités, richesses et honneurs, à la pauvreté du Christ. Dieu le convertit. Un jour, le cheval fringant et brillamment caparaçonné, sur lequel il caracolait, le jeta dans une mare de boue immonde, à la grande risée des spectateurs. Piqué au vif par cette humiliation, il eut la sagesse d'ouvrir les yeux à la vanité des honneurs humains. Il embrassa l'état religieux dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs, et là, s'abandonnant tout entier à Dieu, devint

Les fatigues du Carême ne donnèrent pas suite aux craintes qu'on avait généralement conçues : au lieu d'épuiser le saint prédicateur, elles semblèrent renouveler ses forces. Quand arrivèrent les fêtes de Pâques, il se sentit si bien, qu'il espéra pouvoir regagner Valence à pied ; mais il dut convenir qu'un tel effort était au-dessus de sa vigueur.

Le premier incident de la vie de Louis, après sa rentrée au couvent, est relatif à une dame, nommée Françoise Garcia, sœur de cette Dorothee Garcia, si tourmentée au sujet de son mari, et dont le saint, aidé de sa vue prophétique, avait précédemment calmé les craintes. Françoise nourrissait un ardent désir de mener une vie vraiment pieuse ; elle se sentait inspirée d'user de la communion fréquente, mais la conscience de son indignité la retenait, sans qu'elle pût discerner clairement la volonté de Dieu sur elle. Après avoir consulté divers confesseurs, et reçu sans doute des réponses discordantes, puisque ses inquiétudes persistèrent, elle résolut de chercher un avis auprès de notre saint. A son entrée au confessionnal, avant qu'elle eût eu le temps d'ouvrir la bouche, le bienheureux Père lui dit : « En pareille matière, j'ai coutume d'exprimer franchement ma pensée : j'engage toujours les personnes qui ont un vrai désir de servir Dieu, à s'approcher très fréquemment de la sainte Table. » La pénitente fut absolument satisfaite. Dès lors, elle reçut la sainte Eucharistie plusieurs fois par semaine, au grand profit de son âme. On s'étonnera moins de l'hésitation de cette dame, si l'on se souvient que sainte Thérèse, déjà Carmélite, n'osa communier tous les quinze jours que sur les instances du

un saint. Brûlant de la flamme apostolique, il évangélisa plusieurs provinces de l'Espagne et convertit d'innombrables pécheurs. Le don des miracles le rendit célèbre. De son vivant, invoqué, dans une tempête, par des matelots, il leur apparut et calma la mer. Après sa sainte mort, la renommée de ses miracles se répandit partout et en fit le patron préféré des marins. Benoît XIV permit à l'Ordre dominicain et au clergé de Palencia de célébrer sa fête, le 14 avril.

Père Dominicain Vincent Baron. Voici les paroles de la sainte : « Ce Père Dominicain, grand homme de bien et craignant Dieu, me rendit de très précieux services, car il fut mon confesseur. Il prit à tâche d'aider mon âme le mieux qu'il put. Il me fit communier tous les quinze jours. » Au commencement du xvi^e siècle, la pratique de la communion fréquente était tombée dans une lamentable désuétude. Saint Louis compte parmi les nombreux saints qui la rétablirent. Il comparait ordinairement l'âme des personnes qui fréquentent assidûment la sainte Table à un vaisseau poussé par un vent propice. Il exhortait avec ardeur ceux qui ne pouvaient partager cette dévotion, à faire du moins au Tabernacle des visites journalières, accompagnées de la communion spirituelle.

Au mois de mai de cette même année (1580), Louis accomplit un double miracle, à la requête de son saint ami, le bienheureux Nicolas Factor. Une dame, nommée Marie Boil, et sa fille, étaient dangereusement malades, en proie à des souffrances aiguës. Martin Folquès, le fils de cette dame, se rendit au couvent franciscain de Jésus et Marie, pour implorer les prières du bienheureux Nicolas. Celui-ci adressa le jeune homme au Père Louis Bertrand, conjurant son ami, au nom de Dieu et de sa sainte Mère, de visiter les deux malades, en emportant avec lui quelques reliques. Louis, incapable de rejeter la prière d'un religieux dont il vénérât si profondément la sainteté, fit, dès le lendemain, la visite demandée, et, après avoir récité quelques prières, imposa la main aux malades. A l'instant même, elles ressentirent un soudain soulagement, que suivit un rétablissement rapide. Peu après, un membre de la même famille, frère de don Martin, dut subir une opération chirurgicale. Au milieu des cuisantes souffrances qui s'ensuivirent, il eut, assez naturellement, plus confiance en saint Louis qu'en l'art des médecins. Le bienheureux Père, après une prière fervente, appliqua sur la

plaie des reliques de saint Vincent, fit le signe de la croix, et le malade fut guéri.

La même année, en la fête de l'Assomption de Notre-Dame, saint Louis se préparait à assister à la procession, lorsqu'on l'appela en toute hâte auprès d'une dame de qualité, doña Isabelle Vaziero, femme de Jérôme Pascal, personnage important du royaume. Un accès d'une fièvre dangereuse venait de la jeter dans une prostration si complète, qu'à l'arrivée du saint, on se demandait si elle n'avait pas rendu le dernier soupir. Il entre tranquillement dans la chambre, où sa seule présence rassure la famille éplorée, met la main sur la tête de la malade, et lit un évangile, suivant sa coutume. Puis il lève silencieusement les yeux au ciel et demeure quelque temps sans mouvement, ravi en extase. Quand il revient à lui, il dit aux personnes présentes : « Réjouissez-vous ! la sainte Mère de Dieu, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, a daigné accorder la faveur que nous sollicitons : cette dame ne mourra point. »

S'asseyant alors, il parle pendant quelques instants, célébrant très dévotement les louanges de la bienheureuse Vierge. La malade continue à ne donner aucun signe de vie. Toutefois, à peine le saint est-il sorti, qu'elle reprend soudainement ses sens et pousse cette exclamation : « Mon Père ! mon Père ! pour l'amour de Dieu, revenez ! » Il s'approche de nouveau du lit, pose la main sur le front douloureux et brûlant de fièvre, et la souffrance diminue. Quand il eut quitté la maison, la malade exprima le regret d'avoir été dans l'impossibilité de parler à un aussi grand saint qui l'avait honorée de sa visite. Sa guérison semblait assurée, mais, le lendemain, un violent accès parut la rejeter aux portes de la mort, et fit concevoir à la famille quelque doute de la prédiction du saint. Cependant un complet rétablissement vint bientôt dissiper ces alarmes.

Cette dame appartenait vraiment à une famille privilégiée. Peu après qu'elle eut été guérie elle-même, son père, don François Vaziero, tombé dangereusement malade, vit sa guérison prédite par le saint. A l'époque où Antist écrivait la vie de saint Louis, le père et la fille vivaient encore. Ce ne fut pas tout. Au mois de novembre, saint Louis, sur la demande qu'on lui en fit, visita un autre membre de la même famille, Vincent Vaziero, fils de don François. En entrant dans la chambre du malade, il lui dit, sans préambule : « Mon frère, ayez bon courage ; Dieu veut vous rappeler de ce monde. »

Après quelques prières destinées à préparer Vincent à la mort, Louis dit à la mère : « Ne murmurez pas, si Dieu trouve bon de vous enlever votre fils. » La maladie dura deux mois, au bout desquels Vincent ainsi averti fit une sainte mort.

La veille de la fête de saint Denys, 8 octobre 1580, saint Louis prédit avec netteté que sa propre mort arriverait l'année suivante à cet anniversaire. Le Père Pierre de Salamanque, Maître en Théologie, appuie de son autorité cette remarquable prophétie. Antist la raconte en détail ; il habitait le même couvent que le Père Pierre, et sans doute l'avait entendue de la bouche de ce religieux. Le saint avait reçu l'ordre de visiter un condamné à mort. La difficulté de la tâche, son humilité ordinaire lui faisaient regretter qu'on n'eût pas fait choix d'un autre religieux plus capable d'assister le misérable. Le Père Pierre, chargé par le Prieur d'accompagner Louis dans cette charitable mission, déclara solennellement qu'en passant du grand cloître dans le petit, pour sortir du couvent, le saint lui dit : « Père Maître, remarquez bien ce jour d'aujourd'hui, et souvenez-vous de mes paroles : l'an prochain, à pareil jour, je mourrai. » Le Père Antist ajoute : « La prophétie s'accomplit. Bien qu'il eût prononcé ces paroles, non pas le jour même de saint De-

nys, mais la veille, il entendait parler de la fête elle-même. Dans une autre occasion, en effet, parlant également de sa mort, il en désigna si clairement le jour, que plusieurs mois avant l'événement, le bruit circula publiquement à Valence que le Père Louis Bertrand mourrait le jour de la fête de saint Denys. »

Un Chartreux, le Père Laurent Camora, Prieur du couvent de Portacœli, apprit de l'Archevêque de Valence que saint Louis avait prédit la date de sa mort. Désireux d'attester l'exactitude de la prédiction, de retour à son monastère, il écrivit sur une feuille de papier ces mots :

RÉVÉLATION

*En l'année 1584, le jour de saint Denys, meurt
Frère Louis Bertrand.*

Il plia soigneusement la feuille, la scella du sceau conventuel, et écrivit à l'extérieur : — Document secret, à ouvrir le jour de la Toussaint, 1584. — Sans en révéler à personne la teneur, il déposa le papier dans la grande salle de communauté, avec défense à qui que ce fût de l'ouvrir sans sa permission. Après la mort de saint Louis, le Prieur réunit les religieux, décacheta le pli, et lut la prophétie dont tous avaient déjà vu la réalisation. L'étonnement fut général : car ils savaient pertinemment que la pièce avait été écrite depuis longtemps.

Aux approches de Noël (1580), le saint prédit nettement que sa mort surviendrait dans l'espace d'un an. Il ne semble cependant pas avoir désigné de date précise. Dans la première quinzaine de décembre, l'Archevêque de Valence, intime ami de Louis, faisait la visite de son diocèse et se trouvait à Torre, ville très salubre. La santé du saint, alors très éprouvée, le tenait confiné dans sa cellule.

L'Archevêque pensa que le changement d'air et un adoucissement à l'austérité de la règle lui feraient du bien. Une invitation pressante eut son effet : Louis vint passer quelques jours à Torre, apportant là comme partout l'édification. Un des chanoines du Chapitre de la cathédrale, Michel Vich, était alors gravement malade. L'Archevêque pria saint Louis d'aller le voir, à son retour, afin d'adoucir ses souffrances. Le saint, ne connaissant pas le chanoine, et craignant d'être indiscret, se rendit droit à son couvent. Cependant le bon chanoine revint bientôt à la santé. Dans sa joie de cette guérison, dont il avait un moment désespéré, il ordonna les préparatifs d'un banquet, qui devait réunir ses amis, le jour de Noël, pour fêter avec lui sa convalescence. Sur ces entrefaites, saint Louis eut révélation que le pauvre amphytrion était un homme mort. Se rappelant aussitôt le désir du Prélat, il se rendit en hâte à la demeure du chanoine, et, de prime abord, lui dit : « Votre Révérence doit recevoir sans retard les derniers sacrements, mettre ordre à ses affaires, et se tenir prête au départ pour l'autre monde. Croyez-moi, il n'est plus temps de festoyer, car, avant Noël, vous irez en paradis. » Le ton solennel avec lequel fut donné cet avertissement rappela peut-être au chanoine les paroles adressées par Isaïe, fils d'Amos, à Ezéchias : « Voici ce que dit le Seigneur : Mets ordre à ta maison, car tu dois mourir ; c'en est fait pour toi de la vie » (Is. xxxviii, 1).

Il savait que saint Louis était un homme plein de l'esprit prophétique, et la brusque nouvelle, cela se conçoit, ne laissa pas que de l'accabler, au premier moment. Pour le consoler, le saint continua : « N'ayez pas de crainte, ne soyez pas troublé par mes paroles. Moi-même je dois partir pour l'autre monde, avant une année écoulée. » Le chanoine, convaincu qu'il lui fallait dire adieu à cette terre, passa un temps considérable avec le saint en de pieux entretiens. Ses serviteurs le trouvèrent, après le dé-

part de Louis, frappant sa poitrine, dans des élans de contrition, et implorant la miséricorde divine. Après avoir réglé ses affaires temporelles, il s'absorba dans la prière. Aux premières heures du matin de Noël, il expira doucement.

Il serait intéressant de connaître suivant quels modes merveilleux pareilles communications sont faites aux saints dans la prière, avec la clarté et la certitude nécessaires pour une vraie prophétie. Quelques religieux, de la compagnie du saint, pensèrent de même, et s'aventurèrent à lui demander comment il avait pu prédire la mort du chanoine. « Je le vis gisant mort, dans ma cellule », telle fut la simple réponse, qui sembla, sur le moment, une explication satisfaisante. Mais, en y réfléchissant, ils s'étonnèrent que le seul fait de cette vision eût suffi à Louis pour annoncer la date précise de l'événement. Un novice profès, le Frère Antoine, eut le courage de demander un éclaircissement au saint lui-même. Il reçut cette réponse : « Mon fils, qu'il vous suffise de savoir que, lorsqu'il plaît à Dieu de révéler quelque chose à nos esprits, Il accorde en même temps une grâce de lumière et de certitude, qui dissipe toutes les obscurités (1). »

En une autre circonstance, saint Louis s'était rendu au Grao, le port de Valence. En revenant à la ville, il semble avoir prophétisé non seulement sa mort, mais la gloire qui devait entourer son tombeau. Il était sans doute souffrant comme d'habitude, et ses compagnons avaient fait peut-être quelque allusion à ses infirmités. Quoiqu'il en soit, voici les paroles du saint : « Vous voyez ce pauvre homme sourd et boiteux ; attendez qu'il soit mort, et vous verrez ce qui arrivera. » Puis il avait ajouté une prédiction vraiment terrible : « Le jour même de ma mort, une autre personne fera une fin malheureuse. » En la fête de

(1) Cf. S. Thomas, II^a II^æ, q. CLXXIII, a. 2.

saint Denys, 1581, jour de la mort de Louis, un homme de Valence mourut dans un horrible désespoir. C'était sans doute sur ce triste événement que le saint avait dirigé un regard prophétique.

Ces exemples et mille autres prouvent surabondamment que le don de prophétie est l'un des traits caractéristiques de saint Louis.

Non pas cependant que cette illumination de l'âme fût constante. Saint Thomas enseigne expressément que même les saints, favorisés au plus haut degré de l'esprit prophétique, ne sont pas toujours éclairés par ce rayon d'en haut, mais souvent laissés à leur prudence naturelle ; s'inspirant, comme le commun des hommes, de l'étude des circonstances ; consultant, pour former leur jugement, le témoignage d'autrui ; sujets, par conséquent, comme les autres, à la déception et à l'erreur.

Chose curieuse, dans l'histoire des saints, que la vue prophétique de l'avenir, dans des faits presque insignifiants, à propos desquels aucune raison ne semble motiver un phénomène aussi extraordinaire ; ou plutôt, la raison existe, mais elle reste impénétrable à nos regards.

Le trait suivant, par exemple, nous a été transmis, sans date qui lui assigne sa place dans l'histoire du saint. Trois religieux, n'appartenant vraisemblablement pas à l'Ordre de Saint-Dominique, visitaient Valence. Deux d'entre eux vinrent voir saint Louis, dont ils avaient sans doute entendu dire des choses merveilleuses. Celui-ci les reçut avec sa bonté ordinaire, les conduisit à la cellule de saint Vincent Ferrier, et les pria d'attendre son retour. Regagnant sa propre cellule, il y demeura trois heures en prière. Les visiteurs attendirent patiemment, et, finalement, furent récompensés de leur persévérance. Il revint, s'assit au milieu des deux religieux, et s'adressa d'abord à celui qui était à sa droite : « Mon Père, vous êtes Benjamin, c'est-à-dire « le fils de la droite » (Gen. xxxv, 18).

C'est ainsi que votre Prieur a l'habitude de vous appeler. » Le religieux fut étonné à la fois de l'exactitude du détail et de la connaissance qu'en avait saint Louis. Celui-ci continua : « Mon Père, n'étiez-vous pas trois ensemble ? » — « Parfaitement, répondirent-ils, mais le troisième ne nous a pas suivi jusqu'à ce couvent. » — « Je désirerais, poursuivit saint Louis, que l'un de vous prît une plume et de l'encre pour noter ce que je vais vous dire. » Quand tout fut prêt, il commença en ces termes : « Je vois un arbre avec trois branches. L'arbre est bien arrosé ; l'une cependant reste stérile : elle sera coupée et jetée comme inutile. La seconde branche produira quelque fruit, mais amer : elle sera coupée aussi, je la vois déjà dans un tombeau. La troisième portera des fruits savoureux : elle restera sur l'arbre. » Après avoir, comme un autre Daniel, proféré cette prophétie allégorique, il recommanda le secret, en citant les paroles du Christ à ses Apôtres : « Ne révélez la vision à personne, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. » (Matth. xvii, 9).

Les deux religieux lui demandèrent alors s'il était vrai que l'Image de la bienheureuse Vierge, conservée dans la cellule où ils se trouvaient, eût parlé à saint Vincent Ferrier. Louis répondit affirmativement et ajouta : « Elle a parlé aussi à un autre religieux de ce couvent. » — Ne serait-ce pas à vous, mon Père ? » répliquèrent-ils. Mais le saint coupa court : « Il ne m'est pas permis de révéler son nom. »

Le Père Antist nous certifie l'accomplissement intégral de la prophétie. Peu de temps après cet entretien, l'un des trois religieux perdit la raison et dut être enfermé. Un autre, bon religieux, mais d'un caractère difficile et violent, ne tarda pas à mourir. Le troisième, homme de grande vertu, vivait encore, à l'époque où écrivait Antist : son Ordre comptait en lui un sujet de valeur.

Pareils exemples de clairvoyance, d'illumination surna-

turelles, abondent. Une jeune fille, nommée Raphaëla Fernandez de Heredia, vivait séparée de son frère. Ce dernier était à Naples. Il écrivait régulièrement tous les mois ; mais, depuis un temps considérable, elle n'avait plus aucune nouvelle. Ce fut d'abord de l'inquiétude, puis de l'angoisse, la crainte d'un malheur. A la fin, elle alla confier sa détresse à saint Louis. Le saint, sans l'ombre d'une hésitation, l'exhorta à chasser toute idée noire : non seulement son frère vivait, mais ses affaires étaient dans l'état le plus prospère. « De plus, ajouta-t-il, aujourd'hui même vous parviendra une lettre de lui, contenant quelque argent. » La jeune fille regagna sa demeure. Son chagrin avait fait place à une joie débordante, et elle résolut de ne rien manger jusqu'à l'arrivée de la lettre promise. A neuf heures du soir, elle reçut enfin cette lettre qui contenait un envoi de quatre-vingt-dix écus et les meilleures nouvelles. La même personne pria le bienheureux Père de dire la Messe à son intention. Après y avoir assisté, elle se sentit toute malheureuse, n'ayant pas d'argent, de ne pouvoir témoigner sa reconnaissance par une aumône. Mais le saint lui dit : « Chassez ce trouble, je ne désire pas d'aumône pour cette messe. » Evidemment il avait lu dans sa pensée.

Louis demanda un jour son âge à une personne employée à la cathédrale. Après la réponse, il reprit : « Remarquez mes paroles. Ayez grand soin de rester dans la bonne et très bonne voie, car vous avez encore devant vous de longues années de vie. » L'interlocuteur du saint avait alors soixante-six ans ; à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il déposa au procès de canonisation.

Une pénitente du saint, Catherine Espina, demanda à son confesseur de célébrer à ses intentions les trois messes de Noël : « Volontiers, répondit Louis, mais à la condition que vous en garderez les honoraires, pour vous acheter une paire de bas. » Catherine fut très étonnée ; elle souf-

frait vraiment une grande pauvreté, mais dans la plus silencieuse résignation. La même personne avait reçu de son saint directeur un rosaire ; ce présent lui avait fait grand plaisir. Un Frère Franciscain la pria de le lui donner. Elle n'osa refuser, mais en conçut un amer chagrin. La première fois que saint Louis la vit, il lui demanda la cause de son air attristé. Elle garda le silence, mais il ajouta avec un sourire : « Allons, je vais guérir votre mélancolie en vous donnant un autre rosaire. »

Au risque de fatiguer le lecteur, citons un dernier trait, particulièrement intéressant, car il eut lieu le 25 décembre 1580, dernière fête de Noël à laquelle saint Louis assista sur terre. Une dame de Valence était réduite à telle extrémité par le travail d'un enfantement difficile, que, le matin de Noël, les médecins la condamnèrent et avertirent son mari, don Cosme Clemente, de lui faire administrer les derniers sacrements. Le pauvre homme, très affligé, songea au saint, le remède de tant d'infortunes, et gagna en hâte l'église des Frères-Prêcheurs pour le prier de célébrer le saint Sacrifice aux intentions de son épouse. A son grand désappointement, il arriva trop tard : Louis avait déjà commencé de célébrer au maître-autel. Clemente confia sa peine au Père sacristain qui l'encouragea, en lui expliquant que l'application des messes dites par les Pères rentrait dans les attributions de sa charge, et en lui réservant la messe du saint. Cosme s'agenouilla devant l'autel, priant avec ferveur, suppliant Dieu d'avoir égard au divin Sacrifice offert par Son serviteur, et de daigner rendre la santé à la malade. Au moment de l'élévation, il adorait, prosterné. La cloche de l'église sonna. Au même instant, il se sentit secoué par un frémissement de joie intense, et il eut la conviction que sa prière était exaucée. Après la Messe, il s'ouvrit à saint Louis. Celui-ci devait prêcher le matin même à l'église paroissiale de Saint-Etienne, et n'eut que le temps de l'exhorter à une

confiance filiale et résignée en Dieu. Don Cosme revint à sa demeure, plein d'espérance... Au moment de l'Élévation, sa femme avait été subitement délivrée, mais l'enfant était mort. Le péril ne semblait pourtant pas conjuré ; don Cosme eut encore recours au saint. Celui-ci prévint toute explication en disant : « Rassurez-vous, votre femme ira mieux ; aucune catastrophe n'est à craindre. » Une guérison complète prouva bientôt la vérité de cette prédiction.

CHAPITRE VIII

VERTUS DE SAINT LOUIS

Humilité. — Sincérité de cette vertu en saint Louis. — Joyeux support des injures. — Noms dont il se qualifiait. — Le plus saint? — Un exemple au confessionnal. — Le Bohémien. — Le Père Pierre de Salamanque. — Un novice à la veille de sa profession. — Patience dans la maladie. — Gloire à Dieu. — Amour divin ; son rayonnement corporel. — Indifférence pour les nouvelles. — Zèle. — Don de crainte ; conciliable avec l'amour. — Différentes espèces de crainte. — Pourquoi ce don? — Mortification. — Dévotion. — Le très Saint-Sacrement. — Le saint Nom de Jésus. — Notre-Dame du Rosaire. — Les âmes du purgatoire. — Portrait du saint.

« Recueillez les restes, pour que rien ne soit perdu. »

(S. Jean, vi, 12.)

Le lecteur a vu se dérouler devant ses regards les divers épisodes de cette histoire. Il est à même de se former au moins quelque idée de l'héroïque et sublime degré auquel saint Louis avait fait monter en sa personne la vertu chrétienne. Cependant que d'inévitables imperfections dans ce tableau ! Loin de dépasser la réalité, combien peu il approche de l'original ! Dans quelle ombre reste encore plongé le côté vraiment important de cette histoire : la vie intérieure du saint ! Nous en pouvons seulement juger par le reflet des actions extérieures et les quelques rayons lumineux qui, malgré lui, ont ébloui les yeux de son entourage.

Avant d'approcher du lit de mort, pour écouter les dernières leçons de sa vie et voir comment meurent les saints,

un rapide examen de ses vertus les plus remarquables ne sera pas inutile : il réparera quelques omissions et éclaircira quelques obscurités.

L'humilité est le premier joyau de cette couronne merveilleuse ; son éclat rayonne sur la vie tout entière de saint Louis. Toutefois, le sommet de perfection auquel il porta cette vertu éminemment chrétienne écrase de toute sa hauteur nos chétives conceptions. Non seulement les mots sont une traduction impuissante, mais, pour nous, chrétiens, hélas ! vulgaires, l'humilité d'une âme comme la sienne, vivant dans un commerce familier avec le Seigneur, éclairée par la lumière qui tombe de la face de Dieu, est un abîme insondable. Essayez de parler une langue inconnue ; efforcez-vous de peindre le ciel avec des paroles et des idées terrestres : chaque mot semblera une hyperbole ; ce ne sera malgré tout qu'une expression trop faible de la vérité.

Tous ceux qui connurent saint Louis dépeignent son humilité comme la plus profonde qu'ils aient jamais rencontrée dans une âme. C'est le témoignage unanime des religieux, ses Frères, spectateurs de sa vie intime, capables par conséquent de parler d'expérience et de juger en parfaite connaissance de cause. Le premier degré de l'humilité est un sincère mépris de soi-même, provenant à la fois d'une haute idée de l'infinie Majesté de Dieu et d'une claire vue du néant et de la corruption de l'homme. Ce mépris de soi était en saint Louis si profond et en même temps si vrai, qu'on peut dire sans exagération que son unique désir, centre de toutes ses aspirations, était de s'annihiler. Nous sommes tentés de sourire, à la pensée qu'il se regardait et se dépeignait comme le dernier et pire religieux de l'Ordre entier, comme le plus abominable pécheur de l'univers, et nous avons peine à croire que ce fussent là croyance et paroles sincères. Cela ne prouve hélas ! que notre ignorance des choses spirituelles et

notre manque d'humilité. Certainement saint Louis se vilipendait lui-même ainsi, — et bien autrement encore, — avec la plus parfaite sincérité. Tout le bien qui était en lui, son implacable clairvoyance l'attribuait à Dieu ; à lui-même, le néant et le péché. La moindre faute vénielle, invisible à notre myopie, lui apparaissait, à la lumière divine, comme un monstre horrible. Il avait toujours présente à l'esprit sa fragilité, sa propension au mal, pour peu que la grâce de Dieu s'éloignât un instant, — et le mépris de lui-même se creusait en son âme comme un gouffre sans fond.

Preuve évidente de cette sincérité : le mépris et le blâme le réjouissaient autant que l'estime et la louange l'affectaient péniblement. C'est le second degré de l'humilité. Les appellations de misérable hypocrite, stupide et ignare créature, vieux sourd imbécile qui s'imaginait être un saint, lui auraient fait le plus grand plaisir. A une insulte, à une humiliation, non seulement l'endurance lui était facile, mais son visage rayonnait littéralement de joie.

Voici un exemple, en sus des nombreux traits cités au cours de sa vie. Certains gentilshommes de Valence, après avoir vainement sollicité du saint une chose qui blessait son caractère religieux, résolurent de répondre par une grossière vengeance à ses refus aussi inflexibles que courtois. Sous prétexte qu'un malade réclamait son assistance, un message lui fut envoyé, et Louis obéit aussitôt à l'appel de la charité. A peine fut-il arrivé, que ces gentilshommes — ou soi-disant tels — se mirent à l'accabler de moqueries et d'injures, le qualifiant de mille épithètes odieuses, le criblant des reproches les plus sanglants, l'accusant d'être un mauvais religieux, un coureur, que l'esprit de prière et de retraite ne pouvait retenir dans son couvent, mais que le désœuvrement et le besoin de distraction faisaient vagabonder de maison en maison. Cette

grêle d'injures fut reçue par saint Louis non seulement avec patience mais avec joie. Il se mit du côté de ses accusateurs, leur dit que sans doute il n'avait quitté le couvent qu'à leur propre requête, mais qu'enfin il leur avait une extrême obligation de lui ouvrir charitablement les yeux sur ses défauts, — à eux surtout qui le connaissaient beaucoup mieux que personne.

Après de tels faits, nous pouvons comprendre aisément qu'il n'était jamais en retard pour se maltraiter lui-même, quand il ne rencontrait personne qui pût lui rendre cet office. Ses infirmités corporelles étaient un thème tout trouvé. Il appelait constamment l'attention sur elles. Il se traitait de « boiteux inutile », de « pauvre sourd », d'« idiot ». « Perturbateur de la paix d'autrui », « cause de tous les malheurs qui arrivaient », étaient des qualificatifs qu'il s'attribuait fréquemment. Il n'oubliait pas non plus de se comparer « à l'ivraie mêlée au froment ». Vraisemblablement les citations classiques n'abondaient pas sur ses lèvres ; on l'entendait pourtant citer quelquefois, en se l'appliquant, cette phrase de Térence : « *Ego sum Davus perturbans omnia.* » — « Je suis Davus, le trouble-tout. » Un jour qu'il allait prêcher, il dit à son compagnon, Joseph Vaides, en approchant de leur destination : « Écoutez, mon Frère, si l'on vous interroge sur le prédicateur, ne manquez pas de répondre que ce n'est qu'un malheureux sourd, aveugle, et surtout grand pécheur. » Le Père Antoine Catalan, dans le but d'éprouver l'humilité du saint, lui posa cette question : « Mon Père, dites-moi en toute franchise lequel de nous deux est le plus grand pécheur ! » — « Mon Père, répliqua-t-il, c'est moi. » Puis, avec une flamme d'enthousiasme qui garantissait sa sincérité : « Tenez pour assuré que je suis vraiment le plus grand pécheur de la terre. » Enfin, se frappant la poitrine, il s'écria : « O être misérable, pauvre sourd, malheureux pécheur ! c'est justement que Dieu t'a chargé de si nom-

breuses chaînes ! » Ces derniers mots faisaient allusion aux infirmités dont il était la victime.

Tous ces faits sont autant de preuves de la perfection avec laquelle saint Louis pratiquait l'humilité à son troisième degré : la recherche des humiliations. Le passage du second degré de l'humilité au troisième, du support au désir des affronts, est manifestement facile. Joan Buyl de Arenos, gentilhomme plus d'une fois nommé entre les amis de Louis, nous en cite un exemple. Dans une confession qu'il fit au saint, il s'accusa d'avoir donné cours à des sentiments d'irritation contre un religieux, à cause de certaines paroles prononcées par celui-ci. Saint Louis, après quelque hésitation, lui dit : « Allez-y franchement. Ne suis-je pas ce religieux dont les paroles vous ont ainsi scandalisé ? Je sens que je deviens vieux et sourd ; je suis parfois inattentif à ce que je fais, j'entends mal, ... et ainsi je vous ai peut-être causé de la peine. D'ailleurs, étant terriblement orgueilleux, je puis bien vous avoir parlé d'une manière blessante. » — « En aucune façon, mon Père », répliqua le pénitent, étonné de cette humble promptitude du saint à s'accuser lui-même, « n'avez pas une minute l'illusion que vous êtes ce religieux, car je n'ai jamais entendu sortir de votre bouche un seul mot offensant ».

Saint Louis se servait d'une expression amusante pour faire allusion aux nombreux visiteurs qui le consultaient, dans tous leurs embarras spirituels et temporels : « Ces gens, disait-il, me regardent comme une espèce de bohémien. Ils essayent de m'attraper par leurs questions, mais quelquefois mes paroles se rencontrent avec la vérité. »

Son humilité lui faisait craindre continuellement d'être à charge à autrui, par ses demandes, ses difficultés. Un jour, qu'il conversait avec le Père Pierre de Salamanque, il s'aperçut que son interlocuteur paraissait bien sérieux, et, pour dire le mot, « ennuyé ». Aussitôt Louis tombe aux

genoux du Père Pierre, qui était de beaucoup son aîné, et lui demande pardon. Le Père, agacé par ce procédé qui lui semblait intempestif, tourna le dos sans vouloir entendre une excuse. Mais pendant trois nuits consécutives, il fut averti, dans son sommeil, que Dieu était mécontent du traitement infligé à son serviteur. Le Père Pierre ne prêta pas plus d'attention à la première semonce qu'à un rêve ; mais un second, un troisième avertissement lui firent prendre la chose au sérieux, si bien qu'il vint à son tour tomber aux pieds de Louis pour implorer son pardon. La vénération qu'il professait à l'égard du saint homme s'accrut encore, à la suite de cet incident qui fit une profonde impression sur son esprit.

Quelque temps après, pendant la dernière maladie de saint Louis, ce même Père l'accompagna à Godella, où ils furent tous deux les hôtes de l'Archevêque. Le poids de l'âge faisait trembler sa main, et, un jour, en passant à saint Louis un verre d'eau, elle trembla si fort, qu'une partie du liquide se répandit. Le saint s'en amusa, et, par une allusion facétieuse au bégaiement qui agrémentait la parole du Père Pierre, il lui dit avec un sourire : « Allons, mon Père, je vois que votre main n'est pas plus assurée que votre langue. » Mais, à peine eut-il lâché cette saillie, qu'il craignit d'avoir blessé le vénérable religieux. Alors, l'embrassant affectueusement, il lui demanda pardon avec une extrême humilité.

Cette vertu chassait également de son esprit le souvenir de toutes les bonnes œuvres qu'il avait accomplies, et le faisait se figurer qu'il n'avait jamais commencé à pratiquer réellement la vertu. Pendant la dernière année de sa vie, on lui demanda de prier pour le Frère Pierre Jean, novice qui allait faire profession, en la fête de saint Pierre Martyr. Il s'écria, avec un accent poignant : « Ah ! l'heureux Frère ! Qui ne souhaiterait d'être encore novice, pour prononcer ses vœux et commencer à servir Dieu vrai-

mont ! Hélas ! et moi qui n'ai pas encore commencé à le servir ! »

Cette excessive humilité le suivait partout. Malade, elle arrêtait sur ses lèvres l'exigence ou la plainte ; jamais le moindre signe d'impatience, toujours une reconnaissance cordiale, comme si lui-même fût indigné des soins de ses Frères. Pareils détails racontés d'un saint sembleront peut-être banalités ; mais c'est dans ces minuties qu'éclate la réelle sainteté. La pensée de Pascal est des plus vraies : « La vertu d'un homme ne doit pas se mesurer par ses efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire. »

L'humilité, qui est la vérité, ne lui fermait pas les yeux sur les faveurs extraordinaires qu'il avait reçues de Dieu, mais elle les lui ouvrait sur leur véritable source. Un jour, un Docteur en Théologie s'aperçut que le saint avait soigneusement bouché le trou de la serrure et les fentes de sa porte. Il s'écria : « Juste ciel, mon Père ! Craignez-vous donc quelques témoins de scènes merveilleuses ? » Le saint parut tout confus, tourna le dos à son interlocuteur, alla jusqu'à la fenêtre, leva les yeux au ciel, et, comme s'il se fût parlé à lui-même, laissa échapper cette exclamation : « A Dieu seul, honneur et gloire, dans les siècles des siècles ! » (I Timoth. I.)

A ce développement prodigieux d'humilité et de mépris de soi devait naturellement correspondre une ardente charité. Dieu, qui est Amour, est « un feu consumant » (Hebr. xii, 29). Dans l'âme de saint Louis, cette flamme spirituelle, alimentée par la prière, la pénitence, les œuvres de miséricorde, brûlait avec une telle énergie, qu'elle trahissait souvent sa présence par une chaleur physique. Dans une conversation avec un ami, il avoua que, lorsqu'il se sentait pris de froid, la pensée du Saint-Sacrement, une communion spirituelle suffisaient pour le réchauffer sensiblement, à tel degré parfois qu'il lui semblait être plongé dans une fournaise.

Pour la même raison, il apparaissait souvent lumineux et rayonnant. En une fête de l'Ascension, il décrivait avec enthousiasme la glorieuse entrée de Notre-Seigneur au ciel... Soudain il fut presque ravi hors de lui-même, son visage s'irradia extraordinairement, et, tandis qu'il levait les bras vers le ciel, sa personne tout entière s'entoura de rayons. Pareil éclat fut fréquemment remarqué par ceux qui servaient ou entendaient sa messe. Il se manifesta plusieurs fois aussi pendant ses longues heures d'adoration aux pieds du très Saint-Sacrement. C'était une traduction sensible des paroles de Notre-Seigneur : « Je leur ai transmis la clarté que j'ai reçue de Vous » (S. Jean, xvii, 22).

Animé d'un tel amour de Dieu et imitateur de saint Dominique, on ne l'entendait guère parler que de Dieu. Il gardait le silence quand le hasard de la conversation amenait des sujets d'un intérêt purement terrestre. Il exprima souvent son étonnement que des religieux, des hommes consacrés à Dieu, pussent se troubler de choses inutiles ou s'amuser à des conversations oiseuses. On remarqua qu'il ne prêtait jamais d'attention aux nouvelles, et ne répétait jamais non plus ce qu'il avait pu entendre ou observer. Ses conversations n'avaient qu'un but : promouvoir la connaissance et l'amour de Dieu, exciter des sentiments de componction, — et, à cette fin, il amenait avec à propos des exemples empruntés aux divines Ecritures ou tirés de la vie des saints.

Zélateur ardent de l'honneur de Dieu, le mal et le péché faisaient bouillonner son zèle. Parfois, quand les crimes commis étaient publics, le courant de son indignation l'emportait. En pareils cas, il levait les bras au ciel, et s'écriait, pour excuser sa surexcitation : « Je pense, moi aussi, être mû par l'Esprit de Dieu » (I. Cor. vii, 40).

Par-dessus tous les autres dons brillait en lui la crainte de Dieu. Sa vie entière en est une preuve. Ces paroles de

David : « Servez le Seigneur avec crainte : réjouissez-vous en Lui avec tremblement » (Ps. II), seraient une parfaite épigraphe à l'histoire de saint Louis.

Il avouait lui-même que, s'il s'élevait en lui le moindre orgueil, au sujet des faveurs exceptionnelles dont Dieu le comblait, il était aussitôt dévoré par d'indicibles angoisses et une horrible appréhension de sa perte éternelle. Cette crainte atteignait parfois un tel paroxysme, que la terre lui semblait près de s'entr'ouvrir pour engloutir un misérable, indigne d'être porté par elle. Ainsi, disait-il lui-même, Dieu, dans sa miséricorde, m'empêche de me précipiter tête baissée à ma perdition, comme un cheval rétif, dont l'âpre mors doit briser la bouche trop dure, et le fouet labourer les flancs.

De cette crainte, premier fruit aussi bien que première cause de son humilité, provenait en grande partie cette expression de tristesse et de mélancolie qui voilait, sans les altérer pourtant, le calme et la sérénité de sa physionomie.

Parfois, certaines gens, avec une bonté légèrement importune, et se méprenant sur la cause de cet air souffrant qu'ils croyaient phénomène purement physique, lui recommandaient quelque recette infallible, quelque infusion souveraine. Mais Louis, par sa réponse, leur montrait la vraie racine du mal et l'inanité de leurs conseils : « Hélas ! le jour de demain peut être le dernier de ma vie. Comment un chrétien se livrerait-il à une joie vaine, lorsqu'il sait qu'il lui faudra paraître au redoutable tribunal de Dieu, et lorsqu'il ignore le jour et l'heure de cette comparution ! »

L'union d'une crainte si poignante et si persistante avec une charité héroïque étonnera sans doute ceux qui se souviennent des paroles de saint Jean : « La crainte n'appartient pas à l'amour, la parfaite charité chasse la crainte ;... celui qui craint n'a pas atteint à la perfection de l'amour » (I Jean, IV, 18).

Pour élucider cette difficulté, qu'on nous permette de rappeler qu'il existe plusieurs espèces de « crainte », toutes capables de troubler l'âme, mais dont les effets sont distincts et opposés comme les sources dont ils dérivent. Il est des craintes franchement mauvaises, par exemple, cette lâche peur du monde et du qu'en dira-t-on, fille de l'amour-propre et ennemie de Dieu.

Mais il en est d'autres qui tournent l'âme vers Dieu, soit par la crainte du châtement infligé au péché par la Justice divine, soit par la crainte de l'offense infligée à Dieu par le péché. Double source, double crainte : l'une, servile ; l'autre, filiale. Un homme qui appréhende le châtement du péché, simplement comme préjudiciable à lui-même, est mû par la crainte servile. Il imite, en effet, l'esclave, qui obéit, non par amour de son maître, mais par peur du fouet. Cette crainte, mauvaise en elle-même, égoïste dans son principe — l'amour de soi sans mélange d'amour de Dieu — peut s'améliorer, si l'on envisage, dans la punition du péché, la séparation d'avec Dieu qu'elle implique. La grâce divine intervient alors pour ennoblir ce sentiment de crainte. Notre-Seigneur, d'autre part, nous y exhorte comme à un préservatif contre le péché : « Je vais vous indiquer celui que vous devez craindre : craignez Celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de vous précipiter en enfer. En vérité, je vous le dis, craignez Celui-là. »

La crainte filiale est tout opposée à la crainte servile : elle provient aussi d'un principe tout opposé : l'amour de Dieu. Elle est bien nommée : un fils aimant cherche à plaire à son père, appréhende de l'offenser, non plus par une peur servile du châtement, mais par une instinctive aversion pour ce qui pourrait causer la moindre peine à son père bien-aimé. Cette espèce de crainte, dans l'ordre surnaturel, est un don de l'Esprit-Saint, selon ce qui est écrit du Christ : « L'esprit de crainte de Dieu le remplira » (Is. XI, 3).

La crainte filiale, pure et sincère, est un indice de haute sainteté. Mais, par suite des mobiles divers et entremêlés dont s'inspirent les âmes qui tendent à la perfection, sans cependant y avoir atteint, il est rare que la crainte soit entièrement servile ou purement filiale. Ordinairement la considération du châtement et l'amour de Dieu se fondent en une crainte appelée initiale, parce qu'elle se rencontre chez ceux qui commencent à servir Dieu. Celle-ci ne diffère pas essentiellement de la crainte filiale, mais se trouve vis-à-vis d'elle comme la charité imparfaite vis-à-vis de la charité parfaite et idéale.

Surgit maintenant la question de savoir quelle espèce de crainte est compatible ou incompatible avec la charité.

Il est évident et hors du débat qu'une crainte comme le respect humain, puisée à une source mauvaise et tendant à séparer l'âme de Dieu, est opposée à la charité et diminuera à mesure que grandira la flamme de l'amour divin.

La crainte servile, selon l'enseignement de saint Thomas, se prête à une double considération. D'une part, elle n'est pas ennemie de la charité : la perte de Dieu est, en effet, un châtement infiniment redoutable à la charité ; la crainte d'un tel châtement n'a donc rien que de bon et de désintéressé. Sous un autre aspect, si le châtement est envisagé dans sa simple opposition au bien naturel, si l'homme, par exemple, veut délibérément le péché dans le cas où le péché n'entraînerait aucune sanction fâcheuse, la crainte est antipathique à la charité ; car elle considère comme mal unique le mal de l'homme, et fait de l'homme la fin dernière et principale de lui-même. La crainte, par conséquent, pour autant qu'elle est servile, est répudiée par la charité ; toutefois, lorsqu'elle envisage dans le châtement la séparation d'avec Dieu, le Bien suprême, elle peut s'allier à la charité.

La crainte filiale est sœur de la charité ; elle lui donne la main et grandit avec elle. Plus on aime, plus on re-

doute l'offense de la personne aimée et la séparation d'avec elle. Cette crainte est non seulement « le commencement », mais « la plénitude et le couronnement de la sagesse, la consommation de la paix et du salut » (Eccl. I, 16, 20, 22) (1).

En saint Louis, — pour lui faire l'application de ces principes théologiques, — nous pouvons sagement croire qu'à travers la première partie de sa vie spirituelle passa un large courant de crainte initiale. Chez les saints, la charité s'achemine à sa perfection par une voie progressive et douloureuse. La profonde méditation des redoutables châtiments du péché insuffisamment expié est, — pour emprunter la comparaison de saint Augustin, — comme une aiguille perçante qui introduit dans l'âme le fil d'or de la charité. Le fil demeure, l'aiguille disparaît. A mesure que la charité s'enracine, la crainte servile s'évanouit, ne laissant subsister après elle qu'une humble frayeur de la Justice divine, et surtout un sentiment très vif de la perte de Dieu, même temporaire. Saint Hilarion et saint Arsène, ces héros de l'ascétisme, ces merveilles de pénitence et de prière, aux yeux des Pères du désert eux-mêmes, tremblaient à l'heure de la mort. Cette crainte avait sa source dans une profonde conviction de leur indignité, mais elle était adoucie par une immuable confiance en l'amour et la fidélité de Dieu.

En même temps que saint Louis s'affermissait dans la charité, son âme s'ouvrait plus grande à une crainte pure, filiale, respectueuse. Il redoutait bien plus que la mort la moindre imperfection capable d'altérer, même imperceptiblement, l'image de Dieu en son âme. La pensée d'être séparé de Dieu lui était si indiciblement redoutable que la terreur remuait son âme jusqu'au fond et faisait

(1) Saint Thomas, dans la *Somme théologique*, traite amplement toute cette question (2-2, q. XIX.)

trembler tous ses os. Mais, dans cette crainte, pas de servilité. La charité l'avait depuis longtemps expulsée. Le péché seul l'effrayait ; et, si l'enfer n'était incompatible avec la possession de Dieu, il aurait certainement et sans hésitation préféré l'enfer avec Dieu à un bonheur immense acheté par la plus légère faute. Ainsi la crainte de Dieu perdu par une infidélité toujours possible en cette vie, l'éperonna toujours et de plus en plus.

Le Tout-Puissant permit l'éclosion et le développement d'un tel sentiment, pour maintenir l'âme de son élu dans les abîmes d'une humilité qui était sa sauvegarde. Ce lui était aussi une incitation constante à veiller sans relâche, un besoin de se châtier sans pitié ici-bas, pour éviter les terribles représailles d'outre-tombe.

Enfin, gardons-nous d'oublier que cette crainte, malgré son amertume, ne diminuait en rien sa confiance en Dieu. C'était envers lui-même et non envers Dieu que cette crainte le mettait en défiance. La grandeur et l'abondance des grâces reçues, une idée très haute de la sainteté exigée par la vie religieuse, lui faisaient redouter de ne pas répondre suffisamment aux prévenances divines. Son humilité lui disait que si Dieu le traitait suivant son peu de mérite, les trésors de grâces seraient ouverts à un autre plus fidèle. Malgré tout, sa confiance en Dieu demeurait inébranlable ; et la meilleure preuve que cette crainte était un don de l'Esprit-Saint, sans affinités avec l'égoïsme ni même le tempérament, c'est l'accroissement d'humilité et d'abandon à Dieu qui en était le résultat.

De ce mélange d'amour, de crainte et d'humilité, sortit le généreux esprit de pénitence qui distingue saint Louis, entre les saints eux-mêmes. Et cette affirmation n'est point présomptueuse, puisque l'Eglise, dans l'oraison qu'elle a placée dans l'office de notre saint, lui assigne comme caractéristiques ces deux vertus : la mortification du corps, la prédication de la foi.

Nous avons assez dépeint ces austérités, ces efforts douloureux et vainqueurs pour châtier son corps et le réduire en servitude, cette soif d'immolation que la maladie même n'apaisait pas. Il est pourtant une anecdote que nous nous reprocherions d'omettre. Un ami du saint, croyant apercevoir quelque excès dans son amour de la pénitence, lui en demanda la raison : « Pourquoi donc vous frapper vous-même sans pitié, mon Père ? » Louis éluda la question, et répondit, — sans y répondre, — par cette parole typique, éclairée d'un aimable sourire : « Que voulez-vous y faire, si je suis assez fou pour continuer. »

Nous avons déjà parlé de la planche ou coffre qui lui servait de lit. Le Père Antist loue sa prudence à se ceindre les reins d'une corde, dont les nœuds très durs faisaient un instrument de supplice, sans pourtant pénétrer dans les chairs et constituer un danger sérieux.

Saint Louis affectionnait quatre dévotions spéciales : le Saint-Sacrement, le saint Nom de Jésus, Notre-Dame du Saint Rosaire, les âmes du purgatoire. Éléments fonciers de son caractère spirituel, plus particulièrement susceptibles d'imitation, elles méritent un bref exposé, qui d'ailleurs ne manquera pas d'utilité.

La dévotion de Louis envers le Saint-Sacrement était très tendre, et aussi très pratique. La vivacité de sa foi le poussait, avec une force irrésistible, vers la Victime d'amour immolée dans cet adorable mystère. Il passait des heures entières en adoration devant l'autel, « puisant les eaux de la vraie vie aux fontaines du Sauveur ». Entraîné par son attrait pour le saint Sacrifice, il célébrait avec la plus ardente dévotion, alors même que ses souffrances et son épuisement lui permettaient à peine de se tenir debout.

L'ardeur qui embrasait son âme semblait se communiquer à ceux qui entouraient l'autel. La défense de dire la Messe fut le seul point où l'obéissance aux prescriptions

médicales lui coûta, pendant ses maladies; il y résista plusieurs fois. Lorsqu'elle était sans appel, il recevait toujours la sainte communion. Dans l'espoir de guérir sa surdité, les médecins ordonnèrent certains remèdes à prendre de très bonne heure. Cette cure dura longtemps; néanmoins le saint ne manqua jamais de célébrer d'abord la Messe. A la fin, les médecins constatant que leur traitement n'obtenait pas l'effet désiré, reprochèrent à Louis son pieux zèle, et insistèrent sur la nécessité d'éviter une fatigue aussi matinale. Mais, sur ce point, saint Louis fut inflexible, et répliqua qu'il préférait de beaucoup rester sourd et ne pas priver son  me de cette divine nourriture.

Le bienheureux Père entretenait une extrême vénération pour le saint Nom de Jésus, se rappelant les paroles de l'Esprit de Dieu : « Le Nom du Seigneur est une tour fortifiée, le juste y court, et, de sa hauteur, méprise le danger » (Prov. xviii, 10). Le Père Antist s'exprime ainsi : « Louis avait une remarquable dévotion au saint Nom de Jésus, dévotion qu'ont toujours les saints, que doivent avoir tous les bons chrétiens, spécialement les religieux, plus spécialement encore les Dominicains. Un Dominicain qui ne chérit pas cette dévotion est indigne de l'habit qu'il porte. Car, sans parler des raisons générales qui légitiment le culte de ce Nom sacré, les plus grands saints de notre Ordre l'ont tenu en honneur, et, entre tous, le bienheureux Jourdain, second Maître Général. »

Dès la plus tendre enfance de Louis, Dieu avait fait germer dans son  me un amour très tendre pour l'Immaculée Reine du Ciel. Ces doux et respectueux sentiments se fortifièrent lorsqu'il eut revêtu le scapulaire donné à l'Ordre par la bienheureuse Vierge elle-même. Encore petit enfant, il avait commencé à réciter l'office de Notre-Dame. Pendant sa jeunesse, il garda cette pieuse pra-

tique, y ajoutant celle du chapelet. Entré en religion, l'office de la Vierge lui était imposé à certains jours, mais, en dehors de cette obligation, il ne l'omettait jamais, fût-il accablé de travail. A partir de sa prise d'habit, il récitait journellement le rosaire. Dans l'après-dîner, il consacrait une demi-heure à méditer les joies de la Mère de Dieu.

Mais un hommage solitaire ne le satisfaisait pas ; il avait à cœur de développer la dévotion à Marie. Aussi, dans presque toutes ses prédications, il exhortait ses auditeurs à l'indéfectible confiance en Marie, et n'oubliait pas de leur recommander le Rosaire. Dans l'Amérique du Sud, après ses instructions aux néophytes, il disait habituellement quelques mots du Rosaire, et, pour en signaler la puissance d'intercession auprès de Dieu, racontait quelque miracle obtenu par cette merveilleuse prière.

Nous avons déjà remarqué qu'il attribuait généralement les miracles que Dieu daignait opérer par son entremise à la bienveillance de la sainte Vierge. Il guérit de nombreux malades en les touchant avec son Rosaire, ou en le leur passant au cou. Pour sa part, il portait ordinairement autour du cou un rosaire béni, et surtout pendant la nuit. Les biographes signalent aussi sa dévotion à la procession mensuelle de Notre-Dame du Rosaire.

Sa vie entière témoigne de sa compassion pour les âmes du purgatoire, et qu'excita la vision des souffrances endurées par son père. A dater de cette époque, il s'infligea de rudes pénitences, passa des nuits en prière, aux intentions des trépassés. Même zèle pour la conversion des pécheurs : y insister serait superflu. Disons seulement que la sincérité de son amour des âmes s'affirmait ainsi, conformément à la doctrine du bienheureux Albert le Grand. Ce saint Docteur, dans son « Paradis de l'âme », distingue le vrai zèle du zèle faux et purement extérieur à ces caractères : celui que dévore la flamme

d'un saint zèle ne se contente pas de prêcher, de confesser, de remplir d'autres fonctions auxquelles est annexé un certain honneur qui est une excitation et un encouragement à l'action ; mais il est coutumier des prières longues et fréquentes, des jeûnes, des disciplines, en un mot, de toutes les œuvres pies qui arracheront à Dieu des grâces de conversion. Le lecteur peut lui-même peser, dans cette balance inexorable, la vérité et la pureté du zèle de saint Louis.

Il ne nous reste plus qu'à tracer le portrait physique du saint, d'après ceux qui le connurent. Sa taille était au-dessus de la moyenne. Il avait le visage un peu long, et d'une ossature fortement accusée, le nez mince et aquilin, la face pâle, maigre et profondément creusée. Ses cheveux étaient noirs, mais, vers la fin de sa vie, semés de nombreux fils d'argent. La pureté de son âme semblait peinte dans ses yeux ; en dépit des maladies et des souffrances, ils brillèrent toujours d'un vif et inaltérable éclat.

QUATRIÈME PARTIE

La Récompense.

« J'ai plié ma volonté à l'indéfectible observation de Vos commandements, en vue de l'éternelle récompense. »

(*Ps.*, cxviii, 112.)

« J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. Je n'attends plus que la légitime couronne dont le Seigneur me couronnera, au jour de Sa justice. »

(II *Tim.*, iv, 7, 8.)

CHAPITRE PREMIER

DERNIÈRE MALADIE

(1581)

Piteux état de santé. — Prédication à l'église Saint-Etienne. — Impossibilité de prêcher le Carême. — Le Père Antist suppléant. — Louis reçoit le Viatique. — Il prophétise la guérison d'une malade ; célèbre la Messe ; guérit trois enfants. — Rechute au mois de mai. — Souffrances joyeuses. — Prière mentale. — Sa Madone. — Invocations. — Musique à l'infirmerie. — Humilité. — Méprise médicale. — Amélioration. — L'hôpital des prêtres malades. — Confession et communion journalières. — Guérison d'infirmes. — Parfum qu'exhale son corps malade.

« Que votre repentir prévienne la maladie ; qu'en celle-ci éclate votre conversion. »

« Que rien n'empêche la continuité de votre prière. Travaillez courageusement à votre sanctification jusqu'au dernier soupir, car la récompense de Dieu est éternelle. »

(*Eccl.*, xviii, 21, 22.)

Aucun malade ne doit céder à cette imagination déprimante : que ses peines sont un signe de la colère divine. Au contraire, la vie des amis choisis de Dieu échappe rarement aux souffrances du corps, aux tortures de l'âme. En réalité, la maladie est l'un des dons le plus libéralement accordés aux saints ; et ceux-ci ont au cœur assez de lumière surnaturelle pour voir le trésor caché dans l'épreuve, assez de générosité héroïquement chrétienne pour crier avec saint Pie V : « Seigneur, augmentez mes peines, mais augmentez aussi ma patience ! »

Ceux-là mêmes appelés aux durs travaux de l'apostolat se trouvent aux prises, pour la plupart, avec les affaissements et les dépressions corporelles, qui énervent tous les ressorts naturels de l'activité humaine et contraignent l'âme à puiser dans la force de Dieu toute son énergie, — assez d'énergie même pour soulever son corps débile : « Je me glorifie de mes infirmités, grâce auxquelles réside en moi la vertu du Christ. »

Saint Louis ne fit pas exception à cette règle générale. Il ne jouit jamais, — c'est son propre témoignage, — d'un seul jour de santé parfaite. Toujours valétudinaire, les austérités monastiques, les pénitences volontaires avaient encore augmenté sa faiblesse native. Une maladie d'yeux, très préjudiciable à sa vue, et aggravée par l'âge, lui était un perpétuel tourment. Des douleurs d'oreilles, pénibles et irritantes, affaiblissaient son ouïe. Par surcroît, il souffrait autant et davantage des multiples traitements employés pour lui conserver ces deux sens précieux, qu'il fut plusieurs fois menacé de perdre.

Un ulcère à la jambe gauche le tortura pendant de longues années et fut le compagnon inséparable de ses travaux apostoliques dans l'Amérique du Sud. Il était fréquemment pris de vertige, parfois au point de perdre complètement connaissance. Ces deux infirmités lui rendaient la marche douloureuse et fatigante ; cependant, à très peu d'exceptions près, il accomplissait à pied tous ses voyages. Il souffrait encore, paraît-il, d'une autre maladie dont nous ignorons la nature.

Cette lamentable énumération explique assez la pâleur habituelle de son visage, sa maigreur, son air spectral, — que la très apparente imperfection de sa vue n'était pas faite pour relever. N'importe. Ce misérable corps obéissait à une âme si vaillante, que, après avoir été forcé d'accepter quelque dispense, notre saint, à la plus légère amélioration, reprenait, comme devant, travaux et aus-

térités : lever à minuit pour Matines, port de la laine, abstinence régulière...

Le poison préparé par les Indiens et qui, suivant toutes les lois naturelles, devait le tuer, le délabra irrémédiablement. La faiblesse de son estomac alla croissant ; des vers, effet lointain mais indubitable du poison, finirent par apparaître jusque dans sa bouche. C'était assez de souffrances, mais les remèdes destinés à les combattre ne firent que les aggraver. Les médecins, dit-on, mirent à l'essai des potions variées et extraordinaires qui ajoutèrent leur effet à celui du poison et augmentèrent les tortures qu'elles étaient, — vainement, hélas ! — appelées à lénifier. Les choses allaient à tel point que le pauvre saint en était parfois réduit à dire avec larmes : « Par pitié, laissez-moi souffrir simplement ce qu'il plaît à Dieu. Que sa volonté soit faite ! » Puis, avec une patience infatigable, il se tournait vers le crucifix et répétait son exclamation favorite, qu'il avait constamment sur les lèvres : « Seigneur, brûlez ici-bas, coupez ici-bas, n'épargnez jamais ici-bas ; mais épargnez dans l'éternité ! »

Cette patience vraiment héroïque, qui prouvait la sincérité de son désir du martyre et de son amour de Dieu, fut récompensée, — comme de nombreux exemples l'attestent, — par le pouvoir des guérisons. Souffrant lui-même, il imposait les mains aux malades et les guérissait. Mais il n'implorait jamais pour lui la même grâce ; il se contentait de sa prière : « Mon Dieu, brûlez ici-bas, coupez ici-bas, mais épargnez-moi dans l'éternité ! »

Le dernier épisode de la vie active de saint Louis se présente au commencement de l'année 1581, dix mois avant sa mort. Le jour de l'Épiphanie, malgré ses infirmités, il se fit entendre à la cathédrale.

Le dimanche dans l'octave de cette fête, les derniers accents de sa parole apostolique tombèrent de la chaire de vérité. Il parla, — et pour la dernière fois, — dans l'église

du Temple, cédant aux instances de quelques personnes influentes qui voyaient l'imminence de sa fin et avaient désiré s'abreuver encore à cette source d'eaux vives.

Le recteur de l'église Saint-Etienne, plus préoccupé du bien spirituel de ses ouailles qu'attentif à la santé du saint, lui avait fait promettre les sermons du Carême, dont il savourait par avance et à bon droit les meilleurs fruits. Cependant, aux approches du Carême, l'épuisement du serviteur de Dieu fut si radical, que l'accomplissement de sa promesse parut évidemment impossible. Louis pria donc le Père Antist de le remplacer. Position délicate et épineuse que celle d'un homme, de talent moyen, forcé de prendre la place d'un prédicateur célèbre et populaire. Le Père Antist envisagea, avec toute ses difficultés, la mission de suppléer, — dans un délai insuffisant pour une préparation sérieuse, — un prédicateur aussi universellement apprécié. Mais cédon-lui la parole : « Le Père Louis désira me voir le remplacer, pour le Carême. Or, j'étais depuis peu revenu d'Italie, plus mort que vif, par suite des fatigues de ce maudit voyage ; les tempêtes et épreuves de tout genre, surtout un mois entier au régime d'une eau à peine potable, avaient fortement ébranlé ma santé, que je n'étais pas encore parvenu à rasseoir. De plus, je n'avais jamais jusque-là abordé de station quadragésimale chargée de plusieurs sermons par semaine, ni surtout d'un sermon par jour, comme c'était le cas ; je n'avais pas de « Carême » prêt ;... bref, je me sentais absolument au-dessous de la tâche. Mes amis ne me ménageaient pas les avertissements : mon consentement, disaient-ils, en de pareilles circonstances, eût été une grave imprudence ; l'entreprise évidemment trop lourde, et vainement tentée, allait injustement faire brèche à ma réputation naissante ; et puis, à l'impossible nul n'est tenu... Mais, le dimanche de la Sexagésime, le saint m'appela dans sa cellule, et, en présence de son frère Jacques Bertrand, m'adjura de con-

sentir et me promit le secours de Dieu. Un refus n'était plus permis ; et, confiant en sa promesse, j'acceptai. Ma foi ne fut pas vaine. Les prières du bienheureux Père me secondèrent si bien, que, n'ayant auparavant jamais prêché plus d'une fois par semaine, je vins à bout de préparer un sermon pour chaque jour, sans exception, — et, à la fin de la sainte Quarantaine, ma santé se trouva plus florissante qu'au début. »

Lorsque s'ouvrit le Carême, la santé du serviteur de Dieu traversa une crise tellement grave, que les Pères jugèrent prudent de lui administrer le saint Viatique. Durant cette maladie, l'Archevêque de Valence fut assidu au chevet du saint, amené non seulement par l'amitié, mais par le désir de s'édifier à son exemple et de s'instruire à ses pieux entretiens. Louis présentait, en effet, un vivant modèle de la souffrance patiente et joyeuse dont il avait toujours prêché la nécessité. L'Archevêque assista donc à la cérémonie, ainsi qu'un évêque et plusieurs laïques de distinction. Avant de recevoir l'Eucharistie, le saint fit à haute voix une longue et fervente profession de foi, déclarant qu'il adhéraît fermement à tout ce que croyait l'Eglise Romaine. Il supplia le Tout-Puissant de ne pas révoquer la sentence de mort, de ne pas rendre à son corps la santé ; mais, pour son âme, il implora avec larmes la miséricorde de Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, notre Rédempteur, et l'intercession de la Bienheureuse et Glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

Il se recommanda ensuite aux prières de la cour céleste, des anges, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges. Il s'adressa également à notre Père saint Dominique et à tous ses fils bienheureux ; il invoqua spécialement et nommément saint Pierre Martyr, saint Antonin, saint Thomas d'Aquin, saint Vincent Ferrier... Il s'arrêta un instant, et s'écria : « O saint Père Vincent ! mon Père, mon Père ! char et conducteur d'Israël ! » (IV Rois, II, 12).

Puis vinrent saint Raymond et sainte Catherine de Sienne, saint François, saint Augustin, saint Benoît, saint Bruno et tous les saints de leurs différents Ordres ; enfin tous les habitants du royaume des cieux.

La foi ardente, la profonde humilité, l'amour enflammé qui animaient la prière du saint à ces protecteurs, — avec lesquels il avait toujours vécu par l'âme comme avec autant d'amis, — émurent les assistants jusqu'aux larmes. Il reçut le saint Viatique avec une dévotion extraordinaire. Ensuite, l'Archevêque l'embrassa avec la plus tendre affection, et, ce faisant, trouva moyen d'enlever au saint un anneau en os que celui-ci portait, on ne sait trop pour quel motif, et que le prélat conserva avec respect comme une relique précieuse.

Etendu sur son lit de douleur, le saint avait pourtant la consolation de remédier aux souffrances d'autrui. Le soir du jour où il avait reçu le Viatique, don Jean Buyl de Arenos se présenta, très affligé, à la porte du couvent, et demanda instamment à être admis auprès de lui. On fit des difficultés. Plusieurs Pères lui représentèrent le grand besoin de tranquillité qu'avait le saint, autant pour la paix de son âme que pour la santé de son corps. Mais don Jean ne voulut rien entendre ; l'idée d'un refus lui était intolérable ; la pensée de sa fille dangereusement malade ne lui permettait pas de se retirer avant d'avoir obtenu les prières du saint mourant. Le Père Jacques de Salamanque, ému de compassion, se charge de l'introduire à l'infirmerie. Ils trouvent le vénérable Père sur son lit, le visage tourné du côté de la muraille, pour éviter les distractions, et serrant un crucifix dans ses mains. Il était neuf heures du soir ; un profond silence enveloppait tout le couvent ; aussi le bruit que firent les visiteurs troubla saint Louis. Il se retourne et fixe ses regards sur Jean Buyl, qui commence par s'excuser : « Pardonnez-moi, mon Père, de vous déranger à cette heure indue ; mais ma profonde

affliction doit plaider en ma faveur. » Le saint, oublieux de ses propres souffrances, l'accueille avec une extrême bonté et le prie de s'asseoir près de son lit. Alors, il s'informe en détail de la maladie et des probabilités d'une guérison. Enfin il lui dit : « Don Jean, ne vous inquiétez pas ; soyez sûr que votre fille ne mourra pas et que Dieu la sauvera. Exhortez-la à recevoir en actions de grâce les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. » Après ces paroles le saint se retourne et continue ses prières devant le crucifix. Don Jean comprend qu'il faut renoncer à attirer de nouveau son attention. Il lui baise pieusement la main et se retire. Une amélioration s'était déjà déclarée dans l'état de sa fille qu'il put réjouir par l'assurance positive d'une guérison, peu de jours après, complète.

L'heure suprême, déjà prédite par le saint, n'avait pourtant pas encore sonné. Quelques jours après avoir reçu le saint Viatique, il se trouva mieux, si bien même, comparativement à l'affaissement dont il se relevait, qu'il put célébrer la Messe dans la cellule de saint Vincent Ferrier.

C'est là que Louis célébra ses dernières messes, pour lesquelles il quittait son lit de souffrance, alors même qu'il avait à peine la force de se tenir debout. De fait, plusieurs fois il se trouva mal, à l'issue du saint Sacrifice ; mais sa ferveur le soutenait pour monter à l'autel, le jour suivant. Un religieux lui en fit des reproches : son devoir était de garder le lit, ses efforts pour célébrer allaient précipiter sa mort. Mais le saint répliqua : « Mon Frère, les sacrements de l'Eglise n'ont jamais tué personne. Au contraire, quand il plaît à Dieu, ils fortifient à la fois la santé de l'âme et du corps. »

« Ce grand désir exprimé par Louis, écrit le Père Antist, de célébrer le saint Sacrifice, pendant sa dernière maladie, lorsqu'il comprit que ses instants étaient désormais comptés, n'a rien de surprenant chez celui qui avait à peine laissé passer un seul jour de sa vie sacerdotale sans

dire la Messe et se confesser deux fois. Il déclara confidentiellement à l'un de ses amis, que, fréquemment, et alors même qu'il ressentait auparavant le frisson du froid, la communion provoquait soudain en lui une chaleur intime qui embrasait son âme et son corps, comme s'il se fût trouvé plongé dans une fournaise d'amour et de feu. »

« Qu'on nous permette ici une remarque, ajoute le biographe du saint. Les hérétiques modernes regardent fausement certaines émotions de ferveur sensible comme un signe indubitable de la présence de l'Esprit-Saint. Cette aberration ne doit pourtant pas nous empêcher de croire aux saints, lorsqu'ils s'exclament avec David : « Mon cœur et ma chair se sont réjouis dans le Dieu vivant » (Ps. LXXXIII) ; lorsqu'ils lancent vers Dieu ce cri : « Transpercez ma chair de l'aiguillon de votre crainte » (Ps. CXVIII). Sans doute l'amour et la crainte de Dieu sont des phénomènes d'une nature purement spirituelle, mais dont les effets intenses retentissent parfois jusque dans le corps lui-même. »

Une brave femme de Valence avait trois enfants malades. Lorsqu'elle apprit que l'état du bienheureux Père lui permettait de célébrer la Messe, elle pria un religieux du couvent d'user de son influence pour que le saint voulût bien dire la Messe pour les pauvres petits et les bénir. Louis consentit avec amabilité. Deux fois il offrit le saint Sacrifice à cette intention, se fit amener les enfants et lut un évangile sur eux. Mais comme le religieux qui s'était intéressé à cette famille voulait les amener une troisième fois, il lui dit : « Cela suffit ; leur santé est en bonne voie ». Bientôt après, l'heureuse mère put remercier Dieu, qui, favorable aux prières du saint, avait daigné guérir ses chers petits malades.

Ce rétablissement de saint Louis se soutint jusqu'au milieu de mai. A cette époque, une rechute le réduisit à une telle extrémité, que, pendant plusieurs jours, il ne put

absorber que quelques gouttes de liquide. Tout son corps était comme tenaillé par d'atroces souffrances qu'il supportait avec la patience et la joyeuse sérénité dont il était coutumier. A l'entendre lui-même parler de son état, « il lui semblait que sa poitrine fût fendue, ses os brisés, ses jambes coupées en morceaux ;... mais il préférait à tous les trésors du monde ce trésor des souffrances, qu'il regardait comme un signe de la miséricorde de Dieu, une attention toute particulière de Sa Divine Majesté. »

L'Archevêque dans une de ses très fréquentes visites, l'entendit soupirer doucement, et vit tout son corps trembler sous la violence du mal : « Père Louis, dit-il, en se penchant sur le pauvre saint, n'êtes-vous pas heureux d'accueillir ce que Dieu vous envoie, de souffrir quelque chose pour Celui qui a tant souffert pour vous, et de purifier ainsi votre âme ? » — « Certainement, Monseigneur ; je ne voudrais pas échanger mes peines contre tous les biens du monde. Je rougis de confusion, en songeant à ces inappréciables faveurs que Dieu accorde à un pécheur, à un indigne comme moi. Mon Dieu ! coupez, brûlez, n'épargnez pas ici-bas, mais épargnez dans l'éternité ? »

En dépit de son état de complète prostration, il ne laissait jamais passer un seul jour sans se confesser, et sans recevoir l'Eucharistie, à moins qu'il ne lui fût impossible d'avaler les saintes espèces. De plus, il consacrait une heure, matin et soir, à l'oraison mentale. Il demanda en grâce aux infirmiers de ne permettre à personne de troubler ces précieux instants d'intimité et de solitude avec Dieu. En même temps, il les exhortait vivement, pour leur gouverne personnelle, à ne jamais se laisser absorber par leurs occupations charitables, au point de ne pas sanctifier chacune de leurs journées par un peu de méditation, qu'il appelait le pain de l'âme, l'aliment indispensable de la vertu.

A côté de son crucifix, le saint conservait devant les

yeux une image de la Vierge, rapportée d'Alger par un esclave chrétien, après sa délivrance. Les infirmiers, qui le soignèrent pendant cette longue maladie, étaient très édifiés des ardentes prières qu'il adressait, les yeux fixés sur cette image, à sa Bienheureuse Mère, Reine du saint Rosaire. Ils remarquèrent également qu'après avoir invoqué des saints canonisés, il se recommandait à plusieurs religieux de son Ordre et de son couvent, morts en odeur de sainteté. Il n'oubliait jamais le bienheureux martyr, Dominique de Monte Mayor, premier réformateur de la Province, le Père Jean Micon, son ancien ami et directeur spirituel, le Père Michel de Saint-Dominique, qui lui était apparu peu de temps après sa mort précieuse, les Pères Laurent Lopez et Barthélemy de la Cuesta, tous deux ses confesseurs. Il ajoutait aux noms de ces vénérables serviteurs de Dieu celui du Frère Charles de Mencos, mort récemment, dans sa vingtième année. Le saint avait une telle opinion de sa pureté de cœur, qu'il parlait de lui comme d'un ange et lui appliquait ces paroles de l'Esprit-Saint : « La mort l'a enlevé, de peur que le mal ne pervertît son cœur, et que l'erreur ne trompât son âme » (Sag. iv, 11).

En vue d'apporter quelque distraction aux souffrances continuelles du saint, plusieurs de ses amis obtinrent du Prieur l'autorisation de réjouir de temps en temps la tristesse de l'infirmerie par une agréable musique. En pareilles occurrences, le saint avait l'habitude de se couvrir le visage, pour s'associer sans distraction à la délicieuse harmonie des esprits célestes, dont nos accents les plus pathétiques et les plus suavement pénétrants ne sont qu'un imparfait prélude et un écho lointain. Quand avait expiré le dernier accord, ses yeux étaient tout humides des douces larmes qu'il avait versées.

Son humilité fut admirable en cette maladie comme toujours. Il montra la sincère estime qu'il faisait d'autrui,

en accueillant avec simplicité et reconnaissance les secours spirituels qu'il en pouvait recevoir. Lorsqu'un Père le visitait, il le priait, si jeune qu'il fût, de lire un évangile sur lui, et de lui offrir à baiser ses mains consacrées. Un refus dicté par la vénération qu'inspirait sa personne le peinait profondément. On parla devant lui d'un homme de bien, simple laïque, lequel, s'il fallait en croire la rumeur publique, avait guéri plusieurs malades, en récitant sur eux certaines prières, et on lui demanda s'il voudrait bien agréer sa visite. Loin de refuser, le saint acquiesça humblement et s'unit pieusement aux prières récitées pour sa guérison.

Les médecins impuissants devant ces maladies et ne comprenant rien à leurs complications, essayèrent un dernier moyen, défendirent toute nourriture, et, pendant plusieurs jours, ne permirent que quelques gouttes de liquide. Ce traitement ne fit qu'aggraver le mal. Louis souffrit d'abord patiemment et silencieusement, mais, à la fin, brûlé de fièvre, mourant de soif et de faim, il se crut obligé de parler. Il appela le Père Antist à son chevet, et, d'une voix éteinte, le supplia, par les Plaies de Jésus-Christ et l'amour de la glorieuse Vierge Mère, de lui obtenir des médecins la permission de manger au moins un morceau de pain : « Telle fut mon émotion, dit le Père Antist, que je ne pus retenir mes larmes, à la vue de cet homme, d'une mortification toujours si austère, si dur à lui-même, doué, pour secourir son prochain, de pouvoirs si merveilleux, et, aujourd'hui, à la fin de sa vie, réduit à demander, comme un mendiant, un peu de pain pour ne pas mourir. Je crus entendre le cri de Jésus en croix : J'ai soif ! »

Comme on pouvait s'y attendre, les forces revinrent avec la nourriture. En peu de jours, à l'étonnement universel, il put quitter sa couche douloureuse et célébrer encore le saint Sacrifice. Son frère, Jérôme Bertrand, prêtre séculier, et directeur, à Valence, d'un hôpital destiné aux

prêtres malades, demanda aux Supérieurs de lui confier le saint homme, afin que l'amélioration partielle, mais réelle, de sa santé, fût activée par un changement. Le Prieur consentit volontiers et remit Louis aux mains aimantes de son frère (1).

Les médecins, qui soignèrent le bienheureux Père, pendant cette longue maladie, eurent des preuves de son incomparable sainteté, — sans parler des merveilles de patience et de sérénité qu'ils purent admirer en lui. Deux d'entre eux, Louis Collodo et Joseph Reguard, hommes distingués dans leur art, s'accordèrent au sujet du surnaturel parfum qu'exhalait son corps exténué. L'ulcère invétéré de sa jambe ne répandait aucune odeur. Mais, lorsque les deux médecins écartaient les couvertures pour tâter le pouls de leur patient, ils percevaient un parfum pénétrant, indescriptible et d'un caractère tout particulier. Plusieurs personnes avaient déjà remarqué cette exquise senteur, en différentes occasions, surtout lorsqu'elles baisaient la main du serviteur de Dieu ; mais, dans cette longue et terrible maladie, le fait semblait tout à fait extraordinaire. Le Père François Sala parle dans le même sens, et en parfaite connaissance de cause. Pendant le Priorat de saint Louis, ce Père avait souvent pansé la plaie de sa jambe. A son grand étonnement, loin de ressentir une répugnance, assez naturelle, la vue même de l'ulcère lui causait une étrange mais très sensible impression de plaisir, souvent si forte qu'il se sentait irrésistiblement poussé à baiser cette plaie, — sans respirer jamais la moindre mauvaise odeur.

(1) L'ouvrage du Père Antist, réédité en 1884, nous offre cette note : « Jérôme Bertrand mit son frère dans une chambre contiguë à son appartement, pour être mieux à même de le soigner. Cette chambre a été conservée. Des figures de grandeur naturelle représentent saint Louis sur sa couche ; à ses côtés, son frère et l'Archevêque, Jean de Ribera ; aux pieds, le bienheureux Nicolas Factor. » (*Antist*, ch. xvii.)

Cette scène a fait croire à quelques visiteurs que saint Louis était mort dans cette chambre. Le Père Antist, contemporain, résidant à Valence, affirme que saint Louis mourut au couvent. (N. d. T.)

CHAPITRE II

DERNIERS JOURS

Sollicitude paternelle de l'Archevêque. — Près de la fenêtre. — Promenades en chaise. — Eglise de Burjazot. — Prophétie. — Scapulaire emprunté. — Fête de l'Assomption. — Espoir de guérison. — Rechute. — Retour à l'hôpital ecclésiastique. — Au couvent. — Encore vingt-sept jours. — Mortification *in extremis*. — Visiteurs distingués. — Le prince mourant. — La vérité. — Evidance du miracle. — Encore quatre jours. — Habits de laine. — Cruelles souffrances. — Le Crucifix et l'image de la sainte Vierge. — Saint Vincent Ferrier. — Extrême-Onction, 7 octobre.

« Mon Dieu, mon Dieu,... un regard ! Pourquoi m'avez-vous abandonné ?... Mon corps a l'inconsistance d'une eau répandue, tous mes os se sont disjointes,... ma force s'est desséchée comme la terre cuite au feu ; ma langue s'est collée à mon palais ; et vous m'avez fait asseoir dans la poussière de la mort ».

(Ps. XXI.)

« En tête du livre, il est écrit que je suis l'homme de votre volonté, ô mon Dieu ! »

(Ps. XXXIX, 8.)

L'été approchait ; la chaleur commençait à brûler Valence. Les médecins jugèrent que le séjour de la ville ne pouvait qu'être préjudiciable au saint, et qu'au contraire, une température plus fraîche pouvait encore donner quelque espoir de guérison. Aussitôt, l'Archevêque, son ami, l'invita à sa maison de campagne, dans un délicieux site montagneux, appelé Godella. Pendant les deux mois qu'y passa le saint, l'Archevêque le traita avec toutes les

attentions que pouvait suggérer la plus délicate bonté : un père n'eût pas fait davantage pour son fils. Non content de pourvoir à toutes ses nécessités, de prévenir tous ses désirs, il se fit son serviteur. A l'heure du dîner, il quittait souvent des personnes de qualité ou des affaires d'importance pour venir dans la chambre de son hôte, bénir la nourriture, et, par sa présence, exciter le malade à manger. Il ne laissait à personne le soin de le servir ; mais, de ses propres mains, coupait les aliments en petits morceaux, et, bref, parvenait souvent à réveiller chez le saint un peu d'appétit, alors qu'autrement rien ne lui eût desserré les lèvres. Il n'osait pourtant pas lui offrir de mets délicats ni recherchés ; il connaissait trop bien saint Louis, sûr d'alarmer par là son âme, et, par contre-coup, de porter atteinte plutôt que remède à sa santé. De fait, pendant que le bienheureux Père était à l'infirmerie conventuelle, plusieurs de ses amis lui envoyèrent quelques « douceurs », mais il répugnait à y toucher, et, suivant son désir ardemment exprimé, tout passait à ses Frères malades.

Ces égards, ces attentions que lui témoignait un Prélat d'un rang si élevé, Archevêque de Valence et Patriarche d'Antioche, remplissaient le saint de confusion et lui faisaient souvent dire : « Je vois bien que Dieu a inspiré à Votre Grandeur de vous abaisser jusqu'au misérable et indigne pécheur que je suis, pour m'exciter à commencer enfin d'aimer et de servir Sa Divine Majesté. »

Pendant ces repas, saint Louis gardait ordinairement le silence. Cependant, par respect pour l'Archevêque, il faisait aux questions de celui-ci une brève réponse. Après sa courte réfection, tous deux s'approchaient d'une fenêtre où le saint aimait à s'asseoir. Elle s'ouvrait sur un ravissant panorama. Mais la beauté du paysage n'attirait pas Louis ; ses yeux se levaient vers le radieux ciel d'été, dont la splendeur lui rappelait ce royaume éternel, où il

était à la veille d'entrer. Et la pieuse conversation suivait son cours, roulant sur la beauté et l'amour de Dieu.

D'après l'avis des médecins, qui désiraient voir le saint prendre un peu d'exercice sans s'exposer cependant aux fatigues de la marche, l'Archevêque se procura une espèce de chaise portée par deux mules et très bien appropriée à la nature montagnaise du pays. Dans cette chaise, Louis se rendit, le 4 août, à un petit hameau, nommé Burjazot, pour y recevoir la sainte communion. Après son action de grâces, il fut frappé de la bonne tenue, de la décoration pleine de goût, de l'apparence confortable de cette église de village, et demanda le nom des bienfaiteurs. Un des sacristains de la cathédrale de Valence se trouvait là et lui dit qu'une dame, nommée Marie Pallares, dont la maison s'élevait dans le voisinage, avait restauré et décoré l'église. Il ajouta : « Ce serait un acte de charité bien placé, si Votre Révérence priait pour sa guérison, car elle est gravement malade. » — « Dites-lui, répondit le saint, que la Mère de Dieu la récompensera bientôt de sa générosité : elle mourra sans tarder, et je la suivrai à bref délai. » Cette dame vécut encore onze jours, et mourut le jour de l'Assomption, deux mois avant saint Louis.

Un couvent d'Augustins s'élevait à Rocafort, assez près de Godella. Louis s'y rendit un matin, encore pour recevoir la sainte Eucharistie. En entrant dans l'église, il aperçut sur son scapulaire blanc une tache très apparente. Pour éviter ce qu'il aurait cru un manque de respect, il pria le Père Jean-Grégoire Sattores de lui prêter un scapulaire. Quand il le rendit, ce vêtement exhalait un parfum d'une merveilleuse suavité, qui se fit sentir pendant huit jours.

Le jour de l'Assomption, le Patriarche, appelé par une prédication, dut revenir à Valence. D'habitude, il célébrait, dans sa chapelle privée, une messe basse à laquelle Louis assistait. Celui-ci, en ce jour de fête, trop malade

pour entendre la grand'messe à l'église du village, gagna de très bonne heure le couvent de Rocafort, se confessa au Père Sattores, reçut la sainte communion et revint à Godella.

Les bontés de l'Archevêque furent récompensées : une amélioration considérable se produisit dans la santé du saint ; les docteurs en furent si surpris, qu'ils entrevirent la possibilité d'un relèvement complet, mais, en même temps, ils se demandaient s'ils ne fallait pas attribuer ce changement moins à leur art qu'à une intervention surnaturelle. Quoiqu'il en soit, saint Louis ne se fit jamais illusion sur la proximité de sa mort, dont il avait prédit le jour. L'Archevêque, en lui rapportant les pronostics favorables des médecins, ajouta : « J'espèrerais de voir votre vie se prolonger, si je ne me rappelais ce que vous avez dit l'an dernier au Père Pierre de Salamanque, sur l'époque de votre mort. » Le saint répondit : « Je m'en souviens parfaitement aussi, et serai content, si la sainte volonté de Dieu s'accomplit. »

Le désir extrême de la communion entraînait parfois Louis jusqu'à l'église du village, lorsque, pour une raison ou pour une autre, l'Archevêque n'avait pu célébrer dans sa chapelle. Il semble étrange qu'on n'ait pu trouver un prêtre pour venir dire la Messe, car ces sorties constituaient un péril. Un jour, en effet, qu'il était allé recevoir la sainte communion à l'église du village, le mauvais temps le maltraita, et, en dépit de l'amélioration apparente, c'en fut assez pour provoquer une rechute. Le mal fit de si rapides progrès qu'il parut prudent de le reconduire à Valence, où son frère le reçut à l'hôpital ecclésiastique. Pendant ce nouveau séjour, il guérit une pauvre fille d'une maladie très douloureuse.

On était au commencement de septembre. Les Pères se rappelaient la fatale échéance prédite pour la fête de saint Denys. Ils suivaient d'un œil anxieux l'affaiblisse-

ment, lent mais inexorable; et ils commençaient à craindre que le saint ne mourût hors du couvent, ce qui les eût affligés autant que le malade lui-même. Une supplication unanime fut adressée au Prieur, le Père François Alemanni, afin que Louis, rappelé au couvent, eût la consolation d'y passer les jours suprêmes. Le saint fut rempli de joie, lorsque le Prieur lui transmit ce désir. C'était son désir, à lui aussi, désir ardent. L'obéissance seule l'avait séparé de son couvent. A la satisfaction générale, les portes de cette demeure bien-aimée se refermèrent sur lui pour la dernière fois. En cette maison, où il était venu offrir à Dieu le joyeux sacrifice de sa jeunesse, il revenait, au soir de sa vie, consommer le sacrifice par une sainte mort. Ses désirs ardents, bien que contenus par la résignation, appelaient cette heure. Porté à l'infirmerie, il y passa, sans pouvoir quitter le lit, les vingt-sept jours qu'il lui restait encore à vivre. Chaque matin, il se confessait et communiait. Il prenait d'ordinaire quelque nourriture ou remède, un peu avant minuit, afin de pouvoir jeûner jusqu'à l'heure matinale où le saint Sacrifice était célébré à l'infirmerie.

Accoutumé de longue date à s'offrir une planche ou un coffre, avec deux livres en guise d'oreiller, pour le court sommeil qu'il ne pouvait se refuser, il trouvait le lit de l'infirmerie trop moelleux, trop sensuel, même pour un malade, un moribond comme lui. Les médecins n'auraient évidemment pas accédé à la reprise de son régime héroïque d'autrefois, il le savait; aussi chercha-t-il à transformer sa couche en instrument de pénitence. Il était dit que jusqu'en sa dernière maladie, il n'accorderait pas de repos à son pauvre corps épuisé. Le Père Jean Lescano surprit ce secret. Un jour, il voulut baiser la main du saint. Mais celui-ci s'en défendit. Le Père Jean ne voulut pas céder, et sa main, en poursuivant celle de saint Louis, se heurta à une planche que le malade, sans

être aperçu, avait trouvé moyen de glisser sous ses épaules. « Oh ! Père Louis, s'écria-t-il, tout saisi, agir ainsi, en cette extrémité, avec vos souffrances ! » — « Ne dois-je pas mourir sur la croix, repartit le saint. Si la croix du martyr m'est refusée, ne me faut-il pas la poursuivre avec ardeur ? Mais, je vous en prie, n'en dites rien à personne. »

Le bruit s'était répandu dans Valence que la mort du bienheureux Père approchait ; on savait qu'il en avait lui-même prédit le jour. Le voir une dernière fois, obtenir encore une bénédiction, une promesse d'intercession céleste, — ce désir hantait bien des âmes. Aussi la porte du couvent était-elle assiégée par de pieux solliciteurs, demandant avec instance d'être introduits, ne fût-ce qu'une minute, — le temps de baiser sa main, son scapulaire, de se recommander à lui. Les infirmiers étaient au désespoir. Le repos était essentiel au malade : un refus général était impossible. Beaucoup durent se contenter de faire passer des chapelets et des médailles qu'on leur rendait, après avoir touché le lit du saint. Les femmes, de leur côté, étaient aussi anxieuses que les hommes, mais, l'entrée du couvent leur étant interdite, elles se réunissaient dans l'église, afin de prier, et de se tenir au courant des progrès du mal.

Mais, nombre de personnages considérables et éminents, aussi désireux que les petites gens de franchir la porte de l'infirmerie, ne pouvaient être l'objet d'un refus, quoique leur présence causât à l'humble saint une extrême confusion. Lui qui avait toujours fui les plus légères et les plus ordinaires marques d'estime, il était forcé d'accueillir maintenant des prêtres et des laïques du plus haut rang, de les voir s'agenouiller autour de son lit et regarder comme une précieuse faveur de pouvoir seulement toucher les couvertures qui abritaient son corps. Un jour, le Grand Maître de l'Ordre militaire de Mon-

tesa (1), Pierre-Louis Galzerano de Borgia, fils du duc de Gandie, accompagné d'un chevalier de son Ordre, demanda l'autorisation de faire ses adieux au saint. Obligé de quitter Valence, il craignait que le bienheureux Père ne partît pour le ciel avant son retour. En entrant dans la chambre, il s'agenouilla humblement devant le lit, pria le saint de lui donner une dernière bénédiction, pendant qu'avec d'abondantes larmes, il lui baisait dévotement les pieds. Saint Louis était prisonnier, rivé à son lit par la maladie ; autrement, il serait tombé lui-même à genoux devant son illustre visiteur. Il ne put que balbutier d'une voix tremblante de confusion et à peine perceptible : « Comment se peut-il que Votre Grâce traite ainsi un misérable pécheur ! »

Les Pères Antist et Aviñone relatent, presque dans les mêmes termes, un fait vraiment remarquable : la mort d'un prince, qui apprit miraculeusement de saint Louis la date précise de son trépas. Ce personnage, dont l'identité est mal établie, et que les historiens appellent « Pierre Cernovich, duc de Sabiac et prince de Bulgarie (2) », voyageait en Espagne et tomba malade à Torrente, non loin de Valence. Il n'avait que vingt-huit ans. Ainsi arrêté dans son voyage, peut-être menacé de mort, en pleine jeunesse, étranger dans un pays lointain, — un abattement et un trouble extrêmes envahirent d'abord son pauvre cœur. Mais, en bon chrétien qu'il était, il adora humblement la volonté de Dieu, et, désireux de puiser sa

(1) Cet Ordre fut fondé, en 1316, par le pape Jean XXII, à l'instance requête du roi d'Aragon. Tous les biens des Templiers furent transférés à l'Ordre nouveau dont la mission était de contenir les Maures de Grenade et même du royaume de Valence. Montesa, citadelle imprenable, qui s'élevait à Valence, leur fut donnée pour y établir leur quartier-général. Ils s'intitulèrent : chevaliers de Notre-Dame de Montesa, et portaient l'habit blanc avec la croix rouge.

(2) L'éditeur hollandiste avoue mal comprendre ce titre, mais il ajoute qu'il n'en rejaillit aucun doute sur les faits racontés par le Père Antist, écrivain consciencieux, scrupuleux même, et habitant Valence à cette époque.

force dans les sacrements, il envoya chercher le curé de la paroisse, Maître Nadal.

A sa seconde visite, Nadal trouva le malade plus calme, plus allègre ; aussi l'encouragea-t-il à entretenir bon espoir, puisque rien ne semblait présager une catastrophe. « Non, répliqua le prince avec fermeté, je ne m'en relèverai pas ; je mourrai certainement ici. » — « Et sur quoi fondez-vous cette certitude ? » demanda le prêtre. — « Après que j'eus reçu de votre main la sainte communion, répondit-il, deux personnes sont brusquement entrées dans ma chambre, et me transportèrent à Valence, où je me trouvai dans la cellule d'un saint religieux (il désignait ainsi saint Louis). Celui-ci, après m'avoir encouragé par des paroles d'une infinie douceur, m'avertit de me préparer à une mort prochaine, dont il fixa le terme à la fête du Rosaire. » Le curé fut très étonné ; certain d'une part que le prince n'avait pas quitté un seul instant son lit ; d'autre part, la tranquillité, l'assurance de ses paroles écartaient tout soupçon d'un dérangement mental. D'ailleurs les effets de cette visite mystérieuse étaient palpables autant que salutaires : la mort approchait, dans toute sa tristesse et son amertume, et le moribond aurait pu s'écrier avec Ezéchias : « Ma vie a été coupée comme le fil du tisserand ; ma fleur, avant son entier développement, a été arrachée ! » Au contraire, l'imminence du terrible instant le trouvait non seulement résigné, mais pénétré d'une sainte joie, à la pensée de s'en aller vers Dieu, et les paroles du Psalmiste auraient bien traduit son état d'âme : « Je me suis réjoui des paroles qui m'ont été dites : nous entrerons dans la maison du Seigneur. »

Nadal résolut d'éclaircir le fait. Il partit pour Valence et parla à plusieurs dominicains. Ceux-ci, incapables de lui fournir aucun renseignement, l'invitèrent à s'adresser directement au saint. Ce qu'il fit. Mais Louis montra peu d'empressement à le satisfaire et répondit avec un soupir :

« Tant de monde entre ici ! » Nadal jugea prudent de ne pas insister, et quitta Valence tout aussi perplexe.

Le Patriarche, dûment et amplement informé, résolut de percer jusqu'à la vérité. A la première occasion, il demanda à Louis s'il avait reçu tout récemment la visite d'un prince étranger. « Oui, répondit le saint, il est venu ici. C'est un homme de bien, et, dans peu de jours, il entrera dans la gloire du ciel. » Le Prélat s'informa s'il connaissait les personnes qui avaient accompagné le prince au couvent. Louis répondit négativement.

Toutefois, il plut à Dieu de confirmer par ailleurs et rendre indéniable cette miraculeuse visite. Le Père François Ferrier, de l'Ordre de Saint-François de Paul, raconta en effet ceci. Il était venu, accompagné d'un autre religieux, visiter le prince, après que celui-ci eut reçu le saint Viatique de la main du curé. A son grand étonnement, il trouva la chambre inondée d'une brillante lumière, mais le malade, qui cependant avait communié à l'instant même, n'était visible nulle part. Etonnés de cette étrange et inexplicable clarté, aussi bien que de l'absence du prince, les deux Minimes attendirent, ... et, tout à coup, s'aperçurent que le malade se trouvait maintenant dans son lit. A l'expression de leur surprise, le prince, rayonnant d'une joie céleste, répondit que saint Dominique et saint Vincent Ferrier l'avaient conduit dans la cellule d'un saint religieux de l'Ordre des Prêcheurs, à Valence.

On s'attendait généralement à ce que le prince quittât ce monde le dimanche suivant, jour du saint Rosaire. La mort ne devait cependant le délivrer qu'en l'octave de cette fête (c'était ce qu'avait voulu dire saint Louis). Le samedi précédent, 7 octobre, lorsque Nadal le visita, le malade, levant les mains au ciel, s'écria, dans une espèce d'extase : « Oh ! monsieur le curé, ne voyez-vous pas entrer la bienheureuse Mère de Dieu. O bienheureuse,

glorieuse, ravissante Reine du Ciel ! O ma Souveraine ! O suavité de mon âme ! Quoi donc me vaut cet honneur ! Et que dirai-je de Vous, ô tout aimable enfant, qui reposez sur ses bras comme sur un trône ? Comment célébrerai-je Votre beauté, qui fait pâlir tous les attraits des créatures ? » Ces expressions de joie et d'étonnement surnaturels se pressaient sur les lèvres du mourant, dont le visage, comme éclairé du reflet de sa vision, brillait d'un éclat céleste. Le dimanche matin, il s'écria dans un saint transport : « Voici le jour béni où je verrai Dieu ! » A neuf heures du soir, il se confessa une dernière fois, et attendit, ne se lassant pas de répéter en latin ces paroles : « *Jesu, esto mihi Jesu !* » (Jésus, soyez-moi Jésus, c'est-à-dire Sauveur).

Le démon tenta un violent assaut, pour troubler cette paix ; mais, tandis que l'orage grondait sur sa tête, le mourant puisait sa force dans le nom sauveur de Jésus, murmurait un psaume, et, en même temps, faisait le geste de repousser le tentateur. Le calme se fit bientôt, et enfin, avec le nom de Jésus aux lèvres, il rendit paisiblement son âme à Dieu, un peu avant minuit. Il portait le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel, pour laquelle il avait la plus grande dévotion. Son corps, à sa demande expresse, fut enseveli dans l'église des Carmes, à Valence.

Une connaissance plus approfondie de la vie et des vertus d'un homme, ainsi favorisé à sa dernière heure, ne manquerait pas d'intérêt. Mais il semble évident que Dieu avait en vue de manifester la vertu et la puissance de saint Louis, dont les mérites valurent sans doute au prince mourant ces grâces prodigieuses et inestimables. Dieu arrêta celui-ci par la maladie, à Torrente, le prépara à la mort par une merveilleuse visite à Louis, afin de faire briller d'un plus vif éclat, d'un plus clair rayon, la sainteté du bienheureux Père (1).

(1) Après la mort du prince, on trouva, dans ses papiers, la belle

Cependant Louis déclinait. A mesure qu'approchait le jour tant souhaité, le désir de l'union à Dieu s'avivait, mais aussi l'attente augmentait de rigueur et achevait de purifier l'âme. Il n'avait qu'une aspiration : mourir, mais subordonnée au bon plaisir de Dieu. Il voulait quitter enfin ce monde, mais à l'heure fixée par Dieu. Le 6 octobre, après sa confession, il s'informa du quantième. On lui répondit qu'on se trouvait au vendredi. Il demanda ensuite quel jour tombait la fête de saint Donys. « Lundi », lui répondit-on. Il compta sur ses doigts : vendredi, samedi, dimanche, lundi ;..... et, avec un soupir : « O mon Dieu ! encore quatre jours ; que Votre sainte Volonté soit faite ! »

Les médecins avaient prescrit au malade de quitter les habits de laine conformes aux constitutions. Il avait d'abord refusé ; puis, sur le désir de ses supérieurs, obéi. Cependant, voyant la mort approcher, il supplia les Pères de lui rendre le véritable habit de l'Ordre. Quand on eut accédé à sa demande, il le baisa dévotement.

La souffrance crucifia ses derniers jours. Il s'en réjouissait, dans l'espoir que son âme, ainsi purifiée, serait plus vite réunie à son Créateur. Il n'eut jamais la pensée de demander un peu de répit. Il aurait répété plutôt avec saint Pie V mourant : « Seigneur, augmentez mes peines, mais aussi ma patience ! » Il souffrait surtout d'incroyables douleurs dans tous les os, comme si, suivant son expression, ils eussent tous été brisés. Mais sa prière continuait, implorant un surcroît d'expiation. Dans les plus terribles spasmes, on l'entendait murmurer faiblement : « Coupez,

prière de saint Thomas d'Aquin au Crucifix : « Absorbeat, quæso, Domine Jesu Christe, mentem meam ignita et melliflua vis amoris Tui ab omnibus quæ sub cælo sunt, ut amore amoris Tui moriar, Qui amore amoris mei dignatus es in ligno crucis mori. » « Je vous en prie, Seigneur Jésus-Christ, que Votre amour, ardent comme le feu, suave comme le miel, emplisse mon cœur et en chasse toute créature ; afin que, amoureux de Votre amour jusqu'à en mourir, je meure pour Vous, qui, amoureux de mon amour, avez daigné mourir pour moi, sur l'arbre de la Croix. »

brûlez, n'épargnez pas ici-bas, mais épargnez dans l'éternité! »

Sa main saisissait souvent le crucifix suspendu à son cou; il le pressait amoureusement sur ses lèvres, baisait les mains et les pieds du divin Martyr, avec une dévotion intense et de ferventes exclamations. Il s'adressait souvent aussi à l'image de la sainte Vierge, et, dans les accalmies de la douleur, s'épanchait en de longs et ardents colloques avec sa très aimée Reine et Mère.

Beaucoup de ces chaleureuses aspirations frappaient les oreilles de ceux qui le soignaient ou le visitaient, — mais à son insu, car il avait toujours pris soin de tenir dans l'ombre tout indice de sainteté. D'ailleurs, très sourd, il ne se rendait pas compte qu'il parlait à haute voix. Enfin, tout absorbé en Dieu, et seulement attentif à sa divine présence, il était souvent sans remarquer les visiteurs qui l'entouraient.

Son ami l'Archevêque lui fut fidèle jusqu'à la fin. Le Prélat aimait à s'asseoir des heures entières au chevet du bienheureux Père qui lui parlait plus librement qu'à tout autre. Un jour, il demanda au malade si saint Vincent Ferrier l'avait visité, au cours de cette maladie. « Une fois », répliqua Louis. Peu après, il ajouta : « Tenez, maintenant il est ici. » Et un geste accompagnait sa parole.

Nous avons souvent parlé de la familiarité qui régnait entre saint Louis et saint Vincent. Une apparition de celui-ci, aux approches de la mort, n'a rien de surprenant. Quelque temps auparavant, Louis, en adressant des paroles de consolation à une dame qui avait perdu son mari, lui dit : « Son âme est déjà au ciel. N'en doutez pas; saint Vincent l'a révélé à un religieux, dans les termes mêmes que je viens d'employer. » Ce « religieux » n'était évidemment autre que saint Louis.

Deux jours avant sa mort, le 7 octobre, un samedi, il

reçut l'Extrême-Onction, dans des sentiments de profonde contrition, et en demandant humblement pardon de toutes ses fautes. Dès lors, son âme demeura dans le plus grand calme, jouissant, comme par avance, de la paix éternelle.

CHAPITRE III

MORT DE SAINT LOUIS

Une visite extraordinaire. — Mystère expliqué. — Signal funèbre. — Retour à la vie. — L'aliment du lendemain. — Fête de saint Denys. — L'habit dominicain. — Attente paisible. — Nouveau signal. — Entrée dans la vie. — Lumière sur ses lèvres. — Prières pour l'éternel repos. — Rayonnement du visage. — Odeur de sainteté. — Musique céleste. — Nombreux témoins. — Note du Père Antist.

« C'est bien, bon et fidèle serviteur ; puisque tu fus fidèle dans les petites choses, je t'appelle aux grandes ; entre dans la joie de ton Seigneur. »

(S. *Matth.* xxv, 21.)

« Cette cité n'a pas besoin de soleil, ... la gloire de Dieu l'illumine. »

(*Apoc.* xxi, 23.)

« Et c'était comme un chant de harpes, sous les doigts des harpistes, chantant un chant nouveau. »

(*Apoc.* xiv, 2, 3.)

Le lendemain, 8 octobre, veille de saint Denys, quand l'infirmier se présenta, le saint paraissait troublé. Avec l'expression de l'anxiété et de l'étonnement il lui dit : « Mon Père, comment est-il possible que vous ayez laissé des femmes pénétrer ici ? » L'infirmier ne répondit pas, croyant peut-être que le malade délirait.

Un peu plus tard, l'Archevêque arriva et demanda au saint de ses nouvelles. Louis répondit par les mêmes paroles : « D'où vient que des femmes ont été admises ici ? » — « Des femmes ! » s'écria l'Archevêque, « de quelles

femmes voulez-vous parler, mon Père ? » — « Des femmes qui sont venues ce matin. » — « Ont-elles dit quelque chose ? » — « Non, répondit le saint ; — mais comment ont-elles pu pénétrer jusqu'ici ? »

L'Archevêque n'y comprenait rien ; personne dans la communauté ne pouvait l'éclairer ; mais le lendemain, le mystère s'éclaircit. Une religieuse franciscaine de grande sainteté, sœur Angèle Agullona, confia au Prélat que, le dimanche matin, elle s'était mise à prier avec ferveur pour le Père Louis, qu'elle savait mourant. Dans sa prière, elle conçut un ardent désir de le voir, et soudain elle se trouva transportée en sa présence, de sorte qu'elle put lui baiser les pieds. L'Archevêque se rappela aussitôt la scène du jour précédent. Il demanda à la religieuse s'ils avaient échangé quelques paroles : « Non, répondit-elle, je n'ai eu que le temps de lui baiser les pieds. »

Le dimanche soir, le saint homme fut saisi d'une crise qui sembla l'annonce de la mort ; ceux qui le veillaient furent tellement alarmés qu'ils donnèrent le signal accoutumé avec la crécelle pour appeler les Frères au chevet des mourants. La communauté tout entière accourut. On récita des prières entrecoupées de sanglots et mouillées de larmes. L'Archevêque de Valence était là, accompagné d'un autre Prélat, Michel de Espinosa, évêque de Marruecos.

Tandis qu'on attendait le dernier soupir du moribond, celui-ci se réveilla tout à coup, aperçut les religieux agenouillés autour de lui, et dit : « Ils peuvent se retirer pour le moment ; ils reviendront quand il sera temps. » La communauté sortit. L'Archevêque, qui avait d'abord résolu de passer la nuit près de son ami pour être présent à l'heure suprême, se sentit une telle confiance aux paroles du saint qu'il abandonna son idée première et retourna tranquille à son palais, convaincu que le lendemain matin il retrouverait son malade encore vivant.

Peu après, un des médecins qui soignaient Louis, le docteur Jérôme Almenara, vint avec son fils demander la bénédiction du saint mourant. L'infirmier en profita pour s'informer de la nourriture qu'il conviendrait de préparer, le lendemain, pour le malade. Le saint entendit la question, et, prévenant le docteur, répondit lui-même : « Inutile de préparer quoi que ce soit pour demain matin. »

Enfin parut la fête de saint Denys, où l'aube du jour éternel allait se lever sur l'âme du bienheureux Père. Le matin, survint un petit incident qui ajoute un coup de pinceau à son portrait. Depuis plusieurs jours déjà il avait obtenu la permission de reprendre ses habits de laine. Or, il s'imagina n'avoir pas encore effectué cet échange ; sa vue était des plus faibles ; et puis, la tunique qu'on lui avait donnée, très blanche et très douce, le trompa. Il se troubla, se mit à pleurer, supplia ses Frères « pour l'amour de Dieu, par la charité du Christ, de lui enlever cet habit et de lui rendre celui de saint Dominique, son Père ». On essaya de le détromper, mais sans réussir ; il ne fut satisfait que quand on l'eut débarrassé de l'habit qu'il portait. Quelques instants après, on lui apporta le même vêtement sans qu'il s'en doutât. Alors il fut heureux de la certitude où il était d'attendre le grand voyage revêtu des livrées prescrites par la règle.

Doucement et paisiblement, un crucifix entre les mains, il gisait, versant fréquemment des larmes d'amour, baisant les divines Plaies avec une telle ardeur de dévotion que son âme entière semblait passer dans les élans qui l'emportaient vers Jésus-Christ.

De très bonne heure, l'Archevêque de Valence était arrivé. De nombreuses personnes, religieux, séculiers, ou prêtres de distinction, étaient à genoux dans l'infirmierie ; tous priaient pour le saint malade. Vers dix heures, le moment suprême parut imminent. Louis se tourna vers l'Archevêque et murmura : « Aidez-moi ! je meurs ; lisez

un évangile et bénissez-moi. » L'Archevêque, en pleurant, lut l'évangile et marqua du signe de la croix le front et la tête du moribond.

Le signal funèbre retentit une fois encore. La communauté se rendit hâtivement à l'infirmierie. Tous s'agenouillèrent pour réciter les prières des agonisants. Après ces paroles : « Que, délivré des liens de la chair, il soit trouvé digne de la gloire céleste, par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles », l'âme bienheureuse de saint Louis, s'échappant de la prison du corps, prit son essor, conduite par les anges, vers le trône de Jésus-Christ.

Il mourut, comme il l'avait prédit à plusieurs reprises, en la fête de saint Denys martyr, le 9 octobre 1581, à six heures du matin. Ses travaux et ses pénitences étaient achevés, Dieu lui-même allait essuyer de ses yeux toute larme. Il entra dans le repos éternel.

Au moment où il rendit l'âme, une lumière brillante rayonna de sa bouche et illumina tout l'appartement. Les assistants la comparaient à un éclair, à cela près qu'au lieu d'éblouir par sa fulgurance, elle charmait les yeux par son infinie douceur. Le phénomène dura à peu près le temps d'un *Ave Maria*. Parmi les témoins de cette merveilleuse splendeur, symbole de la gloire de la sainte âme, Aviñone mentionne les suivants : François Louis Blanès, chevalier de noble lignage ; Onuphre Dassio, syndic de Valence ; le Père Michel Ferrier ; Jean Martinez ; Pierre Foix ; Michel Luca, religieux du couvent. Jérôme Almenara vit resplendir la chambre, mais il ne se rendit pas compte de la lumière sortant de la bouche du mort. Un intime ami du saint, Mathias Pallas, chanoine de la cathédrale de Valence, se hâtait, espérant pouvoir assister à la mort, lorsque, arrivé devant le couvent, il aperçut tout à coup une éclatante lumière illuminer le toit, au-

dessus de l'infirmerie. En entrant, il apprit que le saint venait d'expirer (1).

Après avoir parlé de cette lumière miraculeuse, le Père Antist ajoute : « Malgré ces signes éclatants, malgré sa sainteté bien connue, malgré la certitude de son salut qui en résultait.... nous nous souvînmes que, peu de temps avant sa mort, il avait humblement demandé que tous les religieux récitassent, après son trépas, six *Pater*, *Ave* et *Gloria* ; il comptait sur cette prière et le privilège dont elle jouit dans l'Ordre de Saint-Dominique et celui de Saint-François pour être délivré du purgatoire. Alors nous tombâmes à genoux et répandîmes nos pauvres prières, heureux, en lui rendant ce petit service, d'exaucer sa dernière demande. »

En outre, Dieu fit resplendir d'un éclat céleste le corps si pur de son serviteur. Le visage du mort devint si brillant que les quelques assistants privilégiés s'y contemplaient, réfléchis comme par un clair miroir. Nous ignorons la durée de ce phénomène (2) ; mais il remplit leurs âmes d'une joie divine, si exubérante qu'ils oubliaient presque, au moins momentanément, la perte irréparable

(1) Les auditeurs de Rote, dans leur rapport au sujet de la Canonisation, discutent la nature de cette lumière miraculeuse. Ce n'était point un phénomène naturel : le double fait de sortir de la bouche au moment de la mort et de ne pas éblouir les yeux, en dépit de son éclat intense, le prouvent assez. Ils se demandent s'il faut voir en elle la « claritas », la splendeur de l'âme glorifiée, ou une lumière pareille à celle qui sortait du front de Moïse (*Exode*, xxxiv). A les entendre, ce serait la splendeur de l'âme glorieuse et montant au ciel, rendue visible aux assistants pour l'honneur du saint. De même que les Apôtres, à la Transfiguration, virent la gloire surnaturelle de l'âme de Jésus-Christ irradier son Corps et jusqu'à ses vêtements, ainsi ceux qui entouraient le mourant contemplèrent le surnaturel éclat de son âme. La lumière qui éclairait le visage de Moïse, et, suivant la tradition, celui de Notre-Dame, était de nature différente ; ce n'était pas la lumière de gloire, mais une lumière similaire, à cette différence près qu'elle n'enveloppait pas une âme glorifiée.

(2) Ce fait est attesté par les 36^e, 37^e, 91^e et 244^e témoins entendus au procès de Canonisation. La Bulle s'exprime ainsi : « Le visage devint brillant comme le cristal, les assistants y voyaient leurs visages reflétés comme par un miroir. »

de celui qu'ils aimaient, en face des manifestations de sa gloire.

Et ce ne fut pas le dernier prodige. Saint Grégoire, dans sa 28^e homélie, fait cette remarque : « Le parfum, l'odeur suave qu'exhalent certains cadavres révèlent la présence de l'Auteur de toute suavité. » Saint Louis mourut en odeur de sainteté, au sens vraiment littéral. Son cadavre dégagea un parfum exquis, aussi extraordinaire que délicieusement pénétrant. Merveille d'autant plus étonnante que le saint gardait le lit depuis longtemps et avait beaucoup souffert de sa plaie à la jambe. François Blanès fut le premier à s'en rendre compte. Avant de quitter la chambre, il approcha du lit pour baiser avec respect les pieds de son ami. En écartant les couvertures, il fut surpris et crut qu'on avait dissimulé quelque substance aromatique pour combattre toute mauvaise odeur. Mais il fut vite détrompé ; le parfum que tous percevaient était d'une nature absolument caractéristique. Ce n'étaient pas seulement les pieds ; mais le visage, les mains, le corps tout entier, les vêtements eux-mêmes laissaient transpirer la même senteur merveilleuse, qui, à travers les sens enivrés, atteignait l'âme pour la réjouir et la consoler. Ce parfum céleste s'échappait avec plus de force de la plaie qui avait si longtemps et si cruellement éprouvé le saint (1).

Enfin éclata une quatrième manifestation de la sainteté du Bienheureux mort : une musique céleste fut entendue dans l'église. Le Père Antoine Ballester, portier de l'église, eut le privilège d'entendre le premier cette divine mélodie. Très dévoué au saint, il resta dans l'infirmerie, le matin de la mort, autant que le lui permit sa charge. Il avait un vif désir d'être présent au moment suprême. Cette consolation lui fut refusée. Mais, à l'instant même où le saint trépassa, il entendit dans l'église, où il se trouvait, une

(1) Attestation des 8^e, 49^e, 106^e et 244^e témoins.

musique enchanteresse et d'une infinie douceur. Étonné, il pensa d'abord que des musiciens étaient cachés dans l'édifice : mais il se rendit bientôt compte que les sons ne venaient pas d'un endroit fixe, mais semblaient flotter dans l'air, tantôt s'approchant du grand autel, tantôt remplissant la chapelle du Saint Rosaire, parfois encore semblant arriver du cloître. L'âme du Frère fut comblée d'une joie indescriptible, et convaincue que Dieu avait laissé résonner jusqu'à lui quelques échos des chants célestes qui avaient salué l'âme du saint à son départ de ce monde.

Le soir du même jour, lorsque le saint corps eut été exposé dans l'église, le lendemain, pendant le service funèbre, plusieurs personnes entendirent également cette musique céleste. Quelques-unes éprouvèrent un premier mouvement de surprise : cette musique, en une circonstance aussi triste, les scandalisait ; mais elles comprirent que les Pères n'y étaient pour rien et que Dieu en faisait seul les frais.

De scrupuleuses informations écartèrent toute idée d'une cause naturelle ; de plus, le caractère particulier de cette musique merveilleusement douce, son instabilité, — elle semblait se déplacer et flotter dans les airs, — enfin, la joie spirituelle dont elle enivrait les âmes, tout dénotait son origine surnaturelle.

Madeleine Bonit, femme de cinquante-cinq ans, déclara, sous la foi du serment, qu'étant venue à l'église pour voir le corps de saint Louis, elle entendit une musique incomparablement suave. Ne songeant d'abord à rien d'extraordinaire, elle se sentit choquée et presque scandalisée : cette musique lui semblait insulter aux larmes et aux regrets de ceux qui déploraient la perte du saint. Bientôt, comprenant que les autres personnes présentes n'entendaient rien, elle fit un examen et des recherches qui n'aboutirent pas, et elle soupçonna que ce n'était pas une

harmonie terrestre qui avait frappé ses oreilles, mais les accords des harpes angéliques.

Le Père André Perez fit une déposition semblable. Le jour de la mort du saint, il était retiré dans sa cellule, lorsque ses méditations furent interrompues par une admirable musique qui semblait provenir des environs de la sacristie. Elle lui parut si peu conforme au silence conventuel et à la douleur générale, qu'il alla s'enquérir. N'ayant rien découvert, il crut que des musiciens étaient réunis au dehors, près de la rivière. Il envoya immédiatement aux informations, mais il apprit qu'aucune musique n'avait retenti ce jour-là dans Valence. Finalement, il dut conclure que c'était un signe miraculeux de la gloire de saint Louis.

Le Père Michel Sart fut l'objet de la même faveur. Le Père Michel Herrera déclara, sous la foi du serment, avoir été délicieusement charmé par une musique où il avait pu nettement distinguer des voix soutenues par un accompagnement d'une incomparable suavité.

Après avoir mentionné ce phénomène surnaturel dont il ne dit pas avoir été l'auditeur, le Père Antist ajoute cette remarque intéressante : « A celui qui me demanderait pourquoi des sons aussi perceptibles ont frappé les uns, et pas du tout les autres, je puis répondre par un fait analogue. Moi-même, en la fête du *Corpus Christi* de l'an 1564, j'ai entendu une musique céleste pendant l'espace d'une heure à Daroca. La procession se rendait, avec le Saint-Sacrement, de la rue Luchente à notre couvent. Plus de mille personnes accourues pour prendre part à la solennité entendirent alors une musique céleste ; beaucoup d'autres, présentes aussi, n'entendirent rien et crurent à un effet d'imagination. Acte fut dressé de l'événement ; un exemplaire en fut déposé dans la sacristie de notre couvent, un autre dans l'église collégiale de Daroca. Mais, en dépit du scepticisme de ceux qui n'entendirent pas, moi,

qui balançais l'encensoir devant le très Saint-Sacrement, je puis prendre mes sens à témoin que je ne me suis pas trompé. D'ailleurs cette exclusion de quelques-uns est providentielle, car, si tout le monde avait entendu, on aurait pu croire à un phénomène purement naturel, à des musiciens cachés quelque part sous les chênes. Dieu permit, pour la gloire de son serviteur, que l'harmonie surnaturelle ne parvînt pas à toutes les oreilles. »

CHAPITRE IV

FUNÉRAILLES

Don de crainte. — Vision d'Angèle Agullona. — Autre vision. — Exposition du corps. — Dévotion indiscrete. — Le corps est retiré, transporté à la sacristie, puis dans une chapelle. — Arrivée des gardes. — Le chapitre de la cathédrale. — Autres députations. — Splendeur. — Affluence continue. — Portrait de Louis. — Miracles. — Mouvement du cadavre. — Guérisons. — Testament retrouvé. — Messe funèbre. — Habit dépecé. — Ensevelissement précipité. — Office nocturne. — Le caveau des saints. — Service solennel.

« A celui qui craint Dieu, paix au moment suprême et bénédiction à l'heure de la mort. »

(*Ecc.* 1, 13.)

« J'éclaterai de joie dans le Seigneur, mon âme exultera en mon Dieu ; car il m'a revêtu du vêtement du salut, il a jeté sur mes épaules la robe de justice, il m'a rendu semblable à l'époux, la couronne au front, à l'épouse, ornée de ses joyaux. »

(*Is.* LXI, 10.)

Le récit de la vie entière de saint Louis a fait ressortir le don de crainte comme un des traits les plus accusés de sa physionomie spirituelle. La conviction aussi intense de son propre néant, l'idée aussi poignante des mystérieux et terribles jugements de Dieu auraient, sans le soutien d'une aussi profonde humilité, dégénéré en abattement et désespoir, et ouvert la voie aux plus funestes conséquences morales. Mais les grâces de Dieu sont distribuées dans la plus parfaite mesure : Louis était assez sincèrement humble pour se jeter à corps perdu dans l'infinie mi-

séricorde, dont la bonté surpasse toute humaine compréhension.

La crainte, étant chez lui un don de l'Esprit-Saint, pure de tout sentiment terrestre, devint comme la racine productrice de la vraie sagesse. Encore qu'accompagnée et tempérée par une héroïque confiance, elle ne laissa pas d'éveiller en notre saint la plus inquiète défiance de lui-même, en même temps qu'une idée très vive du néant de toutes choses en dehors de Dieu. Tous les merveilleux événements de sa vie ne l'empêchèrent jamais de se regarder comme un serviteur inutile. En lui se réalisèrent les paroles divines : « Crains Dieu chaque jour de ta vie, et au dernier jour tu souriras à l'espérance. »

Aussi le Dieu Tout-Puissant, qui se plaît à glorifier les humbles, à exalter ceux qui recherchent la dernière place, se plut-il à manifester par de nombreux miracles l'éminente sainteté de son serviteur et la gloire qu'il avait méritée. Nous avons énuméré au chapitre précédent quatre de ces signes divins : lumière brillante qui s'échappa de sa bouche avec son dernier soupir ; éclat merveilleux de son cadavre ; parfum qui s'en exhalait ; sons mélodieux qui flottèrent dans l'église où furent déposés ses restes sacrés. Mais la libéralité divine n'était pas encore satisfaite. Elle voulut qu'une révélation directe découvrit à plusieurs âmes saintes la glorification de l'humilité.

Avant la mort de Louis, sœur Angèle Agullona, du Tiers-Ordre franciscain, vit les cieux s'ouvrir au-dessus du couvent des Frères-Prêcheurs et une lumière descendre sur la chambre où gisait le saint moribond. La même religieuse, nous l'avons dit, fut miraculeusement transportée dans la cellule de saint Louis, dont elle put baiser les pieds.

Une autre vision remarquable fut accordée à un Père Franciscain qui refusa de donner son nom. Ce religieux en fit lui-même le récit complet au Père Antist, en présence

du Père Jérôme-Baptiste de la Nuza. D'abord il avait résolu de rester muet, mais son confesseur lui ordonna de s'ouvrir aux Pères Dominicains. Incapable pendant plusieurs jours de surmonter sa répugnance, il obtint la permission d'aller à Valence consulter un religieux du couvent des Franciscaïns. Or, ce religieux — le bienheureux Nicolas Factor — lui apparut la nuit même qui précéda son départ, et lui ordonna de découvrir sa vision ; en même temps il lui donna de très sages conseils à propos d'une autre difficulté qui le tourmentait.

Deux jours après il vint donc au couvent de Valence et raconta sa vision en versant d'abondantes larmes. Depuis longtemps il professait à l'égard de saint Louis une profonde vénération ; il n'avait eu pourtant qu'une fois le privilège d'approcher du saint, alors que celui-ci était l'hôte de l'Archevêque, à Godella.

« Je priais avec ferveur pour le Père Louis, que je savais à l'article de la mort. C'était le dimanche, veille de saint Denys, et j'étais demeuré au chœur à l'issue des Matines. Dans ma prière, je vis une église flamboyante de rayons ; j'en approchai, en esprit, et ses murs me semblèrent de cristal et d'or. Au milieu se dressait un haut catafalque couvert d'une draperie de soie semée de fils d'or, et sous lequel reposait le corps du Père Louis Bertrand. A l'entour étaient placées quatre croix d'or, et aux quatre coins se tenaient quatre religieux, à l'aspect vénérable, revêtus de l'habit de Frères-Prêcheurs. Ils brillaient tous d'une merveilleuse splendeur, mais différemment. Les deux qui étaient debout, à la tête, paraissaient plus âgés ; du front de celui de droite jaillissait un rayon lumineux qui projetait sa clarté bien au delà des murs de l'église ; les lèvres du second s'entr'ouvraient pour laisser échapper également un rayon resplendissant. Les deux religieux debout au pied du cadavre étaient plus jeunes ; celui de droite avait les mains étendues et radieuses, celui de

gauche portait une palme et sa poitrine étincelait (1).

Alors apparurent deux chœurs d'anges, porteurs de torches blanches ; en approchant du corps, ils s'inclinaient respectueusement, et chantaient avec des voix d'une ravissante harmonie : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu des armées ; les cieus et la terre sont pleins de sa gloire. Hosanna au plus haut des cieus ! » A la suite des anges s'avancait une multitude d'hommes et de femmes, dont le chant était un mélange de force et de suavité. Tour à tour ils vénérèrent le cadavre et lui baisèrent les pieds. Les anges reprirent alors leur cantique : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieus ! » Puis tout disparut, et je revins à moi. »

Le narrateur ajoutait que, le matin venu, il s'enquit avec inquiétude du Père Louis ; mais il n'en put rien savoir jusqu'au mardi. Le vendredi suivant, il obtint la permission de venir à Valence pour assister aux funérailles.

Après la mort du saint, les Pères se hâtèrent de laver son corps, le revêtirent de l'habit complet de l'Ordre et le transportèrent à l'église en procession solennelle, avec des chants entrecoupés de larmes et de sanglots. La nouvelle se répandit dans la ville avec une étonnante rapidité, et l'église fut envahie par une foule anxieuse de contempler pour la dernière fois le visage du bien-aimé Père et d'obtenir des grâces par son intercession. L'instinct du peuple catholique ne s'affirme jamais mieux qu'à la mort d'un grand serviteur de Dieu, alors que tous rivalisent d'ardeur dans les manifestations de leur piété. C'est pourquoi ils accoururent autour du saint corps qui gisait immobile, c'est vrai,

(1) Il semble assez probable que ces quatre saints étaient : saint Dominique symbolisé par le rayon qui jaillissait de son front ; en face de lui saint Vincent Ferrier, le prédicateur merveilleux, un rayon sur les lèvres ; aux pieds, saint Thomas d'Aquin, portant radieuses les mains qui écrivirent ses sublimes ouvrages ; enfin saint Pierre de Vérone, dont la poitrine était une fournaise d'amour, la palme du martyr à la main.

mais comme transfiguré par un air de douce joie qui attirait et retenait les regards, et pénétrait les âmes d'une allégresse toute spirituelle. D'abord le peuple se contenta de baiser les mains et les pieds, d'en approcher des rosaires ; — mais bientôt la dévotion s'enhardit, et les assistants, poussés par le désir de s'assurer une relique, se mirent à dépecer les habits. Et même l'un d'eux, plus audacieux, sans d'ailleurs aucune autorisation, lui coupa un doigt. Alors le Prieur, appréhendant que cette piété déréglée n'engendrât quelque désordre ou quelque profanation plus grave encore, pria le vice-roi d'envoyer des gardes pour contenir la foule. En attendant, il fit transporter le corps à la sacristie. Les membres étaient encore parfaitement flexibles ; les chairs, bien que glacées, conservaient les apparences de la vie.

Le peuple accueillit par des murmures ce qu'il regardait comme la séquestration d'un trésor public. Pour rétablir le calme, les Pères placèrent le corps dans une petite chapelle séparée du cloître par une cloison en bois ; de cette manière, quelques personnes au moins purent satisfaire leur dévotion. A l'arrivée des gardes, qu'accompagnaient plusieurs des principaux personnages de la ville, le corps du saint fut de nouveau conduit processionnellement à l'église et déposé près du maître-autel. De nombreux religieux, secondés par les gardes, l'entourèrent ; mais tous leurs efforts suffirent à peine à contenir la foule dont le zèle ne se refroidissait pas.

Le Chapitre de la cathédrale, désireux de rendre des honneurs publics au saint, se rendit à l'église en procession ; et rangé autour du corps, chanta solennellement un répons des trépassés. Cet exemple fut suivi par les douze paroisses de la ville et toutes les maisons religieuses.

La foule se pressait, de plus en plus compacte et houleuse, si bien que le Prieur, de nouveau en proie aux plus vives inquiétudes, ordonna de reporter le corps à la sacris-

tie. La ferveur des fidèles était d'ailleurs accrue par les manifestations surnaturelles. La chair du saint resplendit encore d'un éclat merveilleux ; mais quelques privilégiés eurent seuls le bonheur d'en jouir, entre autres un Frère convers nommé Antoine Ballester, et une veuve, Eugénie Specchio. Au procès de Canonisation, André Armengol, ouvrier natif de Morella et domicilié à Valence, fit, sous la foi du serment, cette déclaration. Après s'être frayé un chemin à travers la foule qui encombrait l'église, très péniblement et en jouant des coudes, il arriva enfin auprès du saint corps, et, animé d'une ardente dévotion, il tomba à genoux pour lui baiser les mains. A son grand étonnement, elles brillèrent d'un si vif éclat qu'il y contempla son visage parfaitement reflété ; en les baisant, il lui sembla qu'il approchait ses lèvres d'un clair et limpide miroir.

Même déclaration de la part de Raphaëla Soler. Elle vit l'extraordinaire resplendissement du cadavre ; elle ressentit un extrême désir de le vénérer comme celui d'un saint, fut retenue par le scrupule de prévenir les décisions de l'Eglise, voulut consulter son confesseur, ne le trouva pas, revint près du corps et aperçut encore la même irradiation.

Lorsque le saint fut transporté à la sacristie pour la seconde fois, ses habits avaient été coupés en morceaux par la foule. Quelques personnes privilégiées furent alors admises à satisfaire leur dévotion : le vice-roi, sa femme et ses enfants, le duc de Cardona, le marquis de Comarez, et d'autres personnes de distinction, aussi désireuses de voir les restes sacrés que le menu peuple entassé dans l'église. Peu après, les membres du conseil royal sollicitèrent leur admission à la sacristie.

Cependant des murmures d'impatience s'élevaient. Les Pères tinrent conseil sur le parti à prendre. On proposa de fermer les portes de l'église et d'exposer le corps à la vé-

nération des personnes présentes. Ce qui fut fait. Mais quand les portes furent ouvertes pour laisser écouler la foule, bien que depuis deux heures déjà le corps eût été déposé à la sacristie, l'église fut envahie, en dépit des efforts des Pères et des gardes ; la marquise de Navarre et une nombreuse suite de dames entra, et, à sa faveur, un torrent de gens du peuple.

Il était neuf heures du soir, et l'affluence ne diminuait pas. Les Pères en étaient un peu ennuyés, car ils avaient un vif désir de faire exécuter un portrait du saint. Enfin on put obtenir un peu de calme et l'œuvre réussit à souhait. Saint Louis y était représenté un crucifix à la main, le même qu'il tenait en mourant, les yeux baissés ; une banderolle s'échappait de ses lèvres et portait son exclamation favorite, si souvent répétée pendant ses derniers jours : « Seigneur, brûlez et coupez ici-bas, mais épargnez dans l'éternité ! »

Avant l'aurore, les abords de l'église étaient assiégés, et les portes durent être ouvertes bien avant l'heure ordinaire. Le corps avait été déposé sur un catafalque recouvert d'une draperie de soie et d'or, assez élevé, mais disposé de façon à ce que les fidèles pussent baiser la main du saint. Trois religieux se tenaient auprès, pour approcher des restes sacrés les chapelets qu'on leur tendait.

Pendant cette exposition, Dieu se plut à manifester la sainteté de son serviteur, en même temps qu'à récompenser la foi et la piété du peuple, par de nombreux et frappants miracles. Le procès de Canonisation les énumère tout au long.

En citer quelques-uns, c'est tout à la fois exciter l'intérêt et obéir à l'avertissement de l'archange Raphaël : « Bénissez Dieu et publiez toutes ses merveilles. »

Un vieillard de soixante-dix ans, don Jean Vivès de Canamas, intime ami de Louis, parvint auprès du catafalque. Un religieux tenait une main du saint et la présentait à la

vénération des fidèles ; mais il venait de se retirer. Vivès était là, regardant le cher visage de son ami, ... soudain Louis ouvrit les yeux, les tourna vers lui et en même temps leva et tendit sa main pour qu'il pût la baiser.

Une jeune fille de douze ans fut guérie d'un mal dont elle souffrait depuis plusieurs années et qui avait occasionné la carie de toute la mâchoire. Après s'être frayé un passage avec peine, elle prit la main de saint Louis Bertrand et avec elle traça trois signes de croix sur son visage. Sa tante, qui l'attendait au fond de l'église, perdit patience, et quand elle revint lui donna une tape sur l'oreille. Le sang coula de son visage ; mais quand les bandages furent retirés, le mal avait entièrement disparu, l'os était intact, la guérison radicale.

Un bienfait du même genre fut accordé à un sous-diacre nommé Gaspar, âgé de quarante ans, et qui, depuis l'enfance, souffrait d'une répugnante maladie du nez. Trois ans avant la mort du saint, Gaspar l'avait visité dans l'espoir d'être guéri ; il avait essayé avec insistance de baiser la main de Louis ; mais celui-ci n'avait jamais voulu consentir et le pauvre infirme s'était retiré tout triste, attribuant ce refus à ses péchés. Mais maintenant il approcha, plein de confiance, et s'écria : « Serviteur de Dieu, vous n'avez pas voulu me permettre de baiser votre main alors que vous viviez ; aujourd'hui daignez le souffrir et délivrez-moi de l'infirmité qui me tourmente depuis tant d'années. » Il baisa la main droite du saint avec une vive dévotion et perçut un suave parfum qui s'en exhalait. Comme il avait perdu depuis son enfance le sens de l'odorat, il comprit à ce signe que sa prière était exaucée. Elle l'était en effet, et complètement.

Le jour de la mort de saint Louis, vers le soir, un aveugle passait près d'une maison d'où s'échappaient des cris à fendre l'âme. Emu, il s'arrêta pour en demander la cause. Cette maison était celle d'un négociant nommé Antoine

Isola, dont la femme souffrait depuis plusieurs jours d'atroces douleurs aux dents et aux mâchoires ; en ce moment, même elle courait çà et là, comme affolée par un accès du terrible mal. L'aveugle lui donna un mouchoir qui avait servi au saint, en lui disant de l'appliquer sur son visage. Elle obéit, accompagna ce remède nouveau d'une fervente prière : la douleur disparut instantanément pour ne plus revenir.

Une faveur un peu différente fut accordée à doña Euphémie Ayala. Elle poursuivait un procès d'une importance capitale pour sa famille. L'issue dépendait du testament d'une certaine Angèle Serra ; mais il était introuvable, et le notaire, François Biter, après des recherches aussi minutieuses qu'infructueuses, avait conclu à sa perte irrémédiable. Christophe Ayala, le père d'Euphémie, baisa dévotement la main du saint le jour des funérailles, et, ce faisant, demanda au serviteur de Dieu de faire retrouver le document perdu. En revenant chez lui, il passa par l'étude du notaire, et le pressa de chercher encore une fois la pièce en question. Le notaire déclara que ce serait peine inutile et qu'il ne tenait pas à perdre son temps. Cependant Christophe ouvrit le premier livre qu'il trouva sur la table, et, au grand étonnement du notaire, le testament apparut.

Plusieurs autres guérisons remarquables eurent également lieu, pendant l'exposition du saint corps. Un enfant de douze ans fut guéri, à Museros, après que son père eut reçu de Valence une lettre qui annonçait la mort du saint et parlait du prodigieux concours du peuple accouru pour vénérer ses reliques. D'autres malades furent soulagés en baisant la main, l'habit, ou simplement en implorant dans l'église l'intercession du serviteur de Dieu. Mais comme les relations de ces miracles se ressemblent à peu près toutes, ne différant guère que par la nature de la maladie et le nom du miraculé, il est inutile d'insister.

Le catafalque où le corps fut exposé devant le grand autel avait été intentionnellement surélevé afin de dérober les saintes reliques aux attaques d'une indiscrete dévotion. Six religieux, trois de chaque côté, étaient chargés de maintenir l'ordre. Beaucoup de gens attachaient des chapelets à de longues baguettes afin de leur faire toucher le corps.

Le mardi 10 octobre, on chanta la messe solennelle de *Requiem*, en présence d'une foule énorme ; puis le corps fut descendu du catafalque. Alors éclata une explosion de gémissements ; chacun donnait libre cours à sa douleur. Les chants funèbres furent interrompus par les soupirs et les sanglots de tout un peuple.

Il s'en suivit une scène extraordinaire ; le pieux motif qui la provoqua peut seul l'excuser. La foule se précipita, désireuse d'avoir des reliques du saint bien-aimé dont le corps allait échapper à sa vue. En dépit des religieux, en dépit des torches qui brûlèrent plus d'une main audacieuse, les habits du saint furent dépecés et les morceaux emportés. Au milieu de cette confusion, l'Archevêque, les joues inondées de larmes, embrassa pieusement et pour la dernière fois son ami. Puis, en toute hâte, le corps fut déposé dans le caveau, dont une pierre couvrit l'orifice. Les religieux durent omettre une grande partie de l'office, et sacrifier cérémonies et rubriques aux nécessités du moment.

L'après-midi et le soir, des environs de la ville affluèrent de nombreux fidèles. Leur désappointement, quand ils trouvèrent le saint corps déjà enseveli, s'exhala en murmures. Ils durent pourtant se contenter de s'agenouiller sur la tombe et d'en baiser la pierre.

Dans le silence de la nuit, l'office interrompu fut achevé par la communauté, en présence seulement de quelques amis intimes, entre autres : le Père François Maldonado, Général de l'Ordre de la Merci, et le Père Lau-

rent Camora, Prieur de la Chartreuse de Portacœli. On souleva la pierre ; quatre religieux descendirent dans le caveau et firent toucher aux saintes reliques un grand nombre de chapelets, anneaux et autres objets. Le corps n'avait encore subi aucune altération, la chair était d'une blancheur d'albâtre, le visage brillait d'une beauté particulière et attirante, les membres avaient toute leur flexibilité. A l'issue de l'office, le cadavre fut enfermé dans un cercueil de bois et laissé à l'éternel repos.

Le caveau où saint Louis fut déposé n'était pas le caveau ordinaire de la communauté, mais un emplacement situé sous le côté droit du chœur et réservé aux corps des religieux morts en odeur de sainteté. Là reposait dans un cercueil en bois le corps du Vénérable Père Jean Micon ; près de lui, les ossements du Père Michel de Saint-Dominique. Là encore gisaient les restes de deux martyrs : les Pères Dominique de Monte Mayor et Amador Espi, et ceux du bienheureux Fondateur du couvent, le Père Michel de Fabra.

Quatre jours après la mort, le 14 octobre, fut célébré solennellement un service funèbre. L'assistance était si compacte que les communautés religieuses durent entrer au chœur par les cloîtres. L'Archevêque de Valence avait accepté de prononcer l'oraison funèbre ; chacun espérait que bien des choses restées secrètes allaient être publiées par cet intime ami du saint. Mais l'espérance se changea en désappointement : le bruit causé par l'immense foule qui encombra l'église empêcha l'orateur de parler. Il ne put faire entendre que ces quelques mots : l'Eglise n'avait pas encore accolé au nom du Père Louis l'épithète de saint, mais les signes de sa sainteté si nombreux, si indubitables, n'attendaient plus que le sceau de la Canonisation. Puis, le brouhaha continuant, il se retira sans prononcer le panegyrique qu'il avait préparé. Les auditeurs, la communauté dominicaine en particulier, en furent pour leur attente.

CHAPITRE V

LE BIENHEUREUX NICOLAS FACTOR

Le bienheureux Nicolas aux funérailles. — Révélation de la gloire de saint Louis. — Deux promesses. — L'Ordre de la Merci. — Prophétie. — Au réfectoire. — Apparition de saint Louis au Bienheureux. — Une relique.

« Celui qui craint Dieu trouvera sa récompense dans un ami, car cet ami sera selon son cœur. »

(*Eccl. vi, 17.*)

La mort ne fit que cimenter l'amitié qui unissait saint Louis au bienheureux Nicolas Factor. Celui-ci était présent aux funérailles avec les autres religieux de son couvent. Dès qu'il aperçut le corps de son ami et frère bien-aimé dans le Christ, gisant devant l'autel, il tomba à genoux, en couvrit les pieds de ses baisers, en criant : « Priez pour nous, ô bienheureux Louis Bertrand ! »

La cérémonie achevée, il plut à Dieu de le réjouir en lui montrant la gloire où son ami venait d'entrer. Il n'avait pas encore quitté le couvent et se trouvait dans l'une des cellules, quand il fut ravi en une extase qui se prolongea pendant une heure et demie. Beaucoup de Dominicains en furent témoins. Le Général de l'Ordre de la Merci, le Prieur des Augustins et d'autres religieux étaient également présents et entendirent les paroles, moitié en espagnol, moitié en latin, qu'il articula au sujet de saint Louis. En voici quelques-unes : « O saint Louis ! chéri de Dieu

et des hommes, maintenant tu vois Dieu face à face. Pour toi, plus de tristesse. Déjà cette parole t'a été dite : « Entre dans la joie de ton Seigneur. » — Avec quelle allégresse les Anges t'ont reçu en paradis ! Avec quelle joie ils t'ont salué de ce salut : « Ami, monte plus haut ! » — Les Archanges, les Principautés, les Puissances, les Vertus, les Dominations, et, en vérité, les Chérubins eux-mêmes t'ont adressé le même salut. « Et il monta au-dessus des Chérubins, et il s'envola sur l'aile des vents. » (Ps. xvii, 11). Les Chérubins t'ont reçu dans leur chœur, à côté des saints Dominique, François et Vincent Ferrier. C'est là que tu es, tout brûlant de l'amour de Dieu dont la vue te béatifie. Maintenant tu connais avec certitude la vérité sur cette question débattue entre saint Thomas et Scot : La béatitude consiste-t-elle dans l'intelligence ou dans l'amour ? — et sur laquelle, pauvres mortels, nous ne pouvons qu'avouer notre ignorance. Maintenant tu chantes avec David : « Ce que nous connaissions par ouï-dire, nous l'avons contemplé dans la cité de notre Dieu. » — Tu es au ciel, plongé, avec d'infinis tressaillements de joie, dans l'abîme de l'Essence divine, comme un poisson dans les eaux d'une mer profonde. Maintenant cette parole du Cantique est réalisée en ta personne : « L'Époux m'a introduit dans ses celliers divins. » (Cant. ii, 4).

« Oh ! comme tu ressembles au bienheureux Jourdain, qui donna l'habit à plus de mille novices, car, toi aussi, tu en as reçu et formé une foule, qui sont et seront la gloire de ton Ordre. Désormais, tu ne t'appelleras plus Père Louis, mais saint Louis. Saint Dominique, priez pour moi. Saint Pierre Martyr, priez pour moi ! Saint Antonin, priez pour moi ! Saint Thomas, priez pour moi ! Mon maître saint Vincent, priez pour moi ! Saint Louis Bertrand, priez pour moi !

« Tu avais bien raison de me dire que tu ne prêcherais plus, jusqu'à ta réunion céleste aux autres saints. Aujour-

d'hui, tes vêtements ont été mis en pièces par les fidèles. Que reste-t-il donc à tes Frères ? Il leur reste ton humilité et ton exemple. Oh ! combien grande ton humilité ! Quand j'appris que tu gisais malade dans ta cellule et que je pourrais t'y voir, je me confessai de mes péchés avant de paraître en ta présence. Mais tu voulus bien me demander de lire un évangile sur toi, de prier pour toi, alors que c'est toi, vrai saint, qui aurais dû prier pour moi. »

« Souviens-toi que pendant ta vie tu m'as fait deux promesses : l'une est remplie, l'autre attend. Saint Louis, une promesse est une dette. Les hommes justes tiennent leurs promesses ; aussi crois-je fermement à ta fidélité.

« Oh ! que je me réjouis ! Saint Paul a dit et bien dit : « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur ; je vous le répète : Réjouissez-vous ! » Mais pour modérer l'excès de cette joie, le même Apôtre ajoute : « Que votre modestie frappe tous les hommes ! »

On aura remarqué que le bienheureux Nicolas mentionne deux promesses que lui aurait faites saint Louis. Quelles étaient ces deux promesses ? Selon les conjectures les plus probables, la première concernait l'entrée de Louis au ciel : la vision de son ascension à travers les chœurs des anges, jusqu'aux Chérubins, en avait été l'accomplissement. La seconde devait révéler au Bienheureux l'état de son âme aux yeux de Dieu, et l'assurer de son salut éternel : la réponse explique sans doute ce débordement de joie qui marqua la fin de l'extase.

Le Bienheureux s'adressa ensuite au Général de la Merci, et s'écria : « O Père Général ! celui-là était vraiment un Frère ! Ne croyez-vous pas que votre Ordre renferme de saints religieux ? Oui, en vérité. Et cet Ordre, fondé depuis saint Raymond de Pennafort, pour la rédemption des captifs, doit spécialement imiter le Christ, Rédempteur de tout le genre humain. Saint Paul nous parle, en son Epître aux Ephésiens, « de l'excessive charité dont

Il nous a aimés. » Le saint homme appuya sur ce mot : excessive, avec une insistance marquée, le répéta plusieurs fois, et continua : « Cet Ordre est appelé à des œuvres de charité héroïque, puisque ses religieux doivent quelquefois délivrer les captifs algériens, au prix de leur propre liberté. »

Alors le Bienheureux jeta les yeux sur un Dominicain, le regarda fixement, et dit : « Frère, tenez-vous prêt, la mort n'est pas loin. » Aucune apparence extérieure ne motivait un telle parole. De fait, ce Père mourut le premier du couvent, au mois de juillet de l'année suivante.

En passant devant la chapelle de saint Vincent Ferrier, le Bienheureux s'écria avec un profond accent de dévotion : « Oh ! si Dieu m'accordait la grâce de revenir bientôt dans cette maison pour y mourir, et d'être enseveli dans cette cellule, près de cet autel, où saint Vincent répandit tant de prières, où saint Louis célébra si souvent la Messe. ! »

Il était trois heures de l'après-midi, et les Pères pressaient le Bienheureux de passer au réfectoire. « Quelle nourriture, s'écria-t-il, pourrait valoir celle que mon Frère saint Louis m'a donnée ! »

Il entra cependant, montra les tables situées à gauche, vers le fond, et dit : « Pourquoi m'inviter à manger ? Souffrez seulement que je m'asseye à cette place, où Dieu daigna m'accorder une insigne faveur. » Ces paroles faisaient allusion à une apparition. Il avait vu saint Dominique et saint Vincent Ferrier, qui semblaient présider le repas, et montraient ainsi combien est saint même le réfectoire d'une maison religieuse, quand tout y est fait pour la gloire de Dieu, quand le recueillement et la mortification en sont les hôtes. Après avoir rappelé cette vision, le Bienheureux fut de nouveau ravi et dépeignit en termes merveilleux la gloire de saint Louis.

Ces choses surnaturelles, entrevues dans l'extase, han-

tèrent et obsédèrent le Bienheureux, après son retour à son couvent. Pendant trois ou quatre jours, on parvint difficilement à lui faire prendre quelque nourriture. Quand on lui en parlait, il croyait entendre une allusion au festin spirituel auquel l'avait invité saint Louis.

Avec sa franchise et sa simplicité franciscaines, il allait se prosterner aux pieds du très Saint-Sacrement, et se plaignait amoureusement à Notre-Seigneur : « Voyez, Seigneur ; tout Votre amour, toutes Vos faveurs sont pour Votre serviteur Louis. Ne reste-t-il plus rien pour le pauvre Frère Nicolas ? »

Tant qu'il vécut, il rangea saint Louis, dans les Litanies des Saints, au nombre des Confesseurs, et l'invoqua comme tel. Il gardait avec une extrême vénération une image qui avait appartenu à saint Louis. Dans ses prédications, il parlait souvent de notre saint et le proposait comme un éminent modèle de perfection chrétienne et religieuse.

A plusieurs reprises, le Bienheureux eut la consolation de voir son glorieux ami. Un jour, à l'issue du saint Sacrifice, il demeura longtemps plongé dans la prière et l'extase. Puis, il s'écria, dans une explosion de sainte joie : « J'ai vu mon Père saint François, avec mon Père saint Dominique, et, au milieu d'eux, ce bienheureux Père Louis Bertrand. Nous n'avons pas tous porté le même habit, mais, ne sommes-nous pas tous frères dans le Christ ? »

Une autre fois, le Bienheureux était entré dans l'église de Saint-Dominique. Soudain, il interrompt sa prière, et, à voix basse, s'adresse à un religieux : « Ne voyez-vous personne ici ? » son doigt se dirigeait vers le maître-autel. « Ne l'apercevez-vous pas ? » — « Mais qui donc, mon Père ? » répondit l'interpellé, qui ne voyait personne. — « Mon ami, mon ami ! » murmura le Bienheureux.

Pendant sa dernière maladie, le bienheureux Nicolas reçut la visite du Prieur des Dominicains, accompagné du

Père Dominique Anadon. Par une attention délicate et en prévision du plaisir qu'ils causeraient au saint moribond, ils avaient apporté un doigt, détaché d'une main de saint Louis par le Père Antist, avant le premier ensevelissement.

Le Bienheureux baisa plusieurs fois la relique, avec des transports de dévotion, lui fit toucher son visage et son cou, en s'écitant : « O saint Louis ! saint Louis ! »

Il dit et répéta que, pendant sa maladie, il avait été visité par saint Dominique et saint Vincent Ferrier ; saint Louis était venu avec eux le consoler au milieu de ses souffrances.

Le bienheureux Nicolas, pour satisfaire sa dévotion, avait composé une oraison de saint Louis, dont il faisait un usage continuel (1). Dans une lettre à un ami, il assura avoir obtenu de Dieu, par l'intercession de son cher saint Louis Bertrand, une faveur vraiment signalée.

(1) Voici, dans son intégrité, cette prière :

ANTIENNE

O proles Valentinae civitatis præclarissima.	O très noble enfant de Valence.
O jubar omnium virtutum perfectione ornatum decoratumque.	O astre, brillant des éclatants rayons de toutes les vertus.
O rosa rubicundissima charitatis, vernans atque fragrans.	O rose de charité, tout empourprée, fleurie, odorante.
O seraph flammigeræ dilectionis divinæ ardentissime.	O séraphin, embrasé des ardeurs dévorantes du divin amour.
O vir vere catholice et apostolice.	O homme vraiment catholique et apostolique.
O flosculum florigeræ Dominicanæ religionis gratissimum et odoriferum.	O fleur très gracieuse et suave du parler dominicain.
O gemma sacerdotum præfulgentissima.	O diamant du sacerdoce, aux mille feux.
O filii sanctissimi Patris nostri Dominici legitime, Beate Ludovice Bertrande, divinæ legis amator, ora pro nobis ad Dominum Jesum Christum, qui te in numero beatorum suorum coronare dignatus est.	O vrai fils de notre Père Dominique, Bienheureux Louis Bertrand, fidèle amant de la loi divine, soyez notre intercesseur auprès de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui a daigné vous ceindre de la couronne des Bienheureux.
ÿ. Ora pro nobis, Beate Ludovice Bertrande.	ÿ. Priez pour nous, Bienheureux Louis Bertraud.
ñ. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.	ñ. Afin que nous soyons dignes des promesses du Christ.

ORAIISON

Præsta, quæsumus, omnipotens et misericors Deus, ut qui Beati Ludovici Bertrandi sanctitatem et vitam gloriosam celebramus, ejus etiam virtutes imitemur, et imitando proficiamus, et proficiendo ad regna cœlestia pervenire feliciter valeamus. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc...

Dieu tout-puissant et miséricordieux, à nous qui célébrons la sainteté et la glorieuse vie du Bienheureux Louis Bertrand, accordez la grâce d'imiter ses vertus, de progresser par cette imitation, et d'arriver heureusement, par ce progrès, au royaume des cieux. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc...

(N. d. T.)

CHAPITRE VI

TRANSLATION DU CORPS

Foules au tombeau de saint Louis. — Translation. — Reliques partielles. — Guérison produite par leur attouchement. — Etat de parfaite conservation. — Conclusion du Père Antist.

« Il naquit pour être le premier d'entre ses frères, le sauveur de sa famille, le chef des siens, la colonne de son peuple. Ses os furent visités ; après sa mort, ils prophétisèrent. »

(*Eccl.* XLIX, 17.)

Nous avons raconté l'inhumation du vénérable corps dans le « Caveau des Saints ». Les faveurs miraculeuses accordées à profusion aux fidèles enflammèrent de plus en plus la dévotion. Les saintes reliques attiraient un nombre croissant de visiteurs, apportant les uns, leurs prières, les autres, leurs actions de grâces. Bientôt s'affirma un double inconvénient : les pèlerins manifestèrent leur étonnement de cette trop modeste sépulture ; d'autre part, leur affluence jetait un trouble considérable dans les offices du chœur. Aussi l'offre de Jacques Bertrand d'ériger un monument de pierre, en forme de petite chapelle, parut très opportune et fut acceptée.

Avec la permission de l'Archevêque, la translation des reliques fut fixée au jour de l'Annonciation, 1582, — cinq mois après la mort de Louis.

Les religieux désiraient opérer cette translation à huis clos, pour éviter un trop grand concours de peuple. Quel-

ques personnes éminentes, quelques amis intimes furent seuls avertis. Mais, — suivant une règle assez générale, lorsqu'un secret est connu de plusieurs personnes et intéresse tout le monde, — la rumeur parcourut en un clin d'œil la ville entière. L'opinion crut à une cérémonie nocturne. Aussi, la veille de l'Annonciation, au soir, l'église était comble. Le Prieur recula la translation jusqu'au milieu du jour, d'autant qu'une heure matinale n'aurait pas accommodé l'Archevêque, alors indisposé. Le peuple se retira, sans ménager plaintes et critiques.

Vers midi, on vit l'Archevêque, accompagné de l'évêque de Marruecos, entrer au couvent. On remarqua, presque en même temps, la femme du vice-roi et quelques personnes distinguées pénétrant dans l'église. C'en fut assez pour trahir le secret : en un instant, un attroupement se forma..... Les portes de l'église furent fermées en toute hâte, pas assez vite cependant, pour qu'une cinquantaine de personnes n'eussent eu déjà le temps de s'y introduire.

Poussés par une curiosité bien légitime, tous les assistants entourèrent l'orifice du caveau. Les Pères : Jean Loares, Provincial, François Aleman, Prieur, Jean Vitali et Vincent Antist pénétrèrent à l'intérieur. Le cercueil de bois fut ouvert ; et le corps qui n'avait pas été embaumé, apparut intact, sans la moindre corruption. Un coup d'œil suffit pour reconnaître ce prodige, d'autant plus remarquable que le caveau était excessivement humide. Bien des larmes coulèrent. Tous manifestèrent un pieux empressement à baiser les pieds et les mains du saint, à faire toucher à ses reliques des chapelets et autres objets de dévotion. L'Archevêque, qui n'avait pas attendu la mort de Louis pour le vénérer, lui baisa dévotement les pieds. Le saint corps, qui paraissait plutôt plongé dans le sommeil qu'abîmé dans la mort, fut porté au tombeau neuf qui lui était destiné ; tandis que de l'orifice du caveau s'échappait un délicieux parfum.

Les religieux avaient hâte de terminer la cérémonie. Ils craignaient qu'un élan d'indiscrète dévotion ne dérobat quelque relique au corps vénéré. Cette crainte était fondée : pendant l'enterrement deux doigts avaient disparu. Heureusement le Provincial avait découvert le voleur, et l'avait obligé à restituer.

Par malheur, dans la précipitation et le trouble, le couvercle du sépulcre fut faussement ajusté ; le lendemain, il fallut procéder à une nouvelle cérémonie. Plus de deux cents personnes étaient présentes. Quand le tranquille visage du saint apparut, la même émotion étreignit tous les cœurs. Le Prieur, revêtu d'une chape en drap d'or, entouré de ses ministres et acolytes, entonna solennellement l'hymne des vêpres de saint Dominique : *Gaude mater Ecclesia, lætam agens memoriam, quæ novæ Prolis gaudia, mittis ad cœli curiam*. L'orgue et tout le chœur continuèrent. Cependant tous les assistants baisèrent la main de saint Louis. A la fin du dernier verset, on chanta l'oraison de saint Dominique, — puis le saint corps fut laissé dans son tombeau, où, pendant de longues années, rien ne vint le troubler. Onze lampes d'argent brûlaient jour et nuit, en l'honneur de l'humble saint.

Nous venons de dire que deux doigts avaient été dérobés par un fidèle peu scrupuleux, puis recouverts par le Provincial. A la translation, on s'aperçut que le petit doigt de la même main était presque séparé, et ne tenait plus que par un tendon. Le Provincial en profita pour réaliser son désir d'avoir une relique à l'intérieur du couvent ; il ordonna au Père Antist de détacher complètement le doigt et de l'enfermer dans un reliquaire d'argent. Tandis qu'il exécutait cet ordre, le Père Antist apprit qu'une dame, nommée Isabelle de Escriva, venait d'être condamnée par les médecins. Il prit la relique, se rendit chez la malade, et, avec un grand esprit de foi, la lui plaça sur la tête, en priant avec ferveur. Un changement soudain s'opéra. Les

symptômes inquiétants disparurent ; en peu de jours, cette dame put quitter son lit de souffrances et venir remercier saint Louis.

Cette relique fut gardée dans le couvent et entourée de la plus profonde vénération. Dieu se plut à opérer par elle d'innombrables guérisons. Des deux autres doigts, l'un fut offert par le Provincial au cardinal Alexandrin, neveu de saint Pie V. Le second fut partagé entre le Prieur de Valence et le Père Antist. Mais ce bon Père ne put garder longtemps ce trésor : il en fit deux parts ; donna l'une à l'Infante Isabelle d'Autriche, fille de Philippe II, lorsqu'elle visita Valence en 1586, l'autre à doña Guiomar de Moncada, fille de la marquise d'Ayton. Les habits qu'avait portés le saint, le cercueil de bois, où son corps avait d'abord reposé, furent aussi conservés, et ils valurent d'abondantes grâces aux fidèles.

Le Père Antist raconte un fait remarquable, qui établit avec certitude le caractère miraculeux de la conservation du corps, à l'époque de la translation. Le Père Provincial et le Père Jean Vitali restèrent dans le caveau, près d'une demi-heure, occupés à changer les vêtements avec lesquels saint Louis avait été enseveli et que le peuple avait dépecés pendant les funérailles. L'opération exigea naturellement une certaine manipulation du saint corps, dont les membres durent se plier à certains mouvements : néanmoins il ne se manifesta pas le plus léger indice de corruption. Les vêtements déchirés demeurèrent dans le caveau pendant la translation. Mais, la cérémonie achevée, lorsque les Pères vinrent les chercher comme des reliques, ils furent très étonnés de les retrouver dans un état de corruption avancée, comme s'ils eussent enveloppé un cadavre soumis depuis longtemps aux lois ordinaires du tombeau. Un tel fait prouvait bien que la parfaite intégrité d'un corps enfermé depuis cinq mois dans un caveau humide ne pouvait s'expliquer par l'action d'aucune

cause naturelle. D'ailleurs, la Bulle de canonisation mentionne cette conservation comme miraculeuse. Et puis, pourquoi hésiter à reconnaître là un divin témoignage de la participation intime et supérieure de Louis à la sainteté de Celui qui est le Chef et la Vie des saints, et dont il est écrit : « Vous ne livrerez pas Votre saint en proie à la corruption » (Ps. xv, 10).

La conclusion tirée par le Père Antist mérite d'être citée, elle traduit à merveille la naïve sincérité de son âme : « J'avertis les témoins de ce merveilleux état de conservation, ceux de la splendeur du visage, les auditeurs des mélodies célestes... bref, tous ceux qui ont eu quelque preuve extraordinaire de la sainteté de Louis, de ne pas pour cela se préférer aux autres. Tels phénomènes, pour être personnels, ne prouvent pas un mérite supérieur, mais seulement la souveraine volonté de Dieu. Bien loin donc de s'enfler et de s'enorgueillir, ils doivent s'efforcer d'imiter l'humilité, la patience, la pénitence, l'angélique chasteté du serviteur de Dieu, de peur que ces terribles paroles du Christ ne leur soient justement appliquées : « Malheur à toi, Corozain ! Malheur à toi, Bethséaida ! car si Tyr et Sidon avaient vu les prodiges qui ont ébloui vos yeux, elles auraient depuis longtemps fait pénitence, dans le cilice et la cendre. » (S. Luc, x, 13).

CHAPITRE VII

MIRACLES POSTHUMES

Nombreux miracles. — Apparition du saint : à un ermite ; dans l'infirmierie des Clarisses ; à un chevalier. — Mauvaises confessions. — Elargissement d'un prisonnier. — La fontaine. — Philippe III guéri par une relique. — Visite au tombeau. — Résurrection d'un enfant mort. — Guérisons à Valence et ailleurs. — Miracles divers. — Le sceau de Dieu.

« Rien ne triompha jamais de lui ; après sa mort, son corps prophétisa. Sa vie fut un tissu d'œuvres merveilleuses, la mort même n'arrêta pas ses prodiges. »

(*Eccl.* XLVIII, 14, 15.)

Le Père Aviñone, Promoteur de la canonisation de saint Louis, consacre un livre entier, en douze chapitres, à l'énumération de faveurs célestes, destinées par le Tout-Puissant à glorifier son serviteur, comme autant de preuves surnaturelles de sa sainteté. Nous devons passer entre un double écueil : le silence absolu, préjudiciable à l'honneur de notre héros ; un catalogue détaillé, d'une longueur disproportionnée et d'une fastidieuse monotonie.

Les apparitions du saint après sa mort constituent une première classe de ces manifestations extraordinaires. Le contrôle en est sans doute difficile ; la certitude, en règle générale, et par la nature même des choses, provient d'une source unique : la personne qui a vu. Une sincérité inattaquable, un jugement absolument sain, ne font pas conclure infailliblement à l'absence de l'imagination ou

d'une cause extérieure anormale. Quelquefois, il est vrai, la vision emprunte une confirmation puissante à un fait qui l'accompagne : par exemple, la connaissance d'une chose naturellement inconnaissable, la promesse d'une guérison ultérieurement réalisée. Parfois enfin, et c'est le cas ordinaire chez les saints canonisés, la sainteté d'une âme, ses lumières, la mettent à même de discerner un phénomène surnaturel.

Peu importe, d'ailleurs, pour la vérité de la vision, que son objet ait été réellement présenté au regard, ou que, lui absent, une cause surnaturelle en ait imprimé dans l'esprit une image claire et nette. De fait, l'acte le plus sublime de vision miraculeuse est celui où l'œil corporel ne joue aucun rôle, et où l'intelligence reçoit une impression directe. Le nœud de la difficulté consiste à distinguer entre l'intervention d'un agent surnaturel et le seul jeu d'une imagination surexcitée.

La première apparition de saint Louis appuie sa véridicité sur une guérison et le caractère du témoin. Près de Cullera, ville maritime voisine de Valence, vivait un ermite, nommé Michel Pons, qui avait assez intimement connu et toujours profondément vénéré le saint. Saisi par la fièvre, il ne put assister, selon son extrême désir, aux derniers instants de Louis. Il s'écriait, en se retournant sur son lit de souffrance : « Oh ! saint Père Louis Bertrand ! si seulement j'avais été en bonne santé, j'aurais eu la consolation de vous voir. » A son grand étonnement, deux vénérables visiteurs entrèrent dans sa cellule. Au premier regard, il reconnut notre saint, qui le salua par ces paroles : « Qu'avez-vous donc, frère Michel ? Ayez bon courage et ne craignez rien. » Louis traça le signe de la croix sur le front brûlant du malade, qui se leva, soudainement guéri. A la demande de celui-ci, le saint nomma son compagnon, le Père Jean Micon..., puis tous deux disparurent, laissant l'ermite aussi étonné que reconnais-

sant. Faut-il croire à une imagination hallucinée par la fièvre et vivement frappée par la mort du saint ? La guérison est là ; et les rêves d'un malade n'ont pas pour ordinaire effet une guérison soudaine et radicale (1).

Une autre vision remarquable, entourée de circonstances probantes, eut lieu à Gandie, dans l'infirmerie des Pauvres Clarisses, le jour de saint Valentin, 14 février 1582. Sœur Marguerite était à la mort. La Supérieure fit chanter une messe en l'honneur du Père Louis Bertrand. Pendant la cérémonie, sœur Jeanne de la Croix alla faire une petite visite à l'infirmerie et exhorta la mourante à invoquer avec confiance le vénérable Père. Sœur Marguerite répondit avec calme : « Il est maintenant ici. » A ces paroles, sœur Marie-Anne, douloureusement éprouvée, et à la veille de subir l'amputation du bras, s'écria : « Ici ! où donc, ma sœur ? » — « Sur ce siège. » — Oh ! répliqua sœur Marie-Anne, pourquoi ne me guérit-il pas, depuis le temps que je l'invoque ? » Sœur Marguerite répondit : « Tenez, il vous bénit, vous et les autres sœurs malades ; vous serez toutes guéries. Pour moi, je n'ai pas demandé la vie du corps, mais le salut de mon âme. » Sœur Marie-Anne demanda encore si le saint paraissait vieux, quel habit il portait. « Il ne semble pas très vieux ; sa chevelure n'a pas entièrement blanchi, son habit est noir et blanc. » Il était environ huit heures du matin. Une demi-heure après, sœur Marguerite expirait doucement. En même temps, les autres sœurs entrèrent en convalescence et le bras de sœur Marie-Anne reprit toute sa vigueur. Le procès de canonisation contient les attestations jurées de ce fait miraculeux.

(1) Ce n'est pas le premier ermite que nous rencontrons près de saint Louis. Nombreux étaient alors les ermitages, épars au penchant des collines, souvent habités par de vrais saints. Au dire d'un voyageur, c'était ordinairement de petites huttes en argile ou en écorce, couvertes d'un toit en sparte ou en feuilles de palmier. Un jardin l'entourait, généralement arrosé par une source et planté de caroubiers, figuiers, orangers, amandiers.

Le 5 février 1582, un chevalier de Valence, nommé Guillaume Raymond Catalano, fut visité plusieurs fois, sur son lit de mort, par saint Louis, tantôt seul, tantôt accompagné de la très sainte Vierge elle-même, ou de saint Dominique et de saint Vincent Ferrier. Le malade possédait maintes reliques du saint ; qu'on en juge : sur sa tête, un bonnet, autour du cou, un rosaire, sous son oreiller une ceinture, trois objets dont avait usé Louis. Un jour il raconta que plusieurs visiteurs célestes récitaient à son chevet les Litanies des Saints : saint Vincent et saint Louis formulaient les invocations, y ajoutant les noms de plusieurs personnages pas encore canonisés, en particulier ceux des Pères Dominique de Monte Mayor, Amador Espi et du vénérable Pontife Pie V (1). La veille de sa mort, saint Louis et saint Vincent lui apparurent ; les assistants le comprirent à ses gestes, car il avait perdu la parole. Son fils, le Père Vincent Catalano, Dominicain, craignant une illusion diabolique, récita les paroles de l'Évangile : « Le Verbe s'est fait chair », ... aussitôt le moribond retrouve la voix et continue distinctement : « Et il a habité parmi nous ; et nous avons vu sa gloire, gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité. » On lui suggère de dire : « Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, ayez pitié de nous » ; mais il répond : « Cela suffit, mon enfant, pas besoin de tant de paroles », signifiant ainsi que la vision venait bien de Dieu. Il déclara que les saints l'invitaient, mais que les nombreuses et ferventes prières récitées à son intention le retenaient encore. Ce gentilhomme était allé voir saint Louis quatre jours avant la mort bienheureuse de celui-ci. Le saint l'avait béni, suivant son désir et sa demande, et avait ajouté : « Allez dans la paix de Dieu ; je me souviendrai de vous. »

Voici deux apparitions d'un caractère un peu différent.

(1) Plus tard canonisé par Clément XI.

Une dame de qualité, arrêtée par la honte, avait caché en confession un péché grave, et s'en allait misérablement à la dérive, de sacrilège en sacrilège. Depuis dix-huit ans se resserraient et se multipliaient les chaînes qui faisaient d'elle l'esclave du démon. Sa délivrance semblait désespérée. Cependant Dieu ne l'abandonna pas, mais résolut de faire servir sa conversion à l'honneur de Louis. Elle n'habitait pas Valence, mais la renommée du saint, des miracles opérés par son intercession, était parvenue jusqu'à elle. Aussi la pauvre dame se mit-elle à implorer de lui la grâce d'une bonne confession. Sur ces entrefaites, elle tomba gravement malade. C'était le moment choisi par Dieu. Pendant son sommeil, le saint lui apparut, lui montra un Dominicain, le lui désigna comme Fils du couvent de Valence, mais alors en voyage. « Regardez-le bien, ajouta-t-il, avec lui la confession vous sera facile. » Le lendemain, un religieux vint prendre gîte au couvent que possédait l'Ordre, dans la ville même où demeurait cette dame. Un Père lui demanda de l'accompagner dans une visite qu'il rendait précisément à la malade. Celle-ci fut très étonnée de voir le nouveau venu, qu'elle reconnut aussitôt pour le religieux montré par saint Louis. Quand elle apprit qu'il arrivait de Valence, tous ses doutes furent levés et sa résolution prise. Elle se confessa avec toutes les marques de la plus vive contrition et d'ardentes actions de grâces.

L'année qui suivit sa mort, saint Louis délivra un malheureux prisonnier, enchaîné dans une cellule humide, sans même un lit pour reposer ses membres douloureux. Son incarcération n'était pas la peine d'un délit, mais un effet de la vengeance. Le pauvre captif avait connu Louis, auquel il avait même rendu quelque service. Les saints ne sont pas ingrats, il le savait, et il se mit à l'invoquer, tout en rappelant la petite obligation que notre saint lui avait. Après une fervente prière à la Vierge et à

saint Louis, il s'assoupit, et crut voir dans son misérable réduit la Mère de Dieu accompagnée du saint. Il fit effort pour se prosterner devant les célestes visiteurs ;... la vision s'évanouit. Mais de ses membres était tombée la lourde chaîne qui les meurtrissait. Bientôt l'injuste persécuteur reçut son juste châtement, et un autre juge prononça l'acquiescement de l'innocent.

Nous pourrions citer également de nombreux miracles opérés par les eaux de la source qu'avait bûnie saint Louis, peu de temps avant sa mort.

La simple invocation de son nom faisait pleuvoir grâces et faveurs. Louis Esalva, noble Valencien, était fort malade d'une saignée inhabilement pratiquée : enflure considérable du bras, douleurs très vives, insomnies répétées. Le plus léger bandage lui était intolérable. A la seule invocation de saint Louis, la gravité des symptômes diminua, — avant peu, la guérison fut complète.

L'application des reliques du saint opérait des cures merveilleuses, dont nous avons déjà cité quelques-unes. Le roi Philippe III fut, dans son enfance, l'objet d'une faveur de cette nature. Depuis sa naissance, il souffrait d'une infirmité. Philippe II, son père, lui fit porter un scapulaire blanc, sur lequel était brodée une palme, en l'honneur de saint Pierre Martyr, patron spécial de la jeunesse. Lorsque Philippe II vint à Valence, en 1586, la première église qu'il visita, après la cathédrale, fut celle des Dominicains. Il alla droit à la tombe de saint Louis, pour implorer sa puissante intercession. Le Père Antist était alors Prieur. Sur la demande du roi, il fit tailler, à l'usage du prince, un petit scapulaire dans un habit de même genre que saint Louis avait porté. Quelque temps après, il en envoya un second. Philippe III fut complètement guéri et prouva sa gratitude. Devenu roi, il écrivit au Pape plusieurs lettres pressantes, pour provoquer la canonisation de Louis.

Les visiteurs au tombeau du saint ressentait la même bienfaisante influence. Gaspar Ramirez, ouvrier à Valence, aveugle depuis l'âge de sept ans, fut guéri par une neuvaine de visites au tombeau.

Enfin les morts eux-mêmes ressuscitaient. A Xativa, un enfant fut conduit aux portes du tombeau par une grave maladie. Sa mère guettait le dernier soupir du pauvre petit, déjà marqué de tous les signes de la mort. L'âme agonisante de douleur, elle tomba à genoux pour implorer l'assistance de Louis, auquel elle s'était confessée pendant le Carême prêché par lui en cette ville : « O Père Louis, sanglotait la pauvre mère, éperdue de chagrin, venez à mon aide ! Je vous en supplie, rendez-moi mon enfant. » Pendant un quart d'heure, elle cria ainsi, dans l'affolement de son cœur brisé. Son mari, après avoir essayé de la consoler, regarda du côté du lit où gisait le petit corps. A sa grande stupéfaction, il vit celui-ci remuer ; les joues pâles se coloraient ; bref, l'enfant non seulement vivait, mais était guéri et bien portant. Les parents vinrent en pèlerinage au tombeau du saint, témoigner de leur gratitude par leurs prières et leurs offrandes.

En 1647, Jean Ramirez avait fui Valence, où la peste venait d'éclater, et s'était rendu à Chelva. Son petit enfant, âgé de trois ans, atteint d'une fièvre violente, mourut. Les parents avaient une image de Louis. Dans un élan de foi vive, ils la placèrent sur le cadavre de leur cher petit, et adressèrent au saint les plus ferventes supplications. Deux heures, le petit corps resta immobile : deux heures, persévéra leur prière. La foi vainquit enfin, l'enfant ouvrit les yeux et demanda sa nourriture. Il était sauvé.

Le Père Aviñone consacre un chapitre au catalogue des cures miraculeuses, opérées dans le royaume de Valence ;

un second, à l'énumération des guérisons obtenues dans les autres royaumes. En un mot, ces louanges adressées par saint Bernard à un saint, s'appliquent assez naturellement à Louis : « Glorifié sur mer, exalté sur terre, invoqué dans tous les périls. »

CHAPITRE VIII

CANONISATION DE SAINT LOUIS

(1671)

Sublimité d'une canonisation. — Pétition adressée de Valence, 1584. — Sixte-Quint ordonne un examen. — Marche rapide. — Lettres de Clément VIII. — Procès spécial. — Rapport. — Béatification de Louis par Paul V, 1608. — Libéralités de l'Archevêque. — La cause portée devant les Auditeurs de Rote. — Quatorze séances. — Grégoire XV ordonne un nouvel examen. — Rapport favorable de la Sacrée Congrégation, 1624. — Délai de quarante-huit ans. — Canonisation par Clément X, 1671.

« La sagesse est un rayon de la lumière éternelle ; le miroir immaculé de la Majesté divine, le reflet de Sa Bonté. »

(Sag. VII, 26.)

La canonisation par la voix du peuple est un procès sommaire. Le peuple, pris en masse, subit instinctivement l'impulsion du bien ou du mal. Nous avons vu saint Louis, à peine mort, déclaré saint par toutes les bouches. Un culte enthousiaste et anticipé lui fut rendu. Il fut canonisé par acclamation.

Mais la canonisation solennelle, sanctionnée par le Saint-Siège, marche d'un pas plus pondéré ; aussi lente, aussi raisonnée que l'autre est prompte et instinctive. L'Eglise est éternelle, et sait attendre : son allure calme et impassible sied bien à la majesté de son infailible jugement. En 1671 seulement, Clément X scella du sceau du Pêcheur la Bulle qui déclarait *Saint* le bienheureux Louis Bertrand.

Mais, avant d'aboutir à cette solennelle décision, bien des procès furent entamés, bien des recherches faites, bien des pétitions pressantes rédigées. Une brève énumération de toutes ces démarches démontrera jusqu'à l'évidence la prudence scrupuleuse dont s'inspire l'Eglise, dans une canonisation.

Tous les événements de la vie du serviteur de Dieu deviennent le sujet de la plus patiente investigation. Chacune des difficultés soulevées par la subtilité du Promoteur de la Foi, — appelé vulgairement « l'Avocat du Diable », — doit recevoir une solution claire et satisfaisante. Aucun recoin ne reste dans l'ombre. La lumière du plus perçant examen est projetée sur tous les points douteux. La plus légère imperfection dans la vertu, si elle est péremptoirement établie, suffit pour tout enrayer. Toutes les procédures doivent aboutir à cette conclusion : le personnage mis en cause a possédé les vertus théologiques et cardinales, non seulement à un haut degré, mais à un degré éminent et héroïque ; non seulement temporairement et par accès, mais habituellement et constamment, dans l'adversité et la prospérité, la bonne et la mauvaise réputation, la santé et la maladie, la vie et la mort ; ces vertus sont confirmées par des miracles indiscutables, qui sont comme le jugement du Dieu-Vérité, sanctionnant l'opinion débile et trompeuse des hommes ; miracles n'ayant point pour unique fondement la rumeur populaire, mais prouvés par l'attestation précise et concordante de témoins oculaires, interrogés avec les soins les plus minutieux et sous la foi du serment.

En novembre 1581, un mois après la mort de saint Louis, l'enquête commença. Les magistrats de Valence regardèrent comme un devoir la recherche des merveilles opérées par la grâce divine en leur saint concitoyen. Ils adressèrent une pétition en forme à l'Archevêque de Valence, Jean de Ribera, le priant d'instituer un examen

juridique de la vie et des vertus du Père Louis Bertrand. L'Archevêque donna un gracieux consentement et s'en remit au zèle de l'évêque de Marruecos, Michel Espinosa. Celui-ci présida la commission dont les séances commencèrent le 14 décembre 1581, et devant laquelle comparurent cent douze témoins.

L'ardeur des magistrats ne s'assoupit point. En 1584, ils présentèrent une humble supplique au Souverain Pontife, Grégoire XIII ; ils priaient Sa Sainteté d'instituer, en vertu de son autorité apostolique, une procédure, afin que toutes les démarches nécessaires fussent faites, en vue d'introduire la cause de canonisation. Pour que l'affaire fût poussée avec vigueur, ils en chargèrent le Père Jean Bru, Dominicain, et Maître Jean-Baptiste Vivès, tous deux résidant à Rome. Grégoire XIII semblait tout disposé à y donner les mains, mais sa mort, arrivée au mois d'avril 1585, prévint sa décision.

Le même mois, Sixte-Quint fut élu. En octobre, Philippe II écrivit une lettre pressante à son ambassadeur près la Cour Pontificale, lui mandant de prier le Saint Père de hâter les actes nécessaires, « afin que la joie déjà causée à la cité de Valence par les mémorables actions d'un aussi saint religieux reçût son complément et son couronnement ». L'ambassadeur obéit, et, à la suite de la pétition présentée par lui, Sixte-Quint, dans le consistoire secret du 25 janvier 1586, ordonna l'introduction de la cause et en remit les soins à sept cardinaux, présidés par le Doyen du Sacré Collège, avec mission d'examiner sérieusement l'affaire, et d'en transmettre un rapport au Saint Père.

Ce rapport parvint au Pape, en juillet. Celui-ci adressa un bref à l'Archevêque de Valence, l'instituant, lui et deux évêques, commissaires pour présider à un examen général de la vie, pureté de foi, sainteté religieuse, miracles du serviteur de Dieu, Frère Louis Bertrand. Cet

examen est le premier prescrit par les règles canoniques en pareille matière.

Ce fut le Père Antist, Prieur du couvent de Valence, qui remit ce bref à l'Archevêque. Et certes, le fait d'être porteur officiel d'un tel document dut combler de joie le cœur de cet ami de Louis.

L'Archevêque et ses deux assesseurs entrèrent en fonction le 8 octobre 1586, juste cinq ans après la mort du saint, et entendirent quatre-vingt-six témoins, de toute condition, qui avaient connu personnellement le serviteur de Dieu.

Le procès fut dépêché à Sixte-Quint, qui, par bref en date du 15 juillet 1589, en confia l'examen à la Congrégation des Rites, récemment établie.

Au mois d'août, le Procureur-Général de l'Ordre et le Père Jean Bru, Procureur attitré de la ville de Valence, par supplique adressée à la Congrégation des Rites, postulèrent cet examen. Les formalités suivirent leur cours : dans le consistoire secret tenu à Saint-Pierre, le 9 mars 1590, la Congrégation annonça au Pape que le procès général avait été dûment examiné, et lui demanda de publier les lettres patentes pour inaugurer le procès spécial.

La mort de Sixte-Quint, 27 août 1590, arrêta la marche de la cause. En septembre, nouvelle lettre de Philippe II à son ambassadeur, recommandant de nouvelles instances. Mais le règne trop éphémère de plusieurs Papes réduisit à néant ses requêtes. Urbain VII remplaça Sixte-Quint, le 15 septembre, et mourut le 23. Grégoire XIV régna du 15 décembre au 15 octobre de l'année suivante. Innocent IX ne porta le tiare que deux mois (30 janvier — fin mars 1592). Enfin Clément VIII s'assit sur la Chaire de saint Pierre. Mais, par le contre-coup de ces morts précipitées, toutes les affaires avaient subi un tel retard, que les lettres patentes, nommant les juges et posant les questions à résoudre, ne purent être expédiées avant le 16 mars 1596.

Un marchand qui avait un comptoir à Valence, se chargea, sous serment, de leur arrivée à bon port.

Elles y arrivèrent en effet. Le Syndic de la ville, qui se trouvait être Jacques Bertrand, frère de saint Louis, et le Père Antist, se rendirent auprès de l'Archevêque et lui remirent officiellement les lettres, à la grande joie de la cité entière.

Le procès spécial fut immédiatement ouvert, et se poursuivit jusqu'au 2 décembre 1598. Deux cent quatre-vingt-onze témoins comparurent. Les lettres ordonnaient l'insertion dans les actes de tous les témoignages et documents relatifs à la cause. Aussi, le 25 avril 1596, le Procureur de celle-ci transmit à l'Archevêque les diverses informations recueillies dans les endroits où Louis avait résidé ou prêché.

Le procès clos, signé et scellé légalement, fut envoyé à Rome le 10 mai 1599. En même temps, la ville de Valence élut le Père Louis Istela, savant religieux, professeur à l'Université, comme représentant à Rome, et vota des fonds pour faire face aux dépenses nécessaires. Ce Père partit, chargé d'une lettre par laquelle Philippe III demandait humblement à Sa Sainteté Clément VIII la canonisation de Louis. Nombre de personnes distinguées, entre autres le duc de Najera, vice-roi de Valence, lui remirent aussi des suppliques exprimant le même vœu.

Lorsque Philippe III comprit que l'usage constant en matière aussi grave ajournerait considérablement la canonisation, il demanda sa béatification, afin que son culte public fût autorisé. Le monarque écrivit en même temps au Cardinal Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, pour le supplier d'obtenir cette faveur.

Le 4 mars 1608, la Congrégation, après mûre délibération, rendit ce décret : le Souverain Pontife, s'il le juge convenable, a des motifs suffisants d'inscrire le serviteur de Dieu au catalogue des Bienheureux, de lui concéder ce

titre et le privilège annexé de l'Office et de la Messe d'un Confesseur. Enfin la Congrégation exprimait son avis que rien n'était de nature à entraver la cause de canonisation.

Paul V était alors Souverain Pontife. Par décret, en date du 29 juin 1608, il déclara *Bienheureux* le Père Louis Bertrand, et concéda à tous les couvents dominicains du royaume de Valence le privilège de célébrer la Messe et l'Office en son honneur. Ce privilège fut plus tard étendu à l'Ordre entier et au clergé valencien.

Cette nouvelle parvenue à Valence fut le signal de réjouissances publiques. La cité entière célébra cette fête, comme si l'honneur du Bienheureux était le triomphe personnel de chaque citoyen.

L'Archevêque, en souvenir de l'intime amitié qui l'avait uni à Louis, fit don au couvent d'une somme d'argent, dont la rente était destinée à célébrer la fête annuelle du Bienheureux, avec toute la magnificence désirable.

La béatification était un fait accompli. Les Pères de Valence n'en étaient que plus stimulés à procurer au Bienheureux l'honneur suprême de la canonisation. Le Père Istela, Procureur à Rome et Maître du Sacré Palais, était mort. Le Père Jean-Baptiste Alzamora, chargé de le remplacer, arriva à Rome, au mois d'octobre. Par une pétition, immédiatement adressée au Saint-Siège, il demanda la remise de la cause et de la revision des procès à trois Auditeurs de Rote.

Le Pape donna son approbation, et, le 27 avril 1617, les travaux préliminaires commencèrent. Le premier soin du Procureur fut de faire rédiger trois copies du procès. Les 1545 pages que comptait chacune d'elles donnent quelque idée de la minutie des recherches.

Les trois plus anciens Auditeurs de Rote furent munis chacun d'une copie, soigneusement collationnée avec l'original. Sur ces entrefaites, le Père Alzamora mourut.

Le Maître-Général écrivit aux Pères de Valence de pourvoir à son remplacement. Le Père Barthélemy Aviñone, nommé le 6 octobre 1617, arriva à Rome le 28 décembre.

Il se mit immédiatement à l'œuvre. Le 30 avril, la première assemblée se réunit au Quirinal ; il y fut décidé que le procès pouvait se poursuivre.

Le 17 juillet, deuxième séance, dans la sacristie de l'église de Saint-Augustin, où eurent également lieu les deux séances suivantes : l'examen des témoins était irrépréhensible.

Le 18 septembre, troisième séance : la foi éminente, l'espérance très ferme, l'ardente charité du Bienheureux avaient été nettement établies.

Le 26 septembre, quatrième séance : l'héroïcité des vertus de prudence, justice, pauvreté, chasteté, prière, patience avait été mise en pleine lumière.

Le 5 octobre, cinquième séance, au Quirinal : même conclusion par rapport aux vertus de tempérance, mortification, humilité. De plus, les points suivants étaient suffisamment démontrés : Dieu lui avait accordé le don de prophétie ; une prodigieuse affluence de peuple s'était assemblée à ses funérailles ; tous s'étaient montrés empressés à baiser ses pieds et ses mains, à s'approprier des reliques, en dépeçant ses habits, à visiter son tombeau : sa réputation de sainteté avait été universellement accréditée.

Le 15 octobre, sixième séance, au Quirinal : deux miracles furent reconnus et confirmés : l'extinction de l'incendie, dans la vigne d'Albayda, par un signe de croix ; la guérison d'Espérance Assensi.

Le 18 février 1619, septième séance : approbation de deux autres miracles, la multiplication du pain au couvent de Saint-Onuphre ; la guérison instantanée, par l'application d'une relique, de plaies profondes et invétérées dont souffrait Vincent Morelli.

Le 4 mars, huitième séance : approbation de trois miracles : la lumière surnaturelle qui éclata au moment du trépas ; le chant des anges après la mort ; la guérison subite d'Isabelle Salon par une simple imposition de la main.

Le 20 mars, la guérison instantanée de deux enfants, qui avaient bu un peu d'eau de la fontaine bénie par le saint, fut déclarée digne du nom de miracle.

Dans les dixième, onzième et douzième séances, approbation d'autres miracles.

La séance du 12 juillet 1619 reconnut comme suffisamment établis deux faits surnaturels : le merveilleux resplendissement du visage, pendant l'exposition dans l'église ; le parfum exhalé par le cadavre.

Enfin, la quatorzième séance, tenue à la Sapienza, le 31 juillet, approuva trois guérisons miraculeuses : Isabelle Pugiadès, atteinte de la fièvre, près de rendre l'âme, privée de la parole... et guérie par le seul attouchement du rosaire de Louis ; André Alreus, guéri par une visite au saint tombeau ; Jeronima Gisser, dont la tête rongée d'ulcères fut entièrement purifiée par quelques gouttes de l'huile d'une des lampes qui brûlaient devant le monument.

Après l'élection de Grégoire XV, les Auditeurs de Rote dressèrent avec soin et signèrent un rapport des examens, démarches et procès, et le remirent au Pape, le 13 août 1621.

Toutes les précautions, semble-t-il, avaient été prises, jusqu'au scrupule, pour découvrir la vérité, et permettre de procéder, en toute prudence, à la canonisation. Le Pape, cependant, ne se déclara pas satisfait. Au mois de septembre 1621, il ordonna à la Sacrée Congrégation d'entreprendre une révision complète de la cause, sous la direction du cardinal Pignatelli. Les cardinaux obéirent. Après maintes séances consacrées à un examen laborieux

et minutieux de tous les témoignages, ils conclurent, d'une voix unanime, à la validité de la procédure, à l'héroïcité des vertus, à la preuve sérieuse et au nombre suffisant des miracles, — et confirmèrent ainsi le jugement des Auditeurs de Rote.

Le 22 décembre 1621, les débats furent clos par un décret de la Sacrée Congrégation ; le Souverain Pontife, s'il le jugeait bon, pouvait, en toute sûreté, déclarer le bienheureux Père l'un des saints du royaume de Dieu, et le proposer au culte et à la vénération des fidèles.

Philippe III ne vécut pas assez pour lire ce décret qu'il avait si vivement postulé. Il mourut au mois de mars 1621. Son fils, Philippe IV, héritier de la dévotion paternelle envers saint Louis, adressa, en décembre 1621, et janvier 1623, de pressants appels à Grégoire XV.

Mais ce Pontife mourut en 1623. La canonisation dut attendre encore 48 ans. Quatre Pontifes se succédèrent dans l'intervalle. Enfin, le 12 avril 1671, Clément X, glorieusement régnant, publia la Bulle qui déclarait *Saint* le bienheureux Louis Bertrand.

Ce parcours rapide des diverses étapes de la cause n'est qu'un abrégé succinct de tout un livre de la biographie écrite par Aviñone. Deux lignes auraient pu paraître suffisantes : après mûr examen, Louis fut béatifié en 1608, canonisé en 1671. Mais les détails portent avec eux leur instruction, et prouvent jusqu'à l'évidence la prudence infinie avec laquelle procède le Saint-Siège, avant de conférer à un héros chrétien le sublime honneur de la canonisation, avant de le proposer aux fidèles comme modèle de toutes les vertus. La décision des Papes, en pareille matière, est infaillible : en effet, comment imaginer que l'Eglise, dépositaire de l'autorité divine, puisse déclarer saint un homme dont la vie aurait déplu à Dieu. Si donc, l'Eglise est infaillible dans son enseignement dogmatique et moral, elle ne peut abuser les fidèles, en leur montrant

comme un exemple de sainteté héroïque un homme indigne de cet honneur. Mais le Saint-Siège estime prudence, de n'épargner ni peine ni labeur pour arriver humainement à la certitude, et ne pas tenter Dieu par précipitation ou présomption ; il ne néglige rien pour établir son jugement sur des bases solides, se confiant en la divine Assistance, au moment de la décision suprême.

L'Eglise, spirituelle et immuable au milieu de toutes les vicissitudes humaines, ne se hâte point ; l'impulsion du sentiment, l'impétuosité naturelle ne précipitent pas son action, toujours délibérée, prudente, grave. Le Pape, debout sur la tour de garde, comme la sentinelle d'Israël, domine l'activité remuante du peuple, et peut regarder au loin d'un regard tranquille. Le Pape meurt, mais l'Eglise est immortelle, elle sait attendre.

Là comme ailleurs, l'Eglise reflète l'image de son Auteur. Quelle action est plus lente que celle de Dieu ? L'homme, ce vivant d'un jour, se hâte... Dieu, ce vivant de l'éternité, ne se hâte pas. L'homme est mobile et agité, Dieu reste immuablement calme. Et combien de fois la lenteur de Dieu n'a-t-elle pas failli provoquer l'impatience de l'homme ?

Mais lorsqu'a sonné l'heure marquée, Dieu frappe le coup décisif, — sans appel. Autant sa marche a semblé tardive, autant son action est nette, concluante, irrévocable. Ce que nos esprits courts taxaient de lenteur avait sa source dans la conscience de son infinie sagesse et infinie puissance.

Ainsi en va-t-il de l'Eglise. Sûre de son immortalité, de l'assistance fidèle de Dieu, elle va son chemin, d'un pas lent et raisonné, dont s'impatiente souvent l'impétuosité hâtive des hommes. Princes et monarques peuvent envoyer demandes sur demandes ; des pays entiers peuvent attendre, dans une fiévreuse anxiété, la canonisation d'un saint, la définition d'une doctrine, la solution d'une con-

troverse ;... au milieu de ces frémissements, l'Eglise s'avance, calme, majestueuse. Mais quand le temps propice est arrivé, la sentence est portée, claire et définitive, tranchée par le glaive de son infallible jugement.

CHAPITRE IX

HISTOIRE DU TOMBEAU

Translation en 1647. — Etat de parfaite conservation, 1661. — Nouvelle translation en 1744. — Le tombeau en 1789. — Profanation pendant le siège, 1811. — Les reliques chez Vincent Marquès ; à la sacristie de la cathédrale ; à l'église de Saint-Dominique, 1814. — Abandon en 1835. — Translation à l'église Saint-Etienne. — Procession en 1850.

« Ils jetèrent le corps dans le sépulcre d'Elisée. Au contact des os du Prophète, le mort revint à la vie et se dressa sur ses pieds. »

(IV Rois, XIII, 21.)

Il ne nous reste plus qu'à tracer d'une plume rapide l'histoire du saint corps ; il repose encore à Valence, respecté de la corruption et attendant une résurrection glorieuse.

Nous avons raconté la translation au tombeau de pierre érigé par le frère du saint. Les Pères Antist et Aviñone nous déclarent que dès lors jusqu'à l'époque où ils écrivirent, la pierre resta scellée et le sépulcre fermé.

Aviñone écrivait en 1622. Plus tard, en 1647, le corps, toujours intact, fut transféré à un autre tombeau, plus riche. En 1661, la Sacrée Congrégation prescrivit un examen attentif, afin d'établir s'il avait vraiment échappé à toute altération naturelle. La Bulle de Clément X nous en transmet le résultat : elle compte parmi les miracles postérieurs à la béatification de Louis ce fait, « que son saint

corps fut trouvé en état de parfaite conservation, près de quatre-vingts ans après sa mort, sans avoir été soumis à aucun embaumement ou autre préservatif contre la putréfaction ». La translation de 1647, l'examen de 1661 le montrèrent parfaitement entier, sans ombre de corruption, les chairs et les jointures flexibles, exemptes de toute rigidité cadavérique.

En 1744, la marquise de Trocival, Marie de Bracomonte, fit bâtir en l'honneur de saint Louis une chapelle que *l'ayuntamiento* de Valence, dans une lettre aux Bollandistes, qualifie de magnifique. Le corps, enfermé dans une châsse d'argent, fut déposé sur l'autel, et ainsi offert à la vénération des fidèles. Les autorités de Valence envoyèrent également aux Bollandistes une gravure représentant cette châsse, et destinée à « illustrer » la « Vie de saint Louis ». Objet précieux et riche, sans conteste, mais dont le caractère artistique est discutable : le goût prédominant vers le milieu du dernier siècle l'explique sans le justifier.

Le dernier volume de la nouvelle édition des Bollandistes nous offre quelques intéressants détails sur les événements ultérieurs.

Antoine Ponz, dans ses « Voyages en Espagne » (1789), décrit ainsi cette chapelle : « La chapelle de saint Louis Bertrand est enrichie de jaspes et de pierres précieuses. Rien ne manquerait à sa beauté, si toutes les décorations étaient d'aussi bon goût que les peintures murales, où Jérôme Espinosa a représenté différentes scènes de la vie du saint. Son portrait par le même artiste est placé au-dessus de l'autel, devant la châsse d'argent où repose le corps. » Les fresques de la voûte sont l'œuvre de Bovira. Dans cette chapelle, Ponz trouva aussi des monuments élevés en l'honneur des vénérables Pères Dominique Anadon et Jean Micon.

Mais les vicissitudes humaines ne purent laisser longtemps le corps de saint Louis reposer en paix. Au com-

mencement de ce siècle, le torrent des guerres de la Révolution roula jusqu'à Valence. Les plaines fertiles de la Huerta furent foulées aux pieds par les armées ennemies.

Nous n'avons pas de date précise de la translation. Un document dressé en 1814, et parafé par un notaire public, déclare exister, dans les archives diocésaines, une pièce authentique établissant que le corps, d'abord caché dans la maison de Vincent Marquès, puis transporté en 1812 dans la sacristie de la cathédrale, était bien celui de saint Louis Bertrand. Le premier déplacement n'est pas mentionné, on parle seulement de l'assaut donné par les Français, et ces mots : *urna dirupta*, indiquent la violence.

On compte trois sièges de Valence par l'armée française, deux infructueux, le troisième couronné de succès. En 1808, le maréchal Moncey, sur l'ordre de Napoléon, quitta Madrid, aux premiers jours de l'été, et marcha sur Valence, pour réprimer une insurrection. Les habitants, sans s'effrayer des huit mille hommes campés sous leurs murs, se défendirent avec une telle intrépidité que le général français dut battre en retraite, après avoir essuyé des pertes sérieuses.

Deux ans plus tard, en 1810, le maréchal Suchet envahit la province, à la tête d'un corps d'armée considérable, et, sans coup férir, arriva jusqu'aux portes de Valence. Il supposait que les Valenciens, épouvantés de son approche, seraient immédiatement amenés à capituler. Mais il avait compté sans leur courage. Les portes restèrent closes, et, faute d'artillerie de siège, il dut se retirer.

En 1812, il fut plus heureux. Le titre de Duc d'Albufera et de vastes possessions dans la province récompensèrent la prise de la ville que ne parvinrent pas à sauver la résistance acharnée et le valeureux désespoir de ses défenseurs, commandés par Blake. « La riche et splendide plaine de Valence », écrit Alison, en parlant de ce siège, « le jardin de l'Espagne, ce paysage dont la réalité dépasse

les rêves du poète, tomba tout entière, avec ses immenses ressources, au pouvoir des Français ».

C'est vraisemblablement pendant ce siège que le corps du saint fut arraché à son repos. On croit que, durant les troubles, il fut exposé à la vénération du peuple, sur le grand autel de l'église des Dominicains, et qu'il éprouva les violences des soldats pendant le sac de la ville. Il fut alors caché dans l'oratoire privé de Vincent Marquès ; de là, transféré secrètement à la cathédrale et caché dans la sacristie avec d'autres précieuses reliques. La capitulation eut lieu le 11 janvier ; le toit hospitalier de Vincent Marquès abrita le saint corps jusqu'au 29.

En 1814, les Dominicains rentrèrent en possession de leur précieux trésor. Cette translation fut solennelle. La procession s'organisa à la cathédrale dans la matinée du 23 octobre : chapitre, clergé séculier et régulier, autorités civiles, foule immense où se mêlaient toutes les classes. Le corps fut élevé sur les épaules de huit prêtres. Au milieu des chants solennels, des flots d'encens, des cierges allumés, l'humble serviteur passa sous la porte des Apôtres, traversa la ville, toute en fête, toute illuminée, et atteignit la Plaza de Santo Domingo. Par la grande porte du couvent le cortège pénétra sous le cloître, puis à l'église. Le corps fut un instant déposé devant le maître-autel ; puis, lorsque antiennes et oraisons eurent été chantées, la procession descendit jusqu'à la chapelle de saint Louis, où une châsse avait été préparée.

Le corps était alors un peu endommagé, par suite du temps, des translations fréquentes, du transport précipité à la demeure de Vincent Marquès, des brutalités soldatesques. Les doigts étaient détachés de la main ; plusieurs os des avant-bras avaient été brisés et enlevés, mais heureusement recouverts. On remboîta ceux-ci le mieux possible. Les doigts furent déposés dans un reliquaire, après soigneux examen.

Une table, couverte d'un tapis en damas et d'une nappe magnifique, avait été dressée dans la chapelle. Elle reçut le saint corps. On rédigea alors un acte officiel, contenant ces deux points : c'était bien là le corps, transporté de la maison Marquès à la cathédrale; le Prieur et sa communauté concédaient une relique des doigts du saint au chapitre de la cathédrale, en reconnaissance de la sollicitude avec laquelle avaient été sauvés et gardés les précieux restes, à l'époque troublée du siège.

Après toutes les formalités, le Vicaire-Général donna l'ordre de déposer les saintes reliques dans la châsse placée sur l'autel. Au milieu des chants et des prières, quatre Dominicains levèrent le corps et le placèrent dans la châsse en bois, ornée à l'extérieur d'un revêtement d'argent ciselé, richement doublée de soie à l'intérieur; deux des parois étaient en verre. Elle fut alors soigneusement fermée de deux clefs; l'une fut confiée au vice-roi, l'autre resta aux mains du Prieur.

C'est dans cette châsse, modeste comparativement à l'ancienne, mais enfin dans son couvent et dans l'antique chapelle élevée en son honneur, que saint Louis reposa jusqu'à la dispersion des Ordres religieux en 1835. Date néfaste, où le couvent de Saint-Dominique vit le terme de son histoire longue et mouvementée, où les Frères durent quitter ces murs vénérables; où les anciens et beaux cloîtres gothiques commencèrent à tomber en ruines; où l'église, vibrante pendant tant de siècles, eut ses portes fermées, sa lampe éteinte, la voix de la prière étouffée.

Pendant quelque temps, le corps de saint Louis resta sur son autel; — mais aucun dévot ne venait plus s'agenouiller devant la châsse. L'église était morte. Le curé et le clergé de l'église Saint-Etienne demandèrent à l'Archevêque l'autorisation d'offrir aux reliques l'hospitalité de leur église et le tribut d'honneur auquel elles avaient droit. Deux raisons appuyaient cette revendication géné-

reuse : le couvent des Dominicains était situé sur le territoire de la paroisse ; et puis, dans cette même église, trois cent neuf ans auparavant, saint Louis avait reçu le baptême.

L'Archevêque agréa la demande. Cette dernière translation eut lieu le 14 octobre 1835. La châsse fut enlevée de l'église muette et déserte, transportée à l'église Saint-Etienne et déposée dans la chapelle du Saint-Sacrement, au-dessus de l'autel.

Un dernier épisode mérite mention. En 1850, une extrême sécheresse désola le pays. L'Archevêque permit de porter processionnellement la châsse du saint, afin d'obtenir, par son intercession, la pluie bienfaisante.

Aujourd'hui, le corps, victorieux de la corruption, repose toujours sur l'autel du Saint-Sacrement, dans l'antique église Saint-Etienne. Ces genoux, si souvent ployés devant le mystère du Tabernacle ; cette tête, si souvent prosternée dans la poussière pour adorer le Dieu caché, attendent la résurrection, tout près du Corps vivant de Celui qui a dit : « Je suis la Résurrection et la Vie. »

L'endroit ne convient-il pas à merveille à un cœur qui aime si tendrement Notre-Seigneur Jésus-Christ !

APPENDICE

AU CHAPITRE VI DE LA DEUXIÈME PARTIE

La prière dont saint Louis, à l'imitation de saint Vincent Ferrier, se servait généralement auprès des malades et par laquelle il opéra tant de guérisons, était la suivante. Il la récitait, les mains étendues sur leurs têtes :

« Ces signes accompagneront les fidèles : Ils imposeront les mains aux malades et ceux-ci seront soulagés. Que Jésus, Fils de Marie, Sauveur et Seigneur du monde, qui vous appela à la foi catholique, vous sauvegarde et vous bénisse, à cette heure ; par les mérites de la Bienheureuse Vierge Marie, de saint Dominique, notre Père, de saint Vincent et de tous les saints, qu'il daigne vous délivrer de votre infirmité. »

Suivait le commencement du premier chapitre de l'évangile selon saint Jean, comme on le récite à la fin de la Messe.

Enfin le saint donnait cette bénédiction : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous et vous défende ; qu'il soit en vous et vous préserve ; qu'il soit devant vous et vous conduise ; qu'il soit derrière vous et vous garde ; qu'il soit au-dessus de vous et vous † bénisse, Lui qui avec le Père et le Saint-Esprit ne fait qu'un et règne dans les siècles des siècles. Amen. Que la bénédiction du Dieu Tout-Puissant, Père †, Fils †, Saint-Esprit †, descende sur vous et y demeure toujours. Amen. »

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Préparation.

CHAPITRE PREMIER. — PATRIE ET ÉPOQUE DU SAINT

Description de Valence. — La Huerta. — Influence des Maures. — Le Cid. — Peintres. — Souvenirs chrétiens. — Saints du xvi^e siècle. — Saint Louis Bertrand 7

CHAPITRE II. — LA FAMILLE DU SAINT

La maison familiale. — Ancêtres. — Parenté avec saint Vincent Ferrer. — Son père, Jean Bertrand. — Faveurs célestes. — Les Chartreux. — Second mariage. — Naissance du saint. — Ses frères et sœurs 14

CHAPITRE III. — ENFANCE DE SAINT LOUIS

L'école. — Premiers traits du caractère. — Prière nocturne. — Le Père Ambroise de Jésus. — Louis quitte la maison paternelle pour se faire pèlerin. — Sa lettre à ses parents. — Son retour. — Il revêt l'habit ecclésiastique 21

CHAPITRE IV. — LE COUVENT DE SAINT-DOMINIQUE A VALENCE

Fondation. — Jacques le Conquérant. — Histoire de l'édifice. — Son état en 1803. — Sa condition actuelle. — Couvent de Notre-Dame « del Pilar ». — Maison de saint Louis 30

CHAPITRE V. — LOUIS ENTRE DANS L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

Choix d'un confesseur. — Le Père Jacques Ferrán. — Le jour de la prise d'habit est fixé. — Désappointement. — Heureux arbres! — Le Père Jean Micon, Prieur. — Il reçoit Louis, 26 août 1544 . . . 35

CHAPITRE VI. — LE NOVICIAT SIMPLE

Épreuves. — Tentatives de son père pour l'amener à quitter l'Ordre. — Lettre de Louis. — Entrevue avec son père. — Calomnie. — Vertus religieuses. — Profession 42

CHAPITRE VII. — SAINT LOUIS NOVICE PROFÈS

Nouvelle ferveur. — Gravité sans morosité. — Imitation des saints d'autrefois et des pieux contemporains. — Le Père Raphaël. — Faveurs dans la prière. — Maladie. — Le couvent de Saint-Mathieu. — Renouveau dans la pénitence. — Tentation d'abandonner l'étude. — Son portrait d'après le Père Antist. — Sacerdoce, 1547. — Première Messe. — Dévotion au Saint-Sacrement. — Vision d'un danger. — Naufrage du Père Raphaël 53

CHAPITRE VIII. — SAINT LOUIS ET SON PÈRE

Fondation du couvent de Lombay. — Mort du père de Louis. — Son âme en purgatoire. — Apparitions. 63

CHAPITRE IX. — SAINT LOUIS MAÎTRE DES NOVICES

Sa nomination. — Ses vertus. — Ses instructions sur divers sujets. 68

CHAPITRE X. — PRIÈRE ET ÉTUDE

Don de prière et amour de l'étude. — Louis part pour Salamanque, mais revient sur ses pas. — Nadal de Mena. — Mort du Père Jean Micon; esquisse de sa vie. 79

CHAPITRE XI. — SAINT LOUIS VICAIRE DU COUVENT DE SAINTE-ANNE

Mort de saint Thomas de Villeneuve et de la mère de saint Louis. — Famine et peste. — Le saint est nommé Vicaire du couvent de Sainte-Anne d'Albayda 89

CHAPITRE XII. — TRAVAUX A VALENCE

Retour de saint Louis à Valence. — Il est nommé de nouveau Maître des Novices. — Prédications diverses. — Châtiment des corsaires turcs. — Esprit prophétique. — Lettre à sainte Thérèse 106

CHAPITRE XIII. — DÉPART POUR L'AMÉRIQUE

Un imposteur au couvent. — Saint Louis se décide à partir. — Opposition. — Son départ 114

DEUXIÈME PARTIE

L'Apostolat.

CHAPITRE PREMIER. — LES MISSIONS DOMINICAINES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD, AVANT L'ÉPOQUE DE SAINT LOUIS

Colomb et les Dominicains. — Premiers missionnaires. — Saint-Domingue. — Le Père Antoine de Montesinos. — Las Casas. — Province de Sainte-Croix. — Province de Saint-Antonin. — Découverte de la Nouvelle-Grenade. — Travaux des missionnaires. — Arrivée de saint Louis à Carthagène 129

CHAPITRE II. — TRAVAUX A CARTHAGÈNE

Rareté des documents ; sa raison d'être. — Silence de saint Louis sur lui-même. — Don des langues. — Épreuve. — Mission à Panama. — Étroite pauvreté. — Nourriture miraculeuse. — Dangers. — Don de prophétie ; exemples. — Calomnie. — Prédications 139

CHAPITRE III. — MISSION A TUBARA

Louis est envoyé à Tubara. — Règle de vie. — Baptême miraculeux. — Pénitence. — Merveilleux succès. — Machination diabolique. — Le démon se déguise en ange de lumière. — Délivrance de Jacques Francès. — Le Rosaire. — Un ressuscité. — Attentat contre la vie du saint. — Destruction des idoles. — Influence sur les naturels. — Une conversion au lit de mort. — Douleur causée par le départ du saint. — Miracles obtenus par son intercession 155

CHAPITRE IV. — MISSIONS A CIPACOA, PALUATO, SAINTE-MARTHE

Districts de Cipacoa et Paluato. — Pauvreté. — Un second Élie. — Orage conjuré. — Passage d'un fleuve. — Calomnie. — Sol ingrat. — Mis-

sion à Sainte-Marthe. — Des habitants de Paluato viennent demander le baptême 168

CHAPITRE V. — MISSION CHEZ LES INDIENS CARAÏBES

Les Caraïbes. — Leur bravoure. — Lieux visités par saint Louis. — La Guyane. — Les adorateurs d'ossements. — Poison. — Délivrance. — Martyre. — Leçons empruntées aux Caraïbes. — Crainte des faux dieux. — Accomplissement littéral de la promesse du Christ . . 175

CHAPITRE VI. — MISSIONS A TÉNÉRIFFE ET MOMPOX

Ténériffe. — Repos de quelques mois. — Souffrances. — Le crucifix. — Prophétie. — Mompox. — Visiteurs célestes. — Tentation repoussée. — Conversion des tentateurs. — Mort du petit Louis. — L'île Saint-Vincent. — Croix merveilleuse. — Attaque dans l'île Saint-Thomas. — Guérisons miraculeuses. — Épidémie. 184

CHAPITRE VII. — RETOUR EN ESPAGNE

Motifs de retour. — Lettre de Las Casas. — Louis écrit au Maître-Général. — Il est élu Prieur de Santa-Fé. — Voyage infructueux. — Lettre du Général. — Louis revient à Ténériffe. — Traversée. — Tempête. — Le Père Louis Véro ; sa carrière apostolique, sa sainte mort. — Arrivée de saint Louis à Valence 194

TROISIÈME PARTIE

Service fidèle.

CHAPITRE PREMIER. — PRIORAT AU COUVENT DE SAINT-ONUPHRE

Année de repos. — Amitié avec le bienheureux Nicolas Factor. — Louis est élu Prieur de Saint-Onuphre. — État du couvent. — Construction. — Les banquiers du Prieur. — Comment le Prieur payait ses dettes. — Le crucifix. — Pain miraculeux. — Les Chartreux. — Frères quêteurs. — Les armes du religieux. — Crainte des voleurs. — Sermons. — Nuit de Noël. — Carême à Moncada. — Plusieurs personnes miraculeusement secourues 211

CHAPITRE II. — ENCORE MAÎTRE DES NOVICES

Amour de la solitude. — Louis et les Chartreux. — Le monastère de Portacœli. — Motifs pour rester Dominicain. — Maître des Novices. — Le démon visible. — Clairvoyance spirituelle. — Conversion d'un prélat. — Un professeur étonné. — Conversion merveilleuse. — Con-

naissance des pensées. — Louis prêche le carême à Borriana. — Conduite de Louis chez les séculiers. — Il assiste un paysan moribond. — Dénonciation et conversion. — Espions déjoués. — Souffrances du Père Barthélemy. — Mort du Père Ferrandiz. — Crainte des corsaires. — Le démon, ange de lumière 229

CHAPITRE III. — SAINT LOUIS, PRIEUR DE VALENCE

(15 MAI 1575—15 MAI 1578)

Louis est élu Prieur. — La statue de saint Vincent. — Inscription sur le mur de sa cellule. — Portrait de Louis par le Père Antist. — Les Pères Dominique de Monte-Mayor et Amador Espi. — Vision prophétique. — Sévérité sans roideur. — Correction des fautes; la paresse; les visites. — Le Chapitre. — Sainte horreur des titres. — Courtoisie. — Amour du chœur. — Régularité malgré les souffrances. — Sollicitude paternelle. — Aumônes. — Le Chapitre provincial. — « Je ne suis pas meilleur que mes Pères ». — Une âme pénitente. — Mort subite. — Désir de démissionner 244

CHAPITRE IV. — SAINT LOUIS, PRIEUR DE VALENCE (suite)

Visite aux prisonniers. — Les condamnés. — La prison de Valence. — Discernement des esprits. — Rayon de lumière. — Une leçon sur la Providence. — Guérison d'un Jésuite. — Amour pour les Ordres religieux. — Vocations. — Le barbier du couvent. — Clairvoyance surnaturelle. — Carême à Moncada. — Caractère de sa prédication. — Guérisons merveilleuses. — Mort prédite. — Consolation divine. — Fête de saint Pierre martyr. — Fin de son Priorat 264

CHAPITRE V. — LE SOIR DE LA VIE (MAI 1578—JUIN 1580)

Conduite du saint après sa sortie de charge. — Charité patiente. — Bénédiction d'une fontaine. — Révélation de la mort du roi de Portugal. — Remarques du Père Antist. — Humilité, gage de sainteté — Maladie de Philippe II. — Guérison d'une dame. — Procession du jour de Pâques, 1579. — Sermon du saint. — Vision, le jour de saint Michel. — Mélancolie tempérée d'amabilité. — Salut du Père Barthélemy. — Consolation. — Mort prédite. — Les documents perdus. 279

CHAPITRE VI. — LETTRE AU SUJET DES MAURES

Louis consulté par le vice-roi. — Troubles de 1519. — Les Cortes de Valence et Charles-Quint. — Révolution contre les nobles. — Baptême des Maures. — Pacification. — Validité du baptême. — Quel jugement porter sur la décision du saint? — Lettre au vice-roi 293

CHAPITRE VII. — LA DERNIÈRE ANNÉE (1580)

Louis prêche le carême à Xativa. — Renouveaulement de ses forces. — Un dangereux voyage. — Communion fréquente. — Guérison de deux dames. — Fête de l'Assomption. — Prophétie de sa propre mort. — Le chanoine Vich. — Comment se font les révélations. — Don de prophétie. — Exemples. — Trois religieux. — L'image de Notre-Dame. — Autres exemples. — Louis secourt don Cosme Clemente. 300

CHAPITRE VIII. — VERTUS DE SAINT LOUIS

Humilité. — Sincérité de cette vertu en saint Louis. — Joyeux support des injures. — Noms dont il se qualifiait. — Le plus saint ? — Un exemple au confessionnal. — Le Bohémien. — Le Père Pierre de Salamanque. — Un novice à la veille de sa profession. — Patience dans la maladie. — Gloire à Dieu. — Amour divin ; son rayonnement corporel. — Indifférence pour les nouvelles. — Zèle. — Don de crainte, conciliable avec l'amour. — Différentes espèces de crainte. — Pourquoi ce don ? — Mortification. — Dévotion. — Le très Saint-Sacrement. — Le saint Nom de Jésus. — Notre-Dame du Rosaire. — Les âmes du purgatoire. — Portrait du saint. 316

QUATRIÈME PARTIE

La Récompense.

CHAPITRE PREMIER. — DERNIÈRE MALADIE (1581)

Piteux état de santé. — Prédication à l'église Saint-Étienne. — Impossibilité de prêcher le carême. — Le Père Antist, suppléant. — Louis reçoit le Viatique. — Amélioration ; il prophétise la guérison d'une malade ; célèbre la Messe ; guérit trois enfants. — Rechute au mois de mai. — Souffrances joyeuses. — Prière mentale. — Sa Madone. — Invocations. — Musique à l'infirmerie. — Humilité. — Méprise médicale. — Amélioration. — L'hôpital des prêtres malades. — Guérison d'infirmes. — Parfum qu'exhale son corps malade . . . 335

CHAPITRE II. — DERNIERS JOURS

Sollicitude paternelle de l'Archevêque. — Près de la fenêtre. — Promenades en chaise. — Église de Burjazot. — Espoir de guérison. — Rechute. — Retour à l'hôpital ecclésiastique. — Au couvent. — Encore vingt-sept jours. — Mortification *in extremis*. — Visiteurs distingués. — Le prince mourant. — La vérité. — Évidence du miracle. — Encore

quatre jours. — Habits de laine. — Cruelles souffrances. — Le Crucifix et l'image de la Vierge — Saint Vincent Ferrer. — Extrême-Onction, 7 octobre 347

CHAPITRE III. — MORT DE LOUIS

Une visite extraordinaire. — Mystère expliqué. — Signal funèbre. — Retour à la vie. — L'aliment du lendemain. — Fête de saint Denys. — L'habit dominicain. — Attente paisible. — Nouveau signal. — Entrée dans la vie. — Lumière sur ses lèvres. — Prières pour l'éternel repos. — Rayonnement du visage. — Odeur de sainteté. — Musique céleste. — Nombreux témoins. — Note du Père Antist 360

CHAPITRE IV. — FUNÉRAILLES

Don de crainte. — Vision d'Angèle Agullona. — Autre vision. — Exposition du corps. — Dévotion indiscrete. — Le corps est retiré. — Arrivée des gardes. — Députations. — Splendeur. — Affluence continue. — Portrait de Louis. — Miracles. — Messe funèbre. — Habit dépecé. — Ensevelissement précipité. — Office nocturne. — Le caveau des saints. — Service solennel 369

CHAPITRE V. — LE BIENHEUREUX NICOLAS FACTOR

Le bienheureux aux funérailles. — Révélation de la gloire de saint Louis. — Deux promesses. — L'Ordre de la Merci. — Prophétie. — Au réfectoire. — Apparition de saint Louis. — Une relique . . 380

CHAPITRE VI. — TRANSLATION DU CORPS

Foules au tombeau. — Translation. — Reliques partielles. — Guérison produite à leur attouchement. — État de parfaite conservation. — Conclusion du Père Antist. 387

CHAPITRE VII. — MIRACLES POSTHUMES

Apparitions du saint. — Mauvaises confessions. — Élargissement d'un prisonnier. — La fontaine. — Philippe III. — Résurrection d'un enfant mort. — Guérisons. — Le sceau de Dieu 392

CHAPITRE VIII. — CANONISATION DE SAINT LOUIS (1671)

Sublimité d'une canonisation. — Pétition adressée de Valence, 1581. — Sixte-Quint ordonne un examen. — Marche rapide. — Lettres de Louis par Clément VIII. — Procès spécial. — Rapport. — Béatification par Paul V, 1608. — Libéralités de l'Archevêque. — La cause portée devant les Auditeurs de Rote. — Quatorze séances. — Gré-

goire XV ordonne un nouvel examen. — Rapport favorable de la Sacrée Congrégation, 1621. — Délai de quarante-huit ans. — Canonisation par Clément X, 1671. 400

CHAPITRE IX. — HISTOIRE DU TOMBEAU

Translation en 1647. — État de parfaite conservation, 1661. — Nouvelle translation, 1744. — Le tombeau en 1789. — Profanation pendant le siège, 1811. — Les reliques chez Vincent Marquès ; à la sacristie de la cathédrale ; à l'église de Saint-Dominique, 1814. — Abandon en 1835. — Translation à l'église Saint-Etienne. — Procession en 1850. . . 411

APPENDICE 417

FIN DE LA TABLE